This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 983,393

MÉLANGES ET LETTRES

I

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

F. Aubrat. — Imprimerie de Lagny.

X. DOUDAN

MÉLANGES

ET

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY

CUVILLIER-FLEURY

I

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

848
D730
A35
1876

V.1

626079-170

INTRODUCTION

M. X. Doudan écrivait au mois de février 1859 : « M. d'Haussonville est allé recueillir à Londres les papiers de M. Alexandre Thomas dont on voudrait faire un volume, *reliquiæ*, comme on le fait actuellement pour M. Rigault..... Toutes ces balles qu'on ramasse sur un ancien champ de bataille ne donnent qu'une faible idée de la bataille ; mais, après tout, les amis font bien de lutter contre l'oubli qui pousse si vite les pauvres morts dans l'obscurité. La négligence si habituelle pour ceux qui ne sont plus de ce monde est une petite profession de foi matérialiste : *Ils n'en sauront*

rien. » Dans un article du *Journal des Débats* (18 mai 1855), M. Rigault, parlant de Chapelle, avait fait à mots couverts allusion « à ces hommes d'un goût *singulièrement fin*, délicat, difficile, *qui ont tout lu, qui savent toutes choses,* et qui n'écrivent rien ou *presque* rien parce que la volupté du repos est bien grande, et que *le sentiment très-vif de la perfection* décourage de produire. Ils ont l'œil si clairvoyant qu'ils aperçoivent le faible de toutes les idées et de tous les styles; aucun prestige ne les éblouit; aucune renommée ne les abuse. Leur goût est un crible qui ne laisse passer que le pur froment. C'est une de ces balances d'une sensibilité infinie qui ne pèsent que l'or. Ils sont paresseux, mais surtout *par délicatesse*, pour ne pas profaner par une œuvre incomplète leur rêve de perfection exquise, ou s'ils consentent à laisser tomber une esquisse de leurs mains, c'est avec une négligence sincère qui ne permet pas de les juger. »

M. Sainte-Beuve qui n'approuve pas tout à fait ce jugement de M. Rigault sur Chapelle a,

de son côté, écrit dans l'une des notes mises, en 1866, au bas des pages du 11e volume de ses *Causeries du Lundi*: « Le spirituel critique parle là de Chapelle comme il ferait d'un M. de Tréville, d'un M. Joubert, ou d'*un Doudan,* d'un *de ces esprits délicats nés sublimes,* nés du moins pour tout concevoir, et à qui la force seule et la patience ont manqué... » Telle est la mémoire qu'une main pieuse voudrait disputer aujourd'hui à l'oubli « qui pousse si vite les pauvres morts dans l'obscurité. »

J'ai trop aimé M. Doudan pour qu'il me soit possible d'en parler sans trouble et de juger avec une liberté suffisante d'esprit le petit nombre des œuvres qu'il a laissées. Ces œuvres elles-mêmes m'ont été à peine connues. C'était son habitude de se refuser obstinément à la curiosité des amis qui, après avoir profité pour leurs propres écrits de ses excellents avis, auraient tant aimé à pouvoir savourer ce qui avait jadis échappé à la plume d'un expert aussi consommé, dans toutes les matières d'art et de littérature. Cette constante

application que la plupart mettent à se produire, M. Doudan la mettait à se dérober. Ingénieux à se mêler de la façon la plus aimable à la vie des autres, il avait comme un parti pris de ne les point laisser pénétrer si peu que ce fût dans la sienne. Volontiers il usait de ruses innocentes pour dérouter les conjectures sur son âge, son passé, sa famille. Il ne lui déplaisait pas, en amoncelant les nuages autour de lui, d'apparaître et de rester pour les êtres qu'il chérissait le plus (était-ce coquetterie d'amitié, ou désir d'agir sur leur imagination) comme l'une de ces figures aériennes que, dans leurs tableaux, les vieux peintres aimaient à représenter planant au-dessus des personnages et des scènes qu'elles semblent contempler avec intérêt sans s'y mêler. M. Doudan ne nous a jamais parlé de lui-même pendant sa vie ; ce que nous avons appris depuis sa mort se réduit à fort peu de choses.

Demeuré orphelin dès sa première enfance, M. Doudan est né en 1800, à Douai, où sa

famille avait occupé dans le commerce et dans la magistrature des situations honorables qui avaient à peine suffi à lui assurer une bien modeste aisance. Ses commencements ont été laborieux et pénibles. Venu à Paris pour y achever ses études, il semble qu'il ait d'abord songé à suivre la carrière de l'enseignement public. En 1826, il vivait obscur encore, mais déjà remarqué dans l'intimité de quelques jeunes gens, qui, depuis, se sont presque tous fait de grandes situations dans la littérature ou dans la politique. Sur les indications de M. Saint-Marc Girardin, son ami, M. Villemain le désigna à la famille de Broglie, qui cherchait quelqu'un pour diriger l'éducation de l'enfant que madame de Staël avait laissé de son mariage avec M. de Rocca. Entre M. Doudan et l'intérieur dans lequel il venait d'entrer l'accord des sentiments et des idées était si complet, qu'au bout de très-peu de temps il y vécut sur le pied de l'ami le plus intime. Après les événements de juillet 1830, le duc de Broglie appelé au ministère de l'instruction

publique, insista pour faire de M. Doudan le chef de son cabinet. Il ne tint pas moins à le garder près de lui, dans la même situation, quand il devint plus tard ministre des affaires étrangères et président de ce cabinet du 11 octobre, où M. Thiers et M. Guizot siégeaient à côté l'un de l'autre. C'est ainsi que, pendant près de cinq ans, M. Doudan n'a pas un instant cessé d'être en relations suivies avec tout ce que la France et l'Europe comptaient de personnages le plus considérables. Je serais bien surpris, si les titulaires les plus haut placés de l'Université, si les membres les plus éminents du corps diplomatique français ou étranger, si la foule des hommes distingués mêlés à tout le mouvement intellectuel ou politique de cette brillante époque, n'avaient pas gardé le plus agréable souvenir du chef de cabinet qui s'acquittait si bien de la mission de leur faire attendre avec patience le moment où ils pouvaient être reçus par le président du conseil. Je doute même, si je m'en rapporte à mes propres impressions, que l'at-

tente leur ait jamais paru bien longue, tant il y avait de grâce infinie et de ressources inépuisables dans l'esprit de ce merveilleux interlocuteur. Est-il besoin d'ajouter que le duc de Broglie avait une confiance sans bornes dans M. Doudan. Il l'a constamment initié à tous les actes de sa vie politique, et consulté, non sans profit, dans toutes les circonstances les plus importantes. C'est à son utile entremise qu'il avait presque exclusivement recours, quand il s'agissait de ces questions de personnes qui sont l'embarras quotidien des gouvernements modérés, et qui réclament, pour être doucement dénouées, un surcroit de mesure et de tact. S'il est sorti du ministère des affaires étrangères, pendant la durée du cabinet du 11 octobre, une dépêche traitant de quelque affaire particulièrement délicate, et qui n'ait été écrite ni par le duc de Broglie, ni par l'habile directeur de la division politique, M. Desages, il est à parier que la minute doit être de la main de M. Doudan.

Lorsque M. de Broglie s'est définitivement

retiré des affaires, en 1836, M. Doudan qui avait été nommé maître des requêtes en service extraordinaire, fut mis en avant pour entrer dans le service actif du conseil d'État. A diverses reprises on lui offrit des fonctions publiques qu'il ne voulut jamais accepter. Après la mort de la duchesse de Broglie (septembre 1838), il devint évident que jamais il ne consentirait à se séparer de l'intérieur où un tel vide venait de se produire et dans lequel ses affections étaient désormais à peu près concentrées.

Il serait difficile, à qui n'en a pas été témoin, de se figurer la place occupée par M. Doudan dans la société qui fréquentait habituellement le salon du duc de Broglie. S'il n'en était pas l'âme, il était, à coup sûr, l'un de ses charmes les plus attirants. Ceux-là mêmes qui n'ont fait que le traverser, ont dû y remarquer, non sans curiosité, la physionomie singulièrement aimable et spirituelle de ce commensal si discret, mais si entouré, dont les visiteurs les plus illustres s'appliquaient à rechercher l'entretien particulier. Rien dans sa figure n'indiquait un âge

plutôt qu'un autre. On eût dit qu'il n'en avait point, tant il y avait à la fois de maturité et de jeunesse dans ses traits fins et réguliers qui rappelaient ceux d'Érasme avec lequel il ne trouvait pas mauvais qu'on s'amusât à lui trouver certaines ressemblances. Son regard était doux et profond, le plus souvent bienveillant, bien qu'un sourire d'ironie involontaire courût sur ses lèvres chaque fois qu'il entendait exprimer une idée commune ou un sentiment affecté. Tout était tempéré dans sa personne. Cependant la discussion qu'il ne fuyait pas sans la provoquer jamais, sinon comme une joute entre de purs esprits, venait-elle à l'animer, la transformation était soudaine, et sa verve était incomparable. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu croiser sans désavantage le fer de la conversation, en politique, avec M. Guizot et M. Duchatel, en philosophie, avec M. Cousin ou M. de Résumat, en littérature, avec M. Villemain ou M. Saint-Marc Girardin ! Avec lui les paradoxes n'étaient pas de mise ; il en avait horreur, et toute déclamation était impos-

sible, parce que d'un mot il la faisait tomber à terre. Cette rigueur de logique qu'il mettait dans ses raisonnements, il l'imposait aux autres. Jamais homme ne se paya moins que lui de phrases si belles qu'elles fussent, ni de saillies si heureuse qu'en fût la tournure, lorsqu'elles ne faisaient pas avancer la controverse. Ce n'est pas qu'il ne sût, lui aussi, manier la phrase, et rencontrer à l'occasion des reparties incisives, mais il ne consentait à s'en servir que pour donner une forme plus vive à son argumentation. Dans le choc étincelant d'idées qui mettaient souvent aux prises tant d'intelligences d'élite, M. Doudan n'était inférieur à nul autre. Que d'aperçus nouveaux sur toutes choses il jetait alors comme en se jouant! Que de jugements exquis rapidement portés en quelques paroles brèves qui ne sortaient plus de la mémoire. Sur les graves sujets de la religion, de la morale, de la philosophie ou de l'histoire, quel soin scrupuleux à ne pas se laisser emporter par la chaleur de la dispute jusqu'à

outrer les meilleures thèses et à dépasser, si peu que ce fût, la mesure exacte de ses convictions ! Dans les questions plus légères d'art ou de littérature, quelle aisance et quel enjouement, puis soudain quels coups d'aile de haut vol dans les champs éthérés de l'imagination ! Si la matière s'y prêtait, quels jets continus de fine plaisanterie, et lorsque la contradiction l'excitait, quel redoublement de piquantes railleries qu'il aurait pu rendre cruelles si sa bonté naturelle ne l'eût toujours averti et arrêté à temps ! On aurait dit un feu d'artifice incessant tiré, non pour amuser les yeux, mais pour éclairer par des gerbes lumineuses les hauteurs cachées qu'il colorait pour un moment d'un éclat inattendu. — « Voilà, s'il voulait seulement écrire quelque chose, celui qu'il faudrait nommer à l'Académie et personne, depuis Voltaire, n'a certainement eu autant d'esprit, » — disait volontiers au sortir de ces conversations un autre puissant causeur, M. Cousin, toujours un peu surpris d'avoir trouvé un champion aussi capable de lui tenir

tête. Car c'était le propre de M. Doudan de ne jamais faire le sacrifice de la moindre nuance de ses opinions à ceux qu'il prisait le plus ou qu'il aimait le mieux; ni le respect, ni l'affection n'avaient de prise sur l'indépendance de ses jugements. Il mettait une sorte de fierté modeste à demeurer et à se montrer tel qu'il était, et les preuves de cette liberté d'esprit si complétement affranchie de l'influence des idées qui dominaient autour de lui apparaissent presque à chaque page de sa correspondance.

Le trait distinctif de M. Doudan, c'était la sûreté de son goût. Comme il n'avait rien d'exclusif dans ses préférences, comme sa bienveillance était extrême, les auteurs se trouvaient mal à l'aise pour contester son jugement littéraire. Ses amis et ses connaissances, quand ils tenaient une plume, trouvaient plus commode de recourir à sa censure anticipée. Bien peu s'en sont fait faute, et tous ceux qui s'y sont soumis n'ont eu qu'à s'en féliciter. M. Saint-Marc Girardin n'a guère

rien publié sans avoir d'abord envoyé ses épreuves à M. Doudan. Ainsi de beaucoup d'autres. Quelques-uns se débattaient en passant sous le laminoir, mais il fallait plier, car si l'opération était douloureuse, la machine était puissante, et rejetait impitoyablement toutes les scories. M. Doudan devenait indulgent pour qui n'avait pas regimbé contre ses remontrances. En véritable directeur de consciences littéraires, il était moins facile pour les peccadilles des autres casuistes, ses confrères, qui ne pouvaient, par dignité, faire appel à ses lumières. Ils redoutaient tous un peu sa sévérité, et c'était, par exemple, un spectacle assez divertissant de voir les appréhensions mal déguisées de M. Villemain, lorsqu'après avoir mis au jour quelque nouvelle production, il rencontrait pour la première fois M. Doudan qui d'ailleurs professait un goût infini pour sa personne et pour son talent d'écrivain.

M. Doudan n'ignorait pas quelle juste autorité on attachait, dans le cercle restreint mais distingué au milieu duquel il vivait, à ses

appréciations des œuvres contemporaines. Il en jouissait discrètement, comme il faisait de toutes choses. Non-seulement sa modestie ne l'empêchait pas de se reconnaître juge excellent en littérature, mais il avait la prétention très-fondée d'être un merveilleux éducateur des intelligences. Il se vantait d'être plus que personne habile à faire sortir d'un esprit tout ce qu'il était capable de produire. Il se donnait pour être, comme Socrate, un accoucheur d'idées. Il n'a pas seulement prodigué les conseils autour de lui, il les a rédigés par écrit. C'était tellement son inclination naturelle, son penchant inné, son don particulier, ou, comme on dirait aujourd'hui, sa faculté maîtresse d'étudier pour son compte et d'expliquer aux autres les règles éternelles du goût en matière de composition qu'il en a rédigé sous forme de lettre, un petit traité d'abord uniquement destiné à la personne qui le lui avait demandé. Peu à peu, et sans s'en ouvrir à qui que ce soit, il y a mis la dernière main. Cet ouvrage plusieurs fois remanié et prodi-

gieusement condensé, a été le fruit des réflexions de toute sa vie et le travail de prédilection de ses dernières années. L'ordre d'idées dans lequel l'auteur se meut reste toujours d'une rare élévation. Les considérations qu'il développe s'enchaînent les unes aux autres par un lien subtil et continu qui ne se relâche un instant que pour faire place aux plus vifs mouvements de l'imagination et à des comparaisons charmantes qui sont comme les broderies de ce tissu solide. Si le public fait bon accueil à la présente publication, s'il prend goût aux allures de l'esprit dont les prémices lui sont aujourd'hui présentées, comment douter qu'on ne lui offre plus tard d'autres articles, d'autres lettres et particulièrement le petit traité que je viens de lui dénoncer. Ce ne sera pas, si je ne me trompe, un faible plaisir de curiosité pour lui de savoir comment les principes de la composition et du style ont été compris et exposés par quelqu'un qui a si bien possédé les règles de l'art d'écrire.

La personne distinguée qui a bien voulu me demander de mettre cette introduction en tête du livre dans lequel elle a rassemblé quelques-unes des œuvres éparses de notre commun ami me permettra de m'arrêter ici. J'ai, pour lui obéir, évoqué de préférence les témoignages des autres, sachant qu'ils valaient mieux que les miens, car je n'ignore pas que je suis suspect. L'affection pour ceux qui ne sont plus est sujette à des illusions involontaires, et la partialité envers la mémoire d'un esprit supérieur qui nous a honoré de sa particulière amitié pourrait bien n'être, après tout, qu'une forme déguisée de l'amour-propre. C'est pourquoi je conseille au public de s'en rapporter plutôt à mes confrères de l'Académie, M. de Sacy et M. Cuvillier-Fleury. Tous deux ont connu, comme moi, M. Doudan, et tous deux sont, plus que moi, en état de l'apprécier.

D'HAUSSONVILLE.

Mai 1876.

NOTICES.

I.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Vous m'avez demandé de vous écrire quelques lignes sur la première jeunesse de M. Doudan. Vous ne le connaissiez pas encore, et c'est l'époque où je l'ai le plus connu; nous nous voyions tous les jours. Celui qui devait être, pendant près de quarante ans, un des ornements les plus distingués de cet hôtel de Broglie, le rendez-vous de tant de vertus et d'illustrations de tout genre, n'était alors qu'un pauvre petit répétiteur des dernières classes au collége de Henri IV. Son salon, ou plutôt tout son appartement, se réduisait à une grande chambre, à peu près demeublée, qu'il occupait dans une vieille rue qui n'existe plus, je crois, aujourd'hui, la rue des Sept Voies, et où l'on arrivait par un de ces escaliers obscurs dont on aurait peine maintenant à se faire une idée si la charité n'y allait pas encore quelquefois chercher l'indigence.

Croyez-moi, monsieur: une des soirées de cette misérable chambre, si l'on pouvait la reproduire,

n'aurait rien à envier aux plus brillantes de ces conversations dont vous avez été souvent le témoin charmé. Pour deux ou trois amis que nous étions là, M. Doudan y déployait, avec cette fraîcheur de jeunesse que la maturité ternit toujours un peu, tout ce que vous avez pu lui connaître de profondeur et de délicatesse d'esprit, de grâce et de séduction. Et quels étaient ces amis? je n'en nommerai qu'un seul qui, après avoir été le fidèle et inséparable camarade de M. Doudan dans toutes les phases de sa vie, ne lui a survécu, hélas! que de bien peu de mois, M. Saint-Marc-Girardin.

Doudan, Saint-Marc Girardin! Deux noms qui, tant qu'il plaira à Dieu de me conserver en ce monde où j'ai déjà tant vécu, resteront associés dans ma mémoire et dans mon cœur aux plus doux souvenirs de ma jeunesse. On s'aime plus tard, on s'aime toujours, lorsque l'on s'est véritablement aimé; on ne s'aime pas comme on s'aime à vingt ans.

Si vous saviez, monsieur, combien nous étions peu préoccupés de ce qu'on appelle un avenir, une carrière, une fortune! Le plus pauvre de nous tous, Doudan nous surpassait encore en insouciance du lendemain. Logé comme je vous l'ai dit, nourri ordinairement au collége, vêtu d'une redingote de drap bleu à collet de velours usé, sous laquelle son image me revient toujours à l'esprit, il n'avait pas plus tôt touché le mois de ses modestes appointements qu'il en achetait un des bons livres qui paraissaient à cette glorieuse et féconde époque. La joie éclatait alors sur son visage; pendant huit jours on ne lui aurait pas

arraché pour un trésor son livre tout neuf. Les huit jours passés, il n'y tenait pas plus qu'à autre chose, et, si l'on avait l'effronterie de le lui demander, ce qui m'est arrivé plus d'une fois, il le donnait avec une facilité qui me confondait.

Cette insouciance de l'avenir, trop naturelle à la jeunesse, si je la loue, c'est qu'en vérité la paresse, la dissipation, le plaisir n'y entraient pour rien. L'enjouement n'était que dans l'esprit. Puisque je parle de M. Doudan, permettez-moi de ne le pas séparer d'amis qui ne faisaient qu'un avec lui ; tout était sérieux dans le fond de notre vie. Les soirées de la rue des Sept-Voies, quelques promenades au jardin du Luxembourg, de longues conversations politiques et littéraires en faisaient les plus vives distractions. C'était sous la Restauration, de 1820 à 1825 à peu près. J'ignore ce qui occupe les jeunes gens aux tristes heures actuelles; me voilà trop loin d'eux. S'ils se font encore de généreuses illusions, s'ils croient pour leur pays et pour eux-mêmes à un avenir de grandeur et de liberté salutaire, s'ils rêvent art, poésie, éloquence, ils y ont, je le reconnais de bon cœur, plus de mérite que nous. Tout respirait un air de progrès si naturel et si sûr dans ces belles années de la Restauration ! M. Doudan était libéral, ai-je besoin de vous le dire? Nous étions tous libéraux alors, non d'un libéralisme de clubs et de sociétés secrètes; celui-là, dans notre candeur, nous le connaissions à peine; nous aurions plutôt poussé la simplicité jusqu'à en nier l'existence; le nôtre, nous le puisions à une source plus pure, à l'école des Royer-Collard, des Broglie, des Foy, des Benjamin Constant

et de tant d'autres dont les leçons ne sont que trop oubliées aujourd'hui. Sans être passionnés pour la Restauration, nous l'acceptions de bonne foi, ne lui demandant que d'accepter aussi sincèrement la Charte. Attachés aux grands principes de la révolution, nous en repoussions les excès et les crimes sans prévoir, hélas! qu'ils pussent jamais se renouveler. L'ère des violences nous paraissait à jamais fermée. M. Doudan faisait partie avec nous d'une conférence politique à laquelle nous avions donné le nom rassurant de conférence Montesquieu, et où M. Duchâtel, de même âge que nous, parlait déjà en ministre. Nous avions une tribune; je ne me souviens pas d'y avoir vu monter M. Doudan qui n'en exerçait pas moins sur nous cette influence d'un esprit aimable et supérieur à laquelle rien ne résiste.

Une fois, une seule fois, un vrai révolutionaire, un rouge comme on dirait aujourd'hui, s'introduisit, je ne sais comment, parmi nous, cœur généreux, mais esprit violent et fanatique, tranchant toutes les questions avec le couperet de sa logique jacobine, jeune encore et déjà conspirateur émérite. Il nous effrayait. M. Doudan, qui recherchait volontiers les conquêtes difficiles, sans se rebuter de ses façons un peu brutales, entreprit de le subjuguer à force de grâce et de douceur; il y réussit. La conférence seule succomba, et notre tribune où s'étaient fait entendre des voix dont beaucoup devaient plus tard devenir célèbres, se ferma d'elle-même. Nous voulions bien jouer au gouvernement constitutionnel; à la convention et au tribunal révolutionnaire, l'idée seule nous en faisait horreur.

Avec la liberté, née de la Charte et garantie par elle, une ère nouvelle semblait aussi s'ouvrir pour les lettres, pour la philosophie, pour tout ce qui relève et honore l'esprit humain. On aurait dit qu'un autre soleil allait rajeunir le monde et verser sur cette vieille terre, à côté des fleurs anciennes, un peu fanées, quoique toujours belles, une inépuisable corbeille de fleurs plus brillantes et plus fraîches, encore humides de la rosée du matin. Les littératures étrangères, mieux connues, agrandissaient notre horizon. Le livre de madame de Staël, proscrit par l'empire et lu avec enthousiasme par la naïve jeunesse de la Restauration, nous familiarisait avec l'Allemagne. Les noms de Schiller, de Goethe et de Kant se mêlaient dans nos conversations avec ceux du vieux Shakespeare, de Byron et de Walter Scott. Dès qu'un roman de ce dernier paraissait, nous l'avions lu. De jeunes écrivains se formaient à l'art du style et préludaient à leur célébrité personnelle en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. L'école romantique, encore modeste, naissait sur notre propre sol et tentait quelques innovations dont M. de Chateaubriand avait déjà donné le signal au grand scandale de la vieille école de Voltaire. En littérature, pas plus qu'en politique, qui prévoyait, qui pouvait prévoir tout ce que la liberté enfanterait de licence et de folie?

Doudan et Saint-Marc Girardin penchaient vers le romantisme autant que le leur permettaient la justesse de leur esprit et la délicatesse de leur goût. Vous me pardonnerez peut-être de le dire aujourd'hui avec un

peu d'orgueil : j'étais classique, classique obstiné, arriéré même, n'admettant pas une autre langue poétique que celle de Racine, et trouvant à redire, en cela j'avais tort, aux plus heureuses hardiesses de Lamartine et de Victor Hugo. Dieu sait de quel déluge de fines et de charmantes railleries m'accablaient d'accord Doudan et Saint-Marc Girardin, et que d'interminables disputes, toujours vives et jamais blessantes, abritaient sous leur épais feuillage les grands arbres d'une allée retirée du Luxembourg qu'on appelait l'Allée des Veuves. Elles ne reviendront pas ces journées de jeunesse et de bonheur, pas plus que les vieux arbres qui les ombrageaient et qu'une main impitoyable a coupés jusqu'à la racine! j'ai survécu à mes deux amis, et la société actuelle a bien autre chose à défendre que le bon goût en péril!

Une grande part, vous le pensez bien, monsieur, revenait dans ces graves conversations de jeunes gens, avides de tout connaître, ou de tout sonder, aux questions philosophiques et religieuses. Un fervent chrétien aurait pu souvent s'en scandaliser, un spiritualiste, jamais. Libres et très-libres penseurs, nous l'étions; athées et matérialistes, notre amour propre tout seul nous aurait empêché de l'être. Rien de plus antipathique à l'âme élevée de M. Doudan et à la nature un peu dédaigneuse de son esprit que la vulgaire simplicité et le terre à terre des doctrines sensualistes. j'ai rarement vu de convictions spiritualistes aussi fermes que les siennes. Le danger aurait plutôt été pour lui dans le raffinement des idées allemandes et platoniciennes, à cette époque du moins; car, plus

tard, il semble avoir incliné davantage vers la méthode plus circonspecte et plus exacte de l'école écossaise. Pourquoi ne le dirais-je pas puisque, sans y penser, je me suis mis à faire ma confession générale en vous parlant de M. Saint-Marc Girardin et de M. Doudan? Des trois j'étais le plus voltairien alors, par révolte de jeunesse, sans doute, contre l'éducation sévèrement chrétienne que j'avais reçue. Ingrat que j'étais! Et c'était à cette éducation pourtant que je devais comme je lui dois encore tout!

Il faut dire que dans leur essor vers les plus hautes idées philosophiques mes deux amis se perdaient si bien dans les nues, et avaient inventé pour leur usage commun un langage si particulier et si mystérieux, qu'il me devenait parfois tout à fait impossible de les suivre et de les comprendre. Par une brusque et grosse banalité, j'essayais alors d'arrêter leur vol et de les faire retomber à terre, au risque de m'attirer quelques reproches sur la pesanteur de mon esprit. Saint-Marc Girardin prenait un air boudeur, Doudan me perçait du plus fin de ses aiguillons, et la conversation reprenait bientôt amicalement. Je ne voudrais pas jurer seulement que le lendemain ils ne cherchassent pas un endroit plus écarté du Luxembourg pour échapper à mon importun positivisme.

Qu'ajouterai-je encore, monsieur et cher confrère? Vous savez quel charme était répandu sur toute la personne de M. Doudan, quel feu vif et doux brillait dans ses yeux, quelle grâce et quelle distinction régnaient dans ses manières. La pureté de son âme se réfléchissait sur son aimable visage. Une pudeur déli-

cate réglait non-seulement ses actions, mais ses moindres paroles, et c'est à elle, je n'en doute pas, qu'il a dû de conserver jusqu'à la fin la jeunesse de son cœur et de ses traits. La licence de la vie, qu'il n'avait jamais connue pour lui-même, il l'aurait pardonnée peut-être; la licence de la conversation, jamais ! son bon goût et son bon ton en auraient été blessés comme d'une offense personnelle. Si l'amour intervenait quelquefois dans nos entretiens familiers, c'était sous une forme si chaste et tellement idéale que les oreilles les plus sévères auraient pu nous écouter sans scandale. La nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau était pourtant un des livres que M. Doudan aimait le plus, et ce goût que je partageais et que je ressens encore, je n'ai pas vu sans plaisir par les lettres dont vous avez bien voulu me faire la précieuse communication, qu'il l'avait conservé toujours.

Je prolonge trop peut-être ces détails qui vous paraîtront un peu puérils. Que voulez-vous? Je suis vieux et je parle des amis de ma jeunesse. Un mot encore cependant. Nous avons regretté souvent, nous les plus anciens camarades de M. Doudan, nous dont il était l'espoir et l'orgueil, et qui lui déférions sans difficulté, et à tous les titres, le premier rang parmi les premiers de la jeunesse d'alors, qu'il nous eût été en quelque sorte confisqué par l'hôtel de Broglie, par cette Capoue du bon goût et de l'intelligence où la délicatesse de son esprit et de son cœur trouvait trop de satisfaction pour qu'il n'y renfermât pas sa vie. M. Doudan nous avait à peine quittés que M. Saint-Marc Girardin entrait au *Journal des Débats* et m'y

entraînait à sa suite. Nous y aurions entraîné M. Doudan. La place qu'il aurait prise dans la critique, le petit nombre d'articles qui ont paru de lui dans les journaux et dans les revues, et auxquels une publication nouvelle va bientôt donner une nouvelle vie, le font assez connaître. L'abondance et le choix exquis des idées, le tour ingénieux du style toujours pur et toujours limpide comme l'eau d'une fraîche fontaine, la richesse heureuse des métaphores, en rendent la lecture délicieuse. Mais que n'aurait pas fait dans la polémique M. Doudan, s'il s'en était mêlé? Et il s'en serait mêlé, soyez-en sûr, pour défendre avec la liberté qu'il aimait ces principes d'ordre et d'éternel bon sens, sans lesquels un gouvernement, quelque beau nom qu'il se donne, n'est que la tyrannie du mal sur le bien et l'oppression de tout ce qu'il y a d'honnête et d'éclairé dans un pays par le fanatisme qui ne recule devant rien et l'ignorance qui s'égare. Cette vie dévorante du journalisme, M. Doudan l'aurait-il longtemps supportée? Voilà le point douteux. Peut-être sa santé, quoique moins fragile qu'il ne le croyait, en aurait-elle trop souffert. Peut-être sa susceptibilité d'esprit et de cœur n'aurait-elle pas résisté à ces luttes de gladiateur, et se serait-il lassé bien vite de réfuter d'impertinents sophismes et de recommencer tous les jours à prouver que deux et deux ne font pas cinq. La Providence a mieux choisi pour lui que nous ne l'aurions fait. En lui ouvrant la maison de Broglie, elle l'a précisément placé dans le milieu où il devait trouver, et où il a trouvé en effet, tout ce que la condition humaine comporte de bonheur.

N'eût-il pas été bien cruel pourtant qu'il ne restât de M. Doudan qu'un nom destiné à périr avec le peu d'amis qui lui survivent encore? Comment! L'oubli, l'éternel oubli pour une mémoire si précieuse, pour tant de qualités rares et brillantes qui formaient de M. Doudan un homme à part, tant de finesse et tant de bon sens, tant d'imagination et tant de justesse d'esprit, tant d'élévation de cœur et d'âme! Une richesse inouïe d'idées, une plume si délicate! tout cela se serait éteint avec M. Doudan! heureusement la publication qui se prépare y mettra bon ordre. De pieuses mains ont recueilli, avec les articles en trop petit nombre de M. Doudan, les lettres nombreuses qu'il ne marchandait pas à ses amis parce qu'elles ne lui coûtaient ni peine, ni effort, écrites sans prétention comme sans fatigue, à ses heures, au jour le jour, et où il versait d'une main prodigue, selon l'occasion et la personne, tout ce que son esprit méditatif enfantait de vues justes et neuves sur tous les sujets, sur l'éducation des enfants, sur les arts et les lettres, sur la politique et la philosophie, sur le spectacle du monde et sur la nature, sur lui-même, enfin, l'objet de ses analyses les plus fines et de ses jugements les plus sévères; et cela dans un style clair, élégant, précis, que relève presque toujours une douce ironie. Avec quels battements de cœur, quel enchantement de souvenirs, n'ai-je pas lu, monsieur, les pages que vous m'en avez communiquées! Doudan est bien là, Doudan tout entier, le Doudan qui nous charmait, qui nous séduisait, non-seulement le Doudan de l'hôtel de Broglie, devenu un peu doctrinaire sans en être moins

aimable, mais le Doudan de la rue des Sept-Voies et de la conférence Montesquieu. Si une pareille publication pouvait manquer de succès, il faudrait désespérer du bon goût et de l'esprit en France; il faudrait croire qu'on ne s'éveille plus chez nous qu'aux gros coups de marteau de l'injure et de la calomnie, ou aux cyniques peintures du mal et du vice; qu'il n'y a plus de place pour ce qui est fin, délicat, honnête et sensé, pour ce qui est écrit d'une plume ingénieuse et discrète, pour madame de Sévigné, pour Voltaire. M. Doudan était de cette race.

Je ne crois pas à une pareille décadence. Sous la France qui fait tant de bruit, il reste une France qui n'a rien perdu des vieilles qualités du génie français et qui sera heureuse de se retrouver elle-même dans l'aimable et charmant esprit que vous allez lui faire connaître.

S. DE SACY.

1er mai 1876.

II.

M. DOUDAN

(Extrait du *Journal des Débats*, n° du 19 janvier 1873.)

Personne n'aurait trouvé sur les listes nécrologiques de l'année 1872, récemment publiées dans les journaux, le nom de M. Doudan. Personne n'aurait eu non plus le droit de se plaindre, plus qu'il ne l'eût fait lui-même pendant sa vie, de cette injustice de la renommée. Il était inconnu, volontairement inconnu, si ce n'est dans un groupe, à la vérité très-important et supérieurement distingué, de la société parisienne.

On a beaucoup parlé des « couches sociales » dans ces derniers temps. C'est un mot funeste. La Révolution de 1789 a supprimé les classes. Les remplacer sous un autre titre, c'est détruire son œuvre d'égalité et de pacification civiques. Il n'y a plus de classes dans la grande nation française. Il y a des professions et des situations diverses qui forment elles-mêmes des groupes, non pas ennemis, mais distincts, où la fortune, la naissance, l'éducation, le travail, les services militaires et civils, l'influence politique ou litté-

raire, la richesse acquise ou héréditaire transportent successivement l'importance sociale, la faveur de l'opinion, le crédit moral. Il y a de grandes existences, utiles ou brillantes, qui sont, non pas l'aristocratie, mais le sommet sans cesse renouvelé, toujours agité, souvent orageux de la nation.

Dans un de ces groupes, celui auquel se rattachait le souvenir de M. Necker et de madame de Staël, — celui que la duchesse de Broglie, sa fille, avait longtemps édifié et charmé, et dont le duc de Broglie, mort en 1870, avait été pendant cinquante ans le centre, absorbant tout dans l'éclat de son éloquence, de son savoir et de sa vertu, — M. Doudan a passé presque toute sa vie, estimé, honoré, recherché, doucement fier, spirituel avec grâce et finesse, pouvant, par l'élévation de son cœur et de son esprit, atteindre, comprendre, partager et, au besoin, juger toutes les supériorités qui l'entouraient.

Malgré tout, et de quelque considération qu'il ait joui au sein de cette famille illustre, hors de ce cercle, Doudan n'était connu de personne. Il avait mis une certaine recherche à ne pas l'être, « fuyant les regards du public avec autant de soin que d'autres, qui devraient les fuir, mettent à les rechercher. » J'emprunte ces lignes à une lettre que M. le duc de Broglie (Albert) m'écrivait le lendemain de la mort de notre ami. J'étais loin de Paris. Il voulait bien me recommander sa mémoire. Doudan avait autrefois écrit, et avec distinction, dans le *Journal des Débats*. Il nous avait laissé, à nous les anciens, le souvenir d'un talent dont il n'avait en quelque sorte montré que la fleur. Il s'était ar-

rêté, inquiet et défiant, après une série d'heureux essais, et il n'y était guère revenu. Aussi la lettre du duc de Broglie ne me décida-t-elle pas aussi vite que sa pieuse amitié le désirait. « Je ne sais, disait Chateaubriand, ayant à parler de M. Joubert qui venait de mourir, je ne sais si, au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. » Le même scrupule m'arrêta quelque temps. Le dirai-je? écrire une biographie de Doudan me semblait impossible, tant sa vie avait été simple, uniforme, en dehors de tout mouvement extérieur et de toute action publique. Peindre son portrait, retracer avec quelque vérité cette physionomie incomparable, connue seulement, mais bien connue, de quelques amis délicats et difficiles, quelle œuvre et quel travail! Je ne l'essaye pas. Je m'attache seulement à rassembler quelques souvenirs d'une fidèle amitié. Si quelqu'un s'occupe un jour de réunir, soit ses rares articles, soit quelques-unes de ses lettres (il était un correspondant très-châtié), mon témoignage devra être consulté avec confiance. C'est le seul mérite qu'il puisse avoir

M. Ximenès Doudan, mort à Paris, à l'âge de soixante et douze ans, avait fait ses études à Douai. Il ne parlait guère de sa vie passée, non plus que de sa famille. Quand il fut près de mourir, il prononça le nom d'un frère qu'il avait encore et qui put arriver à temps, homme très-honorable, qu'il voyait rarement et jamais chez lui. Il avait contribué largement à l'éducation de ses neveux. Tout cela, on ne l'a su que lorsqu'il n'était plus. Il ne s'en ouvrait jamais à personne.

Il affectionnait un mot de la langue du dix-septième siècle qui rendait bien, selon lui, l'idée de discrétion dans les rapports de la société et de la famille ; je l'applique à Doudan lui-même : il était « secret, » secret non pas seulement jusqu'à l'abnégation en ce qui touchait à sa personne, mais jusqu'à une rigueur qui nous eût privés, si on l'eût écouté, de toutes ces indiscrétions piquantes qui ont si souvent enrichi notre littérature épistolaire et charmé nos loisirs. La production des lettres intimes lui inspirait une sorte de colère, même si le temps avait passé sur elles, et il n'admettait pas qu'on appliquât à la célébrité des personnages considérables ce que Montesquieu avait dit de la liberté : « Si chère qu'elle soit, il faut bien en payer le prix ! »

Sa vie, d'ailleurs, ne prêtait pas aux confidences. Elle avait été des plus simples, et il n'en était rien sorti pour le dehors, quoiqu'il se fût essayé avec succès dans la presse périodique, comme nous l'avons vu, par des articles non signés, consacrés en partie à des questions philosophiques, où il excellait. Quelques autres plus particulièrement littéraires, notamment en 1838 dans la *Revue française* (sur A. Dumas, Walter Scott, Villemain), avaient un moment ébruité son nom et appelé sur son talent l'attention des délicats ; — un vrai talent d'écrivain : souple, animé, d'un éclat solide sur un canevas richement brodé ; l'image abondante, la phrase se déroulant à l'antique avec toute sorte de replis harmonieux, mais ménageant son effet, et scrupuleuse jusqu'à la rigueur en matière de goût.

D'où lui venait, sinon de nature, une distinction si rare? Mais comment eût-il approfondi, si ce n'est par un travail assidu, tant d'œuvres de la littérature ancienne et moderne, appris les langues vivantes et touché aux sciences exactes par tous les côtés qui pouvaient servir à sa vocation intellectuelle? Son genre de vie, dès sa plus tendre jeunesse, expliquait tout. Il lisait, il pensait toujours, écrivant rarement, jetant sans cesse dans une mémoire infaillible, comme dans un moule toujours prêt, des formes d'idées parfaitement définies et durables.

Il avait débuté assez tristement dans cette carrière de l'esprit, par un modeste emploi de répétiteur au collége de Henri IV, fort ennuyé par son proviseur, médiocrement charmé par le *De Viris*, fatigué surtout de cette vie intérieure du collége, même le mieux tenu, et aspirant, tout jeune encore, après cette solitude de l'esprit où ses rares facultés devaient trouver plus tard leur équilibre et leur force. Il vivait alors dans une petite chambre d'étudiant de la rue des Sept-Voies, où se réunissaient quelques amis, distingués comme lui par le goût des lettres, tous de race comme lui, princes, dirais-je volontiers, par l'intelligence, le savoir, l'éclat des études, la pensée libérale, l'aptitude politique, le respect de soi et des autres, — Saint-Marc Girardin, de Sacy, Émile de Langsdorff, Alexis de Jussieu. Tels étaient, dans cette jeunesse des premiers temps de la Restauration, quelques-uns des amis de Doudan, ceux où se reflétait le mieux l'esprit du moment, devant cette Charte fille de la Révolution française, adoptée par un roi, devant ce Parlement

***

où débutaient alors le général Foy, Casimir Périer, le duc de Broglie, et bientôt après Berryer et M. Guizot. La petite chambre de Doudan n'était pas si loin de la tribune que ses éclats n'y eussent souvent retenti et réveillé de sympathiques échos. Un jour, la famille du duc de Broglie eut besoin d'un précepteur pour diriger l'éducation de l'enfant né du mariage de madame de Staël avec M. de Rocca. Une amicale entremise désigna le jeune répétiteur du collége Henri IV. Le choix fut heureux pour la famille, décisif pour le professeur. Son destin était fixé. Il était de nature fidèle. La sûreté de son caractère et la loyauté de son cœur allaient trouver, dans la maison du duc de Broglie, à qui parler.

Il était, pour l'éducation des enfants, un maître admirable, ayant l'instruction, la méthode, la patience et la bonté. Il avait aussi le charme et l'agrément, aimant à montrer le côté original du bon sens en toute chose, y attirant l'esprit de ses élèves. C'est ainsi qu'il avait écrit : « Le bon sens n'est que pour celui qui pratique la vérité ; la pire des conditions pour écrire un bon roman, c'est un esprit romanesque ; » et ailleurs : « Quand un homme a peu de talent et la rage de faire parler de lui, il est capable de tout [1]... » Ce qu'il écrivait de ce ton ferme et délibéré, il le disait de même, en enseignant à penser à ses élèves avec la même décision imprévue et primesautière. D'un esprit très-libre en toute question qui relevait de la conscience, il faisait profession de spiritualisme, et en lui

1. *Revue française*, février 1838.

le philosophe était un croyant. Déjà dès 1830, ayant à parler de l'état des arts et de la littérature en France, il y signalait cette impuissance d'atteindre l'idéal à laquelle il ne voyait de remède que dans le retour aux croyances morales et religieuses. La page mérite d'être citée :

« Il entre dans les œuvres de l'art un sentiment moral qui fait partie du beau, et surtout du beau quand l'humanité en est le sujet. Or, ce sentiment moral, nous prétendons qu'il manque à la plupart des artistes d'à présent. Ceci a bien l'air d'un paradoxe.

» En effet, à voir le temps (mai 1830), il est, dans la pratique, plus moral qu'aucun autre. L'ordre y règne, la société n'a jamais mieux respecté ce qui doit l'être. Nous sommes bien loin de la licence du dix-huitième siècle. Les défenseurs de la vieille monarchie reprochent même à la jeunesse une gravité de mœurs qui ne leur paraît pas de bon augure pour le renouvellement de leurs vieilles idées. Qu'est-ce donc? Les austères successeurs du dix-huitième siècle ont-ils moins l'enthousiasme du bien que les frivoles contemporains de Voltaire et de Frédéric II? Mais, s'il faut le dire, oui!

» Et pourquoi cela? Parce qu'au moment où le scepticisme s'établit, il ne s'attaque qu'à la surface d'abord. Il altère les doctrines et la conduite ; mais l'âme, dans son foyer le plus intime, proteste encore quelque temps ; aussi voyez-vous ces hardis contempteurs de toute croyance mourir humblement, pour la plupart, dans toutes les frayeurs de la superstition. Pour un Frédéric qui persiste jusqu'à la fin à vouloir être enterré à côté de ses chiens, vous avez vingt marquis d'Argens qui pâlissent et croient voir l'enfer ouvert au pied de leur lit de mort. Mais que la

maladie du doute parcoure toutes ses phases, arrivée à son terme, les croyances morales ou religieuses, après s'être épurées et agrandies dans cette rude épreuve, passent par les degrés qu'avait parcourus le doute ; elles ressaisissent l'esprit et règlent déjà la conduite, qu'elles n'ont pas encore reconquis les profondeurs de l'âme, et c'est dans ces profondeurs mêmes que s'allume l'enthousiasme des artistes. »

(*Revue française*, tome VIII, page 72.)

Il n'y a là sans doute la profession d'aucun culte, mais un sentiment profond de l'idéal tourné en religion, et l'idée de Dieu inspiratrice des grandes œuvres. Doudan avait un véritable instinct de la dignité de l'âme humaine et de sa vocation immortelle. Tous ses écrits respirent cette piété philosophique. Il l'étend même jusqu'aux simples matières de goût, jusqu'à faire de Dieu un maître d'esthétique, jusqu'à dire : « Si l'humanité dépendait d'elle-même, il y a des siècles que c'en serait fait du bon sens ; mais *une main plus forte qu'elle* sait bien lui faire reprendre son niveau et rendre leur domination aux bons principes. Quand une troupe d'enfants s'arrête aux bords d'une fontaine, — dans leurs jeux, ils troublent ses eaux et chassent les oiseaux qui chantaient dans les arbres de ses bords. Le lendemain, la source a repris son limpide éclat. Elle réfléchit le soleil, et les oiseaux ont recommencé leur chants. »

Ces simples extraits peuvent donner, en passant, une idée juste du style de Doudan. Il y mettait beaucoup d'imagination ; il aimait les rapprochements tirés des phénomènes naturels ; le pittoresque l'atti-

rait. C'était sa manière de rendre hommage à la nature, avec laquelle (nous le verrons plus tard) il s'était un peu brouillé. Mais que dites-vous de cette main, armée d'une férule divine, contre le mauvais goût?... Voilà une réflexion que Sainte-Beuve n'eût peut-être pas pardonnée à Doudan, si juste qu'elle fût. Cependant Sainte-Beuve l'aimait. Il l'a nommé, dans un de ses derniers écrits, celui où il médit de tout le monde et notamment de ses confrères de l'Académie française, — il l'a nommé « l'aimable Doudan. » Ailleurs, dans une de ses *Causeries* sur Chapelle, il reproche à Hippolyte Rigault d'avoir parlé de ce fainéant spirituel, « comme il ferait, disait-il, d'un M. de Tréville, d'un M. Joubert ou d'un Doudan, d'un de ces esprits « *délicats, nés sublimes,* » nés du moins pour tout concevoir, et à qui la force seule et la patience d'exécution ont manqué, tandis que Chapelle n'est qu'un paresseux... sans élévation et sans idéal; et c'est précisément cet idéal trop haut placé qui décourage les autres, *les suprêmes délicats...* »

Il était, je crois, difficile de mieux caractériser Doudan, et, en lui, ce mélange de finesse et d'élévation qui était sa vraie marque dans l'ordre des esprits. Ce que Sainte-Beuve a écrit, je le pense. Doudan, pourquoi ne le dirais-je pas? le pensait aussi. Il aimait à rappeler ce passage du maître. Il n'avait aucune vanité, mais seulement une aimable confiance en lui-même qui rayonnait sur sa gracieuse figure et dans son fin sourire. « Soit qu'on lise, soit qu'on écrive, disait Madame de Staël, l'esprit fait un travail qui lui donne à chaque instant le sentiment de sa justesse ou de son

étendue, et sans qu'aucune réflexion d'amour-propre se mêle à cette jouissance, elle est réelle, comme le plaisir que trouve l'homme robuste dans l'exercice du corps proportionné à ses forces. » Madame de Staël caractérisait d'avance, en écrivant ces lignes, l'homme qui devait élever son petit-fils. Il avait l'innocent orgueil de l'esprit, avec toute sorte de complaisance pour celui des autres. Qui le sait mieux que moi?... Susceptible, il l'était, et toujours en garde sur ce qui avait trait à sa dignité personnelle; il l'était surtout pour ses amis absents. En face d'eux, sa franchise ne fléchissait pas; mais il relevait en vous une faute ou un défaut d'une main aussi légère que s'il eût enlevé un fétu de paille sur la manche de votre habit. Vous profitiez de la leçon sans la ressentir. Aussi tout le monde autour de lui aimait à le consulter. Il était le juge officieux, souvent moqueur, de nos différends, l'oracle de nos pensées incertaines; en matière de goût il était un maître, le meilleur que j'aie jamais eu. Nous arrivions tous à lui, nos manuscrits à la main. Il avait une manière originale de nous conseiller. Il s'associait à nos vues, nous suivant dans notre voie, au besoin dans notre ornière, nous assistant dans le sens de nos idées, non des siennes. Pour la forme et le style, il ne cédait rien. « Voici une mauvaise phrase, mon cher ami, me dit-il un jour. Y tenez-vous beaucoup? — Ma foi, oui! — Eh bien! il y a un moyen de la rendre encore plus mauvaise... » Et il y proposa une addition qui la rendait ridicule. J'y renonçai, non sans regret.

Personne n'était donc mieux fait pour former de

jeunes esprits, puisqu'il agissait ainsi sur les vieux. Personne ne comprenait mieux les délicatesses, les moralités, les misères respectables de l'éducation des âmes, et n'était plus capable de la pratiquer, dans le cercle des devoirs privés où il s'était volontairement renfermé, avec plus d'autorité et de succès.

De cette sujétion toute intime, il n'est sorti quelque temps que pour une autre sorte de dévouement, mais cette fois sur un théâtre plus ouvert aux regards du public, quand le duc de Broglie, nommé ministre des affaires étrangères, puis président du conseil, l'appela à la direction politique de son cabinet. Ai-je besoin de dire que l'homme qui était consulté par tous ses amis, les plus éminents comme les plus humbles, avait dû l'être aussi sur plus d'une affaire sérieuse par le duc de Broglie? Doudan ne s'en est jamais vanté; mais qui en doute? La confiance que lui témoigna ce grand esprit, pendant toute la durée d'un ministère de quatre ans, n'était que le juste retour d'une gratitude paternelle et d'une intelligente amitié. L'amitié du duc de Broglie, ce fut, pour Doudan, le grand bonheur de sa vie mortelle, comme ce sera l'honneur de sa mémoire.

Le meilleur des hommes dans les relations privées, le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, n'avait pas, à un très-haut degré, le don de la complaisance. N'est-ce pas lui qui avait écrit : « Qu'il fau-
» drait inventer, si l'Angleterre n'en offrait pas déjà
» le sage exemple, cette règle que le roi d'un pays
» libre ne doit communiquer avec les ambassadeurs
» étrangers que par l'entremise de son propre minis-

» tre; qu'en les admettant à sa table, en les recevant » à ses fêtes, il ne doit s'entretenir avec eux que sur » demande d'audience et en présence de son organe » officiel; qu'il doit les écouter sans leur répondre » directement, et ne jamais leur permettre d'ouvrir la » bouche, devant lui, sur les affaires de son pays. » Ce que le duc de Broglie écrivait à la fin de sa vie, n'était qu'un souvenir de ce qu'il avait fait ou du moins voulu faire pendant le cours de son ministère. Il était grand patriote, fièrement Français, libéral à outrance à l'encontre des gouvernements étrangers qui faisaient mine de contester la légalité du trône de Juillet; et dans ce débat entre les prétentions surannées des « pédants de chancellerie » et les justes droits du nouveau souverain de la France, il voulait, disait-il, « mettre les rieurs de son côté. » Malgré tout, on ne riait pas; les événements, en ce temps-là, étaient trop graves, et l'épigramme y avait moins de part que la gravité dans la conduite des affaires. Doudan seul peut-être, resté philosophe en présence de ces grands conflits, souriait au spectacle ou se retirait du bruit; — très-utile pourtant au chef respecté dont il avait les pouvoirs en plus d'une délicate entremise; nullement timide malgré sa douceur; ni important ni facile; ni négligent ni affairé; appliquant son esprit aux grandes questions du jour, les pénétrant de sa finesse, les débrouillant avec son bon sens, et justifiant, dans cette passagère épreuve de sa vie devenue publique, le mot de La Bruyère : « Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manége du monde... » Agir ainsi, sous un tel ministre,

avec un tel roi, dans ce généreux accord de loyauté réciproque et d'incontestable supériorité, c'était montrer autant d'honnêteté que de raison. C'était mériter non pas la gloire sans doute, qui a été le lot brillant des grands chefs d'emploi dans le drame politique des dix-huit ans, mais un juste renom. Doudan l'a manqué ou dédaigné.

Après son ministère de quatre ans (1832-1836) et jusqu'à la Révolution de février, le cœur brisé par une perte cruelle, le duc de Broglie parut se retirer entièrement des affaires publiques ; son influence y resta. L'ancien chef de son cabinet, devenu maître des requêtes, n'y voulut laisser que son souvenir. Il n'avait pas de vocation pour la politique active. L'action pour lui était dans le domaine des idées. *In hoc movemur et sumus.* C'était le monde où il aimait à vivre, et qu'il avait fini par préférer à tous les autres. Il y vivait, non pas en lettré seulement ni même en philosophe de profession, mais en penseur sérieux et libre d'entraves, y mettant beaucoup du sien, s'attachant au vrai et au possible, rejetant toute abstraction stérile qui n'eût été qu'une complaisance égoïste pour sa propre pensée, et, pour marquer d'un trait sa disposition d'alors, très-peu attiré par les mirages de la philosophie historique qui menait grand train dans ce temps-là.

« . . . . . Quant à ces grandes avenues, aujourd'hui solitaires, écrivait-il, où l'on prétend me montrer la route des nations, mes yeux fatigués n'y discernent rien ; pourquoi cette route plutôt qu'une autre?... Laissez-moi quitter ces plages tristes et désertes où je ne trouve signe de vie. Laissez-moi courir

par ces champs où je vois des ruines magnifiques, d'humbles tertres, les débris d'un village abandonné; j'aime mieux les vestiges de la plus petite chaumière autour d'Athènes; j'aime mieux les vers épars retrouvés par Fauriel dans les échos du Taygète que les restaurations les plus hardies des prétendus plans de la Providence... M. Villemain (car c'est de lui qu'il voulait parler) évite tous ces dangers de l'abstraction ; il suit la marche de l'histoire à la lueur certaine de la pensée de l'homme dans tous les siècles... En recherchant dans ce qui reste de chaque époque les empreintes du beau et du vrai, on comprend mieux le passé; on échappe aux conclusions précipitées de la logique... Vous n'avez plus affaire, dans le monde littéraire, à ces forces infaillibles et irrésistibles qu'on nomme les lois de l'histoire. C'est l'Italie de Lucrèce et de Cicéron que vous retrouvez, la Grèce de Périclès, l'Angleterre de Shakespeare et d'Addison :

« Et jam summa procul villarum culmina fumant. »

C'est avec ce parti pris d'observation immédiate que Doudan, non sans y mettre un peu de malice sceptique à l'adresse des philosophes du jour, abordait l'étude de l'histoire. Dans la psychologie, l'esthétique et la littérature proprement dite, quoiqu'il fût volontiers subtil, il était plus large. La délicatesse de son esprit lui servait autant à pénétrer au fond des choses qu'à les définir avec précision et à les décrire avec justesse. Il était peut-être aussi, de tous nos condisciples amis de l'antiquité grecque et latine, celui qui s'était approprié avec le plus de passion persévérante, par une habitude presque quotidienne, les grands génies du passé, Homère, Platon, Virgile, Tacite, ses préfé-

rés. Il les relisait sans cesse, par petites doses pour ainsi dire, mais régulières. On voyait toujours sur sa table de travail un de ces livres, mêlés souvent à bien des ouvrages modernes, qu'il ne dédaignait pas. Il s'en faisait notamment, autour de lui, dans la famille illustre où il vivait, toute une production sévère et brillante qui l'eût, à elle seule, suffisamment attiré et captivé.

C'est ainsi qu'il était revenu à sa vraie vie, la vie méditative et studieuse, et qu'il la continua trente ans, et sans interruption jusqu'à sa mort. Cette période de son existence, la plus cachée, est celle qui eût mérité le plus d'être connue. Nous sortions de chez lui, de cette petite bibliothèque choisie où il se renfermait, souvent plus instruits, toujours charmés. Il était, qu'on me permette le mot, une vraie fontaine d'idées, inépuisable et saine, les prodiguant tout près de lui, éprouvant à la pensée de les répandre au dehors une sorte de terreur pudique. On eût fait pourtant un très-bon traité de tant de recettes ingénieuses de bien penser et de bien dire. Il m'a dit quelquefois, sans y insister, que le livre était fait. En a-t-on trouvé quelque trace ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, l'esprit français dans la causerie courante, mêlée d'enjouement et de raison, avec son trait rapide et son impression vive, n'avait pas, je crois, dans les meilleurs salons de Paris, un type plus naturel et plus accompli. Que de mots charmants, imprévus ! que de paradoxes qui n'étaient qu'une nouvelle forme du bon sens ! que d'innocentes railleries au service de la vérité ! Combien de maximes qui semblaient un jeu

d'esprit et dont profitait la raison ! Je lui demandais une fois comment il lisait les romans du jour : « Je vais droit au dénoûment, me dit-il, puis je reviens sur mes pas. Je n'aime pas lire ces livres à surprise, le dos tourné, comme un condamné qu'on mène sur une charrette à l'échafaud... » Quand il hasardait, sur ses meilleurs amis, une inoffensive épigramme : « Je ne fais qu'un reproche à mes amis, ajoutait-il, c'est de n'être pas parfaits. » — « J'éprouve, disait-il encore en souriant, quand j'ai trouvé une formule blessante un peu neuve, le besoin de la placer. J'ai écrit récemment à un faiseur d'affaires qui m'avait trompé : « *Vous avez manqué rarement à la probité*; pourquoi m'avez-vous choisi pour faire l'essai d'y renoncer ?...» De Voltaire, il disait : « Son esprit est comme sa statue : la bouche est d'un démon, le front d'un poëte.» Mais comment reproduire, de cette causerie étincelante, ce qui était vraiment insaisissable, la variété, l'abondance, l'unité d'un ferme esprit dans les contrastes et les surprises de la forme, tant de broderies légères et fugitives sur un fond solide et résistant ; — modèle presque unique d'une improvisation vraiment soudaine qui semblait composée des fragments d'un bon livre, et où les plus capricieux jaillissements de la pensée laissaient toujours après eux la lumière? Aussi que de fois nous nous disions, parlant de lui : « On devrait le mettre à l'Académie française rien que pour le mérite de sa conversation... » Mais il aurait fallu lui forcer la main. Il ne s'y prêtait guère. Il ne voulait ni se produire ni être poussé.

En réalité, la délicate complexion de Doudan lui

interdisait les rudes labeurs, les inquiètes poursuites, les mécomptes douloureux, les ambitions persévérantes qui conduisent aux grandes renommées. Non qu'il fût de tempérament maladif; il était de moyenne taille, le corps élégant et sain ; mais, très-jeune encore, son imagination avait été éveillée plus que de raison sur la faiblesse de sa nature physique, et il s'en était préoccupé plus qu'il ne fallait. Plus tard, dans ses dernières années, il s'était fait une loi de ne plus quitter Paris, renonçant ainsi, pour ne pas s'éloigner d'un médecin qui avait sa confiance, aux occasions de grand air, de promenades à ciel ouvert, de magnifiques ombrages et de vastes horizons qui lui étaient offertes à Broglie, à Coppet, à Gurcy, dans tous ces beaux lieux, habités par ses plus chers amis et où son souvenir seul demeurait. Était-ce — je n'ose le décider — timidité de son esprit, ou calcul de sa raison, secrètement éclairée sur le péril de sa fragilité?... « C'est plus tôt fait, lui disait un sage, de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raison et de réflexion, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne pas la craindre [1]. » Doudan suivait-il ce conseil et s'arrangeait-il pour n'être pas trop surpris?

En dépit de son imagination tristement prévoyante, Doudan avait l'âme ferme. Resté à Paris pendant l'hiver de 1870 à 1871, il avait subi cette agonie du siége par laquelle tant de nous ont passé. Il aurait pu l'épargner à sa faiblesse et à son âge. Pendant le règne

1. La Bruyère, *Caractères*, chapitre XI.

de la Commune, il avait partagé le toit d'un ami, d'abord à Paris, puis à Versailles. On ne le vit ni se plaindre ni s'effrayer tant que dura la terrible épreuve. Il trouvait seulement que l'action de la Providence se faisait bien attendre, quand l'empereur Guillaume « par un soleil splendide » bombardait notre capitale; et à un de ses amis, prisonnier comme lui dans la vaste enceinte, il écrivait : « La journée d'hier (on » avait fait une infructueuse sortie) ne dit rien de pré» cis que des morts et des blessés...

. . . . . *Incertis Mars errat in armis!*

» Quel génie féroce a déchaîné ce froid terrible? Les » pauvres blessés et même les pauvres bien portants » seront, dans ces nuits sombres, dans un enfer de » glace... Je profite de ce j'ai une mauvaise écriture » et peu lisible pour dire confusément que la Provi» dence semble parfois comme madame Benoîton, » qu'on ne trouve jamais chez elle... Ne dites pas, si » vous me déchiffrez, cette mauvaise parole à ma» dame ***, qui sait des choses plus consolantes et plus » persuasives quand c'est elle qui les dit... »

On le voit, son scepticisme sur la part que la Providence divine daigne prendre à notre destinée éclatait là encore, sous une forme légère, qui couvrait un sentiment trop réel. L'homme peut-être, en ce moment, ne méritait pas le regard de Dieu. Et cependant, n'en déplaise à la mémoire de notre cher ami, Dieu nous a vus, nous a secourus. Étions-nous assez près de l'abîme!... Mais non ! cette grande nation ne devait pas

périr. La main qui frappait s'est arrêtée à la mesure du châtiment qui n'était que le juste retour d'une corruption trop volontaire, d'un luxe trop insolent, d'une prospérité trop imprévoyante et trop hautaine !

Doudan l'aurait dit comme nous, s'il avait pu assister à cette renaissance de notre pays, qui n'est encore qu'une convalescence... La santé reviendra, croyons-le. Quant à cet homme de bien que nous avons perdu, sa mort n'a laissé aucun problème à résoudre sur l'élévation de son âme, la bonté de son cœur, la généreuse distinction de son esprit. Je n'ai connu personne, soit à l'époque de sa jeunesse, soit au moment de terminer sa longue vie, si uniforme et pourtant si éprouvée, qui eût pu dire mieux que lui et avec plus de vérité, comme l'Hippolyte de Racine, dont il avait la chasteté sans la rudesse :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

CUVILLIER FLEURY.

MÉLANGES ET LETTRES

DE L'AUTORITÉ DES ÉCRITURES

— A PROPOS DE LA BIBLE DE VENCE —

Une religion qu'on cesse de croire ne cesse pas de longtemps de troubler l'âme ; on peut dire de celui qui passe d'une croyance positive à l'incrédulité, comme d'Assuérus :

Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.

Naigeon raconte quelque part que Diderot donnait à la Bible une place distinguée dans sa bibliothèque ; cet hommage un peu hautain fait à un pareil livre prouve que Diderot était plus hardi que beaucoup d'autres, et qu'il dormait tranquillement à côté de l'ennemi. J'imagine que la foule de ses disciples, au dix-huitième siècle, n'imitait guère cette impartialité dédaigneuse ; écoutez-les parler des dogmes du christianisme ; à en juger par le mépris qu'ils affectent, il n'est

question que de fantômes bons à faire peur aux enfants ; mais à voir l'ardeur de leur attaque, les coups désespérés qu'ils portent, on a envie de croire qu'il y a là plus qu'ils ne disent. Je crois bien distinguer que leur voix tremble quand ils crient : « N'ayez pas peur. »

Il est bien entendu que ce fait ne décide point de la vérité d'une religion, mais c'est au moins un témoignage de sa force ; il ne faut pourtant pas dédaigner ce qui commande avec tant d'empire ; il y a là une supériorité quelconque qu'il s'agit de démêler, et si le genre humain se laisse toujours prendre aux religions positives, il faut qu'il ait quelque bonne raison pour cela, à moins qu'un philosophe ne s'en vienne déclarer, comme Lemierre, le jour de la chute d'une de ses pièces, « que le genre humain est un sot et un ivrogne. »

Il est arrivé à la philosophie de se vanter qu'elle remplacerait un jour toute religion. Même au dernier siècle, les mathématiques y avaient bien aussi quelque petite prétention. Au fond de l'âme, Condillac croyait qu'on sortait meilleur d'une bonne leçon d'algèbre que de la messe, et si Condillac le nie, voici le baron d'Holbach qui ne fera pas difficulté d'en convenir. Il n'y a rien de tel que les niais d'un parti

pour avouer le secret de leur système. En un mot, et pour ne rien exagérer, une analyse bien exacte de l'âme, avec les conséquences qui en dérivent est, dit-on, autant au-dessus d'une religion qu'une idée claire est au-dessus d'une idée confuse.

Pour chercher jusqu'à quel point est fondée cette assertion un peu tranchante, il faut tâcher de voir comment la philosophie s'y prend avec l'homme qu'elle a la prétention de diriger, et comment s'y prend à son tour une religion.

Il est nécessaire d'écarter d'abord les divers systèmes de philosophie de l'antiquité. Sans doute on ne peut nier que plusieurs de ces systèmes n'aient influé sur la conduite morale d'un grand nombre d'hommes, qu'ils ne les aient dirigés dans la pratique de la vie; mais ces philosophes n'ont garde d'être purement scientifiques dans la rigueur du mot. Le raisonnement n'y est souvent qu'un prétexte maladroit pour arriver à ce que l'austérité de la science appelle une hypothèse, et cette hypothèse est théologique. Il y a toujours une religion cachée au fond du système, et c'est elle qui règne de son propre droit quand le raisonnement croit régner. La plupart des philosophies anciennes procèdent à la ma-

nière des poëtes qui font laborieusement un mauvais vers pour en amener un bon qu'ils ont trouvé sans travail. Elles cherchent les prémisses d'un syllogisme dont elles tenaient d'avance la conséquence.

Mais avec le progrès du temps, la philosophie devient plus exigeante avec elle-même. Elle prétend à plus de rigueur. Un peu à la fois elle en vient à prendre rang parmi les sciences exactes. Dès lors, comme toute science, elle rompt en visière avec l'imagination et la sensibilité ; elle les met à la porte comme on fait à des enfants bruyants quand on veut se mettre au travail ; elle les chasse justement comme Platon chassait les poëtes de sa république. Une fois le raisonnement pur ainsi laissé à lui-même, on voit beau jeu ; il jette un regard sévère autour de lui ; il entend n'être dupe de rien ; s'il observe une fleur, crainte de séduction, il ne tiendra compte ni de son parfum, ni de son éclat. Il va droit à ce qu'il nomme la substance.

Vous lui avez livré un monde pompeux, animé, brillant de mille couleurs ; il vous rend en échange, après mûr examen, des forces et des lois. La philosophie opère sur le monde comme fait le mathématicien sur la musique. Il sait décomposer les sons ; il n'y a pas une combinai-

son de notes dont l'acoustique ne rende raison à sa manière, mais qu'elle dise pourquoi *la Marseillaise* faisait bondir le cœur des soldats de la république ? Il semble que dans toutes choses il y ait un nœud inextricable, qu'on coupe ici-bas quand on croit le délier, mais dont la main de Dieu seul a le secret. Le monde parle à l'homme un langage qu'aucune des facultés de l'âme n'entend complétement toute seule ; l'imagination comprend un mot, la sensibilité un autre, la raison épelle le troisième. Il n'y a pas trop de toutes les trois pour déchiffrer ; quand l'une d'elles veut aller toute seule, elle ne comprend rien, et pour paraître un peu plus habile, elle invente au lieu de lire.

On le voit, la science est toujours incomplète et étroite par la nature même de son procédé ; elle marche sur la foi du raisonnement pur ; elle ne songe guère aux autres facultés que pour en faire des objets de son examen. Quand de sa voix rude et sèche elle s'adresse à l'imagination ou à la sensibilité pour les régir, celles-ci ne comprennent rien du tout à son langage. On ne peut pas recommencer tous les jours le miracle de saint Remi, qui convertissait en leur parlant latin les soldats germains de Clovis. Quand l'homme en appelle au Ciel, c'est qu'il souffre,

c'est qu'il craint, c'est qu'il est agité. L'ontologie et la psychologie n'y peuvent pas grand'chose ; elles lui tendent une main si froide qu'il la repousse :

> Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
> Et moi je lui tendais les bras pour l'embrasser ;
> Mais je n'ai plus trouvé, etc.

C'est pour cela peut-être que les livres de morale, quand ils ne sont que les corollaires des principes de la philosophie, sont frappés d'impuissance. A vrai dire, il n'y a de moralistes que les poëtes et les écrivains religieux. Je ne sais quelle défiance saisit l'âme, lorsque la logique toute seule veut s'emparer d'elle. Alors nous commençons presque à croire un peu moins ce qui nous est un peu mieux prouvé. Une sorte d'instinct nous avertit qu'une seule faculté de l'esprit ne saurait nous mener sans péril ni bien haut, ni bien loin. Les croyances morales perdent pour ainsi dire le duvet qui les colore, quand tout autre que la religion ou la poésie ose y porter la main.

Pourquoi les moralistes philosophes, qui pour la plupart supposent l'homme naturellement bon, sont-ils cependant pleins de misanthropie et de découragement? Pourquoi aussi les livres religieux, qui supposent l'homme corrompu dès

sa naissance, sont-ils cependant tout animés de zèle et d'espérance ? N'y a-t-il pas là plus que la différence des opinions sur la grâce ? Chacun n'aurait-il pas conscience de ce que vaut l'instrument de réforme qu'il a dans les mains ?

C'est qu'en effet une religion, qu'elle soit ou non mêlée d'erreurs, s'adresse du moins à l'homme tout entier. Elle ne commence pas par frapper d'interdit la moitié de son être ; elle lui parle le langage du bon sens ; à sa voix il reconnaît une sœur, il s'entend avec elle ; sévère ou non dans ses préceptes, elle comprend tout ce qu'il éprouve, et n'est pas plus sceptique que lui sur ses croyances primitives. Là où commencent ses mystères, la philosophie n'en sait pas davantage, car là aussi elle a posé des problèmes qu'elle déclare insolubles. Mais, tandis que la science relègue Dieu par delà les cieux, les doctrines religieuses lui laissent avec l'âme humaine cette sublime familiarité dont elle a besoin et qu'elle ose lui demander. *Quelle nation*, dit Moïse aux Juifs, *a comme nous son Dieu si près d'elle ?* Autant en peut dire une religion positive à tous les systèmes abstraits.

Lisez les Psaumes. Le poëte, dans l'admirable confusion de sa pensée, en appelle à tout à la fois, et des voix sortent de partout pour répon-

dre de la sagesse et de la bonté de Dieu; on le sent présent comme l'air qui nous environne et que nous respirons. Peut-être est-ce ainsi qu'il faut le chercher ? Dans le monde moral comme dans le monde physique, il y a comme une synthèse magnifique qui résiste à toute décomposition. Huber a consacré bien des veilles à reconnaître, à deviner la structure et l'instinct des insectes : qu'importe? Voici que son livre en dit moins sur les merveilles de la nature qu'une troupe de moucherons qui dansent en chœur, comme au bruit d'une musique lointaine, dans un rayon du soleil couchant.

Personne ne conteste l'influence que peut avoir sur les dispositions morales de l'homme la méditation habituelle des livres religieux; seulement on explique cette influence de diverses manières : le croyant insiste sur l'effet de la Grâce divine ; suivant lui, c'est l'Esprit Saint qui veille à côté de ses pages, tout prêt à en développer le sens quand on l'invoque avec foi. A son tour, le philosophe voit surtout dans la puissance des Écritures, la toute-puissance de l'imagination de l'homme. Quand ces deux explications sont exclusives, toutes deux sont sans doute erronées. C'est un tort de la science de vouloir rendre compte de tout par les lois naturelles.

Il se passe dans l'homme des révolutions, non-seulement inexplicables pour elle, mais qui contredisent tout ce qu'elle sait. C'est un tort aussi des personnes religieuses de se refuser à reconnaître, dans de certaines limites, l'empire des lois naturelles sur les faits moraux; après tout, ces lois sont aussi l'œuvre de Dieu, il n'y a donc pas tant à s'en effaroucher. C'est le cas d'appliquer aux miracles le précepte d'Horace sur la tragédie :

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Sans donner un aperçu pour un principe, peut-être peut-on se hasarder à dire qu'une partie de la puissance des livres qui servent de fondements à la religion, est dans le vague même de leur rédaction. Ils sont écrits pour la plupart dans une langue abondante en formes poétiques, pauvre d'expressions précises ; ils viennent de loin tout couverts de la poussière des siècles. Leurs récits sont souvent d'une grande brièveté, ou bien seulement amplifiés à la manière des poëtes ; partout enfin les couleurs ont plus de vivacité que le dessin n'a de correction. De moment en moment des mots qui redisent la puissance de Dieu, la faiblesse de l'homme, la victoire assurée au bien sur le mal, et ces mots

jettent sur l'ensemble une lumière sublime, mais pourtant un peu douteuse ; aussi, qu'un homme de sang-froid, préoccupé d'autre chose, peu disposé à croire à la divinité de ces livres, vienne à les parcourir, il est fort probable qu'il ne sera frappé que de la confusion tout extérieure qui y règne. Toutes ces grandes figures restent immobiles devant lui ; il ne leur demande rien, elles n'ont rien à lui dire. Mais que demain il revienne en face de ce spectacle, l'âme pénétrée de l'idée que Dieu y préside, aussitôt tout s'anime ; ces pages divines s'illuminent soudainement, elles confirment, elles éveillent mille nobles pensées. Si la lettre est rebelle, l'allégorie prend sa place ; rien pourtant n'a changé, rien, excepté le cœur de celui qui lit. C'est comme la nature dont les merveilles émeuvent les âmes tendres et laissent froid celui qui n'est occupé que des intérêts du monde. Il faut donc presque toujours aborder de pareils livres avec la préméditation d'y rencontrer ce qui émeut, pour l'y rencontrer : *Cherchez et vous trouverez*, c'est aussi dans ce sens qu'on peut entendre ces paroles. Voilà une des raisons pour lesquelles les Écritures suivent pas à pas les progrès moraux des sociétés, et grandissent avec les siècles qui se perfectionnent. Il n'est point de vérité morale,

quelque subtile qu'elle paraisse, quelque finesse d'intelligence qu'elle suppose, qui ne trouve sa confirmation dans les livres de la loi. Après avoir saisi les natures rudes et incultes des conquérants de la Gaule, ils satisfaisaient encore les grands et nobles esprits de Port-Royal. Ainsi que les apôtres aux premiers jours de l'Église, ils parlent mille langues diverses, selon le besoin de ceux qui y ont recours.

Mais il y a plus ; souvent des textes qui n'ont aucun rapport apparent avec la situation de celui qui les entend, viennent tout à coup mettre le calme ou le trouble dans son âme. Ils éveillent le remords, ils apaisent la douleur, et l'on ne saurait dire d'où est partie la voix qui a produit ces changements subits. Celui qui les éprouve n'en sait pas plus que les autres ; ce phénomène moral n'est cependant pas non plus tout à fait inexplicable. Hors de la sphère religieuse, il se passe souvent en nous des faits analogues ; un bruit, une inflexion de voix nous rappellent subitement des scènes de notre vie disparues depuis longtemps de notre mémoire ; le passé renaît avec toutes ses couleurs ; des sentiments qui sommeillaient depuis des années se raniment et nous cherchons inutilement quel rapport peut exister entre ces souvenirs et ce qui

les a évoqués. C'est une espèce d'enchantement. L'association des idées est comme l'histoire du prince qui vient réveiller, après cent ans, au fond de son palais, la Belle au bois dormant et toute sa brillante cour. Fox, dit-on, s'animait aux luttes de la tribune en lisant les lettres de madame de Sévigné. Comment la pensée légère et gracieuse d'une femme de la cour de Louis XIV allait-elle éveiller ces paroles puissantes qui interdisaient M. Pitt, et qui faisaient applaudir le Parlement d'Angleterre au nom de M. de Lafayette! Qui dira si la Providence n'a pas jeté çà et là dans les Écritures de ces paroles, de ces tableaux qui réveillent l'instinct moral, et qui font renaître, on ne sait comment, le souvenir effacé d'un monde meilleur et plus pur.

Il est vrai que cette flexibilité de sens dans les livres saints a bien aussi ses périls. S'il ne faut point toujours s'attacher durement à la lettre, il ne faut pas non plus prendre les textes comme les cloches qui disent tout ce qu'on veut et les faire abonder dans son sens. C'est ainsi que madame Guyon, avec un esprit subtil et une imagination ardente, est tombée dans des égarements théologiques qu'on ne connaît plus que par les épigrammes de Voltaire. Mais en même temps il y a bien des pages de ses livres où cette libre

interprétation de la Bible est pleine de grandeur et de vérité. Pour le dire en passant, il serait à désirer qu'une main pieuse et habile détachât ces pages de l'immense collection de ses Œuvres et fît connaître ce qui méritait d'étonner Fénelon.

Que conclure de tout ceci ? Que rien n'est à négliger dans de si hautes études ; qu'il faut tour à tour consulter la lettre et l'esprit des Écritures, et les éclaircir l'un par l'autre. Les interprétations mystiques ont leur vérité ; mais, de même que la philosophie fait fausse route quand elle ne prend pour guide que le raisonnement, tout de même aussi l'enthousiasme s'égare quand le fil logique ne le soutient plus. Pour aller haut et loin, la condition de l'imagination, c'est de rester fidèle au sens commun. Qu'elle ne le repousse pas ; car, si elle vaut mieux que lui, elle n'a de valeur qu'avec lui. La corde qui retient le cerf-volant semble être un obstacle à son vol ; mais coupez la corde, et tout tombe par terre.

Il faut donc savoir gré de tous les travaux qui tendent à éclaircir le sens des livres sacrés, et surtout sous le point de vue historique et philologique. Aussi la publication nouvelle de la Bible de Vence nous paraît une entreprise utile et digne de reconnaissance. La traduction française en regard de la version latine est peut-être trop pa-

raphrasée, mais on trouve dans cet ouvrage un grand nombre de notes savantes, et beaucoup de dissertations historiques qui seront lues avec fruit. Il est à regretter, toutefois, que les nouveaux éditeurs se soient presque toujours bornés à extraire les commentaires de D. Calmet. Les travaux des Allemands, depuis deux siècles, sur la critique sacrée, méritaient d'être consultés et reproduits. Il est possible qu'on ait craint de sortir par là des bornes d'une sévère orthodoxie. Les Allemands ont quelque chose de novateur dans leur manière d'étudier l'antiquité. L'histoire sacrée elle-même est examinée chez eux dans cet esprit. Ils soulèvent par conscience tant d'objections à leurs propres idées, qu'on peut craindre de faire naître le doute en montrant comment ils établissent leur conviction; mais c'est un tort de s'effrayer de cet examen hardi, quoique respectueux. C'est aujourd'hui l'épreuve nécessaire de toutes les vérités. Écarter à dessein les objections est plus périlleux que les combattre. *Præfulgebant, eo ipso quòd non visebantur.*

DES PRINCIPES DU DROIT PÉNAL

— A PROPOS DU COURS DE DROIT PÉNAL DE M. ROSSI. —

C'est en 1764 que Beccaria fit paraître son *Traité des Délits et des Peines.* Chacun sait le succès de ce livre, traduit dans toutes les langues, commenté par Voltaire, imité, reproduit sous mille formes. Beccaria n'attaque qu'en masse les effroyables abus de la législation criminelle du temps. En le relisant, on serait tenté de dire qu'il est vague et déclamatoire ; on y trouve plus de colère que de science, plus de bons sentiments que de puissance d'esprit. Mais quand le mal est immense, comme à l'époque où Beccaria écrivait, quand ce mal a tout envahi, les ressources du savoir et de la dialectique sont impuissantes. Devant la torture, le feu, la roue, on en appelle à l'indignation publique. Ce qu'on trouve, ce sont des paroles vives et éloquentes, et non pas des raisonnements subtils. Je ne sais quel philanthrope

du temps est allé observer curieusement les convulsions de Damiens sur la roue : il n'y a pas besoin d'y regarder de si près pour se convaincre que, quelle que soit la grandeur du crime du coupable, un pareil supplice est un crime aussi de la part de celui qui l'inflige.

L'état de la justice pénale, au dix-huitième siècle, absout Beccaria des défauts qu'on croirait trouver dans son livre. Le reproche de déclamation ne peut s'adresser avec justice aux époques où la société est dévorée par des abus que la force seule peut détruire. La plupart des écrits du dix-huitième siècle sont inspirés par cette situation violente. Ce sont des cris d'alarme et de douleur; puis viennent les révolutions, qui font avec l'épée ce que la logique n'aurait pu faire. Après que les grandes réformes se sont opérées par ces crises violentes et nécessaires, le mal reste encore, mais partiel, caché sous le bien qui en a triomphé.

C'est le moment d'un examen calme, c'est le moment où il ne faut plus avoir recours qu'aux procédés réguliers de la science, où il faut amener patiemment au grand jour les erreurs qui se dérobent encore aux regards. Alors commence légitimement le dédain pour tous les livres qui voudraient renverser ce qui est, sans savoir rien

y substituer. En tout il faut bien augurer du progrès moral d'une société où, sur tous les sujets, l'emportement du langage devient une raison de défiance pour le public, où il exige avant tout l'étude approfondie, l'examen sagace et réfléchi de chaque question d'intérêt général.

A soixante ans de distance, voilà deux livres sur le même sujet, celui de Beccaria et celui de M. Rossi. Si l'un a produit un prodigieux effet, l'autre aussi, on ne peut en douter, aura une influence marquée sur la réforme des lois criminelles, un jour ou l'autre, car rien ne se fait brusquement dans les temps ordinaires. Mais enfin, il n'y a de rapport entre ces deux livres que leur titre, et pourquoi? A part la différence des esprits, parce qu'il y a toute une révolution sociale dans cet intervalle, et que cette révolution a balayé le terrain.

Beccaria parle au nom de l'humanité méconnue, tout ému des horribles spectacles dont chaque jour ses yeux étaient frappés. Cherchez seulement dans ces pages ce que de tels désordres peuvent inspirer à tout homme de cœur et de talent, qui n'a pas besoin d'étudier pour frémir et communiquer son émotion. M. Rossi, au contraire, sous l'empire d'une législation moins rude, dominé, comme Beccaria, par un sentiment

élevé, mais plus tranquille, analyse tout avec une patience et une sagacité infinie. Il n'y a pas une nuance qui lui échappe dans le problème le plus compliqué; son esprit se glisse, pour ainsi dire, dans les nœuds les plus serrés d'une question. Si fine que soit une idée, il sait la faire ressortir, la mettre en saillie; aussi loin qu'aille se cacher une erreur, il la suit dans ses détours les plus obscurs. Il n'a pas fait comme son illustre compatriote, un pamphlet éloquent. On voit qu'il a vécu dans des temps meilleurs.

Patience cependant. Si notre législation criminelle vaut mieux, elle n'est certes pas encore exempte de vices qu'il faut signaler. Nous essayerons bientôt d'y faire l'application des savantes théories exposées par M. Rossi. Quoiqu'étranger à notre pays, il a souvent et comme involontairement été amené à l'examen des bases de notre jurisprudence criminelle. M. Rossi a professé avec éclat à la Faculté de Bologne. C'est hors de son pays qu'il publie son livre. Triste sort de cette Italie qui ne se lasse point de prodiguer les hommes distingués, et ne sait en tirer pour elle-même qu'une gloire stérile qui ne console pas de l'esclavage.

Nous voudrions suivre rapidement M. Rossi dans les questions qui se rapportent le plus di-

rectement à notre système pénal. Peut-être serons-nous pour un moment forcés d'intervertir l'ordre qu'il a dû se tracer. Nous voudrions, tel qu'il est, examiner le cours d'un procès criminel en France, et le comparer à ce qu'il devrait être depuis l'instruction jusqu'à l'application de la peine : cet exposé peut n'être pas sans quelque utilité. Nous commencerons par la procédure. C'est devancer un peu la marche de M. Rossi; mais nous y reviendrons bientôt. La théorie doit débuter par l'examen du droit de punir. Dans l'application, il faut bien débuter par la procédure.

Qu'est-ce qu'un accusé? Innocent ou coupable, c'est très-certainement un homme qui a intérêt à être absous. Quel est le but d'une procédure? Tout aussi simplement, non pas de trouver l'accusé coupable, mais de vérifier s'il l'est réellement. Or, quel est le procédé à suivre en pareil cas? Trois moyens se présentent, non pas tous les trois également simples, également conformes à la justice et à l'humanité, mais tous trois plus ou moins usités dans le monde.

Je soupçonne un homme de m'avoir volé; tout d'abord je m'assure de lui si je peux; je l'empêche de se sauver. Mais irai-je premièrement à lui, le prier de me dire s'il m'a bien réellement

volé? — Non. — Je chercherai les témoins, s'il y en a; je recueillerai toutes les preuves, tous les indices, puis je le ferai venir, et je lui dirai : Voilà ce dont je vous accuse; justifiez-vous si vous pouvez. Je le laisserai parler tranquillement, l'écoutant avec défiance, mais accueillant les preuves de son innocence, s'il en a; s'il n'en a pas, gardant la conviction qui résulte des témoignages que j'ai recueillis, je le tiens pour un voleur. C'est la marche qu'indique le bon sens, c'est la procédure anglaise.

Je peux pourtant m'y prendre d'une autre façon : puisque je suis le plus fort, je fais enchaîner l'homme soupçonné, je le bats, et, tout en frappant, je lui dis : Si tu ne m'avoues pas si tu es coupable ou non (la question est singulièrement posée, mais il faut qu'elle le soit ainsi), si tu ne m'avoues pas si tu es coupable ou non, tu seras roué de coups. Si je frappe assez fort pour le forcer à s'accuser, tout va bien, il est coupable. S'il résiste, force sera de le reconnaître pour innocent. C'est la procédure de l'Inquisition, qui ne pouvait pas s'y prendre autrement pour des crimes qui ne se passent qu'au fond de la conscience. C'est aussi la procédure française au dix-huitième siècle. Quand l'abbé Morellet donna à M. de Malesherbes son *Manuel des inquisiteurs*,

M. de Malesherbes lui dit, après l'avoir lu : *C'est tout juste comme chez nous.*

Reste une troisième façon d'agir, plus douce que la seconde, mais à peu près aussi absurde. Tenir le prétendu voleur dans un lieu isolé, lui retrancher toutes communications, lui adresser chaque jour questions sur questions, lui faire grand'peur s'il n'avoue pas, avoir l'air de s'adoucir quand il semblera s'accuser. — Il faudra être bien peu habile si l'on ne finit pas par le mettre en contradiction avec lui-même, et alors : Oh! oh! misérable, vous mentez, vous avez donc quelque chose à cacher. Je doutais de ce qu'on disait de vous ; mais à présent j'en suis sûr. — Admirable logique, qui est, soit dit sans manquer de respect au dix-neuvième siècle, le fond de la procédure des tribunaux français. C'est encore l'Inquisition, moins la torture. — Le principe de l'ancienne jurisprudence a disparu, les habitudes inquisitoriales sont restées. Pour s'en convaincre, que l'on compare une affaire criminelle jugée en Angleterre avec les séances de nos Cours d'assises.

A Londres, l'accusé reste en prison jusqu'à l'heure du *débat public*, sans entendre parler du juge d'instruction, sans subir d'interrogatoire, communiquant d'ailleurs librement avec qui il

lui plaît. Quand le débat s'engage en la présence du jury, il parle si bon lui semble ; mais jamais une question ne lui est adressée. Les témoins à charge, à décharge, passent devant lui ; c'est sur eux que tombe la sévérité de l'examen, pressés tour à tour par les questions de l'accusateur et de l'avocat. Tout respire une bienveillance sévère pour celui qui attend son jugement. Dès l'ouverture de la séance, il demande, selon la formule usitée, à avoir pour juges *Dieu et son pays*, et on sent qu'il obtient ce qu'il a demandé.

Si, dans son trouble, il s'égare un moment et prononce une parole qui puisse avoir pour lui de fâcheuses conséquences, le président l'avertit aussitôt ; un cri de l'assemblée tout entière l'arrête sur ce chemin périlleux. On est saisi de respect en entrant dans ces salles un peu sombres des assises d'Angleterre, en voyant ce juge, ces jurés, cet accusé, silencieux spectateurs de l'interrogatoire des témoins. On dirait que la grande famille est là, sévère et triste, jugeant l'un des siens avec la frayeur de le trouver coupable.

En France, c'est le spectacle opposé. De cette idée dominante, qu'il faut que l'accusé se condamne lui-même par ses paroles, résulte chez nous tout le caractère d'un procès criminel. Qui n'a été attristé de l'aspect d'un pareil débat?

L'accusé est placé au milieu d'hommes armés, en face d'un président dont le rôle obligé est de diriger ses questions de façon à tirer des aveux ; déjà le malheureux prévenu est lié par ses déclarations précédentes, faites à un juge d'instruction, au milieu des terreurs du secret. Assailli par l'accusateur public, assailli par quiconque veut le questionner par la voix du président ; coupable, on ne lui laisse pas même la dignité du silence ; innocent, il rencontre mille piéges pour le surprendre en contradiction avec lui-même. Au nom du Ciel, puisque vous êtes décidés d'avance à ne le point croire, laissez-le se taire. Personne n'a pu lire sans frémir la relation de ces sanglants procès qu'un nom malheureusement célèbre est venu nous rappeler. Et qu'on ne dise pas que cet acharnement brutal autour de quelques infortunés, cette logique sanguinaire qui les presse et les pousse dans l'abîme, tient seulement au caractère particulier d'un homme ; cet insolent mépris pour le bon sens et l'humanité n'aurait pas osé se montrer sous cette forme, à la face d'un pays où ne dominerait pas la maxime qu'un accusé est un menteur à qui il faut arracher *la vérité bon gré mal gré.*

Nous nous sommes arrêtés un moment, et trop longtemps peut-être, sur la procédure, parce

qu'elle est commune à tous les délits. Nous essayerons maintenant de reproduire quelques-unes des idées de M. Rossi sur les principes de la pénalité et sur le caractère de quelques genres de délits en particulier.

C'est certainement un noble spectacle que de voir un esprit aussi ferme et aussi étendu, acceptant dans toute leur rigueur et dans toute leur pureté les principes de la loi morale, en déduire avec toute la sévérité de la logique un système pénal plus doux cependant qu'aucun des systèmes qu'ont rêvés les philanthropes les plus indulgents. La vérité est bonne à tout, et quand on se soumet pleinement à elle, quand on ne l'écarte pas pour laisser parler une vaine pitié, elle n'est pas si rude qu'elle en a l'air ; on peut dire d'elle aussi, sans profanation : *tu frappes et guéris.*

On a fait dériver le droit de punir de sources très-diverses. Les uns, à vrai dire, repoussent volontiers ce mot *droit de punir*. Un droit ! disent-ils, c'est de l'idéologie pure que ce mot. On fait ce qui est utile au plus grand nombre, et voilà tout ; on frappe, on retranche les individus nuisibles, comme on émonde un arbre pour qu'il en croisse plus vert et plus fort. La loi de l'homme, comme nous l'avons enseigné, c'est de chercher

son plus grand plaisir; la loi de la société, c'est de chercher son bien-être, de prendre ses aises, et comme tout s'accorde dans notre système, nous avons démontré également que le plus grand plaisir, ou, si l'on veut, le plus grand bien de chacun, était dans le plus grand bien du plus grand nombre. Que si quelqu'un ne le cherche pas là, qu'il entende son plaisir autrement, nous le châtions afin qu'il nous laisse en paix.

On reconnaît là la doctrine célèbre de M. Bentham, héritier d'Épicure. Avant de passer par les mains pures de M. Bentham, cette doctrine avait fait son chemin, ne l'oublions pas, à travers les temps les plus corrompus de l'histoire; elle y a été pratiquée avec plus de rigueur, car elle a produit des crimes, et M. Bentham compte un peu ramener l'âge d'or avec elle. Y a-t-il un bien, y a-t-il un mal absolu? Questions vaines, disent les partisans de M. Bentham; dans ce monde, il y a avant tout le bien-être de la majorité. C'est le fondement de la loi. Malheur à ceux qui y mettront obstacle, car c'est pour eux qu'il faut dresser des échafauds, si on les conserve, et qu'il faut réserver les bagnes, bien que nous n'aimions guère les bagnes, ce qui est une question à part. Il semble que les utilitaires, comme on le voit,

aient pris au sérieux la maxime un peu subalterne, *primo vivere*, vivre d'abord, et chercher après, par pure curiosité, le comment et le pourquoi.

Ce qui les a trompés, sans doute, c'est qu'à la pratique du bien, de l'ordre, enfin, est attaché, même dans le cercle étroit de ce monde, ce qu'ils appellent l'utile; ils en ont conclu qu'utile et juste pouvaient se prendre l'un pour l'autre. C'est un peu là leur excuse, quoique, dans leur insouciance des principes, ils ne l'expriment bien nettement nulle part. Mais ne disputons pas sur les mots : utile veut dire le bien-être matériel, ou ne signifie rien du tout. Car, si l'on prétend disputer, distinguer, en venir à des finesses de langage, faire rentrer l'utile dans le juste, ce n'était pas la peine d'écrire de gros livres sur une question de grammaire, d'élever une école, de traiter ses adversaires d'insensés et d'esprits étroits. Maintenant, quel est l'homme de bon sens, à commencer par M. Bentham, qui ne frémirait pas des conséquences rigoureuses de son système? Tout le monde a lu *le Lépreux de la cité d'Aoste;* il n'est personne qui n'ait été profondément ému en le lisant. Ce malheureux vit dans une épouvantable solitude, parce que le gouvernement craint pour les au-

tres la contagion de son mal. Assurément, s'il y a une mesure d'utilité générale impérieusement commandée, c'est d'arrêter cette horrible contagion. Mais un lazaret ne ferme pas si bien que la peste n'en puisse sortir. Ne laissez donc pas à ce malheureux le dernier asile que lui accorde une commisération mal entendue ; il est plus sûr qu'il meure ; demandez-le plutôt à un médecin : qu'il meure donc de la main des utilitaires, ou bien les voilà inconséquents. Qu'ils ne demandent pas le crime de ce malheureux. Son crime, c'est d'être un péril pour la société. Ils n'en reconnaissent pas d'autre. Il n'est pas nécessaire d'épuiser contre ce terrible système les arguments sous lesquels il est tombé tant de fois ; c'est la domination du matérialisme.

Cependant, nous avons hâte de le dire, aucun des hommes qui ont propagé ces doctrines de notre temps n'ont ni accepté ni même entrevu les redoutables conséquences qu'elles portent avec elles. Ils sont pour la plupart des hommes dévoués à la cause de l'humanité, des esprits indépendants, irrités souvent des prétentions hypocrites qui se glissent dans les systèmes opposés.

Un autre système sur lequel on a voulu fonder le droit criminel, c'est celui qui établit que la so-

ciété se défend comme un individu, pour son propre compte, et qu'elle peut tout faire pour sa conservation. Ce n'est pas, comme chez les utilitaires, la loi faite au profit du plus grand nombre; c'est quelque chose de plus subtil, ou de plus confus si l'on veut. C'est une personnification toute mystique, une abstraction qui dit, comme Louis XIV, *l'État, c'est moi.* A entendre quelques auteurs de définitions du corps social, on le prendrait volontiers pour un grand animal qui vit de sa propre vie, et qui est armé pour sa conservation d'une foule de droits tout à fait étrangers aux relations des hommes entre eux. Après tout, cependant, la société n'est pas autre chose qu'une collection d'hommes qui reconnaissent chacun le devoir d'être juste envers les autres, même à ses dépens. Serait-il donc vrai que ces devoirs ne fussent plus obligatoires pour tous, quand ils l'étaient pour chacun? On ne peut pas l'admettre un seul moment. Il est bien vrai qu'un parterre a dans son ensemble plus d'esprit que chaque individu qui le compose; mais il n'est pas tout à fait aussi certain que vingt personnes, par le seul fait de leur réunion, se trouvent subitement plus de droits et moins de devoirs que seul à seul, ou plutôt qu'elles soient affranchies de tout devoir, c'est-à-dire pouvant ne con-

sulter que leur intérêt. C'est le système de l'utilité, moins sa franchise, avec un petit entortillage philosophique de plus.

On a dit enfin : Mais la société exerce paisiblement le droit de défense individuelle, elle régularise ce qui serait trop violent. Voyons cependant s'il est bien question de la défense privée dans l'administration de la justice. Un homme est tué au coin d'un bois ; les tribunaux font saisir l'assassin et le condamnent à mort. Direz-vous qu'ils défendent celui qui a été frappé? Il est dans son cercueil depuis six mois. La justice publique exerce si peu le droit de défense individuelle, que quand un assassin est blessé, rendu incapable de nuire par celui qu'il attaquait, elle vient le prendre, le guérit, et le frappe une seconde fois pour son compte.

C'est qu'en effet, comme M. Rossi le démontre avec une clarté merveilleuse, après avoir réfuté les systèmes dont nous venons de parler, c'est qu'en effet la mission de la justice humaine est plus haute et plus noble que tout cela. Ce n'est ni plus ni moins qu'une portion de l'œuvre de la Providence elle-même qu'elle remplit ici-bas. Dans des limites plus étroites, elle punit comme Dieu punit; la peine au coupable, la peine proportionnée au délit moral, ou plutôt n'excédant

jamais cette mesure, sous quelque prétexte que ce puisse être. Mais doit-elle punir tous les délits moraux? Non, certes; car qui ne voit qu'elle n'est là que pour protéger le libre développement, le développement régulier de tous les membres de la cité? Elle doit respecter la liberté de l'individu quand ses fautes ne peuvent retomber que sur lui-même, car c'est le rapport des hommes entre eux qu'elle est chargée de maintenir paisible, et pour y arriver, elle emprunte, pour ainsi dire, à la Providence la portion de châtiment légitime qui devient nécessaire pour le maintien de l'ordre.

On le voit, la règle de la justice humaine c'est le rapport du délit à la peine qu'elle ne peut jamais excéder quand elle frappe; sa limite pour agir, pour frapper, c'est l'utilité sociale qui peut en résulter; quand l'utilité a dit *c'est assez*, le reste du châtiment c'est Dieu qui l'infligera. Ainsi la société n'est plus hors la loi morale, comme dans les théories dont nous parlions tout à l'heure; elle se sent à l'aise et dans le vrai; on n'y voit plus ce contraste choquant d'une législation brutale régissant des êtres moraux. A la longue, la foule elle-même comprend, quoique confusément, le principe de la législation pénale qui la régit. Si elle n'y voit que le droit du

plus fort, du plus grand nombre, érigé en dogme, elle sent je ne sais quelle hostilité contre la loi qui lui fait prendre intérêt au coupable, et fait presque moins redouter à chacun de le devenir. Le législateur doit faire comme Moïse ; c'est sur la montagne sainte qu'il doit aller chercher les tables de sa loi. On raconte que le drame des *Brigands*, de Schiller, excita une foule de jeunes Allemands à aller attendre les passants sur les grandes routes ; c'est que Schiller avait montré la société comme une force égoïste et violente, et qu'il avait excité par là contre elle une sorte de mépris et de colère qui pousse quelquefois au crime.

On aurait tort de craindre que M. Rossi se soit égaré dans ses applications en descendant de si haut. Il faut avoir foi dans les conséquences des principes que l'intelligence ne peut pas méconnaître. Il faut, il est vrai, beaucoup de force et de sagacité d'esprit pour suivre la route de ces principes à travers la complication des faits ; on craint quelquefois de ne plus les retrouver, de ne les pouvoir suivre. Mais qu'on se confie hardiment à eux : il en est comme de ces fleuves qui dans leur cours cheminent un moment sous la terre, et qui en ressortent, à quelques pas, aussi purs et aussi brillants qu'à leur source.

Entre les questions traitées par M. Rossi, la tentative occupe une assez grande place non sans raison. Il a tracé avec beaucoup de netteté les divers degrés de culpabilité qui s'y rencontrent. C'est une analyse délicate, et pourtant pleine de réalité, de ce qui se passe au fond de la conscience de l'homme qui commence l'exécution d'un crime. Un crime ne s'accomplit pas tout à la fois, en une seconde, d'un seul coup. Il y a comme des pas de géant à faire dans ces moments rapides de lutte entre la conscience et la passion. Chaque pas change la nature de la culpabilité : le bras levé n'est pas encore le coup frappé, il n'y a pas encore là un meurtrier. Qu'il s'arrête de lui-même ou qu'on l'arrête, sans doute la loi doit en faire la différence ; mais le crime est imparfait dans les deux cas.

Cependant notre Code pénal dit (art. 2) : *Toute tentative est considérée comme le crime même.* C'est plus tôt dit et plus tôt fait sans doute ; on donne par là moins d'embarras aux tribunaux. Toute la raison que donne M. Treilhard de cet article de la loi, *c'est que l'auteur de la tentative a commis le crime autant qu'il était en lui de le commettre.* Sans doute les probabilités sont pour le législateur ; mais envoyer à l'échafaud, sur quelque probabilité que ce soit, est un peu leste. Qui sait

les saintes terreurs qui veillent entre le moment où l'arme est levée et celui où elle donne la mort?

On voyait, il y a quelques années dans une église de Rome, de longues tresses de cheveux noirs attachées à la muraille, par la pointe d'un poignard. Ces cheveux étaient ceux d'une jeune fille, qui, dans un accès de jalousie, allait frapper son amant d'un coup de poignard, quand subitement elle crut voir l'image d'une sainte qui la retenait. Toute pleine d'une religieuse terreur, elle coupa ses cheveux, accourut les suspendre auprès de l'autel, et se jeta dans un couvent.

Ainsi, toujours des voix de plus en plus terribles détournent l'homme du crime quand le moment approche. Si la pente devient plus rapide à mesure qu'il avance, la force qui le retient s'accroît aussi. Qu'on ne renferme donc pas, pour faciliter l'administration de la justice, des degrés de crime si divers dans une formule grossière. M. Rossi insiste pour que des adoucissements soient apportés à nos lois sur ce point. On en sentira tôt ou tard la nécessité.

DE LA NOUVELLE ÉCOLE POÉTIQUE

— A PROPOS DE LA POÉSIE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE —

Par C.-A. SAINTE-BEUVE

L'ouvrage de M. Sainte-Beuve sur le seizième siècle a obtenu un succès mérité. On a été justement frappé de la vivacité, de la finesse d'intelligence, de l'abondance de vues qui animent cette étude de la poésie avant Corneille. Mais il y a deux parties distinctes dans ce livre ; l'une est un modèle de critique, d'un genre de critique très-rare même de nos jours, savante et vive à la fois, pleine d'un enthousiasme qui n'ôte rien à la sagacité. L'autre partie est plus systématique ; elle est destinée à protéger les efforts d'une société de jeunes écrivains qui méditent ni plus ni moins qu'une révolution, ou plutôt une contre-révolution, dans notre littérature. A ce titre, il est permis d'y rattacher quelques

objections aux essais de cette nouvelle école.

Toutes les innovations qu'elle a mises en pratique, qu'elle a établies en théorie se peuvent réduire à deux points principaux. Quant à la forme, le retour au vers plus plein, selon eux, plus harmonieux, plus flexible de Ronsard ou de ses contemporains; quant au fond, l'imitation de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il est bien entendu que ce dernier point de doctrine littéraire se montre surtout dans la pratique, et qu'il est un peu déguisé dans les poétiques nouvelles qui nous ont été données en forme de préfaces, à la tête du drame de *Cromwell*, par exemple. Mais, si bien déguisé qu'il soit, il n'est pas possible de méconnaître que la théorie est rédigée d'après Shakespeare ou Schiller. Ainsi, ce qu'on nous prêche, c'est une réforme; l'Allemagne de nos jours, et pour le passé la France et l'Angleterre du seizième siècle, voilà nos modèles.

Par malheur, il me semble qu'il y a dans les lois qui président au développement de l'esprit des nations des obstacles insurmontables à ce genre d'entreprise ; peut-être aussi sommes-nous dans l'erreur. Au jour de ses succès, la nouvelle école pourrait bien, en déchirant nos critiques, nous dire comme Scipion : *Montons au*

Capitole. En attendant, nous lui soumettons nos doutes.

Dans le monde intellectuel, comme dans le monde de l'histoire, chaque peuple remplit un rôle particulier, concourt pour sa part à l'exécution d'un plan que nous ignorons, mais de l'existence duquel il n'est pas possible de douter. Chaque peuple est comme chargé de mettre en lumière une certaine face de la vérité, et les diverses époques de sa littérature ne sont que des formes de plus en plus précises de ces idées qu'il a mission de développer. Ce qu'on nomme le génie d'un peuple, le caractère permanent qui se retrouve sous tous les accidents de son perfectionnement, c'est l'instinct même de ces vérités, ou, pour mieux dire, de cette portion de la vérité. La langue dont il se sert est comme un instrument assorti au travail qu'il doit accomplir, instrument perfectible qui suit le progrès du génie national, et qui a pourtant, comme lui aussi, quelque chose qui ne périt qu'avec la nation.

Ainsi, l'on doit retrouver, dans l'histoire littéraire de toute nation, un caractère qui ne passe point, et qui a empreint de tout temps ses productions, une langue dont les procédés généraux sont en harmonie avec ce caractère na-

tional, puis des transformations successives conformes à la loi de perfectionnement qui pousse l'humanité tout entière ; en un mot, dans le génie et dans la langue une portion immuable, et une portion qui passe de siècle en siècle pour ne plus revenir, comme l'arbre qui élève son front d'année en année, et livre chaque hiver ses feuilles au vent, qui les emporte pour toujours.

Dès lors, revenir aux procédés d'une langue qui a passé, vouloir ressusciter des formes de langage qui sont tombées dans l'oubli, ou bien encore prétendre faire entrer de vive force le génie d'une nation étrangère dans la littérature nationale, l'entreprise est pour le moins hardie. Elle l'est plus encore quand, au lieu de faire ces choses une à une, on essaye de les imposer toutes à la fois, d'encadrer, à l'usage de la France du dix-neuvième siècle, les inspirations de la poésie étrangère dans la coupe des vers du seizième siècle. Il y a là des contradictions de toutes sortes, des violations de toutes les lois qui président aux progrès littéraires d'une nation.

Une langue universelle a été longtemps rêvée par les savants. Si elle était possible et qu'elle vînt à s'imposer au monde, elle aurait tout au

moins pour résultat de faire disparaître toutes les modifications délicates de la pensée qui, après tout, font sa force et sa grâce. A quoi bon alors cette diversité d'esprit qui distingue un peuple d'un autre; ces idiomes, qui réfléchissent, pour ainsi dire, dans leur vocabulaire et leur syntaxe, la nature intellectuelle du peuple qui les emploie; ces mots brillants à eux seuls des couleurs de l'imagination nationale? Tout cet appareil si habilement combiné, ne signifie-t-il pas que chaque littérature a une œuvre à part à accomplir; que chacune est chargée de montrer, dans toutes ses nuances, avec tous les secrets de sa grammaire, tous les instincts du caractère national, tel ou tel ordre d'idées? C'est dans ce sens, j'imagine, que Charles-Quint disait d'un homme qui savait trois langues qu'il valait trois hommes; c'est au même titre qu'une traduction rigoureusement fidèle ne s'est jamais vue; on a beau tourner, retourner, assouplir les mots et les phrases devant certaines difficultés, la pensée est attachée dans les liens mystérieux de la langue natale, à peu près comme l'âme est attachée au corps, sans qu'on puisse dire comment; séparez l'un de l'autre, que vous reste-t-il? En effet, un peuple ne peut ni dire ni savoir tout, car son langage se refuse à l'en instruire;

il est comme enfermé dans des limites infranchissables. Dans la musique militaire des Russes, un musicien joue un *fa*, l'autre un *ré;* un homme ne joue jamais que la même note. Il y a quelque chose de pareil dans la multiplicité des langues : à l'une le *fa*, à l'autre le *ré;* si elles sortent de là, elles jouent faux. L'harmonie est dans le tout ; et pour bien comprendre l'humanité, peut-être faudrait-il savoir toutes les langues. La Providence a mesuré et la faiblesse humaine et l'étendue, la diversité des faces de la vérité ; elle les a divisées entre les nations; chacune arrive au même but par des chemins divers. C'est ainsi que, dans les grandes questions qui touchent à la destinée de l'homme, chaque faculté de l'esprit, prise à part, trouve une même solution : le bon sens droit et simple, la logique la plus ferme, l'imagination la plus poétique arrivent au même point sans s'être jamais rencontrés sur leur route.

Ce qui est vrai de peuple à peuple est également vrai, sous certain point de vue, de siècle à siècle chez le même peuple. En avançant dans la route où leur instinct les pousse, les hommes voient l'horizon s'étendre; leur pensée grandit; elle a besoin dès lors de se manifester sous d'autres formes, elle modifie l'idiome qui est son in-

terprète. Mais remarquez que cela se fait, non de propos délibéré, avec préméditation, avec un art qui a ses règles, mais par la force des choses. La pensée nouvelle ne peut pas emprunter d'expression ailleurs, car où trouverait-elle quelque chose qui répondît à ce qui était inconnu jusqu'alors? Retournera-t-on à des formes abandonnées? rajeunira-t-on d'anciennes tournures? Mais ce qui est mort en ce genre est bien mort, ou bien il faut nier le rapport secret mais intimé du langage à la pensée, du fond à la forme? Demandera-t-on du secours aux langues étrangères? Mais l'obstacle est le même; elles sont impuissantes à exprimer ce pour quoi elles n'ont pas été préparées. Comment donc s'y prendre? Laisser faire la nécessité, qui est aussi un grand grammairien quand on la laisse faire toute seule. Si on veut voir comment la chose se passe, il n'y a qu'à prendre deux éditions du Dictionnaire de l'Académie à quarante ans de distance, qu'à ouvrir un volume de Fénelon, puis un volume de Rousseau. C'est l'œuvre de la nature toute seule. Pour trois ou quatre mots inventés à dessein, et qui ne passent qu'avec des peines infinies, voyez comme la force du temps altère et modifie habilement et les tournures et le sens des mots

pour les mettre en harmonie avec les idées. Un siècle et demi à peine s'est écoulé, et il faut déjà des commentaires pour bien entendre Molière. Mais tout en l'admirant, ne regrettons pas cette belle langue que parlait le grand siècle, et qui déjà s'est tant modifiée : après quelques années de crise, le langage vient s'offrir plus souple et plus ferme à des idées plus élevées et plus étendues. Il n'y a que les nations en décadence qui voient dégénérer leur langue, parce que leur rôle est fini sur la terre.

Reste un dernier emprunt à faire aux siècles passés ou aux étrangers, c'est la coupe de leurs vers, le rhythme de leur poésie, toute cette partie à demi musicale qui tient à la fois à l'imagination et à la délicatesse de l'oreille. Ici encore s'élève une barrière qu'on ne peut franchir, tant est intraitable cette obligation d'être de son temps et de son pays.

En poésie, il faut en convenir, le progrès, ou pour être un moment d'accord avec tout le monde, le changement est plus lent, mais ce n'est assurément pas une raison pour retourner en arrière. Chez les nations où la poésie est restée longtemps peu populaire, tant qu'elle n'a été qu'une œuvre de cabinet à l'usage des curieux, il lui a été possible de se soustraire à

ce mouvement qui précipite en avant tout ce qui se montre au grand jour. Mais plus les arts d'imagination deviennent populaires, plus ils subissent de métamorphoses ; il faut qu'ils aillent au pas avec le reste. Le public veut que tout se monte à son diapason : après avoir imposé les idées, il impose le langage, puis il s'en prend au mécanisme de l'art, à tout ce qu'on croirait seulement le secret des gens du métier. Au dix-huitième siècle, déjà la coupe monotone de nos vers fatiguait l'oreille, et ne trouvant pas mieux alors, on disait du moins par mauvaise humeur, *beau comme de la prose*. Il faudra donc que la poésie se creuse d'autres moules ; mais ce ne sera pas au seizième siècle qu'elle ira les demander. Quand la poésie est populaire, le mécanisme du vers, dans la secrète industrie de sa construction, doit représenter aussi l'état du peuple qui s'en sert, la délicatesse de son organisation, les formes de ses conceptions. Le rhythme des vers est dans le même rapport avec la pensée poétique que la musique avec les paroles. Qu'on essaye de faire aller convenablement ensemble une pièce de Quinault et la musique de Rossini. Le rhythme sur lequel se déroulait la pensée de Pindare, c'est le mouvement de cette pensée qui le lui inspirait ;

quand vous verrez rouler des chars aux jeux olympiques, quand vous serez comme enivré de ce soleil, de ces acclamations, de la joie des vainqueurs, du frémissement des chevaux, alors il ne vous manquera, pour prendre la forme des vers de Pindare, que l'oreille délicate des Grecs et leur langue. Autrement c'est vouloir un air qui aille à toutes les chansons.

Il faut le dire ; d'habiles critiques ont prétendu que, tout en faisant une part raisonnable à la perfectibilité, il fallait en excepter les arts d'imagination ; qu'en ce genre, des peuples plus jeunes pouvaient avoir rêvé mieux que nous n'inventerons jamais ; que le type du beau s'est révélé tout d'abord à quelques nations privilégiées, alors que l'homme se souvenait encore du ciel pour ainsi dire, et que la terre ne venait que d'en être séparée :

Seductaque nuper ab alto
Æthere cognati retinebat semina cœli.

Que c'est vers ces images pleines de vie et de naïveté qu'il faut sans cesse tourner les yeux ; que tout en restant fidèle aux pensées plus sérieuses des temps modernes, il faut les teindre des heureuses couleurs de l'antiquité, en un mot animer la statue de l'Apollon du Belvédère de

l'esprit plus sévère et plus profond de notre âge. C'est ce qui a été tenté par André Chénier ; Ronsard aussi l'a voulu, et la jeune école alors n'aura plus grand reproche à se faire, sur ce point-là du moins. Tout au plus on pourrait lui dire : Il vaudrait mieux remonter à la source, calquer Pindare au lieu de Chénier, Horace au lieu de Ronsard. L'imitation serait plus près du modèle.

Mais on a quelque peine à se rendre à cette idée quand on songe à ce qu'est l'imagination, et aux lois qui la gouvernent. La psychologie nous le montre : l'imagination, avec ses airs d'indépendance et de caprice, est de toutes nos facultés celle qui dépend le plus des autres. C'est elle à la vérité qui évoque les images, qui fait tout à coup sortir de ses rêves l'ensemble d'un vaste tableau ; musique, forme de vers, rhythme, harmonie, elle a sa part dans tout et la part la plus grande. Mais de quels éléments fait-elle naître tout cela ? Des sensations, des souvenirs de la vie, de l'aspect des lieux qu'on habite, des idées qui dominent le temps où l'on vit, des croyances religieuses qu'on partage ; il se fait dans l'esprit une combinaison mystérieuse de tous ces éléments, et du tumulte des souvenirs sortent de nouvelles créations qui les

rappellent sans leur ressembler ; l'imagination n'invente rien à vrai dire ; elle est comme la résultante de toutes les autres facultés modifiées par l'état d'un peuple, et l'organisation particulière de l'individu ; or, vouloir que, secouant cette loi, au lieu de se laisser aller à sa nature, on s'inspire d'un passé avec lequel on n'a plus de sympathie, c'est attacher un vivant à un mort.

L'imagination, reflet magique de la réalité, dans le sens profond de ce mot, ne serait plus que l'ombre d'une ombre, si elle allait demander des lois à ces hommes, quels qu'ils soient, qui ont passé, eux et leurs passions, et leurs idées, et leurs croyances. Que la conception générale d'un drame, que la construction du vers, l'artifice des tournures d'une langue soit donc, ou le résultat d'un calcul savant et prémédité, ou, ce qui est plus simple à croire, l'œuvre spontanée de l'imagination qui met en harmonie le fond et la forme, rien de tout cela n'échappe à la loi de progression.

Une restriction est nécessaire toutefois. Le caractère commun à tous les temps comme à tous les hommes, c'est l'humanité. Ce sont les traits généraux de l'humanité qui sont le lien commun entre les littératures. A ce titre elles

peuvent se faire des emprunts. Les traits énergiques et simples des grandes passions, l'expression forte et naturelle des sentiments primitifs communs à tous, ou de quelques vérités générales qui dominent tout dans tous les temps ; voilà ce que les littératures anciennes ont légitimement imposé aux littératures modernes. Premières nées dans le monde, elles ont dit avec simplicité et vérité ce qu'on ne peut plus dire mieux après elles. Mais à ce point le cercle de l'imitation se resserre tellement qu'il n'y a plus matière à se disputer. Ce que veut s'approprier l'imitation, c'est le caractère original d'une nation, et c'est cette originalité qui ne se laisse point arracher des lieux où elle est née.

L'étude des littératures étrangères contemporaines a aussi son utilité : c'est de réveiller le génie national. Quand ils n'apportent à cette étude ni dédain ni hostilité, les esprits originaux en deviennent plus féconds, mais seulement en vertu de cette loi de l'intelligence qui fait qu'une idée éveille une autre idée souvent opposée à la première, ou qui du moins n'a avec cette première aucun rapport visible. Que dirai-je ? c'est comme le son de la trompette qui donnait à Saunderson l'idée de la pourpre, comme quelques notes d'une musique bizarre font passer devant

nos yeux mille scènes qui n'ont aucune ressemblance saisissable avec ces sons.

Ainsi, le génie particulier d'un peuple, et les pas qu'il a déjà faits dans la carrière qui lui est assignée, voilà ce qui doit déterminer le caractère de sa littérature. La postérité l'entend si bien ainsi qu'en dépit de l'engouement de quelques coteries contemporaines, elle ne se souvient que de ceux qui ont été fidèles à l'esprit de leur nation et de leur temps; tous les efforts d'imitation, tous les caprices de la bizarrerie, tout cela s'oublie vite en dépit du talent qu'on y peut déployer. En France, Rabelais et Montaigne au seizième siècle, Corneille, Molière, Pascal, au dix-septième, Voltaire et Rousseau, expression diverse, mais également vive de leur époque au dix-huitième, ces noms-là sont sûrs de la gloire. Ils sont les images impérissables et du génie de leur pays, et aussi des siècles qui sont passés sans retour.

Quel est donc ce caractère de l'esprit français qui ne passe point au milieu de toutes les transformations nécessaires d'une littérature. On l'a dit souvent, précisément parce qu'on le sentait toujours, c'est le bon sens. Il domine à toutes les époques, de Rabelais à Voltaire, des trouvères à Racine. Il faut s'entendre toutefois :

dire que le bon sens est le fond de la nature française, ce n'est pas dire que les autres peuples soient frappés de déraison; ce bon sens se compose d'un heureux équilibre de facultés, d'une certaine harmonie dans l'ensemble des dons de l'intelligence; c'est peut-être un obstacle pour s'élever à tel ou tel ordre de beautés, comme c'est une garantie contre beaucoup d'égarements. Jamais l'imagination ne prend assez d'empire pour faire oublier la réalité; jamais la logique n'emporte assez loin pour qu'on la prenne au sérieux une fois qu'elle dément ce qui paraît raisonnable à l'instinct; jamais non plus le cynisme ne se montre sans qu'aussitôt le besoin de l'élégance, c'est-à-dire l'imagination, ne le force au moins à se déguiser. L'idéalisme pur ne se serait point hasardé en France à découvert; la *Stella* de Goëthe n'y eût été accueillie que par des sifflets; le matérialisme brutal des Jacobins a fait tant d'horreur qu'on a presque revu avec joie ce clergé de France qui revenait avec le despotisme de Bonaparte. Une raison fine, élégante et moqueuse, préside à l'ensemble de la civilisation; mélange de force et de mesure, d'audace et de retenue, de calcul et d'entraînement.

Le symptôme d'une pareille disposition c'est

la moquerie. Un peuple, en effet, n'est moqueur que parce qu'il y a de la mesure et de l'harmonie dans ses facultés. Il parodie tout, parce qu'il saisit à l'instant la moindre dissonance, et que son oreille délicate en est blessée. Il comprend tout, se prête à tout pour quelques moments, selon la faculté qu'on met en jeu la première ; il pleure au mélodrame, puis le sentiment vif et délicat du vrai le ressaisit bientôt, et il se moque. Diderot, assistant à un mauvais sermon bien pathétique, fondait en larmes à la voix du prédicateur, et en même temps, battant du pied de colère, il criait : « Ah! l'imbécile! » C'est l'esprit français en action. Un besoin de satisfaire à la fois toutes les facultés, sans permettre jamais longtemps à l'une d'empiéter sur l'autre.

Mais, à côté de ce trait indestructible qui marque toutes les époques de sa carrière intellectuelle, combien de changements se sont opérés par la force du temps! Rousseau, dit-on, a imité Montaigne. Il serait plus vrai de dire que les idées de Montaigne ont suscité les idées de Rousseau. Il arrive d'un siècle à l'autre ce qui est arrivé à la surface de notre globe, selon quelques géologues; des débris d'une race inférieure, il sort des êtres plus parfaits ; c'est la même substance, mais transformée suivant le

secret d'en haut. Cherchez dans Rousseau les idées de Montaigne; à la place de ce style tout plein de désordre, de vivacité capricieuse, écoutez cette langue sévère et animée d'un feu contenu, ces mots précis, ces formes savamment disposées comme une armée en bataille; et puis au lieu de ces idées jetées au hasard, de ces chapitres où rien ne tient, et qui sont dictés par une sorte de raison spirituelle, vive, mais décousue, au lieu du mouvement de cette imagination fantasque, voyez cette façon audacieuse et savante de généraliser, cette logique si ferme qui serre les pensées comme un faisceau d'armes, je ne sais quoi de menaçant dans cette parole si mesurée qui ressemble à un bruit lointain, présage des révolutions. Ce n'est pas tant encore les hommes que les temps qui diffèrent. Les événements ont marché, et avec eux les idées et les mots, et toutes les formes du langage ont subi la même loi. On entend regretter souvent les mots expressifs, les tournures heureuses de notre moyen âge. On oublie que le temps ne laisse en arrière que ce qui ne peut plus servir. Prenez tel mot qu'il vous plaira qui a passé et qui semble si regrettable; on verra toujours qu'il n'a péri que parce qu'il ne représente plus rien de ce qui est : *chevaucher*, par exemple, tant re-

demandé par tous les amateurs de la vieille langue, pourquoi l'avons-nous perdu? Parce qu'il emportait avec lui l'idée des courses aventureuses du moyen âge, où l'on cherchait les grands coups de lance par monts et par vaux. Il rappelait la chevalerie, il a péri avec elle, avec les vieux donjons. Le *doux nenni* s'en est allé avec la condition un peu niaise des jolies châtelaines. Quand J. B. Rousseau a voulu ressusciter le style de Marot, Voltaire, avec son tact si sûr, s'en est moqué sans pitié. Il est arrivé de nos jours à un homme d'un grand talent de rédiger des pamphlets étincelants de verve et de bon sens dans la langue du seizième siècle, et pour cela seul, ils n'auront pas la place qu'ils auraient tenue à quelque distance de Pascal. On peut regretter le langage et la forme des vers de Dubellay ou de Villon; mais il faut en dire, comme ce dernier de toutes les belles dames dont il déplorait la perte :

Où sont les neiges d'Antan?

Passées pour ne plus revenir.

Nous n'ignorons pas ce que l'histoire répète à toutes ses pages. Les révolutions que nous combattons se sont plus d'une fois accomplies dans le monde. Des peuples se sont mêlés à d'autres

peuples, des idiomes profondément divers se sont fondus l'un dans l'autre, le génie du Nord s'est uni au génie du monde romain ; les langues que nous parlons sont des débris de plusieurs autres langues. Mais sérieusement comment cela est-il arrivé? Par la conquête, par l'invasion, par des luttes où le sang a coulé durant des siècles, par l'apparition d'une religion nouvelle qui a lié tout ce qui se serait brisé sans elle, enfin par des bouleversements qu'assurément la nouvelle école ne prétend pas recommencer. Quand elle aura la lourde épée de Clovis à jeter dans la balance, ou quand elle aura battu les Saxons à Hastings, nous songerons à lui faire d'autres concessions.

Mais tant que les nations suivent naturellement le cours de leurs destinées, elles sont soumises aux lois que nous examinions tout à l'heure. Or, il est bien vrai que la France a vu une révolution prodigieuse, mais cette révolution est toute dans le sens du génie national, car c'est la France qui a voulu la révolution. Il est arrivé précisément que le trait original s'est dessiné avec plus de relief, et nous avons réalisé dans nos institutions une partie de ce que le dix-huitième siècle avait exposé dans ses livres; non pas complétement, car, siècle nouveau, nous

avions aussi nos amendements à faire; mais nous n'avons point rompu avec le passé, nous l'avons continué et perfectionné. Les théories d'une époque deviennent la pratique de l'époque suivante, c'est toujours le même esprit. La France a cinquante ans de plus, voilà tout.

Avançons dans les applications; voyons les différences profondes qui séparent les nations, qui nous séparent des étrangers. Il y a moins d'un siècle que l'Allemagne a pris son rang dans le monde intellectuel. Jusqu'alors, du moins, la renommée de ses écrivains n'avait point passé le Rhin : il en est autrement aujourd'hui; mais, jeune, inquiète, ses chefs-d'œuvre littéraires ne sont encore que des essais; sa langue est un mélange de la liberté savante des constructions grecques et latines, et du vague un peu solennel qui est dans l'esprit de la nation. Son immense vocabulaire abonde en mots que nous appellerions synonymes, mais dont les nuances se perdent dans une subtilité de sens souvent insaisissable. A quelques exceptions près, exceptions dont il serait facile de trouver l'explication, tout ce qui nous vient de l'Allemagne, en fait de littérature, est là pour prouver s'il est vrai qu'une langue n'est qu'une forme du génie de ceux qui la parlent. Les livres des Allemands sont des

mines d'idées ingénieuses, d'aperçus fins, de vues spirituelles, mais qui vont toutes se perdre dans une sorte de vapeur incertaine. Rien n'est précis, aucun contour n'est arrêté. On dirait une nation qui fait pour l'avenir un travail préparatoire, qui jette des notes, qui prodigue les idées encore confuses que d'autres mettront en ordre. Peut-être est-ce la destinée des générations qui suivront sur cette terre féconde. En tout cas, l'intelligence complète de tous ces papiers de famille, il n'y a que leurs fils qui pourront l'avoir.

Si l'on s'est arrêté quelquefois à examiner le jeu et les procédés des intelligences, on a été frappé d'une différence qui les sépare en deux classes distinctes. Il y a des esprits qui vont de l'image à la pensée, de la forme au fond ; ou plutôt leurs idées sont l'explication des images qui passent incessamment sous leurs yeux ; ils raisonnent enfin intérieurement par figures ; quelque rigueur extérieure qu'ils mettent dans la suite de leurs déductions, on sent toujours que l'imagination a suggéré le fond. Ce sont des métaphores arrangées en raisonnement. Chose bizarre ; cette façon d'aller, toute périlleuse qu'elle est, ne conduit pas toujours à l'erreur. C'est qu'il y a, entre le monde extérieur et le monde des idées, un rapport symbolique que nous ne sai-

sissons pas toujours, mais qui est réel toutefois. Toutes les figures, ce que nous appelons des tropes en grammaire, déposent de ce rapport. Si l'homme n'avait pas vu confusément que les phénomènes du monde matériel sont comme une image du monde moral, il n'aurait jamais dit : *le feu de la colère*, *l'élévation des idées*. Hippolyte ne dirait pas :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Toute une portion de la poésie n'est pas autre chose que la tentative d'expliquer les sentiments moraux, les idées par des images. Mais il faut en user sobrement, on ne va pas loin sur ce chemin sans trébucher. Goëthe, dans son drame de *Faust*, fait dire à Méphistophélès : *Ne jouons pas avec une figure*. A part deux ou trois esprits supérieurs, le conseil est bon à donner à l'Allemagne. Une autre classe d'esprits procède plus simplement ; l'idée leur est suggérée par la contemplation directe des choses. La raison trouve d'abord ce que l'imagination peut colorer après, mais le point de départ est à l'extrémité opposée. Racine écrivait en prose bien sèche le canevas de ses tragédies ; il ne serait pas étonnant qu'un Allemand jetât sous forme d'ode le plan d'un traité de philosophie.

La France vaut plus et moins que l'Allemagne, sous le rapport littéraire : plus par la fermeté de sa raison, le sentiment de la mesure et du vrai, un langage plus méthodique, plus précis, qui ne peut pas devancer la pensée, qui ne peut pas l'égarer dans les détours de sa phrase, ni lui faire prendre pour des réalités l'ombre que projettent des mots vagues, empreints d'une poésie fantastique. Elle vaut moins peut-être en ce que les esprits n'y sont ni aussi subtils ni aussi féconds en aperçus, en ce que sa grammaire et son vocabulaire ne se prêtent pas à poursuivre les détails les plus fugitifs dans leurs ramifications les plus délicates. Aussi un écrivain français peut bien faire un livre sur des idées déjà traitées en Allemagne, mais au bout de dix pages rien ne sera reconnaissable si l'auteur veut écrire dans sa langue et suivre la pente de son esprit.

Cherche-t-on un exemple de cette incompatibilité littéraire entre la France et l'Allemagne? Qu'on prenne un morceau de Rousseau et un passage de Goëthe sur des sujets semblables ; la peinture d'une âme rêveuse et mélancolique, l'impression que produit sur elle la solitude ; des deux côtés ces tableaux sont étrangers à tout calcul, la différence d'imagination des deux peuples s'y peint naïvement et clairement ; voici un

passage d'une lettre de Rousseau à M. de Malesherbes, où il décrit les journées solitaires passées dans la forêt de Montmorency :

« Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel petillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi pour le reste du jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien, en montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je fou-

lais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration. Le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

« Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte cette terre ainsi parée; je la peuplais d'êtres selon mon cœur; et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans ces asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes... Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait me contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'au-

raient pas suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Eh bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'étais pénétré d'un sentiment très-vif et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

« Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes pensées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas; je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois :

« O grand Être! ô grand Être! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus. »

Tout le vague de la rêverie est empreint dans cette lettre ; mais pourtant quelle vivacité ! quelle netteté de couleurs ! Tout en se plongeant dans ces profondeurs infinies, on sent que l'homme conserve la force de sa pensée ; ses yeux se perdent dans les cieux, mais quand il les ramène autour de lui, sa vue n'est point obscurcie. Ce nuage de mélancolie pensive semble au contraire donner plus d'éclat aux objets qui l'environnent, pareil aux brillantes vapeurs du midi qui colorent le paysage sans le voiler.

Dans le passage de Goëthe, tiré de *Werther*, au contraire, la rêverie ressemble à de l'abattement. Tout paraît vaciller autour de cette âme absorbée dans la pensée de l'infini. Il est impossible de faire sentir dans une traduction tout ce qu'il y a d'indécis dans les mots de l'original, et tout ce que ces mots font naître de pensées confuses. Nous n'oublions pas que cette impossibilité de traduire est en faveur de notre système ; mais on comprendra, malgré cette difficulté de reproduire le texte, combien la différence est grande entre ces deux tableaux. C'est l'esprit de la France et l'esprit de l'Allemagne en présence. Rousseau

peint avec plus de précision, de force et de vérité; l'auteur allemand s'avance ou plutôt s'égare plus loin; c'est peut-être là sa supériorité.

« Une sérénité merveilleuse s'est emparée de mon âme tout entière, semblable à cet air matinal et doux du printemps dont je jouis avec tout mon être; je suis seul, et je jouis avec transport de mon existence dans cette contrée, qui a été créée pour des âmes comme la mienne. Je suis si heureux, mon meilleur ami, tellement perdu dans le sentiment de ma vie si paisible, que mon art en souffre. Je ne peux rien dessiner encore, pas faire un seul trait, et je n'ai jamais été si grand peintre que dans de tels instants. Quand l'aimable vallée s'élève (s'exhale) en vapeurs parfumées autour de moi, et que le soleil élevé se repose sur la superficie de l'obscurité impénétrable de la forêt, que quelques rayons isolés pénètrent seuls à la dérobée dans ce sanctuaire, je suis couché dans le gazon touffu près du ruisseau qui court; plus près de la terre, mille petites plantes variées se relèvent à moi. Quand je sens plus près de mon cœur le bourdonnement du petit monde qui s'agite entre les brins d'herbe, les formes innombrables, merveilleuses, des vermisseaux, des moucherons;

quand je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, le souffle de ce Dieu d'amour qui nous porte et nous soutient dans un ravissement éternel; mon ami, quand tout cela scintille autour de mes yeux, et que le monde qui m'entoure, que le ciel se réfléchissent tout entiers dans mon âme comme la figure d'une bien-aimée, alors souvent je m'élance en soupirs, et je me dis : « Ah ! si tu pouvais exhaler « sur le papier ce qui vit si pleinement, si « ardemment en toi, tellement que ton œuvre « devînt le miroir de ton âme comme ton âme « est le miroir du Dieu infini !..... Mais, mon « ami, je retombe sur la terre, je succombe sous « le poids de la magnificence de ce spectacle. »

Les contrastes qui apparaissent de tous côtés entre l'Allemagne et la France, une analyse de Shakespeare nous les montrerait aussi saillants entre la France et l'Angleterre. Mais il est temps de revenir à la nouvelle école.

Quant à la prétention de reprendre les formes poétiques du seizième siècle, elle ne la désavouera pas, car elle la professe hautement. Quant à l'imitation des étrangers pour le fond, peut-être ferait-elle difficulté d'en convenir, mais tout esprit impartial ne s'y peut pas tromper. Feuil-

letez tous ces livres célèbres aujourd'hui par leur singularité, et où se perd un vrai talent, vous y trouverez partout le mélange du grotesque et du tragique, non pas fondus ensemble, mais opposés l'un à l'autre avec préméditation ; l'émotion arrachée par l'effroi, le goût de la féerie, de la sorcellerie, de la chevalerie, souvent la trivialité du langage affectée pour se donner l'air du naturel, le réel dans sa nudité choquante, ou l'idéal poussé jusqu'à l'incompréhensible; toutes choses qui ne se présentent pas d'elles-mêmes à l'esprit dans la patrie de Racine et de Voltaire.

C'est se préparer de gaieté de cœur bien des obstacles : double embarras de manier des formes qui ne sont plus celles du temps, et des idées qui ne sont pas les idées de la nation. On n'est plus soutenu par l'air du pays; rien dans la réalité de la vie qui vous pousse, point de sympathie dans la foule; il faut ramer péniblement contre le courant ; les forces s'y épuisent :

> Quantus adest viris
> Sudor!

Quand la gloire même serait à ce prix, elle coûterait cher.

Au reste, l'inquiétude d'une époque qui attend

quand je [illegible] encore, explique tous nous s[illegible] à quelque chose. Seule- d'ar[illegible] cette voie qu'il faudrait u[illegible] plus naturel sans doute que parmi nous, que ce luxe du Nord plaise à des yeux fatigués de tant de pâles copies de nos grands maîtres. Il faut cependant se garder d'une erreur trop commune, celle de se croire inspiré quand on ne fait que comprendre. C'est la source de l'affectation. Il n'est pas donné à l'intelligence de reproduire toutes les beautés dont elle est vivement frappée. Dans les arts d'imagination, la faculté de créer n'a nul rapport avec cette sympathie vive et prompte qui fait sentir toutes les délicatesses, tout le charme d'une œuvre poétique. S'il en était autrement, le plus habile critique serait aussi le plus grand artiste, et pourtant nul n'était plus pénétré des beautés de Racine que La Harpe, et il a fait *les Barmécides*. On a beau comprendre avec enthousiasme la littérature étrangère, ce n'est là encore que de la critique. Si l'on veut être artiste, il faut fermer les livres, et surtout les livres étrangers, être soi-même et de son pays. On perd sa force quand on ne touche plus du pied la terre natale. Atala s'écriait dans sa fuite :

» Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des » fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis » qu'aux festins de leurs pères ! » Ainsi doit se dire le poëte. L'étranger regarde l'exilé avec dédain ; il se rit de ses chants, où perce malgré lui un reste d'accent de son pays, et les siens l'auront bientôt oublié. L'originalité du talent étant à la fois l'expression vive du caractère national, du siècle et de l'individu, ni Shakespeare ni Ronsard n'ont de secret pour donner cette originalité.

Rien, d'ailleurs, ne se fait inutilement dans le monde. Les trois grands siècles qui viennent de finir n'ont point passé pour ne nous laisser en héritage que quelques formes usées qu'eux-mêmes avaient eu le tort d'emprunter à l'antiquité. Le passé prépare habilement l'avenir, et la Providence n'use pas trois cents ans pour fournir à quelques jeunes esprits un sujet de déclamations et de mépris. Le développement de l'intelligence de l'homme est chose assez sérieuse pour que cette Providence s'en occupe, et si elle a la main dans les événements de ce monde, elle l'a sans doute aussi dans le travail du génie des nations. Qu'aurait fait le temps, si nous voilà réduits à passer les mers pour trouver des inspirations, n'emportant avec nous pour étendard

national que les vêtements usés de quelques vieux poëtes du seizième siècle ?

A vrai dire, ce qui nous préoccupe en ce moment c'est plutôt le regret de voir beaucoup d'esprit et de talent consumé en pure perte, qu'une inquiétude réelle pour notre avenir littéraire. Malgré eux et malgré leurs systèmes, il a échappé, aux jeunes écrivains de la nouvelle école, des pages toutes brillantes de poésie et de naturel. Nous les voyons avec chagrin quitter la France. On dirait ces soldats du camp de Condé qui avaient porté chez l'étranger quelques vieux préjugés et un noble courage. Il était permis de les regretter et de les combattre.

Mais nous, que voulons-nous ? Quel sera cet avenir dont nous espérons tant? En vérité, nous n'en savons rien. Il est plus facile de dire ce qu'il ne sera pas. C'est ce que nous avons essayé de faire.

PHILOSOPHIE TRANSCENDANTE DE KANT

M. de Villers publia, au commencement de ce siècle, une exposition de la doctrine de Kant: cet abrégé de la philosophie transcendantale était assorti à l'état de nos études métaphysiques il y a trente ans. L'auteur, qui était sans contredit un homme d'un esprit fort étendu, s'était vu forcé de réduire toutes les proportions du système de Kant, pour en faire au moins pénétrer quelque chose en France.

Le dix-huitième siècle fut un grand novateur; mais il n'avait pas pu tout faire: il avait bien renversé une monarchie, mais la révolution politique avait été plus facile que la révolution intellectuelle. Bien après 89 nous restions encore fort dédaigneux de toutes les idées qui n'avaient pas le costume français. Marat, qui était apparemment une grande innovation dans le monde,

aurait trouvé Shakespeare trop grossier, j'imagine. L'esprit des littératures étrangères n'est entré que bien tard en France. Mais une fois que l'on eut fait ce prodigieux effort, de reconnaître des beautés naturelles et grandes sous des formes étrangères, on alla plus loin encore ; on finit par croire qu'il n'était pas absolument impossible que les idées philosophiques d'un autre pays, malgré les formes nationales qui les enveloppaient, continssent quelque peu de vérité : c'est ainsi que la révolution littéraire a servi au progrès des études philosophiques. C'est Schiller et Goëthe qui ont ouvert à Kant le chemin de la France. Au temps de Montesquieu on disait : Comment peut-on être Persan ! Aujourd'hui, on trouve excusable un philosophe qui se dit Kantien.

Mais n'est pas Kantien qui veut, au moins quand on veut l'être en connaissance de cause. Encore faut-il avoir lu Kant ou quelque chose qui lui ressemble, et pour cela savoir un peu d'allemand, car de traductions nous n'en avons point. Une traduction des œuvres de Kant est un grand travail, et même cette traduction fût-elle entre nos mains, il nous faudrait encore, pour nous préparer à lire avec fruit une esquisse ferme et nette, une carte détaillée de ce grand monde

qui apprît un peu à s'orienter. Cette esquisse a été fort habilement faite par M. Schœn. Ce jeune savant est sorti des universités d'Allemagne : il a vécu avec toute cette génération d'illustres professeurs qui sont les élèves de Kant. Un morceau très-remarquable placé par M. Schœn en tête de son livre, prouve une connaissance fort étendue de tous les systèmes philosophiques. Nous devrons à son travail d'aborder un jour avec plus de facilité l'étude des ouvrages mêmes de Kant.

Nous n'avons point la prétention de traiter de la philosophie de Kant ; il y aurait frivolité à le tenter dans les limites étroites où nous devons nous renfermer. On ne nous a que trop accoutumés à ces résumés rapides où tout un système est renfermé dans quelques formules plus ou moins précises : tout n'est pas dit sur un système quand on en sait les conclusions ; tout n'est pas dit sur Kant après qu'on a montré que, voulant combattre le scepticisme, il a échoué lui-même contre cet écueil du raisonnement, et que ses *catégories* laissent l'intelligence dans ce doute terrible si elle voit ou ne voit point la vérité, la vérité absolue, en un mot la vraie vérité, la seule dont l'homme se soucie. C'est pièce à pièce qu'il faut examiner cette énorme et savante machine,

dressée pour atteindre cette vérité suprême qui n'échappe peut-être que parce qu'on la cherche trop haut. Quel qu'ait été le résultat des recherches de Kant, c'est un beau spectacle qu'un aussi grand esprit déployant avec une invincible constance des forces prodigieuses pour rendre un peu de dignité aux croyances d'un siècle qui s'égarait dans le mysticisme ou s'abrutissait dans une philosophie plus grossière.

Kant est un homme de notre siècle. Il n'est mort qu'en 1804 ; né en 1724, il a été le contemporain de tout ce qui fut grand et puissant dans le dix-huitième siècle. Voltaire et l'Encyclopédie, Mirabeau et la révolution française, Frédéric II et sa fortune militaire, Bonaparte avec les trophées d'Arcole et des Pyramides ; quel bruit faisait alors l'Europe ! Rien ne troubla pourtant la profonde solitude où vivait Kant. On sait qu'il ne sortit jamais de Kœnigsberg. Les hommes doués à un certain degré du génie de l'abstraction ne s'émeuvent pas plus du fracas du monde que la nature qui reste tranquille et belle devant les agitations humaines. On dirait que leur âme prend quelque chose de l'immutabilité des vérités qu'ils contemplent : tout a beau changer et s'agiter à la surface, les lois éternelles planent paisibles sur cette scène de bruit ; le feu du ca-

non de Lodi s'éteindra, la glorieuse fumée qui couvre les armées sera dissipée par le vent, les acclamations des soldats, les drapeaux qui s'agitent, les chevaux qui s'animent, tout cela est d'un jour, tout excepté les lois divines qui travaillent l'âme du héros, et qui lui font braver la mort; invisibles et souveraines, elles sont éternelles, et sont la mesure de tout ce qui se passe. C'est là le secret du calme qui se trouve au fond des études supérieures et dans la contemplation des lois du monde moral.

Pourtant, ce calme tout philosophique de Kant ne devait-il pas être un peu troublé lorsqu'il voyait le triomphe des doctrines étroites et hostiles qui menaçaient de chasser les abus du monde social, en tuant la société; qu'on se figure l'effet que devaient produire les pamphlets de Voltaire arrivant dans la retraite de Kœnigsberg. Que devait éprouver devant ce cynisme audacieux, un homme un peu étranger à la grâce moqueuse de Voltaire? Kant, avec sa science profonde, son instinct moral un peu solennel, son ignorance d'une société corrompue, devait s'étonner beaucoup en feuilletant le *Dictionnaire philosophique*, mélange bizarre de hardiesse et de grâces, de bon sens et d'insolence à trancher sur ce qu'on ignore. Frédéric aussi était là au-

près, faisant de Postdam une oasis française, méprisant l'esprit de sa nation, insultant à ses croyances et l'illustrant par ses victoires.

Kant est un Allemand, et, au fond de l'excellente nature allemande, il y a un besoin de poésie, c'est-à-dire de principes élevés, qui fait la gloire de cette nation. Le malheur est que le mysticisme et tous ses écarts présentent aussi une fausse poésie qui séduit souvent ces âmes du nord. Il y a en elles plus d'élévation encore que de besoin de rectitude et de sévérité; mais, heureusement pour la philosophie, Kant était né dans une famille où l'austérité de la morale réglait toute la vie. Tous les biographes ont rapporté avec un soin minutieux et respectable les détails de son éducation. Toute une humble famille, vivant dans la paix et dans la pratique la plus rigoureuse du devoir, une mère qui sut si bien lui inspirer, par l'exemple, l'horreur du mensonge que le vieux professeur, au bout de sa carrière, disait que son respect inviolable pour la vérité, il le devait à sa mère. On sait avec quelle sévérité Kant pose dans sa morale le devoir absolu de toujours respecter la vérité. Il n'y sait point de limites ni d'exceptions. Singulier et admirable effet des vertus les plus obscures. Une pauvre femme, née dans les der-

nières classes de la société, prépare ainsi pour le monde une doctrine sévère et salutaire qui dominera peut-être bien des intelligences. Le devoir accompli dans l'ombre produit, par sa puissance secrète, des résultats immenses ; et parce que la femme d'un honnête sellier de Kœnigsberg ne s'est jamais permis un mensonge, voilà que la morale de Kant, c'est-à-dire la doctrine qui règnera en Allemagne avec une admirable autorité, en prendra plus d'élévation et de pureté. Avec cette pureté de principes moraux, figurez-vous un esprit vaste comme celui de Leibnitz, où toutes les connaissances humaines sont rangées dans un ordre merveilleux ; la tête de Faust, mais non point Faust qui se donne au diable ; tout au contraire, Faust ne désespérant jamais de trouver une base indestructible à ce qui est vrai et juste ; c'est Kant en face de la France et de l'Angleterre, avec leurs philosophies corrompues ; de Frédéric II, mélange d'héroïsme et de dépravation.

Au temps de Frédéric II, l'Allemagne ne savait plus où elle en était en métaphysique. L'esprit français s'était introduit à la cour de Prusse comme un étranger qu'on voyait de mauvais œil jouir des faveurs de la cour.

Wolf, de son côté, commentait pesamment les

sublimes témérités du génie de Leibnitz ; Hume, en Angleterre, popularisait le scepticisme ; en France surtout, le scepticisme enfanta le matérialisme, non qu'il en fût une conséquence directe ; mais ce scepticisme subalterne, comme les erreurs grossières, produisait le mal sans le secours de la logique, par une sorte de contagion irrégulière qui n'appartient qu'à l'erreur. Mais Locke et ses conséquences qu'il n'avait point prévues, Leibnitz et les égarements de sa haute intelligence, rien de tout cela ne pouvait plus vivre en Allemagne ; on tâchait de mitiger l'une par l'autre des erreurs inconciliables. Jacobi et Lessing consumaient ainsi dans de vaines tentatives des facultés supérieures. Kant les domina tous par la force de son esprit et l'élévation de ses vues. Il s'attaqua à la philosophie de Hume. Il voulut fonder la certitude sur des bases inébranlables. Le scepticisme est ressorti du système de Kant lui-même. On l'en a fait ressortir. Mais qu'on dise pourquoi le scepticisme de Hume, n'ayant produit partout qu'une philosophie misérable, disons tout, une philosophie méprisable, pourquoi la doctrine de Kant a-t-elle imprimé partout un mouvement si noble aux esprits ? C'est que Kant, après tout, est un esprit profondément dogmatique, profondément

pénétré de l'existence de la vérité qu'il cherchait. Hume a cherché le doute, Kant a cherché la vérité. C'est de bien haut que le philosophe allemand tombe dans le scepticisme sans le savoir. Hume ne s'est jamais élevé au-dessus du doute mesquin dans lequel il se complaît.

L'analyse superficielle et confuse qu'il fit des facultés et des notions de l'intelligence est un jeu d'enfant devant la haute psychologie de Kant; sous la lumière de l'examen de Kant on croit voir les vérités primitives au fond de l'âme humaine, comme des divinités inconnues toujours présentes, apparaissant au jour pour la première fois. Que l'erreur soit ou non dans les dernières conséquences de son système, que les vérités primitives transformées en *catégories* replongent encore l'esprit dans le doute sur l'absolue vérité, la philosophie kantienne est toujours une éclatante victoire sur la philosophie étroite sortie de l'Angleterre. Bien qu'on puisse tirer des deux systèmes les mêmes conclusions, la tendance de ces systèmes est diamétralement opposée. Le mouvement imprimé par Kant a triomphé : placé bien plus haut que Hume, il a appelé la philosophie vers des régions bien supérieures. C'est là qu'est le combat; je doute que les élèves de Hume soient de force à l'y suivre.

Nous n'avons point abordé un seul des points de la philosophie transcendantale : ce n'est pas la matière d'un article de journal ; mais nous aurions à cœur de donner à quelques esprits de plus un peu de curiosité pour des études si dignes de l'attention de l'homme. Quand même il serait vrai que la philosophie de Kant fût malgré lui une nouvelle théorie du doute, il faudrait encore s'y arrêter et, nous disons plus, en savoir gré à son illustre auteur.

Un esprit supérieur qui, dans l'empire de la spéculation, épuise les arguments en faveur de l'une des trois ou quatre erreurs qui doivent nécessairement paraître dans le monde philosophique, rend un service éminent ; il hâte le dernier moment d'un système erroné ; il lui fait dire plus tôt son dernier mot. Il y a des erreurs, de grandes erreurs philosophiques qui doivent régner dans le monde : elles sont comme les ombres mensongères que projettent les grandes vérités, comme certaines erreurs d'optique inévitables jusqu'à ce que la science vienne les rectifier. Remarquez qu'il n'est pas question de toutes sortes d'erreurs, car il y en a d'inutiles et de méprisables ; mais il était impossible, l'humanité donnée et l'esprit de l'homme fait comme il est, il était impossible que le matérialisme, le scepticisme et l'idéalisme

n'apparussent pas comme système dans ce monde. La logique enfante toutes ces erreurs suivant le point de vue d'une époque. Or, il faut qu'elles se manifestent dans toutes leurs forces pour qu'aussi elles succombent avec toutes leurs forces. Si la foule balbutiait ces systèmes dans l'ombre, sans qu'aucune main puissante prît leur défense, on n'en finirait jamais avec eux. Il est bon que les esprits les plus fermes et les plus hauts défendent de pareilles causes ; quand elles succombent, alors elles sont définitivement convaincues de mensonge. C'est peut-être le secret de la Providence quand elle laisse des intelligences si hautes se jeter dans de si prodigieux égarements. C'est pour qu'ils se hâtent de dire à la face de tous le dernier mot de l'erreur. La voilà donc dans ses derniers retranchements, et, si elle y succombe, il n'y a plus d'espérance. Le ciel a prononcé. Quand le bras d'Hector ne suffit plus pour défendre Troie, c'est qu'elle est condamnée par les dieux.

ŒUVRES COMPLÈTES DE REID

PUBLIÉES PAR M. TH. JOUFFROY

La philosophie écossaise est naturalisée en France : des mains savantes l'ont transplantée dans nos écoles ; elle sert aujourd'hui de base à l'enseignement des sciences métaphysiques dans presque toutes nos Académies. Nous avons déjà saisi l'occasion de montrer quelle influence salutaire cette philosophie devait exercer sur la direction des intelligences, combien sa tendance est morale et raisonnable. Cette doctrine est née dans un pays où les esprits sont sérieusement occupés de la recherche de la vérité pour elle-même, où le goût et le sentiment de ce qui est juste et vrai est universellement répandu. Reid reproduit en traits plus saillants quelques-unes des qualités de ses compatriotes : grave, patient, réservé, ennemi du faste, cherchant la vérité, non pas pour le plaisir de prouver la puissance

de son esprit, mais pour le plaisir plus profond de contempler et de pratiquer cette vérité ; sentant et les limites et aussi la force des facultés que Dieu nous a données, n'ayant rien de l'impétuosité étourdie qui pousse à généraliser, avec une précision apparente, des observations faites à la légère, en un mot plutôt un homme sensé, doué d'un génie heureux et cherchant à s'éclairer, qu'un philosophe hardi, qui s'en va à la conquête des idées pour les rapporter en triomphe, Après lui Dugald-Stewart, avec moins de force, mais peut-être avec une pénétration plus vive, offre toujours les mêmes traits caractéristiques ; il cherche la vérité avec les précautions, la réserve, le travail respectueux, que des questions si grandes et touchant de partout de si profonds intérêts peuvent exiger.

Bien que, vers la fin du dix-huitième siècle, la philosophie écossaise et la philosophie allemande paraissent avoir marché au même but et concouru à l'heureuse résurrection des idées du spiritualisme, les différences entre ces deux philosophies sont aujourd'hui bien plus profondes que leurs ressemblances. Une fois sortie des mains de Kant, la philosophie, en Allemagne, n'a pas tardé, sous ses diverses métamorphoses, à prendre une marche opposée à la direction des

doctrines professées à Édimbourg. Elle se livra sans réserve aux généralisations les plus hardies, aux déductions les plus téméraires ; on vit alors naître au fond du Nord ces systèmes dans lesquels tout l'appareil trompeur des précisions mathématiques est uni à je ne sais quoi de fantastique et de brillant qui tient plus des feux passagers des aurores boréales que de la paisible lumière du jour.

En effet, d'un côté les solutions données par les écoles allemandes aux problèmes les plus élevés de la métaphysique sont tellement complètes, elles laissent si peu de place aux incertitudes, elles tranchent si nettement tous les nœuds les plus compliqués, que l'on ne peut se défendre tout d'abord de quelque défiance sur la réalité de ces solutions. Nous savons si bien instinctivement que les ressorts du monde, son origine, l'ensemble de ses lois, dépassent la capacité de notre intelligence, que nous sommes portés à donner peu de créance à qui prétend résoudre toutes les difficultés. C'est me laisser dans les ténèbres que m'affirmer que tout est clair dans ces profondeurs infinies ; la vraie science humaine n'y doit pas aller si hardiment ; elle n'arrive pas de ce train aux sources les plus hautes de la vérité. Je soupçonne quelque erreur dans ceux qui croient

ainsi refaire le monde par la pensée comme en un tour de main. Non, je ne crois pas qu'il soit donné à nos humbles forces de monter et de descendre si lestement de la cause absolue à l'effet, du créateur aux êtres sortis de ses mains; le vertige me prend rien qu'à regarder faire ces hommes si hardis, et je m'étonne moins de la puissance que de l'égarement de leur esprit. Un sentiment intime, le double sentiment de notre faiblesse et de l'immensité des œuvres qui sont sous nos yeux, et par delà la portée de notre vue, nous avertit qu'un des caractères de la vérité pour nous, ce n'est pas seulement sa lumière, mais aussi les ombres qui l'environnent au bord de ces régions sans bornes où elle s'enfonce et disparaît à nos regards. Ce que nous voyons à plein est limité : c'est l'œuvre qui sort des mains de l'homme que nous comprenons si nettement, et c'est justement lorsque je crois tout entendre dans les secrets du monde, que j'ai bien des raisons de penser que je suis le jouet d'une erreur. L'œil se perd dans l'immensité du ciel; il s'abaisse vaincu par l'étendue sans bornes.

Et ce n'est pas seulement parce que les solutions des écoles allemandes répondent à tout que je m'en défie beaucoup, c'est encore parce qu'il y a dans ces écoles des solutions diverses, quel-

quefois opposées, qui tranchent également bien toutes les questions, depuis la cause absolue jusqu'aux phénomènes les plus fugitifs. Le même mode de procéder vous donne ainsi deux ou trois explications plausibles de l'être, de la cause, du mouvement, du temps, de l'espace, de la substance, du phénomène, de ce qui passe, de ce qui dure. J'avoue donc que d'abord une facilité si grande à expliquer tout l'univers, et ensuite tant d'explications de rechange qui toutes s'adaptent assez bien au besoin de la discussion, me donnent à craindre qu'il n'y ait dans la direction et dans les procédés de ces écoles quelque ruse de la logique qui trompe le maître et les auditeurs, et les livre à un mirage intellectuel où manque et la solidité et la profondeur du monde réel.

Quoi qu'il en soit, nous sommes loin de méconnaître la beauté des intelligences qui ont créé ces systèmes. On peut presque dire des grands philosophes qui ont jeté tant d'éclat sur l'Allemagne savante depuis près d'un demi-siècle, ce qui a été dit de Leibnitz par un brillant commentateur de Reid : « Ses erreurs sont comptées au » nombre des titres de gloire de l'esprit hu» main. »

L'école écossaise, loin d'avoir suivi la même route, se présente avec toutes les défiances et les

incertitudes qui doivent présider à la recherche de la vérité ; elle a la patience, l'exactitude des observations, la réserve dans l'induction; elle ne précipite rien; elle s'avance pour ainsi dire avec respect sur les bords des voies de Dieu; philosophie vraiment humaine, vraiment sensée, qui marche, si l'on veut, avec quelque lenteur, mais avec la lenteur des sciences physiques depuis qu'elles ont trouvé les ballons, la machine à vapeur et les lois de l'électricité.

Il faut l'avouer toutefois, ce bon sens, ferme et simple, qui a guidé Reid et Dugald-Stewart, manque un peu de hardiesse. Leur philosophie sage et mesurée laisse désirer quelquefois plus de rigueur et des proportions plus vastes. L'excès même de la réserve se marque dans les ouvrages des deux illustres professeurs. Les Écossais n'ont pu unir d'un lien solide les parties un peu éparses de leur système; et bien que presque tout concorde, parce que tout y est marqué du sceau d'une recherche patiente de la vérité, il fallait une main plus ferme pour faire de la philosophie d'Édimbourg une machine puissante, un instrument efficace pour la découverte et la classification des vérités nouvelles. M. Jouffroy semble destiné à donner cette forme définitive à la philosophie écossaise : l'introduction dans laquelle il juge,

précise et rectifie les idées de Reid, témoigne de la force nécessaire pour accomplir cette œuvre. Le jeune compatriote de Descartes anime, par la hardiesse et la vigueur de son esprit, la sagesse un peu craintive du génie écossais. Armée par M. Jouffroy, cette philosophie me semble pouvoir braver aisément les dédains des écoles allemandes; sous une forme plus modeste, avec moins de fracas, je ne la crois pas destinée à succomber devant ces géants de la philosophie germanique qui croient atteindre de leurs longs bras les extrémités de l'univers intellectuel.

Trois points capitaux dans la philosophie d'Édimbourg arrêtent M. Jouffroy et résument à ses yeux tout ce que ce système contient d'idées fécondes pour le progrès des sciences métaphysiques.

Les Écossais ont établi, suivant lui, et mis au nombre des vérités incontestables :

1° Qu'il y a véritablement un ordre particulier de connaissances, qui porte sur des faits qui ne sont pas plus chimériques que l'objet des sciences physiques, et dont l'instrument est aussi capable d'atteindre la vérité que les cinq sens par lesquels nous atteignons le monde matériel. L'esprit humain, avec ses phénomènes, est l'objet de cette science; l'instrument qui sert à les étu-

dier, c'est le sens intime. L'objet de cette science, qu'on nommera si l'on veut psychologie, est donc tout aussi réel, tout aussi près de nous, pour le moins, que les réalités du monde extérieur. Quant à la manière dont nous voyons, par le regard intérieur, ce qui se passe dans le monde nouveau, les Écossais l'ont expliquée, développée, démontrée avec autant de rigueur que l'anatomie et la physique ont pu en apporter dans la décomposition du mécanisme de la vision et de l'agencement des diverses parties de l'œil. Il est aussi certain que des phénomènes intellectuels et moraux se passent au-dedans de moi et que j'en suis témoin, qu'il est certain que la lumière du jour m'éclaire de ses rayons. Ainsi, une autre économie, mue par des lois qui ne sont pas des lois de la matière, vit au sein de l'espace, côte à côte de la matière. Là s'ouvrent, pour ainsi parler, d'autres cieux; là prévalent d'autres règles; là brillent d'autres astres, comme dans l'Élysée du poëte : *Sua sidera nôrunt.*

2° Une fois constatée la réalité de cette science de l'esprit humain, les Écossais ont montré que c'était dans la connaissance des phénomènes psychologiques, et là seulement, que se trouvaient les éléments qui servent ou serviraient à résoudre les questions plus générales que pose

la philosophie. En effet, dans l'ordre immatériel, nous ne connaissons directement et de façon à pouvoir l'étudier et la scruter que nôtre intelligence, et aussi, par une analogie qui sans doute n'est pas trompeuse, l'intelligence des autres hommes. C'est donc sur ce point unique qu'il faut chercher à surprendre les lois du monde des esprits, pour se livrer ensuite, avec la prudence et la sévérité requise à l'induction; tout comme, d'un point de la terre et par l'examen attentif des faits qui s'y manifestent, on a surpris parfois avec une admirable exactitude les lois générales de tous les corps qui peuplent l'espace. Ainsi Newton, renfermé dans le cercle étroit de cette terre, ne pouvant interroger que la pierre qui gravite, les feux passagers et les ombres que les astres nous jettent en passant, Newton a retrouvé dans ces signes fugitifs le volume, la densité, la route, la vitesse des mondes; réduites aussi à l'observation de l'esprit de l'homme, c'est dans cette sphère si restreinte qu'il nous faut chercher les principes qui gouvernent l'économie des êtres immatériels. De même que l'orage régulier des marées est lié au mouvement des corps célestes, et que la vague qui brise contre le rocher est l'écho de tous les mouvements de la matière dans les profondeurs

de l'espace, de même les phénomènes de l'esprit humain peuvent révéler, doivent révéler quelles sont toutes les mystérieuses puissances qui forment avec lui l'ensemble du monde spirituel.

3° Mais si ces deux univers, si différents et si près l'un de l'autre, sont l'œuvre de Dieu, il ne saurait y avoir deux manières d'en connaître les lois, et la méthode d'investigation sera la même dans l'ordre des sciences métaphysiques. des deux côtés l'infinie sagesse défie l'orgueil qui veut dans ses fantaisies reconstruire ce que Dieu a fait, et semble dire dans ses folles hypothèses : « Voyons comment je m'y serais pris à » sa place. » Deviner l'œuvre de l'homme, passe encore. Mon esprit, à toute force, peut inventer ce qu'un autre homme a inventé et retrouver ses conceptions par l'hypothèse et le raisonnement; mais, comme le dit l'auteur de l'*Introduction*, pénétré de cette disproportion accablante entre la sagesse d'en haut et l'esprit de l'homme, « les œuvres de Dieu ne se devinent pas ; et si, » au lieu de chercher à les connaître, telles qu'il » les a faites, on veut les imaginer il y a des » millions de chances qu'on ne rencontrera pas » juste. » Et ailleurs, attaquant l'école ontologique qui prétend fonder tout l'édifice métaphysique sur les données *à priori* de l'intelligence, il

s'exprime ainsi dans un langage aussi précis qu'animé : « Il est vrai que les résultats obtenus » à l'aide de ce procédé (*l'observation et l'induction*), par le bon sens de l'humanité, sont loin » de présenter du monde visible ces images » complètes et détaillées que nous en ont données les philosophes de l'école ontologique, » qui, parlant de l'être en soi, nous expliquent » de point en point et sans omettre une seule » opération, tout le mystère de la nature et de » la formation des choses. Mais tels qu'ils sont, » ces modestes résultats sortis de l'observation » présentent au moins l'avantage de ne point » en contredire les données, et ils ont eu le privilége de convaincre l'humanité qui les a » acceptés, double bonheur que n'ont jamais eu » ces magnifiques épopées philosophiques où » l'être et la cause, le temps et l'espace, le fini » et l'infini sont les héros d'un drame si précis » et si complet. »

C'est ce qu'avait dit admirablement J. J. Rousseau dans la profession de foi du vicaire savoyard, mais sans croire à ses paroles la portée d'une méthode : « Où voyez-vous exister » Dieu, m'allez-vous dire ? Non-seulement dans » les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous » éclaire, non-seulement dans moi-même, mais

» dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole,
» dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'em-
» porte le vent. »

La gloire de l'École écossaise est d'avoir donné l'autorité de la démonstration à ces trois vérités que nous venons d'exposer : qu'il y a une véritable science de l'esprit humain, que cette science est la racine de toutes les connaissances métaphysiques, que cette science doit procéder précisément comme les sciences physiques par l'observation et l'induction.

Mais, tout cela bien établi, une dernière question se présente, que l'École écossaise refuse systématiquement d'aborder, que l'auteur de l'*Introduction* remet à son véritable rang, c'est la question du fondement de la certitude. Où trouver la base inébranlable sur laquelle reposent, nous le soupçonnons du moins, les connaissances humaines? Tant que ce problème n'est point résolu, tout reste en l'air, tout demeure, sinon pour l'instinct, du moins pour la réflexion, comme une image incertaine dont on ne saurait dire avec assurance si elle est ou non un rêve; il faut lui donner, s'il se peut, la clarté limpide du réveil. Après avoir établi que ce problème est commun à toutes les sciences, et après l'avoir séparé de toutes les autres parties de la philoso-

phie, M. Jouffroy pèse la valeur de la célèbre solution donnée par Kant et n'hésite point à admettre, avec le professeur de Kœnigsberg, qu'un doute invincible plane à jamais sur la véracité de la raison humaine. Cette discussion mérite d'être l'objet d'un examen particulier auquel nous arriverons bientôt.

On le voit assez par cette dernière opinion, il s'en faut de beaucoup que M. Jouffroy entre dans l'École écossaise comme un disciple docile; il est bien plutôt un réformateur. En le suivant dans la critique des Écossais sur les divers points que nous avons indiqués tout à l'heure, on ne peut pas méconnaître un moment la force et la fécondité de sa pensée : il n'accepte nullement toutes les décisions de Reid et de Dugald-Stewart. Il ne se borne pas à montrer la portée de leurs idées; il étend et précise ces idées quand il ne les combat point. Une école qui se voue surtout à l'observation, a un écueil à craindre : elle peut prendre un caractère de timidité qui la tiendrait immobile dans le cercle des faits, et rendrait stériles les données mêmes de l'observation. S'il faut éviter la précipitation des procédés logiques, il faut aussi ne pas manquer de confiance dans les lois de l'induction, ces ailes de la pensée humaine qui la portent

vers les régions inconnues, sur la foi de cette idée : tout est souverainement raisonnable dans l'œuvre de la création.

M. Jouffroy a dû resserrer déjà dans des limites étroites l'exposé de ses vues sur toutes les parties de la philosophie écossaise ; nous aurions peu de chance de donner à ses idées le degré de clarté suffisant, si nous voulions en abréger encore l'exposition. Il est mieux de nous attacher à quelques questions particulières qui puissent se séparer de l'ensemble sans trop d'inconvénients. Prenons tour à tour la question de méthode, *comment arriver à la vérité?* et celle-ci, supérieure à toutes les autres, *l'homme peut-il atteindre la vérité?*

Nous l'avons indiqué tout à l'heure, l'École écossaise a établi, et M. Jouffroy a fait ressortir avec plus de force, que la science philosophique ne peut s'élever que sur les bases de l'observation. Nul n'a plus de défiance et d'éloignement pour l'hypothèse en philosophie que M. Jouffroy. De là aussi sa disposition à rejeter tout ce qui tend à la solution des questions, à l'explication des problèmes, qui néanmoins, et il le sait mieux qu'un autre, sont le but de la philosophie, le prix auquel tendent les efforts constants de la philosophie. Mais comme chercher à résoudre

une question dispose toujours l'esprit à voir les faits sous un certain jour, à aider un peu à la lettre, à faire fléchir les expériences dans le sens des soupçons que l'expérimentateur entretient, M. Jouffroy éloigne les questions ; il les ajourne à un temps où la masse des faits observés étant assez considérable, les réponses que sollicite l'impatience de l'homme sur son origine, sa destinée, etc., sortiront sans efforts de tous ces fait placés dans un jour complet, sous l'œil de l'observation. Ainsi il faut attendre, étudier, accumuler les résultats de l'expérience, les léguer au besoin à ceux qui nous suivront dans la carrière philosophique jusqu'à ce qu'il arrive dans l'ordre métaphysique ce qui s'est rencontré dans la marche des sciences naturelles, que les problèmes se résolvent pour ainsi dire d'eux-mêmes à la suite d'une étude patiente et désintéressée de toute une suite de phénomènes.

Mais une grande objection se présente d'abord contre une pareille méthode : elle est lente cette méthode, et les questions sont pressantes : rien n'intéresse plus profondément les hommes que les sujets que traite la philosophie ; les fondements de la morale, l'origine, la destinée, la fin de l'homme, c'est le fond de ses pensées les plus sérieuses. Il pense à ces choses dans la santé et

dans la maladie, au grand jour et dans les ténèbres, dans l'appareil des fêtes, quand la tempête mugit, quand la nature étale ses plus magnifiques spectacles, quand les cloches des édifices élèvent leurs voix plaintives, quand la mort arrête soudainement la jeunesse dans la grâce et l'éclat de la vie. J'entends bien que le travail accumulé des générations pourra un jour, dans des siècles, trouver des explications à tout ce qui m'inquiète aujourd'hui ; c'est à merveille ; mais il faudrait un désintéressement rare pour se résigner à ces délais ; car c'est moi, c'est vous qui sommes ainsi en question. Il s'agit de Dieu, des fondements de la morale, de la réalité d'une vie future, et il nous est bien permis de désirer savoir le plus tôt possible ce qu'il faut en croire. N'allez pas me dire : Vous êtes bien curieux ! Le flot de la vie m'emporte. Où va-t-il ? Qu'y a-t-il au détour de ce fleuve ? Quelles plages ou quels abîmes ? J'ai bien le droit de demander à la philosophie : « Ne vois-tu rien venir ? » Et si elle me répond qu'elle ne *voit que l'herbe qui verdoie, et la poudre qui poudroie*, mais que dans la suite des siècles on en verra probablement davantage, je trouve l'ajournement fort long. *Ars longa, vita brevis.* — Passe encore pour la médecine et les sciences naturelles, ces sciences n'importent

qu'à cette vie. Mais je demande bien autre chose à la philosophie, et des choses qui ont de bien autres conséquences pour moi. Horace peut dire d'un ton léger :

Hùc vina et unguenta, et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ.

Ces vins, ces parfums, ces fleurs qui vivent un jour, est-ce tout le lot de l'homme? Ces grandes ombres qui descendent des montagnes, cette nuit qui s'approche, ces idées de la mort qui voltigent comme des fantômes autour de nous, ôtent quelque douceur de ces parfums, quelque éclat à ces fleurs. Comment s'étonner de l'empressement à chercher la vérité par une autre route que cette route si longue? Comment! nous ne savons rien encore de la vérité? Tout est à chercher? Qu'est-ce donc qui sortira de ce creuset de la science? Je mourrai sans en rien savoir? Toutes les générations qui ont passé n'en ont rien su : pas plus qu'elles n'ont su les lois du magnétisme et les règles d'une sage hygiène? S'il en était ainsi, malheur à ceux qui ont marché les premiers dans les sentiers de la vie. L'injustice serait criante. L'homme se sentant né pour suivre la vérité et incapable encore de l'atteindre, aurait quelque droit d'accuser le sort, et rien ne

serait plus provoquant que cette voix tranquille qui nous dirait : Travaillez à résoudre ces doutes si terribles. Ils ne seront pas résolus pour vous ; mais un jour viendra où bien longtemps après que vous ne serez que poussière, vos travaux porteront leurs fruits, et l'on saura enfin les règles du juste, et les espérances raisonnables de l'homme hors du cercle de cette vie fugitive. De tous les dévouements, celui-là serait à coup sûr le plus difficile à montrer. Mais la philosophie qui prescrit cette patience, n'existe pas tant qu'il y paraît au premier aspect.

M. Jouffroy l'a déjà dit, et les hommes le savent confusément, toute vérité nécessaire à la vie morale est dans le monde, mais non point à l'état de science. Cette vérité, ces vérités nous poussent, nous pressent, nous éclairent, nous dirigent, mais elles ne se montrent point à nous face à face. La philosophie a pour mission d'écarter le voile qui couvre ces forces mystérieuses et de satisfaire cette noble curiosité de l'homme qui voudrait contempler les dieux qu'il adore. Jusqu'aujourd'hui, invisibles et présentes, elles travaillent le cœur humain comme des hôtes inconnus qui commandent avec empire ; cela suffit à la marche du monde, cela suffit aux scrupules de la conscience. Écoutez ces voix qui parlent

bas, mais clairement, et vous saurez s'il faut aller au nord ou au midi, s'il faut vivre ou braver la mort, s'il faut, ô Régulus, retourner à Carthage. Mais, si vous cherchez davantage, si vous voulez voir comment s'enchaînent les lois de cette économie supérieure qui vous attire et vous emporte, c'est au travail de la science à démêler tous les fils de ce tissu compliqué, ouvrage admirable d'une main si délicate et si puissante. Ainsi le monde n'est point une énigme sans mot, c'est plutôt une montre dont nous voyons clairement l'usage, qui marque l'heure avec précision, mais dont nous ignorons le mécanisme savant, digne objet de nos efforts, étude salutaire qui nous approche davantage de la lumière qui éclaire dès à présent tous les hommes.

Il est si vrai que ce n'est pas le mot d'une énigme que nous cherchons, que si demain un examen, prétendu plus sévère, venait à faire croire à des esprits faibles et hardis que les principes de la morale sont autres qu'on ne l'a cru jusqu'aujourd'hui, que les devoirs ne sont pas les devoirs qu'on s'imaginait, que l'homme fait très-bien, par exemple, de chercher d'abord le mal d'autrui, et ensuite son bien à lui, si l'on affirmait comme une doctrine excellente, et qu'on ne peut trop tôt inculquer aux enfants, « qu'il

n'y a point de Dieu, que les astres se croisent sans règle sous la main du hasard, que la vie future est un rêve absurde comme la vertu une chimère ridicule, qu'il n'y a plus lieu au désintéressement, au dévoûment, à l'héroïsme, et à l'héroïsme, au désintéressement, au dévoûment comme nous l'entendons. Si on parvenait à prouver cette thèse un peu mieux que ne l'ont fait jusqu'aujourd'hui ceux qui l'ont essayé, les hommes entreraient dans des transes bizarres, la folie se mettrait dans les intelligences bouleversées comme la peste dans une atmosphère viciée. Tant ces données instinctives, ces solutions de tout ce qui intéresse vraiment les hommes pour la vie morale sont puissantes, durables, indestructibles, bien qu'environnées d'obscurités et de nuages; c'est justement la prétention qu'il est possible de trouver des principes nouveaux pour remplacer ces lois dernières qui possèdent le monde moral, qui a jeté sur la philosophie ces soupçons de chercher des chimères et de poursuivre des fantômes.

Non, ces grandes lignes qui encadrent l'humanité, ces chaînes si fortes et si douces qui la soutiennent et la contiennent, nul ne saurait les rompre, et les armes de la science humaine se briseraient contre cet immortel acier. Cette

langue commune à tous, entendue de tous, parlée intérieurement par tous, en tout temps, en tous lieux, nul ne peut prétendre à venir la changer; ces croyances si simples et si vraies, on pourra bien montrer les liens qui les unissent, combler les lacunes qui semblent les séparer, mais les bons ne doivent point craindre, les méchants ne doivent point espérer qu'elles s'altèrent. Elles animent les armées qui meurent en défendant leurs foyers; elles suivent le sauvage errant au bord des fleuves déserts; elles sont debout dans les grandes cités que le faux savoir agite et trompe un moment. Les nations reviennent toujours à ces idées éternelles qui sont à la fois le fondement et l'objet de toute philosophie ; elles y reviennent comme les jeunes gens que la fièvre de la jeunesse a égarés et qui retournent toujours au sentiment de cette belle et profonde réalité qui éclaire les yeux sans les éblouir.

C'est dans ces convictions que se repose l'école écossaise; ce sont ces convictions qui inspirent M. Jouffroy sous le langage sévère de la philosophie. C'est là ce qui donne tant d'autorité et de poésie secrète à ses paroles. Ainsi entendue, la philosophie n'est plus une recherche pleine d'anxiétés dans de profondes ténèbres, c'est un

voyage aux montagnes dont les sommets se dessinent déjà dans l'azur du ciel.

Mais comment l'auteur de l'*Introduction* concilie-t-il cette sérénité avec la crainte que la raison n'ait des *raisons* de douter d'elle-même?

Avant d'entrer dans l'examen de l'opinion de M. Jouffroy sur ce sujet, nous insistons sur un point qui nous tient fort à cœur et auquel la place éminente que M. Jouffroy occupe dans le monde philosophique, aussi bien que l'autorité de son caractère, donnent une gravité particulière. On serait dans une profonde erreur si l'on allait s'imaginer que M. Jouffroy se complaise le moins du monde dans les conséquences périlleuses qu'une mauvaise logique pourrait tirer de ce scepticisme sorti de l'école Kantienne; tout au contraire il expose cette dernière incertitude de la raison avec une ironie secrète : il sent bien, il sait bien comprendre que ce sont là des difficultés qu'on peut trouver insolubles, mais qui, au fond, n'en sont pas plus sérieuses. Il demeure, après cette concession faite à l'autorité apparente du raisonnement, dans un état de tranquillité parfaite et de certitude complète sur tous les principes d'une philosophie sensée et dogmatique. Une difficulté insoluble n'est pas nécessairement une objection. L'esprit la conteste et passe, cer-

tain que dans un monde meilleur et sous une lumière plus vive, il en verra davantage, si la chose en vaut la peine.

Si l'on regarde attentivement à la nature de ce scepticisme plutôt accepté que professé par M. Jouffroy, on verra qu'à cette hauteur et dans son universalité, il ne met le désordre dans aucune des parties de l'édifice élevé par l'intelligence et assuré désormais contre toute tempête par tant de glorieux travaux. Le scepticisme a laissé à bon droit une mauvaise renommée ; si on le suit dans l'histoire de la philosophie, on le voit mettant aux prises les diverses forces de l'esprit humain, semant partout la défiance, et, dans un combat peu loyal, empruntant des forces à la raison pour miner sourdement l'œuvre de la raison. Venant s'en prendre tantôt à la morale qu'il bouleverse au profit des passions, tantôt aux principes des sciences qu'il repousse dans un empirisme grossier, le scepticisme partiel, mais infatigable, affaiblissait l'énergie de la pensée ; il avait comme rompu les anneaux de la grande chaîne de la certitude, et chaque vérité isolée succombait aisément sous l'effort du sophisme.

La gloire de Kant est d'avoir vaincu tous ces sceptiques subalternes, de les avoir repoussés de

poste en poste, de les avoir serrés et étouffés dans cette chaîne indissoluble et continue de la Vérité. Qui que vous soyez, n'attaquez plus tel ou tel principe, car tous les autres se lèveront à la fois pour protester contre vous ; ne vous en prenez pas à la morale au nom du sens commun, car on vous montrera que mettre la morale en problème, c'est mettre en problème les éléments les plus profonds du sens commun ; n'imaginez pas de nous dire, en vous appuyant sur les apparences de la terre, que vous n'avez peut-être pas d'âme, ou nous vous montrerons que ce doute fait trembler aussi la terre sous vos pas, et que l'intelligence sans forme est tout aussi évidente que la matière et ses phénomènes. — En un mot, toutes les issues ont été fermées à ce doute systématique, et à chaque mot qu'il veut prononcer, il voit le chœur des vérités se dresser devant lui pour lui dire anathème.

Mais, il faut l'avouer, dans cette poursuite et cette défaite du scepticisme, Kant lui-même fut, au bout de sa carrière, comme frappé de vertige. Après avoir assuré l'ensemble des vérités, avoir éprouvé les liens qui les unissent, parcourant d'un œil satisfait tous ces magnifiques fondements de l'intelligence, ces bases qui vont aux extrémités de la terre, ces hautes murailles qui

touchent aux cieux, il se demanda tout à coup si ce grand spectacle ne serait pas une illusion de l'esprit?—On dirait que le scepticisme vaincu avait jeté en mourant un mauvais sort sur son vainqueur.

Mais on ne peut trop y insister : cette dernière incertitude, cette inquiétude qu'on ne sait comment apaiser, laisse tout l'arrangement de nos convictions parfaitement intact ; le scepticisme étroit et dangereux de Hume et de tant d'autres n'est plus admissible. La raison est parfaitement dogmatique; la raison, c'est-à-dire tous les éléments de l'intelligence conspirent impérieusement à démontrer une suite de vérités qui s'unissent et se défendent comme une armée, comme la légion romaine avec des forces diverses si habilement combinées. Ces vérités sont à prendre ou à laisser dans leur ensemble. Chacun répond des autres ; et dorénavant ce n'est plus pièce à pièce que le scepticisme pourra détruire le monde : il faut qu'il dévore tout d'un seul coup. Un philosophe a dit : *On ne fait point au scepticisme sa part ; une fois introduit dans l'entendement, il l'envahit tout entier.* Oui, si en effet on lui fait sa part au dedans de l'entendement ; mais si on le relègue dans cette région vide où nous portent les derniers efforts de la logique

sans nous y soutenir, monde chimérique et romanesque où l'on ne voit réellement que la nuit, où l'on n'entend réellement que le silence, le scepticisme est là dans son vrai domaine ; il erre, sans pouvoir y pénétrer, autour de l'édifice solide qu'a élevé la pensée de l'homme, et contre lequel nulle pensée humaine ne saurait prévaloir. La réunion des principes intellectuels et moraux, admise et révérée par l'humanité, ne saurait être enlevée par surprise. Le doute de Kant n'y dérange rien. Que dit-il, en effet : Que tout ce bel ensemble qui nous paraît briller d'évidence et rayonner de puissance, pourrait n'être pas, si par grands hasards, la raison de l'homme était folle. Ainsi, ou la raison humaine est folle, et il n'y a plus alors, pour être conséquent, qu'un grand cri de désespoir à pousser; ou elle est dans le vrai, et alors encore il faut que les sophismes se taisent; où il n'y a rien, le vice même, l'erreur même perdent leurs droits ; s'il y a quelque chose, il y a tout, on vous l'a démontré, et vous n'avez su rien répondre. Le scepticisme de Kant gagne beaucoup à être connu, et en l'expliquant avec toute la clarté et toute l'étendue possible, on écarte toute conséquence dangereuse. Ce scepticisme est assurément des plus honnêtes, et sur les froides som-

mités où il s'est retranché, vous ne trouveriez pas un brin d'herbe malfaisante ; dans cette solitude inaccessible qui est son domaine, il n'entend soutenir aucun rapport avec quoi que ce soit. Il regarde ou croit regarder d'en haut passer les générations humaines. Ne lui parlez pas, il ignore votre langue. Ne l'interrogez pas sur les passions, les plaisirs, les orages du monde, il n'en sait rien. Il ne sait rien de rien ; s'il était certain de quelque chose, il serait certain de ce que la raison dit de plus sain, de plus droit et de plus honnête. Il s'afflige seulement de l'idée que tout cela n'est peut-être que le rêve d'une ombre. C'est pour ne pas admettre ce qui est indémontrable qu'il s'est fait scepticisme ; comment voulez-vous qu'il admette ce qui est absurde?

Quiconque a regardé face à face ce visage sévère et grave du scepticisme kantien se gardera bien de lui demander de guider la troupe insensée des passions, et de fouler sous des danses légères les lois du juste et du vrai. Il est bien de le montrer dans toute sa force pour le montrer aussi dans toute son innocence.

On le voit par les termes les plus généraux du problème. Il n'est ni dangereux ni immoral de le poser. — Entrons un peu plus avant dans le détail, et voyons si aux yeux du sens commun,

d'une part, et pour le regard plus exercé de la science, d'une autre part, il est raisonnable et bien fondé dans ses données. — Écoutons d'abord M. Jouffroy déterminer les limites de la question dans cette langue forte et précise qui lui est familière :

« De quoi la raison doute-t-elle? des principes » qui la constituent, des principes qui sont pour » elle la règle même de ce qui est raisonnable et » vrai? Quels moyens a-t-elle pour résoudre ce » doute? elle n'en a et n'en peut avoir d'autres » que ces principes mêmes; elle ne peut donc » juger ces principes que par ces principes; » c'est elle qui se contrôle, et si elle doute d'elle » au point de sentir le besoin d'être contrôlée, » elle ne peut s'y fier quand elle exerce ce con- » trôle. Cela est si évident, que ce serait faire » injure au bon sens d'insister. Il y a en nous, et » il est impossible qu'il en soit autrement, une » dernière raison de croire : en fait nous doutons » de cette dernière raison. Évidemment ce doute » est invincible; autrement cette raison de croire » ne serait pas la dernière. »

Plus bas, après avoir expliqué comment il était naturel que la philosophie s'épuisât d'abord en efforts pour chercher les bases de la vraie vérité et résoudre la question de la certitude, l'auteur dit :

« L'erreur des philosophes de la période cartésienne est excusable, elle était même nécessaire. Il fallait toutes ces tentatives pour dégager la question, pour la réduire en ses vrais termes et pour mettre à nu l'impossibilité radicale où est l'esprit humain de la résoudre; mais lorsque cette impossibilité a été proclamée par l'École écossaise, lorsqu'elle a été posée d'une manière invincible et avec une admirable précision par Kant, on ne conçoit plus l'illusion de la période allemande, et on est réduit à admirer, sans concevoir comment elles ont pu satisfaire un moment des esprits aussi éminents, les ingénieuses mais impuissantes théories, au moyen desquelles Fichte, Schelling, Hegel et M. Cousin parmi nous, ont pensé sauver la connaissance humaine de l'incontestable arrêt de la philosophie critique, et dissiper par l'esprit humain un doute qui, frappant l'esprit humain lui-même, ne saurait jamais être détruit. »

Dans un certain conte très-populaire en Allemagne, le principal personnage raconte qu'il s'est pris par les cheveux et soutenu en l'air à bras tendu ; demander à la raison de se prouver à elle-même qu'elle est raisonnable, c'est demander à un homme de se soutenir en l'air à bras tendu.

Ainsi, selon la démonstration de Kant, l'homme pourrait bien prendre les singularités de son cerveau pour les lois absolues des choses, et le voilà enfermé sans espoir dans cette prison de lui-même, prison obscure, sans issue, sans jour quelconque sur la réalité extérieure à lui. Le voilà en face d'un problème qui l'oblige à se défier de tout ce qui est lui-même, et chaque fois que, dans cet examen de lui-même, fait par lui-même, il vient à se rencontrer, forcé de reculer avec terreur en se disant : « C'est encore moi, » il aura beau monter sur les pics les plus élevés, descendre dans les plus profonds abîmes pour y chercher cette vérité qui le fuit, s'il entend, qu'il tienne son oreille pour suspecte, car elle est sienne; s'il voit, qu'il se défie de ses yeux, car ils sont siens ; quoi qu'il fasse, où qu'il aille, il ne peut s'échapper; car on peut assurément dire pour le moins sans exagération, qu'il

Monte en croupe et galope avec *soi*.

Comme qu'on s'y prenne, l'exposé même du problème a quelque chose de ridicule, et c'est un argument contre cet ordre de difficultés, c'est une révolte du sens commun dont il faut tenir compte.

Si la question, tout absurde qu'elle paraît, n'était qu'une ruse de la logique, on pourrait se borner à en chercher la réfutation à la source même d'où est sortie l'erreur. On montrerait, on essayerait du moins de montrer que le *problème logique*, comme l'appelle avec précision M. Jouffroy, ne remplit pas, dans ses données, les conditions mêmes de la logique, que non-seulement il renferme une contradiction dans les termes, mais qu'il va contre les principes de la logique, en déclarant au début qu'il faut raisonner sans prémisses, et, pour parler le langage de l'École, tirer une conséquence en repoussant toute majeure, quelle qu'elle soit. Nous traiterons ce point dans un autre moment. Mais, il faut l'avouer, ce qui aide les hommes qui se sont le moins occupés d'études et de subtilités philosophiques, à comprendre toute la portée de ce tour de force de la logique, c'est que l'imagination elle-même, dans ses rêveries, porte l'âme vers ces régions où le raisonnement, en apparence le plus sévère, a poussé l'esprit de Kant. Il est des instants, qui ne l'a éprouvé? où l'on se sent comme surpris de sa propre existence, où le sentiment de sa propre personnalité paraît tout étrange, où l'on sort tout à coup de la possession tranquille et régulière de soi-même pour s'étonner de soi ; on ne

comprend plus ni sa propre existence, ni ce qui se meut à l'entour. Les souvenirs même flottent confus dans la mémoire, et ne laissent plus qu'un sentiment incertain de l'identité personnelle ; et dans ce demi-sommeil, tandis qu'on laisse errer le regard autour de soi, au-dedans de soi, comme un mirage qui va peut-être se dissiper, on se demande presque : Qu'est-ce que toutes ces apparences? Qu'est-ce que moi-même et tout ce qui m'environne ? Tout cela est-il bien réel ?

Les impressions sont passagères. L'homme ne tarde pas à ressaisir le sentiment simple, complet, énergique, harmonieux et de son existence et de tout ce qui est et se meut autour de lui. Cet univers qui s'en allait comme une vapeur se dissipant et disparaissant dans l'air, ne tarde pas, au réveil du bonheur, à reprendre sa forme, ses couleurs, ses mouvements. Mais nous constatons cet état passager d'abord parce qu'il fait mieux comprendre qu'une description purement scientifique la valeur de ce *problème logique*. Nous le constatons surtout pour montrer que toute faculté de l'esprit humain, livrée à elle-même et sans contrôle, pousse à peu près aux mêmes erreurs. L'imagination, dans le sommeil des autres facultés, suppose un fantôme de

monde contemplé par des fantômes qui n'ont point d'existence. Dans un instant, nous verrons le raisonnement proclamer aussi à lui tout seul quelque chose de semblable. Il le dira plus gravement et le soutiendra plus longtemps, parce qu'il est, de sa nature, plus subtil et plus obstiné que l'imagination, et il deviendra visible que nous n'avons pas trop de l'usage simultané de toutes les forces et de toutes les facultés de l'intelligence pour atteindre à la connaissance et pour garder le sentiment de la vérité.

L'imagination avait fait là un rêve qu'elle ne peut pas supporter elle-même, tout imagination qu'elle est. Elle ne peut plus, quand on l'interroge, se représenter ces royaumes vides, séjours d'ombres sans réalité. Ce nihilisme insensé la fatigue et la révolte. Ses ailes ne la soutiennent plus dans ces espaces sans air où elle s'était hasardée.

N'en sera-t-il pas de même du raisonnement et ne faudra-t-il pas qu'il demeure convaincu qu'il n'a pas droit à cette incertitude insurmontable qu'il proclame : poussons-le donc à ses dernières fins, pour montrer les lois dernières et suprêmes qu'il ne peut transgresser.

Que dit le scepticisme raisonneur ? Que la raison n'est peut-être pas raisonnable, en d'autres

termes, que cette vérité première à laquelle toutes les autres empruntent leurs preuves, a besoin d'être prouvée à son tour, c'est-à-dire encore, que toute preuve a besoin d'une preuve et cela à l'infini ; car, ne pouvant pas me représenter une preuve qui ait plus d'autorité pour la raison que le complet assentiment qu'elle tire d'elle-même, si par miracle on pouvait lui fournir hors d'elle-même un témoignage intelligible de sa véracité, elle aurait l'obligation de demander sur quoi repose ce nouveau témoignage, et nous voilà sur une pente qui nécessairement n'en finit pas. On doit, sur cette pente éternelle, chercher toujours sur quelle autre vérité repose la vérité qu'on aurait atteinte. La certitude se dérobe toujours. Pour mieux dire, à ce compte, la vérité serait parfaitement inaccessible ; l'esprit dans cette recherche serait une sorte de juif errant, ne pouvant s'arrêter un moment dans sa marche. Il y a plus, de ce qu'il n'y a point de vérité première, il suit qu'il n'y a pas de vérité du tout ; car ce singulier principe, que toute vérité repose sur une autre vérité, implique à la fois qu'il faut chercher une vérité première et qu'il n'y en a pas.

Mais l'univers entier se dérobe sous les pieds du sceptique. S'il ne reconnaît pas de vérité pre-

mière, il n'y a plus de raisonnement pour lui; il ne peut pas même donner la raison de son doute, si petite qu'elle soit. Sa logique n'a plus de point d'appui : il pose son levier sur le vide; car il faut que le sceptique fasse de deux choses l'une, ou bien, affirmant l'existence de celui qui doute, il laisse pénétrer dans l'édifice de ses incertitudes une certitude qui attirera tout à elle et rompra tout l'équilibre de ses chimères en pesant de tout son poids sur elles; car l'autorité de sa propre existence n'étant chez le sceptique ni plus ni moins grande que la certitude de l'existence d'autrui, que la certitude de l'idée que tout effet a une cause, que la certitude que la droite est le plus court chemin, il ne pourrait faire comprendre à personne pourquoi l'une de ces vérités garderait toute la réalité d'un principe inébranlable, tandis que les autres seraient sacrifiées sur l'autel du doute; ou bien encore niant la certitude du sujet qui doute comme de tout le reste, il lui faudra subir la confusion d'admettre, au début d'un système tellement scrupuleux qu'il n'est satisfait d'aucune évidence, cette absurdité palpable qu'une question pourrait être posée par un être qui n'existerait pas, qu'un sujet douteux peut certainement exprimer un doute; et dès lors, si cette première

infraction est loin du bon sens, la discussion est fermée. Nous n'avons plus de termes communs pour nous contredire ; nous ne pouvons plus parler de rien qui ait un sens, dans quelque langue et sous quelque signe que ce puisse être.

Ce n'est donc point le raisonnement qui peut légitimement et en vertu de ses lois poser la question du sceptique, et s'il semble la poser avec une certaine autorité, il faut que l'erreur se cache sous des déguisements qui peuvent certainement être démêlés. Sur la même question l'imagination se trompait elle-même et croyait se figurer ce qu'il n'est pas possible de se figurer. Le raisonnement ne serait-il pas dupe aussi de lui-même? n'irait-il pas, emporté par son mouvement, au delà de ses limites ? ne se jouerait-il pas avec des termes dépourvus de sens et qui n'auraient qu'une forme trompeuse de la raison?

Peut-être qu'en suivant la logique dans sa marche, étudiant le rôle qu'elle a joué dans le monde et dans les sciences nous trouverons la raison de ses excès, et voyant comment est née cette question du scepticisme, nous ne tarderons pas à trouver tous les signes d'une maladie naturelle à chaque faculté de l'esprit livrée à elle-même.

Comment est venu ce scepticisme désespérant? Comment a-t-on été amené à concevoir cette insupportable inquiétude ? Voilà déjà longtemps que l'esprit humain a donné les premiers signes de ce mal ; on le voit déjà se montrer au fond de l'histoire de la philosophie grecque, dans le demi-jour de l'école éléatique ; mais il ne se posa jamais avec la précision audacieuse qu'il vient de recevoir de la main du temps et du travail de la discussion. Le scepticisme, tel qu'il a été connu et pratiqué longtemps dans le monde philosophique, s'était attaché surtout à l'incertitude de nos divers moyens de connaître, à l'inexactitude et à la contradiction du rapport des sens, aux erreurs de l'imagination, aux défaillances du raisonnement ; mais on en vint à montrer aux défenseurs de ce système qu'ils outraient tout en poussant leur défiance si loin, et il leur fut surtout démontré que c'est l'intelligence elle-même qui découvre et rectifie ces erreurs, dont on l'accuse mal à propos, et que si les instruments de la connaissance dévient quelquefois de leur route, c'est du fond de l'intelligence que part la lumière qui remet tout dans la droite voie.

L'intelligence s'était donc ainsi réhabilitée ; il fallut donc aussi que ceux qui veulent absolument douter, missent en doute cette lumière su-

périeure, qui contrôle et dirige les instruments de la connaissance. Tant qu'on n'eut pas réfuté les conséquences exorbitantes que les sceptiques avaient tirées de quelques chances d'erreur dans nos moyens de connaître, leur sincérité n'alla pas plus loin ; mais dès qu'on leur eut montré au fond de l'esprit ce point lumineux sous lequel comparaissent et ce que nous savons, et les moyens d'arriver à la science, alors force fut bien au scepticisme de chercher à obscurcir la clarté naturelle de cette lumière si pure, et il demanda hardiment si elle ne serait pas une illusion, et si sa flamme trompeuse n'éclairait pas des erreurs.

L'esprit était tombé là dans son propre piége ; la pente du génie philosophique des temps modernes poussait là.

On peut l'affirmer sans crainte d'être démenti par l'histoire, toute philosophie exclusivement analytique, produit le doute pour dernier résultat : le principe de la décomposition appliqué à tout ordre de connaissances humaines s'étend à tout ce qui est dans l'esprit et finalement à l'esprit lui-même. Les heureux résultats et les découvertes inattendues qu'amène le travail de la décomposition enhardirent les intelligences par delà toutes les bornes : elles en vinrent à croire

que rien n'est simple ni irréductible; que toute vérité renferme plusieurs vérités; que partout l'unité n'est qu'apparente, et qu'avec un peu plus de persistance et de dextérité on diviserait ce qui paraît irrévocablement indivisible; on dirait que l'on veut appliquer aux choses intellectuelles le principe de la divisibilité de la matière qui sépare toute parcelle en deux parties avec le tranchant de la pensée, à défaut du tranchant de l'acier; ce qui résistait à l'analyse, on ne l'a plus tenu pour indécomposable. Mais on a attribué à la faiblesse des moyens de décomposition la résistance de tout ce qui se présentait comme un et irréductible, et le doute a regardé d'un œil inquiet ce prétendu atome sous lequel il soupçonnait une complexité secrète. Ainsi tout s'en va en poussière dans le monde des idées, en poussière impalpable et qu'on s'acharne tous les jours à diviser, et par une marche inverse, mais qui tient aux habitudes d'esprit que donne l'analyse; lorsque l'on a voulu procéder synthétiquement et débuter par des principes absolus, on n'a jamais pu trouver un principe qu'on ne supposât appuyé sur un autre; et il est résulté de là que, si l'analyse ne donne plus qu'une poussière qui échappe au regard, la synthèse, à son tour, ne peut plus trouver un principe assez large pour

s'y appuyer. C'est la marche du raisonnement livré à lui-même : une analyse sans fin, une synthèse sans fin, une synthèse sans commencement.

Qui n'a présents à l'esprit des exemples de ces prodigieux excès ? Quand l'archange de Milton roule sans fin dans un vide sans fond, il offre une image fidèle de cette chute de l'esprit arrivé à ses limites et se précipitant dans le gouffre des chimères : *inania regna.*

L'esprit emporté par le mouvement que lui imprime la logique avait été à toutes les époques plus ou moins frappé de ce vertige ; mais jamais, et la chose est naturelle, l'invasion du mal n'avait été plus générale et plus profonde qu'aux jours où nous vivons. La logique a en effet quelques droits de s'enorgueillir : elle a remporté depuis deux siècles les plus glorieux triomphes ; elle a épuré les religions, elle a agrandi et simplifié les bases sur lesquelles reposent les sociétés ; elle est entrée dans le sanctuaire et elle a livré au soleil dévorant de l'examen tout ce qu'il y avait de périssable sur les autels : elle s'est promenée dans les rangs de la société et elle a durement et efficacement secoué cette échelle hiérarchique où la force et le préjugé avaient fixé la place de chaque homme ; elle a remis les sciences

physiques dans ces routes infinies qui mènent à la vérité. La logique a été l'âme de tous les grands événements de l'histoire depuis bientôt trois cents ans et surtout depuis cinquante ans : Rousseau avait parlé la langue sévère de la logique à l'Église éperdue : l'héroïsme des jeunes généraux de la Révolution servait la cause de la logique sur les champs de bataille ; il était fort simple qu'après tant de bienfaits la logique dominât toutes les facultés de l'esprit et leur fît faire silence plus tard ; elle, qui avait détruit tant de bizarres rêveries, inspira d'autres rêveries. Dans les espaces sans bornes où la pousse sa propre force, elle s'unit aux pensées mélancoliques. Interrompant et décomposant tout, elle ôta leur charme aux passions, sans rien mettre à leur place ; l'âme devint comme lasse de raison, triste et dédaigneuse et découragée ; décolorant ce qui est et regrettant ce qui ne peut être. Et cette habitude du langage abstrait qui s'est répandu parmi nous et est devenu familier à presque tous donna une facilité de dissoudre les pensées, les sentiments, les croyances, et de montrer le vide, le prétendu vide de toutes choses à des êtres que l'usage régulier de leurs facultés aurait menés à une vie commune et heureuse.

C'est que la logique, comme tout autre instru-

ment de découverte, ne suffit pas à établir la connaissance ; c'est que l'analyse, comme toute autre méthode scientifique, ne suffit pas à montrer la vérité. Toute faculté de l'esprit, isolée et abandonnée à son propre jeu, perd son caractère raisonnable, et toutes les parties de l'esprit sont contenues et modifiées l'une par l'autre ; si vous les laissez sortir du cercle de leur harmonie, vous verrez l'intelligence éclater en ruines.

Nous commençons ici à voir d'où vient le mal : on sent que nous n'avons pas trop de l'ensemble de nos facultés pour nous élever dans la région de ces vérités supérieures et compliquées, objet de tant d'inquiétudes et de préoccupations. Et comme la connaissance des règles de l'équilibre ne suffirait pas à nous guider sur les hauteurs au bord des abîmes, et qu'il y faut le concours de tous les sens et de tous les instants, il faut aussi, dans la recherche de la vérité, l'action simultanée de toutes les facultés de l'âme, le secours de tous les procédés qui règlent et soutiennent l'esprit dans sa marche : visiblement la Providence l'a voulu ainsi, et la constitution intellectuelle de l'homme en dépose.

Les progrès et l'autorité des sciences mathématiques ont causé de fâcheuses illusions sur la puissance du syllogisme et de tous les artifices

de la logique. Qui me donnera, dans l'ordre des sciences philosophiques, des termes premiers assez simples pour que je me hasarde à les combiner aveuglément suivant la méthode algébrique? Qui osera dire que ces termes premiers sont là parfaitement limités et déterminés, et qu'il n'a rien été omis ou rien mis de trop ? Les abstractions nettes et précises des mathématiques donnent la science du nombre et de l'étendue ; mais elles n'enseignent et ne sauraient rien enseigner sur la réalité complète des choses ; les êtres vivants, les choses réelles, le monde et l'homme tels qu'ils se présentent à l'état de problème devant l'œil des philosophes, ne pourraient se réduire à cet état de dissection tellement simple qu'il soit possible de s'en jouer comme d'une abstraction, qui peut être livrée en toute sécurité aux artifices du pur raisonnement. — Plus les questions que se pose l'intelligence de l'homme se compliquent et s'élèvent, plus il est nécessaire que toutes les forces de l'intelligence se mettent simultanément à l'œuvre, que tous les procédés d'aborder et de connaître les réalités soient mis en jeu à la fois, afin de faire face à l'infinie combinaison, quelquefois à l'indivisible combinaison des choses. L'intelligence a été douée de forces variées qui conspirent dans leur

harmonie à mettre l'homme dans cet équilibre moral qui est la connaissance et le sentiment du vrai. Toute faculté de notre esprit a été dans ce but fortifiée et tempérée par d'autres facultés, à peu près comme dans un compensateur les lames opposées dans leur jeu annulent toutes chances d'erreurs.

Livrez les grands problèmes du monde à l'imagination pure, elle vous conduira dans ces palais bizarres du mysticisme où le pied de l'homme ne peut se poser, et qui s'écroulent au moindre souffle du raisonnement. Livrez ces problèmes à l'examenn de la logique pure, dans son infatigable activité, celle-ci va corroder et user toute donnée première. Elle demandera *pourquoi* à tout principe premier, et rendra la synthèse impossible; et si vous cherchez au fond des faits pour en découvrir les éléments simples, elle divisera là où l'imagination même ne se figure plus la division, et rendra ainsi l'analyse illusoire.

La logique n'est qu'un instrument qu'on doit conduire, diriger, arrêter. Par son action isolée, elle va droit devant elle, court toujours dans le vide comme dans le plein, dans un monde d'hypothèses comme au milieu des réalités, rangeant, combinant, transformant des paroles, même

quand ces paroles ont cessé de représenter des faits, jouant avec les mots, les faisant passer par des filières subtiles, formant sous l'effort du raisonnement d'autres collections de mots qui ont l'air de dire quelque chose lorsqu'ils ne signifient plus rien du tout, tant la logique les déguise sous une forme essentiellement raisonnable. On a peine à croire à des folies au milieu de procédés si raides et si précis, et l'on finit cependant par se trouver au milieu d'un brouillard épais, loin, bien loin des réalités, environné de fantômes qu'a évoqués l'infatigable magicienne.

Vous lui avez demandé d'éprouver le monde, de chercher les liens qui unissent les vérités entre elles, de voir dans quel ordre elles s'enchaînent; de chercher, de découvrir et leurs dépendances et leurs bases; la voilà donc partie pour cette recherche; si vous ne fixez le cercle de sa course, vous allez la voir revenir vous dire effrontément que tout est vérifié sauf un fait, que tout enchaînement est manifeste à cela près d'une difficulté, à savoir que la raison humaine n'a pas fourni de preuve qu'elle était raisonnable, et que, cette preuve manquant, tout est frappé d'incertitude; qu'il faudrait s'arranger pour que la raison, suspecte dans sa propre cause, trouvât quelque part un bon répondant.

Or remarquez que cette prétention du raisonnement ne serait point satisfaite, quand, par miracle, Dieu lui enverrait d'en haut une attestation que la raison est capable de discerner le vrai ; le raisonnement s'en prendrait sur-le-champ à Dieu lui-même ; il dirait : « Il est vrai que nous ignorons les ressources infinies de la toute-puissante intelligence, et que Dieu a assurément, pour connaître, des secrets qui nous échappent ; mais toujours est-il que cette suprême intelligence est *une* et *indivisible*, car sans cette condition elle cesserait d'être intelligence. Mais si elle est *une*, comment peut-elle s'assurer elle-même qu'elle-même n'est point en défaut ? C'est toujours la confusion du juge et de sa partie ; et si Dieu se pose le problème de *l'objectif* et du *subjectif*, il n'y a point de toute-puissance ni de toute-intelligence qui tienne, il ne peut pas le résoudre. »

Ainsi va d'insolence en insolence cette force aveugle et téméraire de la logique. La logique ne peut agir régulièrement que si elle est retenue et enchaînée par des données premières. Si on lui laisse ronger cette chaîne, elle s'élancera pour tout briser.

Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum verrantque per auras.

Pour nous, indépendamment des protestations de toute l'intelligence contre ces folies du raisonnement, nous nous disons que si l'esprit de l'homme était réellement enfermé dans ces *catégories* de Kant, il ne serait pas si troublé et jouirait au contraire d'une sécurité profonde au sein d'une erreur indestructible. Le doute n'aurait jamais pénétré dans cette machine si subtilement arrangée pour retenir l'âme prisonnière. L'homme se croirait en possession du vrai d'une foi bien autrement ferme, et c'est l'apparition même de ce doute qui proteste contre sa légitimité.

A cela, toutefois, la logique peut bien répondre encore que cette disposition à douter est une forme fatale de l'intelligence, que c'est aussi une catégorie.

On n'en finit jamais avec les chicanes de la logique.

Laissons donc la logique errer à son aise et en même temps, parce qu'elle s'égare quand elle n'est point contenue, ne cessons pas d'ajouter foi à ses découvertes quand elle agit dans les justes limites que l'intelligence lui doit prescrire. Ne nous défions point d'elle à toujours, parce que laissée libre, elle, qui est née pour servir, s'est amusée à nous effrayer de la vue d'abîmes

qui n'existent pas. Mais regardons d'un œil tranquille ce monde tout rayonnant d'évidence. Frappez du pied la terre, le sol résiste. Tout est vrai de ce que vous voyez en vous et autour de vous, et les traits de la vérité s'enfoncent dans l'âme avec une irrésistible autorité. Ce n'est point un rêve que ce monde extérieur travaillé par une infinie sagesse, ce n'est point un rêve que ces astres qui brillent à travers les teintes sombres de la nuit, que ce dôme éclatant que le matin allume dans les cieux; ce n'est point un rêve que ce foyer de justice et de vérité que l'âme poursuit et surprend dans les profondeurs de l'infini. C'est le scepticisme qui est un rêve. La raison a eu un moment peur de son ombre, voilà tout.

LETTRES

I

A M. CÉLESTIN DOUDAN

Cambrai, 19 septembre 1827.

Ton indisposition, mon cher ami, ne serait-elle pas une petite fable pour te dispenser de venir à Cambrai? Je le désire tant que je le crois, mais j'en appelle à ta conscience et t'engage bien vivement à ne me point tromper.

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit à Paris? J'attendais une longue lettre telle que je te l'avais demandée. Les Suisses meurent d'ennui quand ils sont loin de leur pays. A la bonne heure. Il y a jusqu'à trois personnes ici qui pourraient me faire comprendre cette maladie-là, mais le reste, le reste! On asine dans toute la force de l'expression. Encore si on osait médire, mais point. Il faut être bien au fait de la position de chaque per-

sonne l'une devant l'autre pour comprendre quelques demi-mots; autrement il faut dormir.

> Et l'on demande l'heure et l'on bâille vingt fois
> Qu'on ne s'émeut pas plus qu'une pièce de bois.

Voulez-vous parler politique? Oh! prenez bien garde. Monsieur est l'ami du sous-préfet; madame est la cousine du maire. De littérature? Ah! c'est différent. Tous les regards s'animent; chacun se prépare à écouter un oracle connu par quelques petites productions à la Société d'émulation. Il se lève et dit d'un ton inspiré que Voltaire est plus spirituel et Rousseau plus éloquent. Un vieil inspecteur des eaux et forêts fait quelques plaisanteries sur la *Pucelle* et la *Nouvelle-Héloïse* et toutes les femmes tâchent de rougir pour faire croire qu'elles ont lu l'une et l'autre. Puis vient un petit abbé qui trouve l'*Anti-Giton* fort impertinent. Que le diable emporte les conversations où l'on ne peut parler de quoi que ce soit qui tienne à quelque chose sans entendre débiter quelque lieu-commun bien plat! J'aimerais cent fois mieux entendre donner une bonne recette pour faire une soupe, qu'un animal qui vient me dire à l'oreille de peur de se compromettre : « Monsieur, j'ai remarqué que l'amour-» propre était le mobile de tous les hommes. »

Il n'y a vraiment ici qu'une plante qui réussisse. Ce sont les jeunes filles. A dix-huit ans, on peut avoir tout son esprit sur sa figure. Quand une jeune fille parle, son geste, ses yeux, sa bouche, suffisent à tout. Elle pourrait ne faire que semblant de parler et aurait toujours beaucoup d'esprit; mais ces plantes sont rares et souvent piquées des vers.

Je regretterai toujours les hommes avec lesquels on peut agiter des questions utiles, traiter des intérêts élevés, s'enflammer l'un l'autre, se livrer à tout le désordre et à tout l'élan de ses facultés, sans être traité de fou et de pédant. Malheur aux gens qui répètent trop souvent ces mots-là! Je crains bien qu'ils ne comprennent pas la vie.

Tout ce babillage est une preuve d'amitié dont tu n'abuseras pas. C'est te dire de ne pas montrer ma lettre, même aux personnes que je regarde ici comme exceptions. D'abord, parce que tout mon verbiage est ridicule; ensuite, parce que l'esprit de corps entre toujours pour quelque chose chez tout le monde.

Tu serais bien aimable si tu voulais venir causer et médire avec moi ces jours-ci. Toi qui t'acquittes si bien de l'un et l'autre, trouves-tu beaucoup à qui parler? Je n'ose plus essayer

personne. Il y a des hommes si ombrageux, que leur présenter certains principes c'est présenter de l'alcali volatil au nez d'un âne. Il y en a déjà deux ou trois dont j'ai failli essuyer les ruades.

Ma lettre doit t'arriver ce soir; réponds-moi longuement, car je n'ai pas de livres. Je m'ennuie; je t'attends; je t'embrasse.

Cependant, si tu étais réellement malade, ne risque pas la voiture, — mais aussi, ne risque pas un mensonge et prends pitié de ma bonne foi.

II.

AU MÊME.

Paris, 10 juillet 1824.

Je t'ai écrit fort à la hâte hier, mon ami. Il était tard et j'étais pressé. Aujourd'hui, j'ai un peu de loisir; causons. J'aurais bien quelques reproches à te faire de ne pas profiter de la solitude de Rieux pour m'écrire une bonne et belle lettre qui ne contienne ni réticences, ni promesse de s'expliquer plus au long une autre fois. Quel que soit le nombre de tes occupations, on peut faire tant quand on est tout seul! Pas de visites, d'invitations, d'importunités de toutes sortes.

C'est un paradis qu'une situation pareille ; paradis à peu près, pourtant. Il y manque une jeune fille bien aimable, bien douce, bien spirituelle, aimant peu le monde et beaucoup celui avec qui elle vit seule ; une jeune fille que l'on entend chanter dans la chambre voisine tandis qu'on s'occupe de ses travaux, qui charme vos repas par sa gaieté, qui le soir se promène avec vous dans le petit jardin dont elle cultive les fleurs ; c'est à cette heure, loin du bruit de la ville, que commence un doux entretien à demi-voix ; la nuit s'avance sans qu'on y songe ; l'air est si doux, le calme si profond, que l'on s'oublie rêvant, une main dans la sienne.

Voilà pourtant ce qui vous attend, monsieur. J'en suis un peu jaloux, moi, pauvre hère, qui ne trouve du bonheur que dans ma tête ; j'arrange autour de moi des scènes délicieuses, des voyages, des aventures où je joue un si beau rôle ! Me voilà me promenant au bord du Tibre avec Corinne ; j'erre dans les belles solitudes de l'Amérique avec Atala ; Malvina m'appelle au fond de l'Écosse ; je tonne à la tribune révolutionnaire avec Louvet ; tous les périls m'environnent, mais l'amour de Lodoïska m'en paye avec usure. Il ne manque à tout cela qu'un peu de réalité, et tout irait bien si je ne me réveillais

au bout de quelques heures devant des feuilles de papier qu'il faut noircir de niaiseries qui feront peut-être lever les épaules. Rieux! Diable, le nom n'est pas poétique, et pour qui connaît la Flandre, il est peu probable que le site soit bien enchanteur. Pourtant, je m'en occupe depuis quelques jours; je plante, je meuble, j'arrange, je distribue. Mon ami, laisse-moi diriger tout ce plan d'ici et tu seras content. Au fond, ce doit être quelque chétif endroit où l'on s'embourbe, où l'on boit de la bière, où l'on fume un tabac bien âcre, où les nymphes du lieu sont jaunes comme leurs toiles et sales comme les écuries qu'elles habitent. J'irai pourtant m'en assurer et cela sous peu, comme je te l'ai déjà dit hier.

Je t'ai déjà longtemps parlé de moi dans ma lettre d'hier. Tu as pu y voir que tout ne me souriait point, que mon avenir était fort incertain, fort exposé à beaucoup de chances qui peuvent me faire couler à fond. Je chante pourtant au beau milieu de la tempête. On se moque trop de la philosophie. Il y a au fond quelque chose de bon. Sans affectation, sans exagération aucune, je me console de prétendus malheurs en relisant à tue-tête quelque ode d'Horace bien stoïcienne, mais je me garde bien alors de tourner

le feuillet de peur de trouver un petit chant épicurien dont les maximes ne sont point praticables pour moi. C'est pourtant une jolie vie que celle d'un épicurien : des jardins enchanteurs, de l'ombre, de la fraîcheur, des femmes couronnées de fleurs, des bosquets bien sombres, un vin pétillant, des chants mélodieux, surtout de nouveaux plaisirs pour le lendemain. Au lieu de tout cela, je me promène à grands pas dans ma chambre, tâchant de rire de mes inquiétudes, me sentant piqué et disant : Tout cela n'est point un mal. Les jardins d'Armide valent peut-être mieux.

Ma lettre est bizarre et paraîtra peut-être écrite de Charenton ; pourtant, elle est l'image assez fidèle de ce qui me trotte par la tête, et ma tête n'est point malade.

..... Voici donc une lettre du 30 mars. Il est vrai qu'elle ne m'arrive que le 4 avril, mais, enfin, elle est la bienvenue. Toi, malade au moral comme au physique, et écrire deux pages toutes brillantes d'esprit et d'imagination? Cela n'est pas possible. Vous êtes, mon frère, trop aimable pour être malade, à plus forte raison pour mourir. Tu prends avec trop de vivacité tes espérances prétendues déçues pour ne point les avoir encore. On ne trouve pas tant d'éclat pour

décrire le bonheur auquel on a renoncé. La vie de famille dont tu parles est charmante. Cette femme si douce et si belle, ces enfants instruits par toi et partant si aimables, puis, j'espère, un petit coin de tableau pour tes amis et l'ensemble est délicieux. Vous jouirez de tout cela, monsieur; vous en serez quitte pour être un peu honteux de vos sinistres prédictions; à moins pourtant que vous n'aimiez mieux mourir par amour-propre.

Tu pourrais bien mourir aussi de l'ennui que te causent mes lettres, mais, mon ami, dis un mot et je me tais. Je bavarde avec toi, d'abord parce que j'ai l'humeur causeuse depuis quelques jours, ensuite parce qu'il m'est démontré que si tu n'es pas malade, tu es du moins malheureux, tourmenté par des idées fixes et que tout est bon pour leur donner la chasse, même mon bavardage et la nécesstté de me répondre comme le veut la politesse. Entendez-vous, mon frère.

Mon Dieu, non! Quand je demande des nouvelles de Cambrai, ce n'est point pour savoir ce que pensent de moi telles ou telles personnes. Nous sommes si loin l'un de l'autre que tu ne me connais pas du tout. J'ai pour tout ce bavardage de province un si complet mépris, qu'il m'est fort égal qu'on me regarde comme un prodige

ou comme un sot. Les commentaires des rues de Cambrai me touchent fort peu. Toutes les commères de la Flandre travailleraient à ma notice biographique et la feraient imprimer à dix mille exemplaires, que je ne dirais pas un seul mot pour réfuter ce caquetage. Je suis un fou, qui ne fais pas vite mon chemin, voilà le texte. Qu'on brode là-dessus tout ce qu'on voudra et je m'en moque. Je te demandais des nouvelles de Cambrai, parce que j'y porte réellement de l'intérêt. Si je méprise le caquetage, j'aime pourtant quelques gens qui caquettent. Il est très-probable qu'avec eux la vie me serait difficile, mais pourtant il se rattache autour d'eux une foule de souvenirs qui me deviennent de plus en plus doux. Ne me prends-je pas souvent à rêver sur toute cette vie passée à Cambrai? Toutes les émotions que j'éprouvais alors se rattachent indirectement à tous ceux auprès de qui j'ai vécu. J'ai quelquefois peur de moi en songeant que la partie la plus brillante de ma vie est peut-être passée. Ce sont déjà mes souvenirs qui embellissent le peu de plaisirs que je goûte aujourd'hui. Quand je suis là, devant ma fenêtre, à regarder le soleil qui se lève, je dirais volontiers, c'est le soleil de Cambrai! et alors, toutes les illusions dont je me berçais me reviennent.

De quelles vertus je devais orner ma vie! Quelle force de caractère je me promettais de déployer! Quels grands sacrifices je devais faire à mes devoirs! Je croyais alors à la bienveillance de tous; mon imagination me conduisait gaiement par la main à travers la vie; elle était belle alors! Eh bien, mon ami, quand ma mauvaise tête me transporte à Cambrai, je retrouve toute cette exaltation; je ne me heurte plus contre les réalités; je suis comme celui qui retrouve le parfum de la fleur dont sa jeune maîtresse était parée. Alors il se souvient de son sourire, de son premier *tu*, du premier serrement de main et de ces yeux si doux et si tendres. Ainsi me conduisait autrefois ma belle maîtresse, mon imagination. Depuis, elle s'est un peu fanée; elle a éprouvé tant de mécomptes! Pourtant, il lui reste encore quelque chose d'altier; elle se promet bien de tout braver plutôt que de plier. Serait-ce encore une illusion? Oh! non. Plutôt mourir!

Moi qui méprise fort la déclamation, n'y serais-je point un peu tombé? Tu m'en préviendras. En voilà pourtant assez pour te faire comprendre, mon ami, comment j'attache à mes amis de Cambrai un autre intérêt que celui de l'égoïsme. D'ailleurs, quand leurs noms ne me rappelleraient pas mes belles chimères, n'ai-je

point à leur conserver un souvenir de reconnaissance? J'ai eu parfois envie d'écrire *mes Mémoires*, depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ans. — Sans doute, j'aurais beaucoup à mentir pour les rendre intéressants, mais je trouverais au fond du sujet des couleurs assez brillantes pour tout embellir. Je ne suis point étonné que dans les Mémoires qui nous restent, le récit de la première jeunesse des auteurs ait toujours tant de charme et de fraîcheur. Ne voilà-t-il pas que je me rappelle quasi avec attendrissement ce cornet prussien, qui à la fin des belles soirées d'été rappelait les soldats dans le camp qui était sous nos murs. Je ferais des peintures délicieuses de tout ce que j'éprouvais alors au milieu des petites allées vertes qui avoisinent la ville; et pourtant qu'un étranger voie tout cela à trente ans, et il n'y trouvera qu'un pays plat et froid.

Je juge un peu tout cela à quarante-cinq lieues et à quatre ans de distance. Nous sommes avec nos sentiments et nos émotions, comme madame de Sévigné avec madame de Grignan; sa fille était toujours charmante à deux cents lieues d'elle.

La vie m'est un peu lourde à présent, mais j'avance avec courage en songeant que peut-être à leur tour mes souvenirs d'aujourd'hui me de-

viendront chers. On rencontre un homme; on parle avec lui d'abord avec indifférence; bientôt on se sent avec lui une amitié qui devient durable. — Si, dix ans après, nous perdons cet ami, ce premier moment où nous l'avons rencontré dans le monde nous arrache des larmes s'il se reproduit à notre souvenir.

Savez-vous, mon cher frère, que, comme tous les bavards, j'aime qu'on m'écoute; il me semble que dans mes nombreuses lettres, auxquelles la vôtre très-courte du 4 avril paraît être une réponse, il y a bon nombre d'articles qui méritent considération et auxquels vous n'avez pas regardé. Soyez plus exact et moins difficile à l'avenir.

Qu'est-ce que tu fais en littérature, mon cher ami? Toujours de l'anglais, toujours à milady Montague? Lis donc du moins Walter Scott. L'as-tu en anglais? Veux-tu que je t'en envoie quelques-uns? Cette fois, ils partiront avec le C. Delavigne, le Lamartine, qui ne partent point, tantôt par oubli, tantôt faute d'occasion. Lis W. Scott, mon ami; tu seras transporté dans un monde tout nouveau, quoique tout réel. Ce n'est point du roman, c'est de la vérité et de la vérité qui n'est point triviale. Se coucher avec un W. Scott sur son chevet, — suivre l'Antiquaire à

travers ses tribulations de famille, — assister à la terrible scène de la tempête contre les rochers d'Écosse, — à cette belle scène de la mort d'un jeune pécheur qui consolait madame de Staël dans ses derniers moments.—Malheur, vraiment, à qui ne sentirait point ces beautés! Je suis parfois furieux que les *Puritains d'Écosse*, par exemple, soient trivialisés par l'admiration niaise de toutes les bégueules de province. Peut-être cette admiration t'aura-t-elle empêché de mettre le nez dans le livre; le plus cruel effort à faire, c'est de se résoudre à admirer avec les sots. Quand leur long museau s'est frotté contre une jolie figure, elle m'en paraît toute laide. Pourtant, il faut se faire violence; attendre quelques instants; prendre la jeune beauté par la main; l'amener dans son appartement; s'y enfermer à double tour et là, réparer convenablement les profanations de l'impie, c'est-à-dire ses caresses. Assez d'allégorie; elle irait trop loin. Lis *Ivanhoe, la Fiancée de Lammermoor*, *Marmion*, et si tu ne l'admires point, ne m'écris de ta vie.

C'est un malheur des bons esprits de ne point aimer les romans. A force de resserrer leur sensibilité autour d'eux-mêmes, ils finissent par devenir vulnérables sur tous les points. Du bon sens fait qu'on n'aime point les romans; plus de

bon sens encore fait qu'on y revient. Quand on est fatigué de soi, quand la vie pèse, on s'amuse à suivre l'existence des autres. On s'identifie à eux. Quand les romans portent sur les points vraiment sensibles de notre être, ils nous agitent doucement, nous exaltent pour le bien, doublent notre vie en doublant, en activant nos sensations ; autant de pris sur l'ennemi.

Walter Scott, avec Richardson et Goldsmith peut-être, sont les seuls qui aient bien vu ce que devrait être un roman, une représentation de la vie réelle, avec ce qu'elle a, d'une part, de noble, de fier, d'exalté ; de l'autre, de trivial, de faible, d'ignoble au besoin. L'un corrige l'autre. Il est faux alors que de pareilles lectures tournent la tête et fatiguent de la vie positive ; elles en délassent au contraire et donnent du goût pour elle. Lisez donc W. Scott. En allant à Rieux, j'en porterai un dans ma poche, nous lirons ensemble en nous promenant, et si tu n'admires pas, je mets le feu à la maison, et repars en désespérant de la province. J'ai fait de jolis plans pour ces quelques jours que je veux aller passer avec toi, des plans point romanesques du tout, et je suis sûr qu'ils se réaliseront. Tâche de te réserver dix ou douze jours d'un peu de loisir, nous ferons des excursions charmantes ; tu seras mon cice-

rone. — Peut-être pourrions-nous pousser jusqu'à la mer, si le voyage n'est point cher et que tu en aies le temps. C'est cette belle mer si orageuse et si sombre qui baigne l'Angleterre que je veux voir. Il y a pourtant un mois d'ici là. Je bâtis un peu en l'air peut-être. On fait des châteaux de cartes à tout âge ; je veux en faire toute ma vie; ceux-là ne coûtent ni argent, ni repentir, j'allais dire ni regrets, mais je mentirais ; je serais bien triste de voir manquer ce beau voyage.

III.

A MADEMOISELLE PAUL DE SAINTE-A.

Des Eaux-Bonnes, jeudi soir, 6 août 1829.

Chère petite, vous me reprochez de ne point vous écrire, quand j'étais encore en train de me plaindre aussi de vous. J'aime tant votre belle écriture d'enfant qui me fait toujours penser à vos brouillards de cheveux blends comme vous les aviez à ces leçons d'histoire qui sont bien loin. Mais elles reviendront bientôt, n'est-ce pas ? Bientôt! c'est loin encore. Écrivez donc ce que vous voyez au bord de votre lac de Neufchâtel.

Vous entendez des oiseaux et vous voyez des fleurs. Il n'y a ici ni l'un ni l'autre, excepté des vautours qui volent avec une grâce infinie, et de superbes chardons devant lesquels s'arrête l'âne qui a l'honneur de porter Albert dans ses promenades à travers les montagnes. Savez-vous que bien que les fleurs manquent ici, nous avons inventé une nouvelle espèce d'herbier. Madame de Genlis, auteur des *Veillées du château,* des *Annales de la vertu*, du *Petit émigré,* du *Petit La Bruyère* et autres petits chefs-d'œuvre, n'aurait pas trouvé mieux. Nous gardons une herbe quelconque de chaque lieu que nous avons vu, et, après l'avoir bien étendue sur une belle feuille de papier, nous mettons à côté et la date du jour et l'endroit où elle a été cueillie. Vous comprenez que dans un an cela sera charmant. Tout ce foin sera plein de souvenirs. Une simple feuille de chou rappellera la grotte Castellane, et c'est, je crois, de l'oseille sauvage que nous avons ramassée au pied du pic du Gers. Qu'est-ce que cela fait, pourvu que ces herbes aient été battues du vent au pied des Pyrénées?

Vous lisez donc *Ivanhoe*, et en anglais? C'est dans ce livre que j'ai appris le peu d'anglais que je ne sais plus. C'est un beau livre. Le début me plaît extrêmement, Gurth et Wamba dans cette

clairière au milieu d'une grande forêt de vieux chênes, le jour qui tombe, et les troncs des grands arbres rougis par les derniers rayons du soleil, et toute cette scène qui rappelle la vieille histoire d'Angleterre en présence de la nature qui ne change pas. J'ai toujours beaucoup aimé le contraste de ces mœurs qui passent, de cette vie agitée des hommes, tout concentrés dans leurs intérêts du moment avec la beauté immobile et éternelle de la terre sur laquelle ils passent. D'ici à Pau, j'ai vu un débris de vieux château; il n'y a plus que quelques pieres grises qui marquent les degrés par où on montait dans les tours, et les contours de la porte. Il y a eu des fêtes dans ce château; on a sonné la trompette sur les remparts tombés; les sentinelles se promenaient sur le parapet, le matin, en regardant d'un œil distrait couler les eaux du Gave et les chèvres grimper sur la montagne qui sort des nuages avec son manteau de forêts et son sommet tout éblouissant de lumière. Le vent a emporté le château et les habitants dorment dans leur armure sous ces pierres éparses; mais le torrent coule encore comme au jour où la sentinelle rêvait debout en le regardant couler. — Allez plus loin, montez plus haut. — C'est encore un autre genre d'impression. — Il y a vingt ans

qu'un homme est allé au sommet du Mont perdu que personne n'avait abordé depuis les six mille ans que nous vivons nous autres ici. Le jour baissait quand il est arrivé ; pas une plante, pas un insecte, pas un nuage, pas un bruit. Les murs immenses de rochers ; un cirque que l'œil ne pouvait mesurer. — Vous auriez cru que des géants étaient venus, il y avait des millions d'années, bâtir cette enceinte, et qu'ils s'étaient retirés en silence, à petits pas, comme effrayés eux-mêmes de la grandeur de l'édifice qn'ils avaient élevé. De notre monde, pas un mot n'était allé jusque là. Dieu tout seul regardait ces solitudes pendant que les hommes se débattaient en bas ; pendant que nous faisions la révolution française et que Bonaparte tirait le canon sur toutes les villes de l'Europe. Je vous dis qu'il n'y avait pas un être vivant sur cette montagne quand M. Ramond y est arrivé ; si, pourtant ; il y avait deux êtres qui animaient ce désert. — Deux papillons blancs que le vent avait apportés là ; l'un battait encore de l'aile, tout transi de froid et presque mort ; l'autre voltigeait autour du premier, n'osant s'arrêter nulle part, et épouvanté de rester là tout seul. Lisez ce voyage quand il vous tombera sous la main ; il y a plus là dedans que dans M.! de Lamartine du genre dè poésie que vos

sœurs y trouvent. C'est mal écrit, mal raconté, mais l'impression est grande; c'est là qu'on aurait pu rêver quelques versets du livre de Job.

J'ai peur de vous avoir fait peur avec mes déserts, chère petite. — Pauvre petit papillon, j'espère bien que le vent ne vous portera jamais là...

Eh mais, je vous parlais de Walter Scott, et je l'ai oublié en chemin. — A un autre jour donc.

IV.

A LA MÊME.

Des Eaux-Bonnes, 1829.

Nous partons demain d'ici, chère petite Paule. J'ai eu enfin votre lettre du 16. Vous avez donc peur quelquefois toute seule? Pauvre enfant! c'est un peu bête, mais ce n'est pas bien extraordinaire. — Vous avez donc songé alors à ce petit psaume? Merci. Vous avez lu : *Je ne craindrai pas, parce que Dieu est avec moi.* Je connais un homme très-vieux, très-savant, qui n'a jamais été exposé à aucun péril, et qui, naturellement, ne doit pas être très-hardi. Un soir, une nuit, tout seul dans une grande maison isolée, il entendit remuer bien doucement sous son lit, puis le bruit s'ar-

rêta comme si quelqu'un était là qui craignait d'être entendu. De lumière, il n'en avait pas; d'armes, non plus. Il attendit un moment; plus de bruit. Cinq minutes après, il entend encore ce froissement de quelque chose qui glisse lentement, lentement. C'est un homme très-pieux; il me disait que se rappelant précisément ce verset que vous me citez, il saute hardiment à bas de son lit, se glisse plus hardiment encore dessous, poursuit le bruit qui recule jusqu'au fond de l'alcôve et atteint enfin un gros chat qui se laisse prendre le plus tranquillement du monde. Le dénoûment est comique, mais ne fait rien du tout à l'affaire. Ce genre de courage donné tout à coup à un pauvre vieux homme qui, de sa vie, n'avait su ce que c'était qu'un danger à braver, me paraît très-frappant. C'est mieux, peut-être, que l'intrépidité des cavaliers de Cromwell qui culbutaient l'armée de Charles I^er^ à coups de sabre, au galop, et chantant aussi des psaumes. Dieu plane tout aussi bien sur la chambre où une petite fille a peur que sur le champ de bataille où cent mille hommes se heurtent. Il y a un verset du Coran qui dit : *Dieu voit la fourmi noire, qui, dans la nuit noire, marche sur la pierre noire.* C'est une rédaction un peu orientale de l'Évangile, mais c'est le même sentiment. Quand on a

peur la nuit, il faudrait se dire : *Dieu voit la fourmi noire, etc.* Où êtes-vous, petite? Si vous n'êtes pas inspirée par la vue des Alpes, de leurs neiges qu'on appellera éternellement des neiges éternelles, tant pis pour vous, petite.

Bonjour, ma bonne petite. Vous êtes pour moi une petite grande personne ; je vais vous traiter toujours ainsi ; parlez-moi aussi sérieusement, et je vous assure que je ne me moquerai jamais de vous. Je crois bien que vous avez quelquefois un peu peur de ma manie de plaisanterie. Je ne le ferai plus jamais avec vous.

Lisez-vous Walter Scott? Ce n'est pas très-bon. Il se répète un peu. Il est bien vieux, et son esprit ne lui donne plus que des souvenirs au lieu de pensées nouvelles. L'esprit s'éteint. Il n'y a que le principe moral qui grandisse toujours dans l'homme. Ce qui est remarquable, c'est que l'intelligence se conserve toujours plus vive et plus ferme dans ceux qui ont toujours été préoccupés d'idées morales et qui les ont mises en pratique. Kant avait conservé toute la force de son esprit jusqu'à sa mort, à un âge très-avancé, lui qui ne se souvenait pas d'avoir jamais menti, depuis qu'il avait l'âge de raison. On dirait que l'amour du bien soutient par sa seule force cette frêle machine humaine, comme ces parfums

d'Orient qui conservent tous les traits de la vie pendant des siècles aux morts qu'on retrouve en Égypte.

Adieu, chère amie.

V.

A LA MÊME.

Mercredi soir.

C'est dommage que P. ne travaille pas bien. Elle a une grande faculté de retenir ce qu'elle a une fois appris, c'est assez rare. Pour beaucoup d'enfants, il faut y revenir à plusieurs fois ; on dirait qu'on écrit sur du sable, aussi profond, aussi net qu'on veut, puis vient un coup de vent et tout est effacé. Avez-vous la mémoire longue, vous, petite? dites-moi cela. Je sais bien que vous l'avez prompte ; mais longue, je ne peux pas savoir encore. C'est une drôle de faculté que la mémoire. Elle a l'air toute capricieuse et pourtant elle obéit mieux que toutes les autres. Elle cède à tout ce qu'exigent d'elle la volonté et l'exercice. Voyez les rois. Ils ont tous admirablement la mémoire des noms propres. On a dit que Mithridate savait le nom de tous ses soldats. Il est vrai qu'il faut en conclure qu'il avait une petite

armée, mais tous les princes sont un peu comme cela pour la mémoire. Pourquoi? Parce qu'ils voient beaucoup de gens dont il est nécessaire qu'ils retiennent les noms, et cela arrive toujours. Les chasseurs ont une mémoire toute miraculeuse. Pas un sentier dont ils ne se souviennent au bout de dix ans après l'avoir vu une seule fois. Ainsi de tout le monde, selon le degré de culture et le besoin. Il n'en est pas ainsi des autres facultés. On a beau avoir besoin d'imagination, qu'on prenne le métier de poëte ou de peintre, rien ne vient si la nature n'a pas armé d'avance l'intelligence. C'est drôle; qu'en pensez-vous? Pourquoi la mémoire est-elle presque toujours une faculté volontaire et les autres point? Dites-moi vos idées là-dessus, je vous en prie, chère petite.

VI.

A LA MÊME.

1829.

Avez-vous lu quelquefois des pages des *Martyrs* de M. de Chateaubriand? Il y a de bien belles choses. Tout le premier chant est charmant. La rencontre d'Eudore et de Cymodocée

mérite bien que vous la lisiez. C'est l'esprit du paganisme opposé à l'esprit chrétien avec une grande vivacité de couleurs. Aimez-vous à relire ce que vous avez déjà lu? J'aime assez qu'on relise. On s'étonne des différences d'une année à une autre. Il y a des choses qu'on comprend subitement, sans y avoir songé auparavant. J'ai éprouvé beaucoup cela autrefois en relisant le Télémaque. On se rappelle son ancienne impression et on en éprouve une autre. L'esprit a grandi, et il se souvient d'avoir été petit, ou plutôt, au moyen de la mémoire, il se sent petit et grand tout à la fois. Il y a quelque chose de plus singulier que cela; on a lu un livre; on a tout oublié, tout; on a seulement gardé l'impression qu'il était bon ou mauvais, et puis, tout à coup, on change d'avis; on trouve qu'on a mal jugé; on relit le livre, on trouve que le second jugement est juste. Comprenez-vous, chère amie? C'est un merveilleux travail que l'intelligence de l'homme. Quand vous regarderez de près, vous trouverez que c'est mille fois plus étonnant encore que le spectacle de la nature et toutes les merveilles de l'histoire naturelle. Il y a dans la Bible : *Cœli enarrant gloriam Dei*, « les cieux racontent la gloire de Dieu. » Il est encore plus étonnant d'avoir fait l'esprit de l'homme

que l'armée des étoiles. Bonjour, ma petite chère Paule, ne prenez pas sur vos jeux pour me répondre.

VII.

A LA MÊME.

Broglie, 11 octobre 1829.

Vous me demandez, chère petite, s'il n'y aurait pas quelque chose de plus amusant que l'histoire? Je crois bien que oui, mais il faut s'entendre. Pour l'imagination, sans doute, prise à elle toute seule. Elle trouve, et elle a raison, que tout n'est pas bien dans ce monde-ci. Les caractères n'ont jamais la perfection qu'on y voudrait. Les événements ne marchent pas assez vite. Ils se traînent par mille détours avant d'arriver au dénoûment. Napoléon n'est pas le conquérant comme on voudrait se le représenter; il serait peut-être possible d'ajouter quelque chose aux perfections de la petite Paule. C'est que, vous et Napoléon, vous êtes de l'histoire, de *la réalité*, comme nous disons; alors, l'imagination refait tout cela; elle corrige; elle fait Paule plus exacte à écrire, par exemple; Napoléon ne fait pas fusiller le duc d'Énghien; alors, c'est du roman.

Tout s'agrandit, tout s'embellit s'il est possible. Pardon; mais savez-vous l'inconvénient? C'est qu'à force d'embellir, d'agrandir, on fait des êtres. qui ne tiendraient pas sur leurs pieds si vous essayiez de les faire marcher; charmants, mais non vivants. Des façons de dieux et de déesses impossibles. Le bon sens finit par prendre ces êtres-là en mépris. Les romans sont comme cette dame qui, n'ayant pas le teint très-beau, s'était mis bien adroitement du blanc sur le visage, puis, vers le front, elle s'était dessiné de petites veines bleues, légères, délicates, les plus jolies du monde. Mais voici qu'un peintre la regardant lui dit : Mais, madame, vous avez là une veine impossible. C'est, qu'en effet, pour être plus belle, elle s'était arrangée autrement que la nature ne l'a voulu. Les romans ont des veines impossibles, et comme nous avons, avant tout, besoin de vérité, et que la première chose que nous demandons quand on nous raconte un événement intéressant c'est toujours : Est-ce vrai? dès lors il suffit que le bon sens soit développé pour s'ennuyer de ce qui manque de vérité. Ce qui fait que les romans vous amusent encore, c'est que vous ne savez pas bien encore tout ce qui est *impossible*. Autrefois, le *Petit Poucet* vous amusait parce que vous n'étiez pas

bien sûre qu'il n'y eût pas des bottes de sept lieues et des ogres. Il en est ainsi du reste en grandissant.

Il faut donc s'en tenir à l'histoire, parce que, si la perfection y manque, la vérité y est. L'histoire de France vaut mieux que les *Mille et une Nuits*. La poussière de Chilpéric vole encore quelque part ; le tombeau d'Aboulcazem, cherchez-le. Il est, avec ses trésors, dans le tome VI de la traduction de M. Galland.

Il faut réserver les idées de perfection pour la poésie et la religion, parce que la religion et la poésie nous prédisent un avenir que le bon sens ne peut repousser, et qui n'est contredit par rien de ce que nous voyons, de ce que nous savons ici.

Eh mais, j'ai le ton si brusque, que j'ai vraiment l'air de vous gronder. Adieu, vous allez me trouver bien ridicule et bien confus. Demandez à madame votre mère de corriger un peu tout cela. Le fond est vrai ; la forme est bête.

VIII.

A M. GUIZOT.

Broglie, 5 janvier 1830.

Il faut, monsieur, que votre bienveillance m'ait beaucoup encouragé pour que je me hasarde à cette terrible épreuve de la *Revue*. M. de Broglie me dit qu'il faut se hâter pour être en règle avec l'imprimeur; ainsi voilà les feuilles horriblement griffonnées et probablement illisibles. Je ne sais comment vous dire que, pour un premier essai, je voudrais bien cacher le nom de l'auteur. Vous trouverez que cela ne ressemble pas mal à la prétention d'un honnête bourgeois bien inconnu qui voulait absolument voyager *incognito*.

Tout le monde ici est charmé du dernier numéro de la *Revue*. J'ai lu et relu l'article sur Cooper. Il y a bien du talent aussi dans le morceau sur l'Italie. Je suis plus intimidé que jamais; enfin, je me mets à l'ombre de tous ces grands arbres : *parva sub ingenti*.

IX.

AU MÊME.

Broglie, 1830.

Au risque de vous importuner, monsieur, j'ai besoin de vous remercier de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je ne désire, en vérité, aucun autre succès. Me permettrez-vous de vous dire combien j'ai été touché surtout du sentiment de bienveillance que j'y ai trouvé? Il y a quelques années, quand j'entendais répéter votre nom partout et que je suivais vos leçons avec la foule, on m'eût bien étonné si l'on m'eût dit qu'un jour vous mettriez quelque intérêt à ce que je pourrais faire. Je n'aurais pas osé tant me promettre de l'avenir.

C'est une situation singulière de se sentir un peu plus de mouvement intérieur qu'on ne sait ou qu'on n'ose en montrer. Cette sorte de timidité finit quelquefois par tourner en irritation contre soi-même. Je vous devrai, monsieur, d'être sorti de là. Je suis charmé que madame Guizot n'ait pas désapprouvé mes critiques sur la *Pléïade*. Le public ne fait jamais grand'peur. Il n'y a que le jugement de cinq ou six per-

sonnes qui arrête et fasse hésiter quand on veut dire quelque chose.

J'essayerai bien volontiers de parler de lord Byron et je m'en occuperai dès que les Mémoires auront paru.

X.

A MADEMOISELLE PAULE DE SAINTE-A.

Juillet 1830.

Bonjour, petite nigaude, et encore cet autre nom qui vous déplaît tant. Sachez que nous sommes à présent au milieu du tumulte de la belle ville d'Avallon, qui n'attend ni plus ni moins que le Dauphin. La grande cité est en tumulte; on entend, tout à travers les rues, ce bruit confus que M. de Lamartine prétend être une démonstration de l'existence de Dieu; bruit de sabots; pleurs d'enfants; aboiements de chiens; cris des conducteurs de voitures qui se rangent; tout cela est beau comme les sons de votre harpe éolienne ou à peu près. D'ailleurs, nous menons ici, pendant les douze heures où nous attendons des chevaux, la vie la plus douce du monde. D'abord, nous sommes allés, s'il vous plaît, au café, et Pauline en entrant, à la vue des glaces

cassées, des tables de marbre assez malpropres, à l'odeur de fumée qui dominait cette salle toute orientale, s'est écriée : Quel bonheur d'être ici! Le café était, il est vrai, excellent; je ne sais quel mélange de goût de bouillon mêlé au goût de café en faisait quelque chose de très-original. Puis est venue la promenade dans un pays enchanteur. La végétation n'est pas comme en Suisse, comme à Étiolles, d'un vert éclatant, mais les arbres sont saupoudrés d'une petite couche de poussière que le vent a capricieusement semée sur leurs rameaux maigres et droits. C'est charmant, délicieux, enchanteur, merveilleux, sublime, éblouissant, étincelant de beautés, je succombe à l'émotion que me cause ce spectacle :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata.

C'est-à-dire de l'eau froide et des chambres humides.

P.-S. — Priez mademoiselle V. de ne pas trop se monter la tête sur Avallon.

XI.

A M. POIRSON.

Lundi, 11 juin 1832.

Mon cher ami, il faut absolument que vous me donniez de vos nouvelles. Vous avez eu là une effrayante bagarre! Je n'aurais jamais pu soupçonner tant de fureur dans ces malheureux fous. Où donc en sommes-nous? Il y a deux mois qu'à propos de choléra, on criait aux empoisonneurs, et maintenant voilà une tentative de guerre civile dans le goût des peuples barbares. Pauvre perfectibilité de l'espèce humaine! Le gouvernement me paraît avoir agi avec courage et bon sens. La mise en état de siége est une terrible machine, c'est un hors la loi redoutable; mais dans les mains de ce gouvernement il ne me fait pas peur. C'est une mesure légale après tout, quand une ville est livrée au brigandage à main armée. La grandeur de ce gouvernement, c'est d'avoir la légalité pour lui et toute la force qui vient de la légalité. Voilà qui est fini, j'espère, d'un ministère de gauche. Nous raisonnions sur la nécessité d'un ministère de ce genre et sur l'impuissance dont il fallait le con-

vaincre par ses œuvres. Les gens de son parti se sont chargés d'une autre réfutation. Tout cela est grand et triste. C'est une journée dont le souvenir restera. Je suis un peu honteux d'être tranquille au milieu des bois, pendant que vous repoussez si vigoureusement la glorieuse république de 93. C'est vraiment un délire incroyable. Je vois que les élèves de l'École polytechnique sont en majorité dans cette effroyable folie. Voilà le prix de tant de prédications éloquentes sur la beauté de la Convention nationale. Depuis quinze ans on est occupé à faire uniquement l'apologie, ou plutôt l'apothéose de l'énergie, on ne juge plus rien que sur cette mesure ; aujourd'hui on recueille dans les rues les fruits qu'on a semés dans les livres. Heureusement que l'énergie était égale des deux côtés vers le cloître Saint-Merri. Maintenant il paraît que la réaction est terrible. Je vous demande pardon de penser un peu aux vaincus, je voudrais que la nation ne dît point : *Væ victis!* Cela m'est facile à moi qui n'ai point vu ce feu. Mais je voudrais surtout savoir des nouvelles des vainqueurs.

XII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Dimanche, 20 août 1832.

J'ai toujours le désir de vous écrire régulièrement, mon cher ami, même quand vous ne me répondez pas. Je vous rappelle avec une exactitude toute commerçiale que je vous ai écrit le 12 du courant. Je ne sais guère de nouvelles. Le temps coule ici avec une grande régularité. Mes nouvelles à moi ce sont quelques petites révolutions philosophiques qui s'agitent de temps à autre dans mon esprit. Par exemple, apprendrez-vous avec intérêt que je reprends à la démonstration de l'existence de Dieu par l'ordre qui apparaît dans le monde? Cette forme de démonstration m'a paru ridicule autrefois. J'avais de meilleures preuves dans le mouvement, dans l'idée de cause, etc., mais voici qu'à présent l'idée d'ordre me paraît prouver une évidence égale, et puis riche et variée comme la nature, se présentant sous tant de formes dans tous les êtres. Je referais volontiers les *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre. Et savez-vous comment j'en suis revenu à cette idée un

peu plate au premier aspect? Vous savez que la colère porte le sang à la tête; vous savez que les dindons ont une crête qui se gonfle quand ils s'irritent; eh bien, cette crête est là pour les préserver d'apoplexie; sans elle ils succomberaient au premier accès de colère. C'est donc par les dindons que je suis rentré dans cette voie de démonstration. Ainsi, je déserte les hauteurs de la philosophie pour rentrer dans l'humble route des lieux communs, mais des lieux communs, comme nous l'avons dit cent fois, retrempés par le dégoût des paradoxes, comme l'acier dans l'eau. Le chemin du perfectionnement, ou plutôt son plus haut point dans ce monde, c'est le retour au lieu commun réfléchi, au lieu commun quand il s'est fortifié de la connaissance que tout le reste est vanité. Alors, c'est l'argent affiné sept fois au creuset, ou, si vous l'aimez mieux, dans votre jargon, le bourgeois ayant conscience de lui-même. De plus, mon cher ami, remarquez combien je suis peu déclamateur, moi, qui pourtant ai lu les *Tusculanes* et l'*Existence de Dieu* de Fénelon. Les gens qui professent que l'idée d'ordre mène à Dieu, s'en vont aux bords de l'Océan; ils contemplent l'armée des cieux qui se réfléchit dans ce miroir sombre et immobile de la mer comme les bataillons dans

l'acier d'un bouclier. Mais ces gens-là s'enrhument auprès des rivages silencieux; moi, je regarde de ma fenêtre un dindon en colère et j'en sais plus qu'eux sans m'incommoder. Raillerie à part, lisez les livres d'histoire naturelle un peu récents. Il y a une profondeur de sagesse dans les plus petits replis du plus petit objet. Me voilà redevenu peuple et admirant Dieu dans les œuvres de ses doigts. On dit que la Jérusalem céleste est bâtie sur l'onyx, l'émeraude et le saphir. Tenez que ces onyx, ces émeraudes, ces saphirs sont les excellents lieux communs qui régissent le monde, c'est-à-dire les vérités éternelles. La rouille de la sottise est dessus, mais frottez un peu, vous verrez resplendir l'immortel éclat.

Je ne suis pas très-sûr de l'intérêt que vous mettez à de pareilles nouvelles. Dites-m'en d'autres. Parlez-moi de votre famille. Votre femme nourrit-elle votre petit animal de fille? C'est moi, comme vous savez, qui lui enseignerai l'histoire, j'ai du Berquin en moi. Je vous réduis avec une facilité extrême, une histoire quelconque à la mesure de l'imagination des enfants. J'excelle à en extraire la portion dramatique. Je retiens donc la chaire d'histoire auprès de cette marmotte.

portes pour nous la montrer. On nous a indiqué dans l'ombre, le tombeau d'Erasme et celui de la femme de Rodolphe de Hapsbourg. A cette heure, les voûtes avaient l'air d'appartenir seulement à ces morts illustres, muets pendant le jour. J'avais voulu vous raconter notre voyage aux bords du Rhin, mais la triste nouvelle du malheur qui nous afflige tous m'a ôté le courage de vous parler de tout cela.

XV.

A LA MÊME.

Paris, vendredi, 28 novembre 1834.

Tout va bien dans la maison; M. de Broglie fort occupé du procès de la Chambre des Pairs. On a commencé la lecture du rapport depuis lundi dernier. Ce terrible rapport a des dimensions énormes ; on lit cinq ou six heures par jour et l'on n'aura guère fini la lecture avant quinze jours. Une fois la mise en accusation arrêtée, ce qui mènera aux premiers jours de janvier, il y aura au moins trois mois avant de commencer le jugement : il faut communiquer les pièces aux accusés, leur donner les délais nécessaires, etc., etc. Ce sont là les formes infinies

de notre procédure. Elle fait détenir les prévenus des années entières pour leur plus grande garantie. Après tout, cependant, tous les prétendus embarras de ce procès se simplifient beaucoup en avançant. Le rapport sur les événements de Lyon a un terrible intérêt. Il vous faudra le lire quand il sera rendu public. La session s'ouvrira lundi, sans un discours du roi. Cela est, je crois, arrêté. Il faudra bien, pourtant, attaquer le tiers-parti et rabattre rudement son excessive insolence. Vous savez de reste que c'est à ses avis et à son excessive insolence que nous devons cet important ministère des trois jours. Ce ministère aura fait rire de nous hors de France. Vous aurez eu à vous défendre beaucoup. J'ai quelque pitié de ce pauvre M. de Bassano. C'est un très-honnête homme, mais d'une incommensurable témérité, je dirais fatuité, s'il n'était pas trop âgé pour ce mot-là. Il est depuis longtemps absolument ruiné. Son traitement de ministre président du conseil était saisi aussitôt son entrée par une multitude de petits créanciers. Quand il regardait derrière lui dans les jours de l'Empire, la différence devait lui sembler grande. Alors il courait de Vienne à Berlin au milieu d'une escorte de cavalerie de la garde impériale, environné de courtisans empressés. — L'autre jour,

XIII.

A M. ALBERT DE BROGLIE.

9 août 1833.

Albert de Broglie, tu me fais de la peine de m'écrire si peu que pas. Je n'aime guère à disputer, n'en parlons plus. Je pars en poste pour aller te faire des reproches. Te voilà bien content d'avoir François (Guizot). Est-il arrivé avec son arsenal, fusil, pistolets, poignards, plomb, poudre, balles? Avait-il un fourgon derrière lui?

Aussitôt la présente reçue, tu voudras bien te rendre sur le perron du château pour m'attendre. Tu battras des mains quand tu apercevras la voiture. Tu accourras l'air joyeux et empressé, et poussant quelques cris.

Que lis-tu? Lis la *Vie de Cicéron* de Middleton. Cela t'intéressera; et puis tu t'orienteras mieux dans la lecture de Cicéron. Lis Middleton, te dis-je, que les quatre volumes soient sur ta table quand j'arriverai. Ils sont dans la galerie à gauche en regardant le poêle. Prends garde de tomber en montant le petit escalier. Es-tu en haut?

Adieu, vilain.

XIV.

A MADAME LA BARONNE AUGUSTE DE STAEL.

Bâle, vendredi 5 septembre 1833.

Nous arrivons à Bâle aujourd'hui à sept heures du soir. Madame de Broglie reçoit une lettre de vous qui lui fait regretter beaucoup que vous n'ayez reçu presqu'aucune des lettres que tous et chacun vous ont adressées à peu près de chaque couchée.

Nous avons déjà visité Bâle quoiqu'il ne soit que neuf heures du soir; j'ai vu le Rhin et la cathédrale. Les fleuves et les églises sont les grands traits de tous les pays du monde. L'église est belle, mais j'aime mieux encore les flots bleus du Rhin. Il coule là, depuis le commencement du monde, sans que les querelles qui s'agitent sur ses bords aient troublé un moment son cours. Bâle-campagne s'est battu contre la ville, et le lendemain le fleuve avait balayé la trace de ces luttes sanglantes. Il a l'air des lois générales du monde qui, dans leur toute-puissance, passent sur les agitations humaines et les calment sans s'en troubler. L'église était pourtant belle à la nuit tombante. On en a ouvert les

il est sorti de l'hôtel de l'intérieur dans un pauvre fiacre qui est venu le prendre à la brune pour le conduire dans une maison dont il doit, peut-être, le loyer. C'est cruel de lui avoir offert le ministère quand il n'était pour lui qu'une occasion de sentir plus durement les embarras de sa fortune. J'entre dans tous ces petits détails parce que vous avez la passion de savoir exactement les choses. Je vous aurais donné tout le dessein des journées qu'on a nommées *la journée des Dupins*, si je n'avais pas craint de vous ennuyer de ces commérages de Cour et de Chambres. Il y avait des anecdotes assez curieuses, mais quand cela passe les montagnes, l'intérêt s'évapore sur le grand chemin. Il y a des histoires qui vivent un jour et qui sont charmantes tout le long de ce jour-là, comme il y a des mouches qui brillent, volent et meurent en vingt-quatre heures. C'est un des torts du livre de madame d'Abrantès d'avoir publié après vingt ans des choses qui avaient beaucoup de grâce et de piquant, il y a vingt ans. A propos des mémoires de madame d'Abrantès, je veux depuis longtemps vous demander si vous avez lu dans le septième volume, une lettre sur la société de Coppet, communiquée par M. de Ch. ? je n'aime pas beaucoup cette lettre ni le ton de cette lettre. Il y a là une im-

partialité sur M. Necker, sur madame Necker, une impartialité bienveillante si l'on veut, mais trop impartiale dans un ami. Je l'ai trouvée noyée dans ces volumes par le plus grand hasard. Je ne lis guère madame d'Abrantès. — Je me suis voué aux sciences physiques depuis peu, sans préjudice de la métaphysique.

J'ai bien peur que mes lettres ne vous donnent l'idée d'un grand dénûment intellectuel. Je ne sais comment la vie est si pressée. Je ne dis rien de ce que je veux dire; je vous jure pourtant qu'il me traverse encore parfois quelques idées par la tête ; j'ai envie de vous les raconter et puis l'heure de la grande poste arrive et il faut finir.

XVI.

A LA MÊME.

Paris, 3 février 1835.

Je vous ai écrit assez souvent le mois dernier, Madame, sans qu'il y paraisse, mais la vérité est qu'avec ma façon d'écrire, il est assez difficile que mes lettres vous parviennent. Voici comment: j'ai l'habitude de ne jamais finir une lettre le jour où je la commence; je suis assez souvent inter-

rompu; je laisse là une page que je reprends le lendemain; je la retrouve alors toute pleine de nouvelles de la veille qui n'ont plus d'importance, d'idées à moi que je trouve fausses, ou déclamatoires, ou ennuyeuses pour vous, et je brûle cette page et je reprends de nouveau pour n'en finir jamais. Vous avez perdu de la sorte, sans vous en douter, bien des comptes rendus de notre situation politique, bien des théories philosophiques et religieuses qui m'ont paru très-peu dignes de faire cent vingt lieues. A l'avenir, je prends la ferme résolution de ne plus revenir sur la veille. Je ne sais pas si Louise vous raconte ses beaux bals, ses belles toilettes et ses grands succès. On danse certainement trop cet hiver, et la raison, suivant moi, c'est que toutes les fois qu'il y a un bal, toute la maison y va et je passe mes soirées tout seul, ce qui m'ennuie infiniment. Les autres jours, au moins, j'entends parler, de huit heures du soir à minuit, de l'Amérique, du discours du Président Jackson, du rappel de notre ministre à Washington, de la commission de la Chambre pour le traité, des chances que peut avoir M. Duvergier ou tout autre de faire partie de cette commission; cela est plus gai qu'une soirée passée tout seul. Croyez-vous réellement, Madame, que nous ayons guerre avec l'Améri-

que? Il serait bien triste d'avoir à tirer des coups de canon dans ce beau pavillon américain avec son champ d'azur et ses étoiles d'or, quand, après tout, nous avons de bons ennemis naturels sur le continent, à qui les coups, s'il faut en donner un jour, reviendraient plus justement. Dans chacune des lettres que j'ai brûlées, je vous demandais si vous aviez lu le discours de M. Thiers à l'Institut. Je voulais savoir quel jugement vous en portiez. Il est un peu tard aujourd'hui pour s'en souvenir. Cependant, j'ai regret que vous n'ayez pas vu cette séance, que vous n'ayez pas vu M. de Talleyrand arrivant sur les bancs de l'Académie, en costume d'académicien. Il a produit un effet singulier de curiosité, comme une vieille page toute mutilée d'une grande histoire, une vieille page que le vent va emporter bientôt. A côté de cette destinée presque accomplie, M. Thiers arrivait avec toutes les espérances, tout l'orgueil du présent et de l'avenir. Il racontait d'un air hardi ces agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans. Son discours était vivant; on entendait presque rouler les canons de vendémiaire; on voyait la poussière de Marengo et les aides de camp *courir à travers la fumée* du champ de bataille ; tout cela raconté devant des hommes qui avaient vu *César* et le

XVII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, dimanche, 1835.

Mon cher d'Haussonville, vous êtes très-aimable de songer un peu à moi qui vous regrette beaucoup ici. J'avais déjà pris la très-douce habitude de nos longues causeries et je ne passe pas sans tristesse devant votre chambre momentanément fermée. Je compte bien qu'elle se rouvrira prochainement et j'ai besoin de vous entendre encore chanter :

Mon père avait un âne
Tout comme vous;
Je crois que c'est vous!

Vous aviez aussi dans votre corridor un quelqu'un qui vous est très-attaché et qui attend votre retour avec grande impatience. Si vous voyez sur la route de Bernay, quand vous reviendrez, allant au-devant de vous une grande redingote verte, surmontée d'un grand chapeau gris, vous pouvez dire :

Je crois que c'est lui!

Vous vous attristez donc dans ce grand four-

neau de Paris? Vous devez avoir quelque difficulté, par le temps qui court, à penser à autre chose qu'à une seule chose. Je ne vous recommanderai pas d'apprendre à diriger vos idées, à leur commander de façon à éviter ce qu'il y a de fatigant dans les préoccupations. Aujourd'hui, ce serait commencer par un moment très-difficile. C'est pourtant une belle et bonne faculté que celle de se distraire par la réflexion, d'envoyer promener sa pensée où il vous plaît et par quel chemin vous voulez. Le malheur, c'est qu'on ne peut guère appliquer ce système que quand on n'a ni inquiétudes ni chagrins. Cela fait que le remède est fort efficace lorsqu'on n'en a pas besoin.

La lecture des débats d'Alibaud dans les journaux m'avait frappé, comme vous l'avez été en étant témoin de ce triste spectacle. Cette audace brutale au service de si pauvres et de si criminelles idées, fait une déplorable impression. Les actions sont aujourd'hui bien autrement violentes que les convictions ne sont fortes. Il ne faut même ni beaucoup de haine, ni beaucoup de fanatisme pour amener aux crimes les plus affreux. On tire aujourd'hui sur un homme par un mouvement d'humeur. On tire sur le Roi par la disposition qui aurait autrefois empêché un

Consulat et l'Empire, et par un jeune homme qui avait concouru à une grande révolution après avoir écrit l'histoire d'une autre révolution ; tout cela avec le sentiment que lui aussi serait un jour dans l'histoire. En sortant de l'Institut, je n'ai plus vu sur la place Vendôme qu'une grande statue de cuivre immobile et les nuages qui couraient au-dessus, comme les agitations du jour au-dessus des souvenirs du passé. Cette séance d'Académie a défrayé la conversation pour huit jours. Puis sont venus les discours de M. Guizot, et encore de M. Thiers à la tribune, puis celui de M. Berryer, — toujours des discours. — C'est le tort du gouvernement représentatif : *Ils ont cherché beaucoup de discours*. Je suis quelquefois porté à croire que l'erreur naît du choc des opinions. Autrefois on disait que c'était la vérité qui naissait ainsi. Il est bon de changer de temps en temps les idées reçues, de dire l'envers d'une chose raisonnable. On jette une sottise en l'air et il retombe un trait d'esprit. Cela arrive. A propos d'esprit, M. l'abbé Bautain est-il arrivé jusqu'à vous ? je veux dire son livre ? Mademoiselle de Pomaret vous a certainement entretenue de M. l'abbé Bautain. C'est très-véritablement un homme de mérite, mais il soutient une singulière thèse contre son évêque, l'évêque de Strasbourg.

Notez que l'abbé Bautain est philosophe et que l'évêque n'est pas philosophe ; il est tout simplement évêque. Or, l'abbé Bautain enseigne dans un séminaire que la raison n'est rien, n'est bonne à rien, n'apprend rien. Il affirme que l'existence de Dieu n'est pas même du domaine de la raison ; que, sans la foi, il n'y aurait dans le monde nulle connaissance de Dieu. L'évêque se fâche, lui dit qu'il va trop loin; qu'il est vrai que, même pour l'existence de Dieu, la foi donne des vues plus nettes et plus profondes, mais qu'enfin la raison n'est pas si bête que le professeur la fait et qu'elle peut s'élever à croire en Dieu. Le professeur persiste à soutenir par des raisonnements que la raison ne peut donner la raison de quoi que ce soit. L'évêque l'invite alors à aller enseigner son scepticisme ailleurs, ce qu'a fait M. Bautain avec beaucoup de dignité. C'est la première fois depuis longtemps que l'Église catholique a vu pareille querelle, un évêque défendant la logique contre son curé. Au reste, la querelle s'apaise, et tout se bornera à deux où trois brochures sans intervention du pape... Je n'ai aucun entrain d'esprit. Soyez assez bonne pour m'envoyer la chambre que j'habitais à Coppet avec la vue d'Hermence et les dômes de Genève, et le bruit des cloches qui traverse le lac; je reprendrai un peu d'intelligence.

homme d'ôter son chapeau quand le Roi passait. N'était la justice, je crois, en vérité, que la main retournée on n'y penserait plus. Tous ces crimes se font *sine studio* et *sine irâ*, sans grand goût pour les honteuses doctrines qu'on défend, sans grande haine pour les hommes qu'on assassine. — Cela fait passer une heure ou deux. — On frappe fort et l'on se croit convaincu. — Les temps sont venus où il ne faut pas croire aux doctrines qui font des martyrs. Les âmes perverses sont à présent comme ces odieuses cannes-fusils ; une fantaisie les résout en un assassinat. Vingt grains de poudre suffisent à lancer la balle qui va mettre un pays sens dessus dessous.

XVIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 1er juin 1835.

Il y a bien longtemps, madame, que je suis tombé dans un état de stupidité complète. Il me semble que j'en sors un peu depuis quelques jours. Je profite de la clarté un peu faible de ce premier rayon pour vous écrire. Serez-vous assez bonne pour m'excuser et de n'avoir pas écrit et

d'écrire aujourd'hui? Je l'espère de vous. Il est très-vrai qu'une longue lettre de moi a été perdue sur la route, mais elle n'est pas une excuse, car il y a déjà bien des jours de cela. Elle était longue et bavarde. Je vous racontais et commentais tout le mouvement du moment. C'est bien loin, et si vous la retrouviez, vous vous reprendriez de cet étonnement toujours nouveau en voyant l'importance donnée aux faits de chaque jour qu'on oubliera demain. Je ne sais pas si nous oublierons bientôt le procès, ou plutôt les procès que nous jugeons, et la question d'Espagne qui nous agite un peu. Ces procès vous scandalisent beaucoup, j'en suis sûr, mais ne vous en prenez qu'à ceux par qui le scandale arrive. La violence des accusés ne fait pas l'iniquité ni le tort du juge; je crois bien cependant que la faiblesse du juge fait la témérité de l'accusé. Quoi qu'il en soit, la Chambre a commencé à condamner, ou du moins à déclarer coupables huit de Messieurs les signataires. M. Raspail n'est point du nombre. Il a tout à fait séduit ses juges par le discours que vous trouverez dans le journal de lundi dernier. A la lecture, on ne comprend guère cette séduction, mais en présence, la familiarité originale et l'assurance du débit, le geste, l'inflexion, l'air et la réalité d'une improvisation désordonnée,

fougueuse et adroite en même temps, ce mélange du savant, de l'apôtre et du révolutionnaire, ce singulier chaos d'idées où Bernardin de Saint-Pierre et Marat semblent se confondre, tout cela a séduit les jeunes imaginations du vieux Luxembourg... Dites-moi si la politique vous ennuie. Je ne parle plus que de cela. Vous savez ces habitudes de la conversation de Paris de commenter et de ressasser sous cent formes les commérages du jour? Ce procès est pourtant un terrible commérage! M. Pasquier en paraît affreusement fatigué physiquement. Il y fait de son mieux, mais on voit qu'il n'est pas accoutumé à vivre avec des gens dont la parole est si téméraire, si en dehors de toutes les convenances de ce monde et de tous les mondes possibles.

3 *juin*. — Ma lettre s'achève à bâtons si rompus que les accusés seront jugés et auront fait leur temps de prison avant que j'aie trouvé le temps de finir. De livres à lire ou à acheter, il n'y en a pas. Tout cela est indigne de vous; s'il vous tombe cependant sous la main un petit volume de Washington Irving intitulé *les Prairies*, prenez la peine de le parcourir, Madame. Vous savez peut-être que j'ai un faible très-grand pour tout ce qui est descriptions de la nature. Il y a dans ce livre des

esquisses assez belles, assez vastes — de couleur, point — mais on l'y met soi-même, par l'imagination. On écoute le silence des grands bois; on voit les chevaux sauvages qui passent au loin bondissant dans leur indépendance, et les grandes eaux du Mississipi, et les troupeaux de buffles, tumultueux comme un ouragan, — tout cela raconté plus simplement que je ne vous le dis là, mais enfin, cette lecture m'a amusé, peut-être qu'elle vous plaira aussi. J'oublie le bruit mesquin de la rue des Capucines et j'écoute les pas d'une caravane qui traverse ces forêts tout étonnées de voir des hommes civilisés. Le goût de la nature est encore ce qui cache en soi le plus de sentiments élevés en notre temps. Au fin fond de l'admiration pour un beau passage, il y a une foule de pensées infiniment morales et honnêtes. L'eau qui coule, l'oiseau qui s'enfuit vers le ciel, le vent qui *frémit* et qui *passe*, tout cela court à la source éternelle de la beauté infinie de ce monde et des autres mondes. Les Psaumes disent : *Si je descends au fond de l'abîme, il y est;* sans doute, mais l'œil de l'homme l'y cherche en vain; mais il aperçoit nettement la grande ombre de Dieu sur les plaines sans bornes, sur les eaux sans fond de l'Océan; on la voit passer et repasser au tomber du jour dans la pâle lumière

qui revêt la hauteur solitaire de la montagne.

A propos, voici que j'apprends que M. Trélat, rédacteur de la lettre incriminée, est condamné à trois ans de prison et à dix mille francs d'amende; les huit autres à des peines moindres. Par une courtoisie de la Chambre des Pairs pour la Chambre des députés, M. Audry de Puyraveau ne subira le mois de prison auquel il est condamné qu'après la clôture de la session. Voilà qui est poli. L'intérêt de l'affaire d'avril disparaît devant la question d'intervention. Passerons-nous encore la Bidassoa? Nos canons descendront-ils les Pyrénées? Le drapeau tricolore sera-t-il déployé dans ces montagnes de Navarre qui l'ont déjà vu glorieux et tyrannique! Pour combien de temps descendrions-nous dans les plaines de Castille? Le plaisir de faire dire de notre armée :

Navarre et l'Aragon tremblent quand le fer brille !

Est-ce un assez noble plaisir! L'aurons-nous? C'est un plaisir qui pourrait être cher. Les lois de l'intervention telles que nous les avons professées seraient un peu violées. Le moment est-il venu où ce principe doit s'abaisser devant un principe supérieur d'humanité, de civilisation

et de gloire nationale? Dieu seul en sait quelque chose; lui seul, quand il verra — (si l'intervention a lieu) — notre artillerie descendre lentement les pentes rudes des Pyrénées espagnoles, pourra dire ce qui en adviendra.

Quoi qu'il arrive, je désire bien vivement le moment où je pourrai retourner en Suisse. Les agitations politiques sont peu de chose. Quand on n'est pas M. Fox ou le général Bonaparte, ce n'est pas la peine d'être sur la scène ou au parterre du monde politique. J'excelle à voir la vanité des choses; vanité des vanités et tout est vanité dans ce monde, hors ma chambre avec ma fenêtre qui regarde vers l'Italie, par-dessus les Voirons.

XIX.

A M. A. DE BROGLIE.

Septembre 1835.

Mon cher Albert, nous avons de tes nouvelles. Tu peux être tranquille sur ta santé. Nous tenons de toi que tu es arrivé très-bien portant. Je le tiens de ton père qui le tient directement de toi.

Je t'avertis que je commence à m'ennuyer de

ne pas voir ta sotte figure. Ta sotte figure qui me divertit.

Je te prie en grâce de ne pas aller seul sur la grande route de Broglie. Figure-toi que M. de Tallenay a été dépouillé par les voleurs entre Naples et Rome. On lui a pris une montre ; une montre à répétition. La mienne va assez bien.

Pour en revenir à cette aventure de M. de Tallenay, il a donc été volé par des voleurs. Au moins il le suppose généralement. Ne pourrait-il pas t'arriver la même chose si tu étais rencontré par des brigands? Il est vrai que Naples est loin de Broglie, mais il est également vrai que Broglie est loin de Naples ; donc les cas sont identiques. Tu apprendras tout cela en philosophie.

En attendant, porte-toi bien et tu ne seras point malade, comme l'enseigne et l'a toujours enseigné la saine logique.

XX.

A M. RAULIN.

Paris, 24 novembre 1835.

Ah ! ah ! nous avons pris et brûlé Mascara. Je dis *nous*, quoique je vous écrive du coin de mon

feu, mais ce *nous* est très-reçu en rhétorique. Nous avons pris Mascara et Abd-el-Kader est entré dans les gorges de l'Atlas, s'enfuyant de toutes les jambes de son cheval arabe. Vous voyez que la civilisation vaut bien la barbarie et qu'un canon manœuvré de sang-froid, suivant les règles précises de la géométrie, vous culbute aisément ces poétiques escadrons avec leurs oripeaux brillants et leur enthousiasme éphémère et leur musique barbare.

Vous pouvez entrer dans les villes au galop de votre coursier. La civilisation n'est pas si bête, quoi que le descendant de Pierre le Grand ait l'air d'en penser.

Je vois que vous tournez à l'illuminisme et que vous voulez lire M. de Saint-Martin. Si vous aimez actuellement cet ordre d'idées, prenez *Séraphitus Séraphita,* de M. de Balzac. C'est un roman mystique d'après les doctrines de Swedenborg. Vous devez être familier avec Swedenborg après votre séjour dans le Nord. J'admire la facilité avec laquelle M. de Balzac imite tous les genres. Il a l'air de tout comprendre. Je dis l'air, car je crois bien que ses phrases en disent plus qu'il n'en pense. J'ai eu aussi la fantaisie de lire Swedenborg. Ce que j'entrevois paraît comme les Mille et une Nuits de la dévotion.

Écrivez-moi ce que vous pensez de ce Swedenborg. Si vous vous mettez à lire Saint-Martin, vous pouvez bien n'y rien comprendre du tout. Si vous y voyez quelque chose, faites-m'en part, mais, au nom de Dieu, mettez quelque contre-poids à ces lectures excentriques. Lisez-moi quelque bon volume de Reid, *Essai sur les facultés intellectuelles* ou tout autre traité de ce genre, simple, droit, sensé, honnête, réservé dans ses jugements, distinguant entre le mirage et la réalité, entre l'ombre et le corps, s'élevant sur les montagnes et non dans des ballons.

Vous êtes homme à aller dans des ballons, mais je vous en empêcherai, si j'ai quelque crédit sur vous. Lisez Reid et Bossuet. Voilà une nourriture saine.

XXI.

AU MÊME.

Broglie, le 11 décembre 1835.

Chacun parle de vous ici, monsieur, dans des termes qu'il ne me convient pas de répéter de peur d'exciter votre vanité. Vous avez eu grand tort de partir sitôt, et il n'était pas si nécessaire que vous le dites d'aller donner votre avis dans

la séance de mardi au conseil d'État. Avez-vous commencé quelque chose pour la *Revue doctrinaire?* Songez donc à acheter et à lire des livres de droit. On s'intéresse à tout, pourvu que l'on aille un peu au-dessous de la superficie. Je vous ai fait, j'espère, de beaux discours sur l'érudition. Pour moi, j'ai une rage d'apprendre, qui ne fait que croître et embellir chaque jour. C'est là le secret de ma prétendue paresse. Il n'y a de véritable originalité en tout que sous les dernières couches de l'érudition. Quand on ne sait rien, on se croit trop facilement des idées neuves. Ce serait une sage résolution de ne rien penser par soi-même jusqu'à ce qu'on sût bien ce que tous les siècles ont pensé. On serait peut-être un peu roide pour penser par soi-même après cette étude, mais lisez les deux volumes de M. Hugo et vous verrez si c'est la peine de penser par soi-même. A propos, on dit que M. de la Mennais a pensé par lui-même un nouveau volume. Qu'est-ce qu'il répète là-dedans? Et qui veut-il manger? Est-ce un traité sur la *nécessité impérieuse d'égorger ses ennemis* à la lumière de l'Évangile? Quel joli petit agneau que ce rhéteur! Du reste, ses livres sont arrangés comme les processions dans les auto-da-fé. Des chants très-agréables, de belles fleurs, de beaux flambeaux, de magnifi-

ques chasubles qui brillent comme des ailes de papillon, de beaux versets des Écritures répétés par de belles voix, sous un beau ciel, et, au bout, dans la perspective, un beau bûcher de trois voies de bois bien allumé, pour y brûler son maître ou son serviteur, suivant le génie des siècles. Que le diable l'emporte !

J'espère qu'il ne vous emportera pas avant samedi, quoique vous ayez, à rebours, quelques opinions de M. de la Mennais.

Bonjour, mon cher ami.

XXII.

AU MÊME.

Paris, le 19 décembre 1835.

Merci, mon bon ami, de votre bon souvenir. Bien que je n'aie pas le temps de vous écrire aujourd'hui, je veux pourtant vous dire deux mots d'amitié. Vous êtes de l'infiniment petit nombre de personnes à qui j'aime mieux paraître bête qu'insouciant. Ainsi, point d'esprit pour aujourd'hui; rien d'ingénieux ; point de marivaudage. Je vous conjure tout simplement de ne vous pas faire nommer sous-préfet à Reims. A quoi diable me servirait de m'être attaché à vous, si vous

allez vous enfoncer dans les solitudes inconnues de la province : « S'enfonce et disparaît dans des solitudes inconnues, » comme dit M. de la Mennais, en parlant, non des sous-préfets, mais des schismatiques. Je ne veux pas que vous quittiez Paris. Comment ! vous pouvez avoir toute votre vie l'espoir d'être maître des requêtes, et vous renonceriez à cette belle perspective ? Plaisanterie à part, ne vous en allez pas d'ici. J'ai d'autres raisons à vous donner que la peine que cela me ferait, mais c'en est déjà une.

Quid legis? Lisez l'introduction de M. Mignet aux deux volumes d'extraits de dépêches sur la succession d'Espagne. Cela est très-bien pensé et très-bien écrit. Je remarque de plus que M. de Lyonne dans sa correspondance valait autant, ou à peu près, que la moyenne des ambassadeurs ou ministres d'aujourd'hui. Il paraît que le siècle de Louis XIV n'était pas aussi misérable qu'on le croirait, en lisant Pascal, Saint-Simon, Racine et Bossuet.

Bonjour. Je n'ai rencontré cette semaine que bien peu d'hommes qui ne se crussent supérieurs aux susdits Pascal, Bossuet, etc.

Adieu, mon cher ami. Je vous suis très-tendrement attaché. Si je vous prouve le contraire, ne m'en croyez pas.

XXIII.

AU MÊME.

Paris, le 3 mai 1836.

Que faites-vous si longtemps dans ce pays perdu? Il y a des jours où j'ai envie d'aller vous prendre par le bras et de vous ramener bon gré mal gré. Si je vais un jour me faire sacrer à Reims, je profiterai de l'occasion pour vous dire un petit bonjour, mais il faut un prétexte pour aller dans cette province écartée, et je ne crois pas que je sois roi d'ici longtemps. La monarchie actuelle se porte trop bien, Dieu merci. Pour le président de la Chambre, je crois qu'intellectuellement du moins, il se porte fort mal.

Oui, M. Dupin a voté pour M. Guizot. Oui, M. Royer-Collard a voté pour M. Guizot, et aussi M. Thiers. Tout le monde. Personne n'a mis de billet blanc. Au moins chacun s'en défend. Du reste, ces billets blancs sont niais. Ne cherchez pas parmi les gens d'esprit de l'Académie, les auteurs de ces billets blancs.

Quant à M. Lebrun, il n'a pas voté pour M. Guizot; qui l'eût cru? Lui! notre ami à tous! Lui, si loyal, qui faisait profession de voter pour lui

en toute occasion. Eh bien! il ne lui a pas donné sa voix! Et comment vous expliquez-vous cela, mon cher Raulin, vous, le docteur subtil? La raison en est fort simple. Pensez-y. C'est qu'il est arrivé dix minutes trop tard à l'Institut; qu'on a procédé avec une exactitude militaire. Le rendez-vous était pour une heure. A une heure cinq minutes, tout était fini.

Que ceci vous soit une leçon. A la première ligne où je vous disais : M. Lebrun n'a pas voté, vous avez tout de suite cherché midi à quatorze heures. Midi n'est jamais à quatorze heures, Monsieur le docteur subtil.

Vous aurez lu dans les journaux que votre maître, Sa Grandeur le garde des sceaux avait été emporté par ses chevaux jusqu'au pied de la colonne Vendôme. C'est déjà une fière hauteur pour M. le garde des sceaux. Néanmoins, on assure qu'il a gardé tout son sang-froid et que la tête ne lui a pas tourné.

Vous voyez tout ce que je sais d'affaires publiques, dans les journaux. Je crois, comme vous, que tout marche à la conciliation, et qu'en effet, les loups finiront par dîner *avec* les brebis.

Ne pensez pas à ce pauvre spectacle. Étudiez le XVI^e^ siècle. Lisez cette correspondance d'Érasme que vous avez vue chez moi. Hormis les

batailles rangées, ces gens-là valaient mieux que nous. Si vous effacez Iéna et Austerlitz de notre histoire, il reste l'Église française de M. l'abbé Auzoux et le théâtre de madame Saqui. C'est beau, mais c'est peu. J'oubliais l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, de M. de Jouy.

XXIV.

A M. A. DE BROGLIE.

Broglie, mercredi 18 mai 1836.

Bonjour, mon cher ami, comment te portes-tu ? T'ennuies-tu un peu? J'espère que les premiers jours n'ont pas été trop tristes, que tu t'accoutumes déjà un peu à ces vingt-quatre heures passées chaque jour hors de la maison. J'aurais pourtant bien voulu te voir trotter dans ce parc. Du reste, il paraît que ce parc réserve ses pompes pour le jour où tu reviendras. Les lilas sont à peine en fleurs, mais le soleil est assez chaud. As-tu froid à Paris? Es-tu bien établi? Ton pupitre est-il rangé? As-tu tous les livres dont tu as besoin ?

Dis donc, si tu fais l'école buissonnière, viens jusqu'ici, par la diligence, sans prévenir personne. Je suis sûr que tu seras très-bien reçu.

Je craindrais seulement que ta mère, en te voyant arriver, ne pensât que tu ne te fusses cassé le col à Paris.

Ne va pas te croire obligé de me répondre bien exactement. J'exige même que tu sois très-inexact. Si tu sais la chute du ministère, tu me feras plaisir de m'en écrire un mot. Tu pourrais peut-être, dans ce cas, demander à M. le président du Conseil de me le faire savoir par voie télégraphique.

Nous avons fait la route en douze heures en tout, ce qui fait six heures par jour à peu près. Cette rapidité dans le voyage est étourdissante.

A propos, ne travaille pas beaucoup. Je serais bien content si j'apprenais que tu ne fais rien du tout et que tu as perdu le goût du travail.

XXV.

AU MÊME.

Broglie, le 28 mai 1836.

Ainsi, mon cher Albert, voilà déjà une page et une belle page de tes mémoires toute prête. Tu as failli un jour ne pas déjeuner. Que cela ne t'arrive plus. Mais, toutefois, il y a peu d'hommes distingués, surtout dans les lettres, qui n'aient

commencé ainsi. Johnston a eu faim, Chatterton faim, Gilbert faim, Savage faim, froid, soif, sans compter que

La faim mit au tombeau Malfilatre *ignoré.*

Il ne faut pas pousser les choses jusque-là, surtout quand on veut se faire connaître de son vivant, mais un peu faim aiguise le talent. J'attends pour le moins de toi un petit volume comme *Rasselas* avant que l'année finisse.

M. Rossi et M. de V. viennent de quitter Broglie. Je crois que M. Rossi laissera venir ici Alderano pendant les vacances, pour le reprendre à son retour des Pyrénées, vers le mois de septembre. J'espère bien que pendant les vacances le temps sera plus doux pour toi qu'il ne l'est à présent. Il est d'une inclémence rare. Il fait un vent formidable et un froid glacial, pour parler sans exagération. On n'a pas pu conduire M. de V. à la forge. Tu sais par toi-même quelle tempête cela suppose. La forge qui est à Broglie ce que le Vésuve est à Naples. Broglie est fier de sa forge ; des hauteurs du château, quand on regarde par une belle nuit d'été au fond de la vallée, on croit voir au loin la fumée rougeâtre de ces grandes fournaises, et entendre le bruit des pesants marteaux.

Dùm graves Cyclopum
Vulcànus ardens urit officinas.

Mais c'est pure imagination, et l'attention la plus scrupuleuse ne peut saisir de si loin ni bruit ni fumée.

Ta lettre est gentille, mais tu ne me donnes guère de nouvelles. Quelle place as-tu? Que fait-on d'Alger? La dernière composition en vers latins était-elle bonne? Est-il réellement question d'intervenir en Espagne?

Je ne sais de nouveau que ce que j'apprends dans cette grande bibliothèque qui te dit mille choses aimables. Adieu, cher enfant.

XXVI.

AU MÊME.

Broglie, 31 mai 1836.

Vous avez manqué, mon cher monsieur, la visite de M. F. N. que bien vous connaissez, de M. F. N. qui a pris les armes pour l'Empereur en 1815, qui a voté pour M. François Guizot, protestant, en 1829 et pour lui-même, M. F. N. Il a passé ici la journée de dimanche. Les *Iconographies* étaient sur la table du salon; il a commencé entre huit et dix heures du soir les commentaires pleins de sens et de pénétration sur

les divers personnages dont les traits y sont reproduits : « Dupin ! Brave homme, à ce que je » crois. Tiers-parti, moi aussi, je suis tiers-parti. » Je veux des économies et point de flatteurs : » c'est à peu près l'opinion du tiers-parti ; une » opinion franche et loyale. — Le duc de Reichstadt, fils de l'Empereur. C'est mon fils, mon fils tout craché, excepté les plaques. — J'en ai acheté cinquante exemplaires chez madame veuve Delpech et j'ai pris un bon peintre qui m'a barbouillé toutes les décorations. Il n'en a pas, mon fils, de décorations. — L'habit, c'est l'habit d'un collégien, c'est l'habit de mon fils. — Et puis, j'ai dit à ma femme : Tiens, voilà le portrait de mon fils. — Il ressemble à faire peur. — Nous nous ressemblons tous, c'est la vraie figure de l'Empereur. — Bel homme, l'œil vif ! Lafitte, oh ! Lafitte ! C'est juste l'air de mon frère. J'en ai pris vingt-cinq exemplaires chez madame veuve Delpech, et j'ai dit à mon frère : Tiens, voilà ton portrait ; c'est toi tout craché, donc ! »

C'en est assez sur un voyageur. Je te tiens fort au courant des allants et venants, comme tu peux le remarquer, mon cher ami.

J'entends dire que tu te répands extrêmement dans le grand monde, que tu es cruellement

tiraillé et forcé de dîner cinq ou six fois par jour en ville, pauvre enfant!

Je t'embrasse, mais dis-moi un peu ta vie d'humaniste et d'homme du monde.

XXVII.

AU MÊME.

Broglie, le lundi 11 juillet 1836.

Le bel anglais que je t'ai écrit l'autre jour était de *lord Chesterfield*. Ses lettres ne manquent pas d'intérêt. C'est une longue suite de conseils à son fils, conseils où la morale est toujours sous-entendue. Il dit même quelque part à son fils que, quant à la vertu, son gouverneur est chargé de lui enseigner tout ce qui peut s'y rapporter. Johnson disait de ses lettres que lord Chesterfield y professait les manières d'un maître de danse et la morale d'une courtisane. C'est un jugement trop sévère, mais il y a bien quelque prétexte à en parler avec cette dureté.

Ton père a rapporté ici deux volumes de M. de Chateaubriand, servant d'introduction à la version de Milton. Ils sont intitulés *Essais sur la littérature anglaise*, mais c'est surtout un essai sur les mérites et les vertus du vicomte François-Au-

guste de Chateaubriand. Il y est cependant parfois question de l'Angleterre pour dire comment M. de Chateaubriand ne ressemble pas à celui-ci, comment il ressemble à celui-là. Il finit par un parallèle entre lui et Milton. Du reste, parmi toutes les formes de rapprochement dont nous avons si souvent ri, il n'avait pas encore inventé celle-ci : *Le tocsin de la Saint-Barthélemy sonna la huitième année de Shakespeare.* C'est une belle et inépuisable forme de langage, car ce même tocsin a sonné la septième année de cet autre, la quatrième de cet autre encore et ainsi de suite.

Bonjour, mon cher ami ; bien des injures pour avoir oublié ma note à Marc. Je ne t'en écris pas bien long aujourd'hui parce qu'en 1572 le tocsin de la Saint-Barthélemy annonça qu'un certain nombre d'années, de jours et d'heures après, il ferait une chaleur étouffante, qui ne permettrait pas d'en écrire davantage.

XXVIII.

AU MÊME.

Broglie, le 1er août 1836.

Vous faites acheter cher vos triomphes, monseigneur. Vous restez à Paris jusqu'aux distri-

butions du concours, afin de ne pas priver M. Pelet de l'honneur de vous embrasser, à la bonne heure.

Tu es gentil d'avoir le premier prix d'histoire et cet accessit de grec. En es-tu toi-même très-content?

Tu sais qu'il est convenu, arrêté, décrété, que tu ne me réponds point tout ce temps de concours. Je vois que cette idée commence à entrer dans ta tête et c'est un nouveau plaisir pour moi de ne point recevoir chaque jour de tes lettres. En me levant, je me dis : « Je n'aurai point de lettres d'Albert aujourd'hui, » et je me sens tout content et j'ouvre les rideaux de ma fenêtre et le soleil entre à flots dans ma chambre, et je me mets à lire quelque lettre spirituelle de Voltaire ou de madame de Sévigné. Ainsi, mon cher ami, ne te presse pas.

XXIX.

AU MÊME.

Broglie, le 13 août 1836.

C'est-à-dire deux prix et deux accessits au concours. Vous n'y allez pas de main morte. Rien qu'à te voir, tes concurrents doivent trembler

quand tu entres dans la salle du concours, avec ton écritoire, tes plumes neuves et ton déjeuner.

Jam Galliam Pallas et ægida
Currusque et rabiem parat.

Et le torticolis de l'autre jour ne t'a pas empêché de regarder tes rivaux en face et d'emporter à leur barbe le deuxième prix de version.

Ce qu'il y a de très-gentil à toi dans cet enivrement de la victoire, c'est que tu fais très-honnêtement les commissions qu'on te donne. Quand M. Pelet te donnera la couronne, il la mettra sur une belle et bonne tête, qui ne se trouble de rien ; tu peux le lui dire de ma part. — Dis-lui :

Mædia inter prælia semper
Sideribus cœlique plagis, superisque vacari.

C'est-à-dire, je ne me laisse absorber par rien, et je trouve entre deux victoires le temps d'envoyer un paquet par la diligence. Avertis-le cependant que c'est une traduction libre, car il ne faut tromper personne.

Il fait une chaleur furieuse qui ôte le mouvement à tous les êtres vivants, car je n'entends ni un chien aboyer, ni un enfant crier, ni un cheval passer sur la route. A peine si, dans les pro-

fondeurs de la cuisine, on peut ouïr le cuisinier aux vêtements blancs, qui broie dans le marbre éclatant, creusé par des mains habiles, la dépouille des habitants de l'air et des bois, nourriture de l'homme.

Bonjour, mon bon petit lauréat. Je voudrais bien revoir ta mine victorieuse. Paul, s'étant senti hier une épine dans le doigt, a dit d'une voix claire et grave : « Je souffre, donc je suis. » C'est Descartes, mais Descartes avec le sentiment de la tristesse des destinées humaines. Sa bonne l'a, je crois, entendu prononcer très-nettement ces belles paroles.

XXX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 14 août 1836.

Je viens de recevoir une lettre de Turin de M. de Grouchy. Il me dit que les princes n'ont passé que quelques heures à Turin, mais que ce peu d'heures a suffi pour faire de ce jour un triomphe pour tous les amis de la France et du gouvernement de Juillet, tant la bonne grâce, l'esprit et la dignité du duc d'Orléans et du duc de Nemours frappent vivement et savent capti-

ver tout ce qui n'a pas un parti désespérément pris contre nous. Comment avez-vous trouvé les affaires à Paris? Paris est donc un coupe-gorge? Je vois, dans les journaux, que le rédacteur du *Bon Sens*, M. Vigouroux, a failli être assassiné entre chien et loup, sur la voie publique, et à une heure très-peu indue. La police n'a pas la main heureuse ni ferme. Les jours de revue, il y a dans les rues assez d'assassins pour ne point permettre à 150,000 hommes armés de se réunir prudemment. Les jours ordinaires on ne peut pas s'attarder entre la place Vendôme et le boulevard sans risquer sa vie. A quoi pensent donc messieurs les puissants du monde pour le quart d'heure? A faire couler en plâtre les statues de Michel-Ange? C'est bien, mais ce n'est pas un motif pour négliger la sûreté des rues, et ne pas s'occuper de la vie des citoyens, même quand ces citoyens rédigent le *Bon Sens*.

S'il vous reste quelques moments de loisir, soyez assez bon pour me faire acheter le dernier roman de M. Delécluze qui a été récemment annoncé dans le *Journal des Débats*. Je ne sais pas trop si cela vaut quelque chose. C'est un petit billet à la loterie que d'acheter un roman aujourd'hui. Le mal, c'est que cette loterie a plus de 90 numéros. On a de terribles chances contre

soi. Je me rassure un peu dans cette entreprise téméraire en songeant que M. Delécluze est un homme d'esprit ; qu'il y a quelque talent et quelque vivacité dans *Mademoiselle de Liron*, un petit volume qu'il a publié en 1833, le tout mêlé à bien de la grossièreté, mais du moins, il n'entend pas finesse au mal. Il ne s'amuse pas à décrire les vices, à en faire des pierres précieuses, taillées à facettes, réfléchissant tous les feux du ciel, enchâssées dans l'or et l'argent, comme font les princes de la littérature en ce moment.

L'un de ces princes, M. de Balzac, est à Turin. Il y fait moins grande figure que nos vrais princes, mais on lui trouve pourtant de l'esprit, de la finesse, quelque chose d'ingénieux et de paradoxal et de dégagé, qui plaît dans ces solitudes des Alpes.

Pour finir, avez-vous jeté les yeux sur le discours de M. Villemain, à l'Académie dite française, à l'occasion des prix Montyon ? Il y a un petit morceau sur M. de Tocqueville et la République américaine qui mérite qu'on le lise. C'est finement écrit. C'est tout hérissé de sucre et d'épingles pour et contre notre gouvernement depuis quelques années, et d'épigrammes adoucies contre la république démocratique. Si on n'avait mené au combat contre la république dé-

mocratique que ces savantes épigrammes, il y a longtemps que nous serions une belle démocratie tempérée par l'insurrection.

Bonjour, mon cher ami. Je deviens provincial. Je parle avec curiosité de ce qui, probablement, n'a occupé qui que ce soit à Paris. C'est le vrai caractère provincial. J'ai rencontré un jour vers Tarbes un excellent homme qui m'a demandé si j'avais jamais eu le bonheur de voir M. de Jouy et M. de Lacretelle jeune.

Je lui ai répondu que je n'avais jamais eu cet honneur.

XXXI.

AU MÊME.

Paris, 16 novembre 1836.

Vous a-t-on raconté le passage du prince Louis-Napoléon à Paris? Il a passé quelques heures à la préfecture de police avant de se rendre à Lorient. On a trouvé qu'il se comportait avec beaucoup de convenance et de dignité. Il a écrit au roi pour lui témoigner sa reconnaissance et lui recommander les complices de sa folle entreprise. La lettre était, dit-on, parfaitement bien et d'un ton juste. On n'est pas aussi frappé de sa

mère qui manque de simplicité. Voilà que, pendant cette escapade de Strasbourg, Charles X mourait à Goritz. C'est ainsi que les derniers débris des vieilles dynasties s'en vont, par la mort, ou par des tentatives absurdes.

Pour notre jeune dynastie, grâce à Dieu elle va bien ; mais, si le mariage est nécessaire aux princes pour perpétuer leur race, nous n'avons pas encore beaucoup de raisons d'espérer la perpétuité de notre famille royale.

Vous a-t-on dit quelques détails sur la révolution portugaise? La reine a rétabli la Constitution de Don Pedro, mais le général Freyze, l'ancien ministre de la guerre, a été massacré par les partisans de la Constitution de 1823, au moment qu'il se rendait auprès de la reine, au château de Belem. Lui et son cocher ont été saisis à mi-route par messieurs les démocrates, qui les ont fusillés tous les deux sur le lieu même.

Oui, je voudrais bien aller vous voir, mais j'aimerais encore mieux que vous vinssiez ici. Si vous tardez trop et que je perde patience, préparez-moi un lit dans ce rayon de bibliothèque dont vous parlez. Je vous prie d'éloigner de ce rayon toute la littérature actuelle d'où il doit sortir, sans doute, des myriades de puces, punaises, crapauds, serpents, scorpions, qui

sont la suite naturelle des nobles théories contenues dans ces divins ouvrages.

Que faites-vous, en votre qualité diplomatique, pour empêcher la contrefaçon? Il faut avoir l'esprit contrefait pour croire que la Belgique ne consentira jamais à ne plus nous contrefaire. A-t-on contrefait le dernier ouvrage de M. l'abbé de la Mennais? J'entends dire qu'il y a de fort belles pages. Je n'ai fait qu'entr'ouvrir le volume. J'ai vu passer une bulle du Pape, — une vue des Marais-Pontins, — Munich au clair de la lune, — une lettre du cardinal Pacca, — des injures contre les Jésuites, — un discours sur l'humilité, suivi d'un appel à la révolte, accompagnés d'un morceau sur la nécessité d'une hiérarchie fortement organisée, précédés d'une traduction libre du *Dies iræ* et peut-être bien d'un éloge de Béranger. Je ne garantis pas l'exactitude de mes souvenirs, mais c'est à coup sûr un tohu-bohu admirable.

M. Thiers est ici, jeune, ardent, plein d'espérances. Le ministère chemine dans cette plaine qui précède la session. Les montagnes et leurs défilés et leurs avalanches ne commenceront qu'à la rentrée des Chambres. Il faudra voir alors.

Jusque-là, je lis comme de coutume de la phi-

losophie. Je vous recommande la préface de M. Jouffroy au premier volume de Reid. Cela est clair, limpide, sensé, élevé et presque toujours vrai. Mettez ce volume dans votre poche à votre premier voyage à Anvers par la diligence à vapeur. Vous êtes donc allé à Anvers? Êtes-vous entré dans la citadelle? Est-il vrai que cette ville est d'une tristesse affreuse et qu'on n'y entend plus aucun bruit? En 1832, nos canons donnaient à ces murailles un air animé et les bombes illuminaient très-bien la citadelle et les forts détachés.

Peut-on dire ce mot « forts détachés? » N'est-il pas gros de révolutions?

XXXII.

AU MÊME.

Paris, mardi, 20 décembre 1836.

Votre congé est demandé, que dis-je? votre congé est expédié ce matin même, ainsi, Monsieur, on va voir si vous avez quelque regret de vos amis de France.

C'est toujours après-demain l'entrée de M. Guizot à l'Institut. Le discours de M. de Ségur, censuré par M. Dupin et par M. Thiers il y a huit

jours, a passé hier au moyen de quelques légères modifications. Aucuns disent qu'il y aura quelque cabale malveillante à cette séance académique. Je n'en crois rien. Tous les vieux hiboux académiciens, sectateurs du XVIII^e^ siècle, percheront ce jour-là en silence, leur tête étroite dans leurs plumes, mais il n'y aura pas de scandale.

Le maréchal Clausel va revenir d'Afrique, siéger à la Chambre et expliquer comment c'était fait de l'ennemi s'il eût vaincu à Constantine. Nous ne parlons que de Constantine. Nous avons toujours devant les yeux ces grandes murailles de granit et nous n'entendons que le mugissement du Rummel qui court autour de la place, dans ce fossé profond. La tragique aventure du général de Rigny commence à prendre une meilleure tournure. Tout cela paraît tourner à un acte d'insubordination et à des paroles violentes adressées au maréchal. S'il en est ainsi, la phrase de l'ordre du jour serait un cruel abus de pouvoir. Que tout est fragile! Voilà une réputation de bravoure bien acquise dans vingt occasions, qui se flétrit on ne sait comment ni pourquoi en un quart d'heure et peut-être sans que le malheureux officier ait donné sujet à ces bruits sinistres. Il ne se doutait guère de cela quand il se sentait

tant d'ardeur en courant en haut des murs de Tarragone. M. de M*** est revenu de Bône. Il a eu une admirable conduite durant la campagne. Il paraît que la vue du roi l'intimide plus que les boulets et les balles, et le froid et la faim. En arrivant aux Tuileries il a exprimé au roi son regret de n'avoir pas de nouvelles plus fraîches à lui donner de son fils le duc... d'Angoulême. C'est Nemours qu'il voulait dire. C'est un quiproquo désagréable.

Je vois avec plaisir que vous aimez le livre de M. Jouffroy et l'auteur à travers le livre. Vous avez toute raison dans votre impression à son égard. La lecture de ces deux volumes donne la clef de tous les grands systèmes. On peut les aborder ensuite directement et y pénétrer plus avant sans trop de peine et sachant déjà où l'on va. Je conviens aussi que cette analyse détaillée ne laisse pas une idée complète des grandes lignes de ces grands édifices philosophiques. C'est le défaut de l'analyse elle-même, toujours et partout. Si par une nuit profonde vous alliez vous promener dans les ruines de Thèbes et qu'à la clarté limpide d'une bougie diaphane vous regardiez de près, pouce après pouce, ces hautes colonnes et ces sphinx de granit qui forment la haie aux abords du temple, une haie silencieuse

d'une demi-lieue, et ces grands obélisques, et ces hautes murailles toutes couvertes de figures bizarres; avec cette bougie, et de la patience, vous verriez tout et rien. L'ensemble de cette ville de géants vous échapperait. Votre mémoire ne pourrait pas reconstruire le tout avec les détails; ce ne serait plus Thèbes qui arrachait des applaudissements aux soldats un peu incultes et un peu farouches du général Bonaparte.

Après tout, ces grandes constructions philosophiques enserrent peu de vérités nouvelles ; ces tours insolentes comme celles de Babel, n'atteindront jamais les vérités qu'elles veulent aller chercher là-haut. J'espère aussi peu que vous, moins que vous, des découvertes de la philosophie. Elle n'en saura jamais beaucoup plus long que le vulgaire sur ce qui importe à savoir. La preuve, c'est que si demain, des hauteurs de ces tours élevées par la logique, descendait quatre à quatre un philosophe pour nous avertir charitablement qu'il y a une autre morale, un autre bien, un autre mal, une demi-douzaine ou point de dieux, nous lui ririons certainement au nez. Nous verrons plus clairement ce que nous savons avec une certitude confuse, voilà le futur progrès de la philosophie, mais ceux qui sont morts pour soutenir les principes de la morale commune

peuvent être tranquilles; ils ont eu parfaitement raison. Voilà qui est fièrement grave. Je n'avais pas envie de faire cette sortie philosophique, mais votre lettre m'y a un peu provoqué.

Samedi. Cette lettre est bien à bâtons rompus. Je n'ai pas pu vous l'envoyer jeudi à cause de la séance de l'Institut qui n'a fini qu'assez tard et après l'heure de la poste. Le discours de M. Guizot a eu, de l'aveu de tous ses amis, tout le succès désirable. Entre nous, cependant, j'aurais voulu un peu plus de vivacité dans l'auditoire. Le discours de M. Thiers, il y a deux ans, avait excité une plus grande acclamation, mais les divisions politiques siégent même à l'Académie. Mardi, il s'agira du discours du trône. C'est bien une autre affaire. Ces vingt et un coups de canon qui annoncent la séance royale, j'ai peur qu'ils ne soient le signal des grandes luttes d'amour-propre et d'intérêt personnel cette année. Il y a trente-trois millions d'hommes en France qui n'attachent nécessairement à ces intérêts particuliers qu'une importance secondaire.

XXXIII.

A M. A. DE BROGLIE A PARIS.

Wilhelmsbad, lundi, 22 mai 1837.

Mon cher enfant, tu n'auras de moi que deux mots, en échange de ton silence, mais ces deux mots en valent beaucoup. Nous te ramenons une princesse royale charmante, et je te conseille de passer ton épée au travers du corps de quiconque te dira le contraire.

Ton père est à peu près remis de sa fluxion. J'ai joui d'une épouvantable migraine qui s'en est allée, mais je souhaite qu'elle aille te rejoindre si tu ne m'écris pas.

XXXIV.

A M. RAULIN.

Sarrebruck, le 25 mai 1837.

Mon cher Raulin, ayant dîné hier vers minuit pour me lever aujourd'hui de très-bonne heure et griffonner l'*Officiel*, je suis forcé de négliger le principal, c'est-à-dire de ne vous remercier

qu'en deux mots de votre charmante et très-bonne lettre.

Il est exactement vrai que la princesse a une charmante expression de visage, des traits infiniment agréables, beaucoup de noblesse dans les manières, et bien de l'esprit, à en juger par ces trois jours. La presse en dira ce qu'elle voudra, il suffira qu'aux termes des lois de septembre la princesse fasse insérer dans les journaux insolents une lithographie ressemblante. La duchesse de Bourgogne était assurément moins jolie et les déesses de la Raison de Messieurs les républicains avaient beaucoup moins grand air.

Nous allons dans une heure toucher la frontière. C'est là qu'il y aura de la joie pour les gens sensés et des grincements de dents pour les malveillants. La princesse pourra bien dire à ces malveillants comme la duchesse de Bourgogne aux belles dames qui grognaient de son grand crédit : « Ça m'est égal; je m'en moque; je suis plus aimable que vous et je serai votre reine et vous en enragerez et je m'en moque ! »

Bonjour, mon cher ami. A ne vous rien cacher, toutes ces grandeurs me pèsent. Mon uniforme me gêne. J'aime mieux nos conversations.

XXXV.

AU MÊME.

Coppet, 12 juillet 1837.

Si vous savez des nouvelles, mon cher ami, écrivez-les-moi. Je compte sur vous comme de coutume. Je ne suis pas de ceux qui, une fois à la campagne, ne prennent plus d'intérêt aux nouvelles de la ville. Je lis vos journaux tels quels avec une assiduité exemplaire. Je lirais les journaux au fond des forêts vierges du Brésil. Je ne comprends pas la vie de Laurence et de Jocelyn dans la grotte des aigles, s'ils n'étaient abonnés tout au moins au *Moniteur*. Croyez-vous qu'ils fussent abonnés au *Moniteur?* Pour moi, je ne vois rien de ce pays-ci à vous raconter. La Suisse est fort tranquille et je ne vois pas que M. le Président du Conseil ait prétexte à la bloquer hermétiquement.

J'ai certainement l'intention d'écrire dans la *Revue française*. J'avais envie de parler des *Voix intérieures* de M. Victor Hugo. Le titre donne à l'ouvrage l'air des œuvres d'un ventriloque, mais ce n'est pas le motif qui m'a arrêté. Je lui trouve trop de talent pour lui dire toutes les in-

jures qu'il mérite. Lisez l'ode à son jeune frère qui est mort fou. Vous y trouverez plusieurs strophes d'une grande beauté; le mouvement, les idées, les images, tout y est poétique. Il y a bien des vers charmants à travers toutes les pages, mêlés au plus étrange galimathias. Vous trouvez tout à coup une belle rose sauvage, toute humide de rosée, à côté d'une vieille pantoufle et de pots cassés. Je crois que c'est sans dessein prémédité qu'il mêle tout de cette façon. Il ne discerne pas le beau du laid. C'est une nature assez puissante qui produit avec énergie et indifférence des palmiers, des serpents, des crapauds, des oiseaux-mouches, des araignées; il vous met le tout ensemble dans un sac, et voilà un volume fait. J'en pense trop de mal pour en dire du bien, et réciproquement.

J'achève un grand diable d'article sur le scepticisme. C'est une question folle et qui rend fou. C'est la tentative de serrer bien fort une bulle de savon; et l'on recommence toujours, croyant bêtement qu'on va réussir.

XXXVI.

AU MÊME.

Coppet, 7 septembre 1837.

Mon cher ami, votre lettre m'est encore arrivée pendant que je faisais quelqu'excursion en Suisse. Je pars d'ici dans quinze jours pour retourner à Paris. Je n'ai aucun goût à retourner à Paris. Mes dernières nouvelles sont qu'on n'y dit et n'y fait rien du tout. Je m'arrangerais assez d'un hiver ici à travailler et à regarder passer tous ces oiseaux qui voyagent, les oies sauvages, les vanneaux, les bécassines, les cormorans, les courlis de terre. Vous passeriez peut-être aussi pour me faire une visite et tout serait pour le mieux. La dissolution est, dit-on, *de plus en plus résolue;* ainsi le veulent les bécassines. Je n'en comprends l'utilité ni pour eux ni pour personne. L'Espagne, le Portugal, la Sicile peut-être, sont là comme de grosses pierres suspendues sur l'Europe. Le monde est dans un triste état. On se mange partout les uns les autres et le choléra est un superbe accompagnement à ces querelles.

J'ignore à quoi vous passez votre temps. Je

vous ai pourtant recommandé bien des livres et entre autres la vie de W. Scott par M. Lockhart. Je suis sûr que vous n'en avez pas lu une ligne. Si vous étiez un peu *lecturier*, je vous dirais de comparer cette vie de W. Scott avec celle de lord Byron par Th. Moore ; il n'y a pas de contraste plus singulier. C'est la vie commune avec tout ce qu'elle a de sensé, de durable, de profond, et la vie exceptionnelle avec ses secousses, ses erreurs, ses colères, ses vides et ses catastrophes. Une belle rivière large, profonde et d'un cours régulier, et une grande cascade qui gronde et se perd en poussière brillante. La singularité, qui n'est pas trop singulière, c'est que Byron avait une affection très-vive pour W. Scott et que dans ses lettres, où il déchire tout le monde par fantaisie et pour passer le temps, il ne se rencontre jamais que des paroles bienveillantes et d'admiration pour W. Scott. Si vous lisiez, vous auriez vu une vie de madame de Krudner par M. Sainte-Beuve. J'ai pensé que si madame de Krudner fût venue quelques années plus tard, elle vous eût inévitablement converti à son mysticisme. N'allez pas vous fâcher. L'empereur Alexandre la consultait sur les destinées de l'Europe quand il en était à peu près l'arbitre et toute l'armée russe s'inclinait devant elle quand elle passait dans les

rangs pressés de l'armée de Crimée, du Caucase, et de ceux qui avoisinent la muraille de la Chine, et de ceux qui habitent vers les mers du Nord. Pour mon compte, ce que j'en ai vu dans M. de Sainte-Beuve me la fait peu admirer. C'est la doctrine de M. de Saint-Martin dans un nuage. C'est trop pour mes trop faibles yeux, mais vous avez l'*acumen ingenii* pour percer ces obscurités.

XXXVII.

AU MÊME.

Broglie, 13 novembre 1837.

Venez donc, monsieur. Vous vous faites bien attendre. Doutez-vous que la diligence ne vous porte en quatorze heures aux murs de Bernay? Arrivé à ce Bernay, vous demandez poliment un cabriolet au maître de poste, et vous arrivez triomphalement en trois quarts d'heure aux portes du château, à travers une belle forêt. Je vous avertis qu'il n'y a plus guère de feuilles à cette forêt. Je vous le dis pour vous éviter un désappointement, car un esprit romanesque ne pense pas toujours que les feuilles tombent en novembre.

Venez, vous dis-je. La campagne est bien un

peu triste à présent, mais d'une tristesse fort sereine.

> The gloom and coolness of declining day.

A propos de poëte, M. de Lamartine est donc nommé trois fois? C'est fort joli pour un siècle de prose. Le barde a sûrement repris à la vie depuis le découragement de ses premières méditations. Où est le temps où il nous disait :

> Je reste sur la terre ainsi qu'une ombre errante ;
> Le soleil des vivants n'éclaire pas les morts.

Pour une ombre errante, ce n'est pas si mal avisé que de se faire nommer par trois colléges électoraux. Il y a bien des vivants qui se contenteraient à moins. M. Delessert n'en demandait pas tant. Il paraît que M. Arago doit faire des miracles d'hydraulique. Il a promis de l'eau en abondance au 2^{me} arrondissement. Là-dessus, les électeurs ont pris feu, et M. Delessert a été noyé. Après tout, il n'y a pas là de quoi rire. Si j'avais l'honneur d'être électeur, j'aurais renvoyé M. Arago au calcul infinitésimal, sûr que pendant qu'il observerait les comètes, il ne dirait rien de mal. Quant à M. Michel de Bourges, j'ai lu dans les *Lettres d'un voyageur* de madame Sand, qu'il était un grand homme. Je suis bien

impatient de lui en voir donner des preuves à la tribune aux harangues. Niort, comme vous voyez, se connaît mieux en grands hommes que votre misérable ville de Reims qui n'a eu que quinze voix pour un grand homme. Je reviens à la Chambre, ces 459 députés me trottent par la tête. Que vont-ils dire et faire ? En voilà 135 nouveaux ou à peu près. Il va falloir que les ministres leur donnent un petit concert en arrivant. Parmi les ministres, les uns joueront de la flûte, les autres du tambour et de la trompette.

Savez-vous quelque chose de Constantine ? On raconte alternativement que le choléra y fait des ravages et qu'on y danse avec les demoiselles blanches et noires du harem. Peut-être que les deux sont vrais. Le dernier rapport du général Vallée sur les opérations du siége est d'une clarté et d'une simplicité qu'on a raison de louer. C'est un beau déploiement de la force et du sang-froid que cette opération. C'est la sagesse et la hardiesse qui marchent ensemble.

XXXVIII.

A M. A. DE BROGLIE.

Broglie, le 16 novembre 1838. — 16 froidéal.

Cher ami, on ne te voit pas, tu n'écris même pas beaucoup, mais il est vrai que tu as mieux à faire en ce moment. Quelle place as-tu? Il ne serait pas bien étonnant que cette place fût un peu moins bonne que les dernières fois, et assurément elle n'est pas meilleure.

Et monté sur le faîte, il s'expose à descendre.

N'as-tu pas envie de savoir comment est Broglie à présent? Je suis bien forcé d'avouer que

Le soleil brille à l'horizon,
Comme si Walter le Cornette
N'avait pas quitté la maison.

On pense pourtant et on parle avec regret de Walter le Cornette. Quant aux changements matériels faits ici, c'est d'abord un grand auvent, au-dessus de la porte d'entrée, lequel a assez bon air; puis un poêle géant dans la première antichambre, qui dévore un bois tout entier par jour et qui échauffe assez bien les corridors;

puis les allées autour de la pelouse, élargies de moitié ; tous les arbres qui étaient sur la pelouse abattus, et au lieu de corbeilles de fleurs devant la maison, des plates-bandes étroites avec de beaux rosiers en ligne, *tomme des soldats,* à ce que dit Paul. Voilà tout. La nouvelle entrée à côté du potager n'est encore qu'en projet, et tant qu'elle n'est qu'en projet, cela ne fait pas le moindre dégât. Ce qu'on fait ici? Mais on travaille, monsieur. Ne croiriez-vous pas qu'il n'y a que vous qui travailliez? On se promène après déjeuner, lentement, lentement, autour de la pelouse. Paul suit, *haud passibus æquis*, et il dit toutes les cinq minutes, *je suis bien fatidié*, afin d'être porté, le paresseux. Le soir on ne se promène guère. On cause et on lit régulièrement, à mon grand désespoir, je veux dire à ma grande résignation. M. Ch. d'Eclepens est arrivé ces jours-ci d'Angleterre. Il a passé treize mois en Écosse, en Angleterre, en Irlande. Il a visité tous les lieux décrits par Walter Scott, sauf les îles Shetland. On lui avait dit, sur son projet d'aller dans les Shetland, il y a un mois, que rien n'était plus facile, mais qu'il n'en pourrait revenir qu'au printemps prochain. Il a pensé que Magnus Troïl ne valait pas ces six mois d'exil dans le brouillard et la neige. Il a vu O'Connel et a

logé dans sa maison cinq ou six jours. Cette maison est d'ailleurs ouverte à tous les voyageurs, sans distinction d'opinions, fussent-ils même torys ou pairs d'Angleterre. Il s'y trouve une belle chambre à sept lits où l'on met, suivant l'occurrence, une quinzaine de voyageurs. M. Ch. d'Eclepens restera encore ici quelques jours, pour aller ensuite à Paris, et de là en Suisse. Il n'a rien des défauts de la jeunesse actuelle. Il est poli, simple, point arrogant, ne faisant point étalage de ce qu'il sait, de ce qu'il a vu, ni de ce qu'il a fait. Il a beaucoup de bonne grâce et de bonne nature. Adieu, Walter le Cornette.

XXXIX.

AU MÊME.

Broglie, 4 décembre 1837.

Il y a bien longtemps, cher enfant, que je n'ai causé avec toi. Je me suis noyé dans les eaux de cette grande bibliothèque, et j'ai par-dessus la tête vingt pieds de livres que je voudrais finir avant de partir. Je sais bien pourtant que cette curiosité infinie est un genre de paresse, et peut-être le pire de tous, parce qu'il fait l'effet du travail. Qu'est-ce que tu lis en fait de prose fran-

çaise? M. Fox lisait madame de Sévigné avant de faire ses belles harangues sur la traite des noirs et l'armement contre la Russie. Bossuet s'animait à ses oraisons funèbres par la lecture d'Homère. Ici on comprend mieux comment les adieux d'Hector et d'Andromaque pouvaient susciter les grandes images de l'oraison de Condé ou d'Henriette d'Angleterre. Pour toi, peut-être relis-tu les oraisons funèbres de Bossuet. Ainsi passe de main en main le flambeau de l'inspiration :

Et quasi cursores vitæ lampada tradunt.

On a ici de grands débats sur l'archevêque de Cologne. Le roi de Prusse a-t-il ou non le droit d'agir ainsi avec le voisin de M. Schlégel? C'est une question débattue depuis trois jours au moins. J'ai un avis là-dessus, mais ne voulant pas me compromettre, je ne voterai que quand je saurai ta façon de penser sur ce sujet. Dis-moi bien vite, avant le moment du départ, les livres que tu désires que l'on enlève à cette grande bibliothèque de Broglie. Je procéderai à l'enlèvement, après autorisation préalable. Je vais achever un volume du Dr Chalmers, qui m'a fort intéressé : *Sketches of moral and mental philosophy*. C'est un

ouvrage de pure psychologie, que je te recommande l'année prochaine. Il y a beaucoup d'élévation et de finesse à la fois; on dirait que, comme les aigles, l'auteur voit de très-haut les plus petits objets avec une parfaite clarté. Un aigle voit du sommet de la montagne un lapin qui trotte dans l'herbe de la plaine. Ainsi fait le Dr Chalmers. J'aime beaucoup ce grand et magnifique cadre à un tableau où les traits sont si fins et si déliés. Je t'ai dit quelquefois que quand M. Ramond est arrivé au sommet du Mont-Perdu, il a trouvé un vaste amphithéâtre de rochers, et dans cette enceinte pas un être vivant, excepté un pauvre petit papillon que le vent avait porté malgré lui à ces hauteurs. On dirait que le Dr Chalmers suit l'âme de l'homme au milieu de l'immensité, comme M. Ramond suivait de l'œil ce papillon égaré. Me voilà bien haut. Je descends du Mont-Perdu en te souhaitant bien le bonsoir.

XL.

A M. RAULIN.

Broglie, 19 mai 1838.

Mon cher ami, je suis bien affligé de vous sa-

voir ce chagrin. Je ne pouvais pas croire M. de Talleyrand si proche de sa fin, malgré le rapport des journaux. Cette énergie d'esprit et de volonté semblait promettre encore des années de vie. J'ai peur que toutes ces tristes circonstances dont vous venez d'être témoin vous aient mis bien du noir dans l'âme. Vous feriez bien de quitter Paris et de venir ici passer quelques jours, comme on vous en a pressé, même avant d'aller à Reims. Comme l'ombre s'étend vite sur tout! Voilà la dernière grande figure de l'Empire qui emporte avec soi les dernières traces vivantes de ce grand drame. Il n'y a plus de révolution et d'empire que dans l'histoire. Il n'y a plus personne qui ait connu Mirabeau, vu familièrement Bonaparte revenant d'Italie, conseillé l'Empereur et discuté avec lui tous ces plans gigantesques, dont il ne reste plus rien qu'au musée de Versailles. Nous n'avons pas fait grand'chose nous-mêmes, mais nous avons vu tomber des générations bien autrement fortes que nous. Nous avons vu mourir Napoléon et le général La Fayette, et le général Foy, et M. Cuvier, et M. Perier, et M. de Laplace. Il n'y aura bientôt plus de témoins de l'Assemblée constituante, plus personne qui ait entendu la voix de Mirabeau ou le canon d'Arcole. Les acteurs sont par-

tis, et il n'y a plus guère même de spectateurs.

Tout cela est triste, comme tout ce que fait le temps.

Les nouvelles du général Haxo sont, hélas! bien mauvaises. J'ai peur que les premières lettres qui viendront n'annoncent un dénoûment cruel.

Je ne suis pas bien en train de causerie. Je suis bien aise que vous soyez débarrassé de votre article et de vos maux de tête, mon cher ami.

XLI.

A M. GUIZOT.

Broglie, 21 mai 1838.

Monsieur,

Je m'acquitterai de mon mieux de la mission que vous voulez bien me confier. Je tâcherai d'être un pouvoir exécutif résolu et intelligent, quoique nous n'ayons pas, à l'heure qu'il est, de bien excellents modèles sous les yeux.

J'ai un vif désir de voir le Val-Richer. C'est de là que nous sont venues les dernières lettres de François. L'été est encore triste ici; il n'y a point encore de feuilles aux chênes, qui sont le fond

des bois. L'été tarde beaucoup; le malheur veut qu'il n'en soit pas beaucoup plus long pour cela.

Le dix-huitième siècle me semble avoir fait triste figure ces derniers jours. Il est visible qu'avec ce qu'il a de mauvais, il ne sait pas mourir. Il est *infelix operis summâ*... Pendant que M. de Talleyrand meurt, le général Haxo est bien malade. J'en suis très-affligé. C'est un habile et excellent homme. L'officier de l'armée du Rhin, l'âme haute et tranquille, fait un grand contraste avec la pompeuse misère de l'évêque repentant.

J'espère envoyer prochainement à la *Revue française* l'article sur M. Villemain. C'est un charmant et excellent livre que le sien. La critique a là une mobilité heureuse qui la rend un moment supérieure à tout ce qu'elle juge. Elle plane au-dessus de tous ces sommets; elle plonge dans les vallées; elle comprend, elle explique tous les sons qui sortent de tous les points du monde intellectuel. A ce degré de vivacité, l'intelligence qui comprend est, par instants, au-dessus de l'intelligence qui crée.

M. de Lamartine m'a l'air de se préparer bien des rétractations pour le jour de sa mort. La chute de son ange est déplorable. Cet ange tombe dans le vide. Cette imagination de M. de

Lamartine est une imagination de géant, grossière, monotone et puérile. Il prend la grosseur pour la grandeur. C'est aussi un peu l'erreur du temps.

XLII.

A M. RAULIN.

Broglie, le 12 juin 1838.

Il est vrai, mon cher ami, qu'avec un peu de mauvaise volonté vous pourriez vous plaindre de moi. Vous m'avez beaucoup écrit, et de charmantes et de longues lettres. Je n'ai répondu à cela que par quelques mots assez maussades; mais on a ses raisons pour être maussade. J'ai depuis mon séjour ici des attaques régulières d'une migraine qui me rend incapable d'écrire à des gens d'esprit. La température est un peu moins froide aujourd'hui et moi un peu moins grognon. Je profite de ce rayon de belle humeur pour vous dire un petit bonjour.

Comment avez-vous vécu dans cette ville de Reims et dans votre maison, ombragée de vigne du Japon? Quand huit heures et demie sonnent, et que toute la ville repose, et que les oiseaux sont nichés derrière les statues qui sont en haut de

votre cathédrale, vous lisez dans saint Cyprien, et cela dans la traduction de l'évêque de Maroc? Est-ce qu'il ne traduit pas à la façon de Barbarie? J'augure, sans en rien affirmer, que ce traducteur est *in partibus infidelium*. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde. Il a l'air d'un parfait honnête homme, mais d'un méchant traducteur. De saint Cyprien, je n'en ai jamais rien lu. Faites-moi donc un rapport sur cet évêque.

J'ai grande envie de causer avec vous et de vous revoir. Dans ce moment je ne suis pas très-brillant, j'attends un peu que les esprits me reviennent. En attendant, je relis Swift. Vous n'aimez pas assez cette littérature de la reine Anne. C'est un siècle de Louis XIV, un peu plus hardi et plus vif. J'ai voulu rentrer dans mes études philosophiques, mais mes pauvres ailes philosophiques sont toutes faibles. L'air ne me porte plus dans ces champs de l'abstraction.

Écrivez-moi et je vous répondrai tant bien que mal, avec ou sans idiotisme. Que dites-vous des sévérités du jury pour mademoiselle Laure Grouvelle? Le nom de Grouvelle ne se rattachait pour moi qu'à l'édition de madame de Sévigné, ce qui fait que mademoiselle Laure me rappelle madame de Sévigné. Il paraît pourtant qu'elle a

des idées beaucoup plus absolues que mademoiselle de Rabutin. Quant à Huber, il n'a pas son pareil dans les correspondances de madame de Sévigné. M. Favre et M. Arago sont fort loin aussi de l'urbanité du siècle de Louis XIV. Le temps est peu civil. Nous n'avons plus qu'un bien petit nombre d'hommes qui rappellent l'exquise élégance d'une autre société, M. Dupin aîné, par exemple. Vous faites bien de lire saint Cyprien. Je le mets, sans le connaître, fort au-dessus de l'auteur des *Mémoires du Diable* et de l'*Histoire des deux Cadavres,* quoique cet auteur ait une grande renommée aujourd'hui.

Pour moi, je lis Homère, sans le comparer toutefois à Alexandre Dumas, auteur du *Capitaine Paul*, inséré dans le feuilleton du *Siècle.*

XLIII.

AU MÊME.

Broglie, 24 juin 1838.

C'est beau à moi de vous écrire. Après un temps abominable, voici deux jours d'un éclat et d'une limpidité charmante. Il est vrai qu'il fait bien chaud pour se promener et que, par ce soleil, on ne mettrait pas un chien dehors, surtout Bob, avec son poil de Terre-Neuve. Vous

revoilà dans ce Paris? Plus de vins de Champagne, plus de lectures de saint Cyprien à l'ombre de la grande cathédrale. Vous ne dites plus, après un long dîner : « Maintenant, allons souper, » ainsi que cela se pratique dans les plus beaux cantons de la Suisse, à la vue des grandes Alpes. Quelle fantaisie vous a donc pris de lire les Tusculanes dans d'Olivet? Est-ce que vous ne pourriez pas bien, paresseux, lire les Tusculanes dans le texte? Tous les lieux communs, c'est-à-dire tous les grands sentiments de l'humanité sont admirablement traités dans ce livre. L'exposition des doctrines philosophiques des diverses écoles de l'antiquité y est très-confuse, mais peut-être pas plus confuse que les doctrines elles-mêmes. Le besoin de la clarté est très-récent, et il faut ajouter qu'on a trouvé le moyen d'être clair en étriquant la question. C'est pourquoi les systèmes philosophiques du dernier siècle sont si simples, et tout d'une venue comme la jambe d'un chien. Quoi qu'il en soit, lisez Cicéron dans sa langue, à moins qu'il ne soit traduit par M. Villemain. Lisez donc ses deux derniers volumes ; laissez là Saint-Martin et tous les martinistes et tous les illuminés pour un moment. Lisez sa leçon sur Buffon ; c'est de la belle et grande critique.

A propos de lecture, il m'est tombé l'autre jour sous la main le dernier volume de Richardson en anglais. Je fais amende honorable à ce vieux libraire de Richardson; tout ce dénoûment est bien beau et très-pathétique. Les traducteurs (voyez comme il est dangereux de s'en rapporter à un traducteur!) ont pris avec la pauvre Clarisse les plus étranges libertés. Le colonel Morden aurait dû leur passer son épée au travers du corps, comme il a fait à Lovelace. Ils ont retranché tout le pathétique, sous prétexte que ce n'est pas dans le goût français; mais il n'est pas dans le goût français d'être plat et ennuyeux. *Athalie* va donc être attaquée par un de nos plus illustres écrivains. Je n'ai pas lu ces sorties si décentes dont vous me parlez. Joad n'aurait pas voulu laisser balayer les cours du temple de Jérusalem par les plus beaux esprits de nos jours, et il est vrai que les cours n'eussent pas été proprement tenues. Est-il vrai que M. de Lamartine soit allé se cacher en Bourgogne de honte de sa *Chute d'un ange?* Je n'en crois rien; on se cache très-peu aujourd'hui. Sa Lackmi est une grande effrontée, et ses géants de bien grands idiots. L'auteur mériterait d'aller passer une quinzaine dans cette cité des géants, et de servir de siége ou de table à ces grands drôles qui ne s'asseyent

que sur le dos des hommes, et ne mettent le couvert que sur des têtes d'hommes aussi. C'est leur fantaisie. Cela va comme des cheveux *sous* la soupe, mais il n'importe.

Quand allez-vous à Valençay? Vous ne précisez jamais rien. Vous ressemblez à la philosophie ancienne. Quand venez-vous en Normandie? Mettez donc les points sur les i. Si vous n'allez ni à Milan ni à Londres, vous êtes bien peu à la mode. Ne plaignez-vous pas cette pauvre reine Victoria de tous les exercices si compliqués qu'elle va être obligée de faire dans l'église de Westminster? La pauvre fille, avec cette lourde couronne de Henri VIII et des gros Hanovriens sur ses cheveux blonds! Toute cette cérémonie doit vous plaire, car elle est supérieurement gothique. C'est la chaîne des temps, sans aucune solution de continuité. En France, la chaîne des temps est un petit ruban tricolore de six pouces de longueur. Je conviens que c'est un peu court.

Bonjour, mon cher ami.

XLIV.

A M. A. DE BROGLIE.

28 juin 1838.

Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre dans les dix jours convenus. On ne peut pas être plus exact, c'est-à-dire encore plus aimable, car je tiens l'exactitude pour la moitié et plus de l'amabilité. M. et madame Du Parquet et mademoiselle de Pomaret sont arrivés avant-hier, par une belle pluie battante, vers huit heures du matin. Cette pluie, d'ailleurs, les avait accompagnés toute la nuit, mais ils étaient dans une bonne diligence, huit ou dix dans l'arrière-rotonde, par un temps chaud, les glaces fermées pour éviter la pluie, René couché en travers, attendu que les places verticales étaient occupées, et surtout par un monsieur nommé *Massif* qui, au départ, était venu, lui dixième, à l'appel des voyageurs. Il paraît que cette entrée de M. *Massif* avait été fort solennelle ; l'orage grondait déjà, il faisait sombre, les voyageurs respiraient difficilement, serrés les uns contre les autres. A ce mot *Massif*, entendu du dehors, on ouït un profond gémissement dans l'arrière-rotonde, et puis un horrible silence. Ce

fut comme un *vox faucibus hæsit* universel. Quoi qu'il en soit, les pauvres voyageurs sont arrivés en bon état à Broglie, probablement parce qu'ils étaient supérieurement emballés. Ils sont, à l'heure qu'il est, aussi aimables et aussi dégourdis que s'ils avaient voyagé bien à l'aise dans une calèche ouverte par un jour de printemps.

Nous avions fait, M. d'Haussonville et moi, le complot d'accueillir mademoiselle Pomaret par une suite de lieux communs débités d'un air tranquille et consciencieux, à l'effet de voir si elle s'apercevrait que nous avions baissé d'intelligence. Nous lui avons dit que l'imagination était la folle du logis; que les maximes de la Rochefoucault étaient désolantes; que Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois; que Delille n'avait vu la nature que dans les décorations de l'Opéra; que *la Henriade* n'était pas un poëme épique; qu'il n'y avait en France qu'un poëme, *le Télémaque*. — Mais elle s'en est supérieurement tirée et nous a répondu franchement que les prédicateurs devaient prêcher la morale et point le dogme; que l'esclavage avilissait l'homme jusqu'à s'en faire aimer; que Louis XIV devait plus aux grands génies de son temps que Racine et Pascal ne devaient à Louis XIV, et que, d'ailleurs, Bonaparte était fils de la liberté et qu'il avait tué sa mère.

Voilà des provisions pour le concours.
Bonjour, bonjour.

XLV.

AU MÊME.

Broglie, 4 août 1838.

Ah! que n'étais-tu ici hier, d'abord parce que cela m'aurait fait plaisir, ensuite, parce qu'on a lu quelques fables de la Fontaine, avec quelle admiration, quelle énergie de sentiments classiques; je ne saurais te le faire comprendre. Il fallait voir chacun suivre d'un œil mouillé de larmes la couvée d'alouettes qui s'envole quand on va couper les seigles, le rat qui dort au milieu de son fromage de Hollande, le pigeon qui revient traînant l'aile. M. Victor Hugo eût été mal venu à se présenter ce soir-là dans le salon. M. d'Haussonville lui eût fait un mauvais parti. Il aurait eu beau chanter : *C'est le grelot d'un nain...* ou bien : *Lys courbé sur la plage*, ou même : *Par mon âme de corbeau*, je crois que toute cette fanatique assemblée l'eût outrageusement sifflé.

Dimanche, 5 *août.* — Je veux pourtant finir cette lettre aujourd'hui. Madame Guizot, madame de Meulan, mademoiselle Chabaud et les

trois enfants sont arrivés hier vers quatre heures. Le chien du pauvre François est aussi du voyage. J'espère que Bob se montrera hospitalier. Tu vas encore trouver ici quelques changements architectu — architectu — je ne sais pas comment dire. Toujours est-il que le petit pavillon au-dessus de la serre est à peu près fini, mais, à mon grand regret, on a abattu le bel arbre qui était devant la maison du jardinier, un peu en arrière de la serre. Il est tombé à grands renforts de cordes et après deux ou trois cents coups de hache. M. d'Haussonville et moi, nous avons assisté à cette chute comme des badauds poétiques. Après avoir longtemps balancé sous l'effort des barbares, le bel orme s'est étendu tout de son long sur la pente qui mène au potager. Pendant une demi-heure qu'on le frappait de la hache, il n'y avait pas une de ses feuilles en mouvement et il gardait une tranquillité parfaite, comme s'il était occupé d'autres pensées. J'ai revu ce matin tout ce grand débris. Les nids qui étaient bercés à cent pieds de hauteur, que dis-je ? à cinquante pieds de hauteur, traînent dans la poussière. Voilà un beau sujet de vers latins.

Je viens, par grand hasard, de relire la lettre de Fénelon à l'Académie française. Il s'y trouve assurément un sentiment vif de la vraie littéra-

ture, de la véritable beauté poétique, mais il est singulier de voir un esprit si raisonnable, si mesuré, professer tranquillement les plus effroyables innovations. Pour la langue, empruntez de toutes mains, prenez des mots anglais, même allemands, italiens, portugais, si vous en avez besoin. Donnez-y seulement une désinence française. Les mots sont des mots, il importe peu d'où ils viennent. Pour la poésie, ne tenez guère à la rime. Prenez à cet égard toutes les facilités que vous voudrez, etc. On voit bien que dans la tranquillité de son palais archiépiscopal, Fénelon ne se doutait pas de tout le vacarme que feraient de pareilles nouveautés dans le monde intellectuel. Rien n'est plus téméraire qu'un esprit qui n'a pas été au feu, qui n'a pas vu le danger. Il y a là plus d'un Balzac, plus d'un Fouinet, plus d'un Soulié, plus d'un Janin, dans cette poétique de Fénelon.

T'a-t-on parlé de la visite du Dr Chalmers ici ? Je suis charmé de l'avoir vu. En lisant ses livres, je vois toujours à présent un geste de dialecticien qui enfonce son raisonnement d'un bras robuste. J'entends cet accent rude, tout plein de conviction et animé d'un enthousiasme contenu. C'est certainement un grand esprit et il a la physionomie d'un excellent homme.

Il me semble que je suis bien en arrière avec toi de toutes les nouvelles d'ici. J'entends par là surtout les idées qui passent. On se querelle comme de coutume sur l'absolu et le relatif, et l'on se jette des types et des architypes à la tête. Je viens de finir M. Villemain, dont le livre me semble le type de la belle et grande critique. Il me faut le copier. Je te quitte pour aller me promener un peu dans les forêts d'Amérique avec mon ami Audubon. J'ai grand mal à la tête; cet air des bois me fera du bien. Je voudrais bien remplacer Buffon par Audubon. Buffon n'est pas digne de charger le fusil d'Audubon. Bernardin de Saint-Pierre méritait peut-être de porter sa carnassière quand il va à la chasse. Ah! pourquoi un esprit comme M. Villemain se laisse-t-il aller à l'admiration de ce rhéteur qui se croit naturel parce qu'il perche sur des cèdres du Liban en habit d'académicien. — Toutefois, sauf le principal personnage, la leçon sur Buffon est charmante.

Tu n'es pas bête non plus.

XLVI.

AU MÊME.

Broglie, 20 août 1838.

Cette lettre t'arrivera mardi, mon cher ami.— Ce n'est qu'hier que l'on distribue les prix du concours. Permets-moi de t'annoncer que tu as:

Le premier prix d'histoire,

Le premier prix de vers latins.

Te dire comment je le sais, je n'en ferai rien. M. le ministre me ferait poursuivre comme complice de révélation en matière de secrets d'État.

Sérieusement, permets-moi de glisser cette lettre de félicitations entre tes mains à travers tous les lauriers qui te couvrent,

Et ces lauriers encor témoins de la victoire.

Dis-moi comment était cette nouvelle pompe du concours sous les voûtes du Panthéon :

De cette nuit, Phémie, as-tu vu la splendeur?

Cette pourpre, cet or, que rehaussait la gloire du ministre? Est-il vrai que tous les premiers accessits seront admis pendant un mois

au moins à assister aux délibérations du Conseil des ministres, pour se former au grand art de la politique?

T'a-t-on dit nos lectures de *Wallenstein?* On a été ici fort peu juste pour Schiller. — Ta mère a seule protesté contre l'injustice de ces jugements. On dit que cela n'est pas vivant et on croit prononcer par là un arrêt de mort contre une tragédie. Il n'y a rien de moins vivant que la tragédie ancienne, et la tragédie ancienne est fort belle. Croyez-vous que si vous invitiez Antigone à dîner, elle fût capable d'aller sur ses pieds du salon à la salle à manger, quand même M. Boissonade et M. Schlegel lui donneraient le bras pour la soutenir? Point du tout. On s'imagine que tout est dit contre un être créé par l'art quand on prononce qu'il ne serait pas capable de boire une demi-bouteille de vin de Bordeaux et de faire trois lieues à pied tous les jours. L'art vole et ne mange pas et ne marche pas. Où est le mal? C'est cette fausse théorie des êtres vivants qui nous a valu toutes les abominations de nos jours. J'aime incomparablement mieux que vous soyez de ce marbre blanc, immobile, éthéré, qu'on appelle l'Apollon, que si vous étiez capable de manger six livres de pain et un dindon rôti et de sauter un fossé de quinze pieds. Il y a du

dindon rôti au fond des principes nouveaux de l'esthétique de nos jours.

Voilà une lettre un peu folle, mais je suis bien content de tes prix du concours. Bonjour.

XLVII.

A M. GUIZOT.

Paris, 20 octobre 1838.

Monsieur,

M. de Broglie est bien comme santé. J'ai tardé un peu à vous donner de ses nouvelles parce que j'ai su qu'il vous écrivait de son côté. Il fait effort pour se promener exactement. Il s'en va vers midi faire le tour des grandes allées désertes du Champ-de-Mars. Il a repris un peu la faculté de dormir ; mais nous ne reprenons guère à la vie et il n'y a guère de raisons de le regretter. Quand un tel esprit s'est éteint [1], tout reste terriblement sombre autour de soi. Au fur et à mesure que les jours passent, on voit mieux, on sent davantage ce qui manquera toujours et partout. L'effroi des premiers moments qui suivent la mort n'est pas si dur que cette irrémédiable conviction qui s'établit peu à peu sous

[1] Madame la duchesse de Broglie.

toutes les formes que tout est bien fini, que personne, que rien au monde, qu'aucune force au monde ne peut rien là contre.

Albert est retourné au collége. Il est sous M. Garnier en philosophie. Je relis le livre de M. Garnier pour savoir dans quel sens Albert sera conduit cette année. Ce livre a l'air sensé et d'un esprit très-bien fait ; mais comme il y a beaucoup d'idées même raisonnables en circulation, cela ne dit pas beaucoup pour l'auteur d'en trouver beaucoup dans son ouvrage. Par ce temps-ci, il y a un fonds général d'extravagances toutes faites, de bon sens tout arrangé, d'imagination toute fraîchement peinte où l'on peut penser longtemps, à son choix, sans toucher à son propre fonds ; mais on dit, M. Cousin dit, que M. Garnier est un excellent professeur et un homme d'esprit. Albert prend déjà bien à son enseignement qu'il trouve clair et facile à suivre. Ce genre d'études d'Albert aurait bien intéressé sa mère. Elle voyait avec plaisir venir des idées dont elle pourrait parler avec lui. Toutes ces habitudes des années précédentes reprennent leur cours ; les formes restent les mêmes quand tout le reste s'est envolé. Madame d'Haussonville s'apaise un peu, mais ce pauvre jeune esprit reste sans mouvement, et

le moindre effort pour le ranimer lui cause une impression douloureuse. Elle ne sait que trop tout ce qu'elle a perdu.

Vous avez lu, monsieur, la notice de M. Villemain dans le *Journal général*. Je crois qu'elle aura répondu à votre impression. C'est un reflet doux et triste de ce que nous ne verrons plus.

Adieu, monsieur. Je voudrais vous dire ce qu'on fait et ce qu'on pense à Paris. Je ne le sais pas. Je serai bien content de vous savoir ici bientôt auprès de M. de Broglie.

XLVIII.

A M. RAULIN.

Paris, 2 mars 1829.

Comment vous trouvez-vous de votre repos de Reims et de votre solitude? Vous restez bien longtemps et vous me manquez beaucoup, mon cher ami. En attendant, je lis Burke. — Je le trouvais autrefois déclamateur, mais il ne me produit plus la même impression. C'est une grande imagination dans une forte tête, ce qui n'arrive pas communément. D'ordinaire, l'imagination mine les poutres du bâtiment; chez lui, c'est un beau et grand feu dans une cheminée

bien solidement construite. A peu d'exceptions près, nous restons bien en deçà des Anglais pour la puissance oratoire. J'estime que Fox est au-dessus de P***; M. Pitt, vraiment supérieur à M. de B***; Burke surpasse M. T***. Ce qui nous reste de lord Chatam a une certaine grandeur que je ne retrouve pas dans M. Q***. C'est la même chose dans la polémique des journaux. Swift est plus vif et plus véritablement passionné que M. É. de Girardin. Bonjour, mon cher ami. Êtes-vous raisonnable? Modéré dans vos discours? N'avez-vous point d'accès d'emportement dans la discussion? Ne prenez-vous pas plaisir à exagérer une idée jusqu'à ce qu'elle soit devenue insoutenable? Que lisez-vous? Avez-vous fini d'écrire M. de Rancé? Vous avez oublié de me rappeler M. Jouffroy. Il me semble que vous vouliez peindre cette disposition particulière de l'esprit où le monde apparaît comme un ennemi, la nature comme un piége, la réflexion comme une vaine témérité, la vie comme un mauvais pas qu'il faut franchir les yeux fermés? Cela est bien décrit dans M. Jouffroy, mais vous pouvez bien trouver tout seul la réfutation de cette doctrine.

Bob vous dit bien des amitiés. Il aime votre style et vos ouvrages et il n'est pas le seul.

XLIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Dimanche, 19 mars 1839.

Notre insurrection de dimanche dernier est déjà loin ; elle commence à s'enfoncer dans la nuit des temps. Quoique le coup ait été assez violent, on en a gardé peu de souvenir et le public en parle peu. La cour des Pairs seulement est obligée d'y penser. On a maintenant en prison à peu près trois cents de ces aimables étourdis. Il est vraisemblable que l'instruction durera plusieurs mois ; les plans de M. de Broglie d'ici à trois mois ne seront donc pas changés. Le nouveau ministère marche. Les nouveaux ministres se trouvent bien où ils sont ; plus ils se regardent dans la glace, plus ils se trouvent figure de ministres et on est généralement de leur avis. Le gouvernement a fait quelques nominations à droite et à gauche, et les dernières surtout sont très-bien prises par l'opposition.

Pour la politique extérieure, le ministère anglais reste. M. Peel a voulu renouveler la maison de la Reine, et la Reine s'y étant refusée, lord

Melbourne reste. Les radicaux reviennent et lord Palmerston et lord J. Russel feront, dit-on, place à des radicaux. Une pauvre petite Reine de dix-neuf ans se laissant conduire par la main par cet esprit violent du radicalisme, ce n'est pas un spectacle rassurant. J'aimerais encore mieux lord Wellington pour veiller à la porte de ce gynécée royal. Il ne faut pas laisser les diamants de la couronne au pouvoir des radicaux.

Pour revenir à nos moutons, ils disent tous, à peu près uniformément, qu'il est bien vrai qu'ils ont été pris les armes à la main, mais qu'on leur a mis de force leur fusil à la main, en les menaçant s'ils ne s'en servaient pas. A les entendre, on n'en devrait envoyer aucun aux galères. On dit que ce sont les membres de la section des *bras nus* qui ont donné dimanche dernier. On dit encore que ces sociétés secrètes sont divisées en escouades de sept hommes dont six portent le nom d'un jour de la semaine et le chef le nom de *dimanche* (voilà qui est honorer le sabbat). Quatre escouades font un mois dont le chef se nomme *janvier*, *février*, etc. ; trois mois font une saison dont le chef se nomme *le Printemps*, *l'Été*, etc., etc. Les chefs de saisons seulement sont admis au conseil supérieur. Vous voyez que, pour peu qu'il y ait une vingtaine de printemps

et d'étés qui veillent au bien-être de la société, les choses vont supérieurement.

Adieu, Madame, je vous donne les détails politiques qui pourront peut-être intéresser un moment M. votre père.

L.

A LA MÊME.

Dimanche, 5 mai 1839.

J'ai peur d'écrire plus que vous ne voulez, mais je ne prétends pas à beaucoup de réponses. Une lettre qui ne demande pas de réponse n'est pas à moitié si ennuyeuse qu'elle pourrait l'être autrement. Je m'entête à cette forme de lettres jour par jour, qui vous rend un peu mieux ceux que vous avez laissés ici. Un résumé de huit jours ne ressemble pas à chacun de ces huit jours. C'est même pour cela que l'histoire est souvent fatigante. Notre histoire n'est pas très-riche aujourd'hui. On compte que mercredi on ne sera pas plus avancé qu'aujourd'hui et qu'hier. Je suis allé ce matin chez madame Guizot. En entrant dans la cour, j'ai vu tout de suite combien les temps étaient changés depuis les jours de la coalition. Quatre personnes étaient là qui

causaient familièrement et amicalement : d'abord, et la moitié du corps dans la maison, M. Duchâtel, l'air conciliant ; puis un homme d'une cinquantaine d'années, l'air rude, un peu tanné par le soleil d'Afrique, le chapeau de côté, d'un visage habituellement provocateur ; c'était M. le général Bugeaud ; puis, en y regardant bien, on voyait, à l'ombre de M. Duchâtel, M. Janvier, l'air vif et tranchant comme un bon mot ; puis enfin, et cela a confondu mon innocence, M. Quesnault, qui avait ouvert la discussion de l'adresse par le discours le plus offensant contre les doctrinaires et la coalition. Tous ces lions et ces agneaux bêlaient ensemble dans un parfait accord, et je me suis rappelé : *Tu te promèneras sur l'aspic et le basilic.*

Sortant de là, par le grand soleil qu'il fait, j'ai été savoir comment allait madame d'Haussonville la mère. Je n'ai pas eu à traverser d'avant-postes politiques comme chez M. Guizot. Elle était bien ; lisant un roman dans le salon rouge ; un peu inquiète de savoir si tout ceci pouvait amener une révolution ; sur quoi je l'ai fort rassurée. Ce serait vraiment dommage qu'une révolution vînt la faire sortir de ce beau jardin, de ce beau salon où l'on n'entendait que le chant des oiseaux et le bruit des ailes des pi-

geons qui s'ébattent sur le gazon, de tout ce luxe innocent et bienveillant qui l'entoure, et de ce pauvre repos qui n'est pas bien animé.

Mardi, 7. — M. de Broglie, Albert et moi, nous avons dîné chez madame Eynard, avec M. et madame Anisson et M. Rossi. Madame Eynard est d'une grâce et d'une bonté charmantes. Elle est toute consolée d'avoir une cinquantaine de fenêtres de pauvres maisons qui donnent à plein sur son jardin, en pensant que les ouvriers qui ne peuvent pas aller à la campagne, regardent avec plaisir de leurs chambres les fleurs et les gazons. Ce pourrait être un sentiment affecté, mais on voit que chez elle c'est le vrai fond de l'âme que cette bienveillance. La Providence ne pouvait certainement pas mieux placer quelques millions que dans ses mains.

8 *mai*. — Il n'y a rien de fait ni probablement rien de commencé en fait de ministère. Il n'y a plus même de curiosité sur ce sujet. On est honteux d'en parler, tant on a redit de fois la même chose.

LI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 30 mai 1839.

Pour s'ennuyer, on s'ennuie de votre départ. — Il se passera bien des jours encore avant qu'on revoie votre air distrait et bienveillant. —

Nous traînons tant bien que mal notre pauvre existence, dissertant un peu sur l'Orient et sur la propriété littéraire. M. Lebrun, qui est venu hier soir, est d'une grande vivacité pour cette propriété littéraire. M. Guizot l'a défendue hier jusqu'à onze heures et demie du soir. On dit que madame Racine a survécu cinquante ans à l'auteur d'*Athalie* et, qu'aux termes de la loi actuelle, madame Racine serait morte de faim les vingt dernières années de sa vie. On dit que les nièces de Descartes n'avaient pas de quoi s'acheter des rubans pour aller au bal en Bretagne chez madame de Sévigné. — On dit que le génie est un champ dans lequel il est naturel de recueillir ce que l'on a semé. M. votre père trouve que c'est une propriété comme une autre qu'un manuscrit, et que, dès qu'on le vend sans conditions restrictives, on le vend avec la faculté d'en tirer

des copies à l'infini. On a donc poursuivi la comparaison d'un manuscrit avec un champ, avec un mouton, avec un petit cochon, et on a établ tous les principes de l'économie politique et d droit naturel qui régissent les moutons, les cochons, les manuscrits considérés comme propriété matérielle. Qu'est-ce que vous en pensez Qu'en pense M. votre mari, qui peut avoir u jour comme législateur à s'en occuper? Dites ce législateur futur qu'il manque beaucoup ici Voilà les jours des départs qui approchent. J n'ai plus aucun goût à traverser le Jura, ni à voi cette descente de Saint-Cergues, et puis cepen dant pour moi, c'est plutôt dans ce cadre de montagnes et du lac que partout ailleurs que j vois le passé.

31 *mai.* — Je n'avais pas fini ma lettre hier qu votre mari est arrivé. Ce qu'il est venu faire ici Dieu le sait : je crois qu'*il a fait le coup*, pour parler comme les grands de la terre. Je ne sais pa si quelqu'un ici sait ce qu'il a fait, mais personn ne sait ce qu'il fera. Votre père ne sait s'il partir le 5, le 10, le 15 ou le 20. Votre mari n'a pas l'ai beaucoup plus décidé sur les dates. Il a seulement l'air très-actif. Il monte et descend de cheval, de cabriolet, de diligence; il interroge e n'écoute pas la réponse; il s'écrie parfois : *A*

moment où je me présente à cette tribune, et puis il prend l'air embarrassé. J'augure qu'il y a quelque chose là-dessous.

Adieu, ma chère Louise. Voilà des jours d'été comme ceux de l'année dernière et qui ne sont plus ceux de l'année dernière. Je ne vous ai pas dit que je vous trouvais bien bonne pour moi, mais je le trouve. Mille tendres respects.

LII.

A M. RAULIN.

Coppet, 10 juin 1839.

Mon cher ami, voilà un mois, ou près d'un mois que j'aurais dû vous écrire. J'ai de plus reçu de vous une lettre amicale et spirituelle et de quatre pages, à laquelle il eût fallu répondre, quand bien même je n'eusse pas dû vous donner d'abord des nouvelles du voyage. Mais, que voulez-vous? j'ai perdu jusqu'à la faculté d'écrire dix lignes raisonnables. Quand vous me conseillez de végéter, sachez que je végète suffisamment. Je ne pense point, je n'écris rien et je lis très-peu, sauf un petit traité de métaphysique kantienne que je déchiffre en commun avec Albert. Cette métaphysique m'ennuie. Toute méta-

physique m'ennuie. Il faut que mon intelligence soit profondément atteinte, car je n'ai jamais eu de goût et de capacité que pour la philosophie. Je commence à découvrir que les abstractions sont des abstractions. Les prétendues solutions des sciences philosophiques sont des noms nouveaux donnés aux insurmontables difficultés que se fait l'esprit. Pendant un siècle, plus ou moins, on imagine que ces mots nouveaux cachent un sens satisfaisant, et puis l'on s'aperçoit que l'on est toujours au bord du vide. Ces eaux noires et profondes qui nous cernent de tous côtés n'ont pas baissé d'une ligne depuis que l'œil des premiers hommes les a contemplées avec crainte et avec tristesse. Il est venu des gens qui prenaient gravement plein une écaille d'huître de ces eaux et qui se flattaient d'avoir mis le gouffre à sec. Cela est pitoyable.

Vous avez donc des bruits de guerre et d'émeute et l'on croit donc que la République veut secouer ses chaînes et délivrer ses prisonniers? Ce seraient des efforts inutiles, mais ce parti est bien assez fou pour faire un effort inutile. On fera bien de se tenir en garde de notre côté. Le séjour de Paris, depuis une dizaine années, n'est pas sans danger vraiment, mais une balle de plus ou de moins dans les rues, n'ajoute pas beau-

coup à la terrible fragilité de la vie. Mon pauvre ami Grouchy vient de mourir soudainement à Turin. Je suis consterné de cette mort. Il paraît qu'il y a un point de la vie où le chemin descend tout à coup et s'enfonce dans l'ombre. Il n'y a plus que des tristesses à attendre. Je n'attends guère autre chose. L'esprit s'éteint peu à peu, les forces déclinent et l'aspect de ce monde prend quelque chose de terne et de vacillant.

Je m'aperçois bien que je vous ennuie, mon pauvre Raulin. Vous voyez que quand vous me conseillez de végéter, c'est inutile; même pour végéter il faut quelque énergie. Je me sens fort au-dessous du moindre arbrisseau. Bob est de beaucoup mon supérieur de toutes les manières, mais c'est pourtant la seule société qui me convienne. La pauvre bête n'est point exigeante et pourvu que je lui donne de temps en temps un petit coup d'amitié sur la tête, il me tient pour suffisamment animé et spirituel. Vous autres hommes, vous exigez toujours davantage, même les meilleurs et les plus indulgents d'entre vous.

Demain, je vous écrirai peut-être quelque chose de moins sombre. Je vois que, dans ces montagnes qui sont devant moi, il se fait de temps en temps de petites éclaircies à travers la

pluie. Mais je n'ai pas de raison pour me comparer à une montagne. Bonjour.

LIII.

AU MÊME.

Dimanche, 29 juillet 1839.

Pendant que je vous écris au milieu du grand calme des grandes montagnes, vous êtes dans toute l'exaltation des souvenirs de Juillet; vous avez les pompes du carré de Marigny, l'enthousiasme des revues, et le soir, s'il fait beau, le feu d'artifice. Les joies de la liberté sont plus vives que le spectacle sévère de la nature. Du caractère dont vous êtes et avec les opinions que je vous connais, vous devez être aujourd'hui dans l'ivresse, mais, quand ma lettre arrivera, vous serez un peu refroidi ; les grands souvenirs qui vous agitent à présent auront fait place aux préoccupations ordinaires de la vie. Je crois vous entendre d'ici chantant la *Marseillaise* avec les gardes nationaux de votre compagnie, dansant en rond avec eux dans une sorte d'enivrement guerrier, mêlant les cris de vive le Roi à ceux de vive la liberté. Ne vous fatiguez pas trop et rentrez de bonne heure, car l'air du soir, même

dans les pays libres, donne des rhumatismes. Quelle différence de vie à cent lieues seulement de distance! Quand le jour tombera, je verrai, au milieu d'un grand silence, les Alpes noyées dans la pourpre et l'opale que le soleil jette sur leurs sommets avant de disparaître. Vous, vous allez vous acheminer à travers les illuminations du gaz, entre un million d'hommes libres qui vont presque tous se coucher, joignant votre forte voix à la forte voix de la grande cité, et disant: *Peuple français, peuple de braves;* pensant aux magnificences de la revue et à cette pompe royale et populaire: puis, un peu fatigué, mais le cœur content, vous vous direz, en vous mettant au lit, après avoir suivi tout le jour le char de la liberté :

Quam juga dimeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens, abeunte curru.

Voici ce que je suis chargé de vous dire : Si vous pouvez disposer de quinze jours entre le 1er août et le 15 septembre et que vous vouliez bien passer les quinze jours entre les Alpes et le Jura, en vue du Mont Blanc et aux bords du Rhône, il n'y a point d'endroits où vous ayez chance d'être reçu avec plus d'empressement et de plaisir et

pluie. Mais je n'ai pas de raison
parer à une montagne. Bonjo

LII

Pendant que j
calme des grar
toute l'exaltat
avez les por
siasme de
d'artifice,
que le
tère d
vous
l'i
s

douceur char-
gions couronnées de
e saurait arriver, où les ailes
auraient le porter. Cette face des
at bien le visage de la plupart de vos
ues. Notez que ce n'est pas moi qui vous
tout cela, sauf ce qui regarde la comparaison
entre les Alpes et le Conseil d'État, dont je suis
responsable.

Sachez que M. de Sismondi pense le plus grand bien de l'*Histoire de Louis XIII* de M. Bazin. Il a tout à fait voix au chapitre sur ces questions. Où en est la *Revue française?* Elle était un peu triste et fort raisonnable. Le monde n'aime pas cela.

Il lui faut les petites orgies de G**, afin d'avoir le plaisir de se scandaliser en lisant. C'est un grand bien de se scandaliser pour beaucoup de gens. La vue du mal ne leur déplaît pas et pour peu qu'ils se choquent de certains passages, ils se croient vertueux, et par là on satisfait *au besoin généralement senti*, à savoir, de jouir et de s'indigner de ce qui n'est pas bien.

Tout cela est bel et bon, mais je vous avertis que vous me trouverez peu en train et aussi peu animé que la *Revue Française*. Tout exercice me fatigue horriblement et toutes choses m'ennuient. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Demandez un congé, un passeport et une place à la diligence. La malle-poste va un train du diable jusqu'à Dôle, et un petit char de montagnes prend des lettres et des voyageurs à Dôle pour porter tout cela pêle-mêle, avec des secousses terribles jusqu'à Genève. On voyage vite par ce procédé : on est ici, on est *rendu* ici en quarante-huit heures, mais si vous n'avez jamais couru au trot dans un fourgon non-suspendu en compagnie avec des boulets de canon, ne faites pas cette entreprise ; vous arriveriez en morceaux, et quoique les morceaux soient bons, il vaut mieux faire aller le tout ensemble. La route est affreuse jusqu'aux montagnes, je vous en avertis. Cette

Bourgogne est horrible, plate, désséchée, monotone, sale. Les bosquets de Montbar où le grand Buffon a dessiné avec tant de grâces le buffle et le rhinocéros, ont l'air d'une guinguette mal tenue des environs de Paris; mais, une fois dans le Jura, vous oubliez Buffon, et la nature commence à reprendre sa grandeur naturelle.

Bonjour, mon cher ami. Je vous écris peu et je vous prie de dire à tout le monde que je ne vous écris pas du tout.

LIV.

A M. POIRSON.

6 août 1839.

J'ai peur parfois, mon cher ami, que nous ne vieillissions un peu, à voir comme nous nous dégoûtons de notre temps. Je fais quelquefois effort pour surmonter ma propre impression et voir si tout ce dégoût que j'éprouve ne tient pas à ce que les habitudes de ma pensée sont devenues trop impérieuses avec le temps pour comprendre les habitudes de cet esprit nouveau, si esprit il y a. En y regardant bien, je ne puis pas méconnaître que je m'irrite à bon droit de ce ton vide et déclamatoire, de ces fanfaronnades d'idées

qui ne reculent devant rien, de ce mépris de toute distinction entre le bien et le mal, de tous ces sentiments impossibles qu'on fait semblant d'éprouver, de toutes ces passions contradictoires qu'on suppose dans le même être, de cette langue pédante, forcenée, de ces couleurs et de ces images si vives pour traduire des pensées si froides, de ce manque de mesure, d'harmonie, de bon sens, de convenance en tout genre qui rayonne dans la littérature. Toutes ces accusations sont fondées sur une évidence irrésistible; et si l'on était pendu pour tous ces crimes, bien des écrivains devraient se préparer. Il ne reste qu'une chose : peut-être que dans cette diable de chaudière où les sorcières font leur effroyable brouet, il y a un brin d'herbe qui n'est pas uniquement malfaisant. Un seul point de vue qu'on entrevoit dans ce dédale mérite d'arrêter les yeux : toutes les littératures que nous admirons sont simples et harmonieuses; tous les traits sont distincts, nets et brillants; mais ces littératures sont romanesques en ce sens qu'elles isolent dans une région idéale et lumineuse l'objet qu'elles veulent peindre, et que, dans cette contemplation excessive, elles oublient tous les rapports que cet objet soutient avec ce qui reste en dehors du cadre. Aujourd'hui on paraît pos-

sédé de la rage de montrer que tout agit sur tout; qu'une chaîne continue unit tous les êtres et toutes les choses; on n'écrit pas une ligne où l'on ne tâche d'enfermer l'histoire du monde. Avez-vous jamais vu la mer en colère? Chaque vague sur cette plaine irritée tient sa forme du mouvement de toutes les vagues qui l'environnent, depuis les grèves de Bretagne jusqu'aux glaces du pôle. C'est un effort pour exprimer ce contre-coup de tout sur tout qui fait les grimaces de la littérature d'à présent. De là ces formes tendues, où chaque mot joue un rôle, de là toutes ces couleurs du prisme prodiguées à tout propos, de là cette prétention de chaque phrase à être comme l'écho de tous les bruits du monde. A l'état actuel, tous ces essais malencontreux pour agrandir l'angle sous lequel nous regardons le monde, ont un air profondément absurde. Je crois même qu'il faut être absurde pour ne pas se décourager de ces premiers bouillons d'une pensée confuse; mais il est possible qu'un jour, après l'agitation du chaos à laquelle nous assistons, quand les eaux se seront éclaircies et apaisées, elles deviennent comme un miroir plus vaste où la réalité viendra se réfléchir dans de plus grandes proportions.

Ceci est bien désintéressé de ma part, car je hais cordialement les rudiments de ce nouvel

art ; mais je le dis pour l'acquit de notre conscience. Il faut tâcher d'être juste envers son temps, même quand on ne l'aime pas.

LV.

A M. RAULIN.

Coppet, mercredi, 27 août 1839.

Venez quand vous pourrez ; la tristesse de ces anniversaires ne vous découragera pas et vous la partagez trop pour la craindre. Venez donc. Je serais parti fort affligé de ne vous avoir pas revu avant d'aller errer durant ces trois mois d'hiver.

Je lis le premier volume de ce docteur Strauss, traduit par votre ami M. Littré. Ce livre montre l'état singulier des esprits en Allemagne. C'est la terrible démangeaison d'innover sans fin dans toute sa force. J'ai entendu parler avec assez de légèreté de ce livre. Je le trouve plus redoutable qu'on ne semble le craindre. Cet homme n'a guère la tournure d'esprit d'un séminariste. Il a l'air audacieux encore aujourd'hui où il n'est pas facile de dire des choses hardies. Je ne crois pas l'ouvrage dangereux pour Mgr l'archevêque de Paris, mais pour les esprits un peu exercés, cette

érudition, travaillée par une logique froide, comme l'acier, peut avoir quelque autorité. Pour mon compte, je crois que dans cette voie de la critique et dans l'immensité des conjectures et des explications historiques, on peut dire le oui et le non avec une égale force, mais la négative a toujours quelque attrait de plus, surtout quand elle prend les airs froids et compassés de l'impartialité. Méphistophélès doit conseiller à ses protégés la lecture de cet examen du christianisme. Je pense que la traduction d'Hippocrate sera plus utile au genre humain qui ne sait pas le grec, que la traduction de Strauss à ceux qui ne lisent pas l'allemand —

Voilà donc que le gouvernement a mis un peu de sucre des colonies dans son vin. Il va avoir affaire à toutes les betteraves de France. On refusera, dit-on, l'impôt, et on jettera les betteraves à la tête de l'exacteur. La discorde civile rougira le sol de la France.

J'en reviens à Strauss, qui est un singulier personnage. Vous savez que sur la lecture de cet étrange apologétique du christianisme, les autorités de Zurich avaient jugé à propos de le nommer professeur de théologie de l'endroit. Les gens religieux ont senti les cheveux leur dresser sur la tête à cette nouvelle. Il a fallu re-

noncer à l'enseignement de ce diable de docteur, et comme il est pourtant nommé et bien nommé, on l'a mis à la retraite avant qu'il eût commencé ses fonctions, et il jouit d'une pension à ce titre. *Fruitur Diis iratis.*

Savez-vous qu'il y a cette année à l'exposition de Genève de très-beaux paysages que j'ai admirés l'autre jour en attendant la voiture qui devait me ramener? Il y a là aussi, par ci par là, des imitations des vieilles études avant Raphaël. Je demanderai qu'on vous les conserve, pour vous punir de votre admiration un peu traditionnelle pour cette barbarie affectée. — Pardon, — mais j'ai le goût assez sûr, ne me connaissant pas en peinture.

Adieu, mon cher ami. Vous me trouverez fort peu en train de quoi que ce soit. J'ai fait le compte de mes voies et je ne suis bon à rien et je n'ai de goût à rien. Je n'écris pas et je ne prends plus plaisir à lire. Je vous conjure encore de ne pas dire que je vous écris. Je me conduis indignement avec mes autres amis. Ne leur dites donc pas que je vous écris ; plaignez-vous plutôt de moi. Il est vrai que je suis trop stupide pour écrire à d'autres qu'à vous, et si vous vous fâchez de ce que je vous dis là, vous serez encore plus stupide que moi, et je vous certifie que ce n'est pas peu dire.

LVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, mercredi, 4 septembre 1839.

Il y a des temps infinis que je n'ai reçu de lettres de qui que ce soit. Je remarque qu'il n'y a rien de si facile que de se faire oublier quand on s'y applique un peu..... Vous avez régulièrement des nouvelles de Mathilde; la santé de Mathilde est excellente. M. Vinet l'a regardée avec un air doux et bienveillant et le sourire gigantesque que vous lui connaissez. Il a passé ici samedi, dimanche et lundi. Je suis allé l'entendre prêcher dimanche à l'église de Coppet. Il parle avec une grande douceur et une grande étendue d'esprit, et dans un langage cultivé quoique naturel, qui ne me semble pas tant à mépriser dans un prédicateur. La culture délicate que l'on montre dans le langage est un indice de science à un certain degré, et la science ajoute de l'autorité aux paroles, même quand on parle contre la science humaine. Du reste, lui n'a parlé que de l'amour du prochain, et il a réussi sur moi en ce sens qu'il m'a inspiré beaucoup de goût pour lui. Le soir, il a encore fait une instruction à la

maison, et, dans cette forme d'entretien plus familier, il a une grâce charmante. Le reste du temps, il a causé librement et simplement, avec beaucoup de supériorité. Tous les ministres des environs s'étaient un peu abattus sur le château, pour l'entendre et lui être présentés. Je suis fâché que vous ne l'ayez guère vu. Il vous aurait plu beaucoup. Je suis convaincu que votre mère aurait aimé cette nature d'esprit.

Vous êtes tous partis et je n'ai rien à vous dire pour m'avoir laissé là... Il faut que chacun s'envole à son nid respectif. L'oiseau, qui n'en a guère, se promène les bras croisés devant la maison déserte, tâchant de se réchauffer un peu tout en marchant... Je viens de lire le premier volume du docteur Strauss. Cet étrange théologien n'a pas dû, en effet, inspirer beaucoup de confiance à ceux de Zurich, qu'il venait évangéliser comme professeur de dogmatique. Il a l'air dégagé et tranquille dans son travail de destruction, comme s'il avait longtemps vécu avec Méphistophélès à Kœnigsberg, ou à Nuremberg, ou à Gœttingue. Les généralités du livre sont de nature à entrer dans beaucoup d'esprits et à ravager passablement, quoique, au fond, ces idées ne soient déjà plus neuves en Allemagne, mais ces grandes dissertations précises dans la

forme et vagues au fond, peuvent encore être des nouveautés en France pour quelques années. En France, le dernier érudit qui parle a toujours raison. Je finis par cette sentence, pour remettre ma lettre à Samuel qui me dit qu'il est l'heure. Mille respects.

LVII.

A LA MÊME.

Coppet, 15 septembre 1839.

Il fait une pluie terrible aujourd'hui et les chemins doivent être bien mauvais. Cela fait que vous avez l'air beaucoup plus loin que vous n'êtes. Toutes les tristesses de l'hiver sont à la porte maintenant. Je rentre chez moi à sept heures à travers une grande obscurité, et je n'entends que la pluie qui bat contre mes fenêtres, et je ne vois au dehors que quelques moutons blancs que le vent pousse dans l'ombre sur ces grandes eaux, mais, après tout, je ne hais pas les temps tristes; je les trouve bien en accord avec le fond des choses. On se trouve assez bien dans une chambre mal éclairée à côté d'un petit feu qui va s'éteindre.

Si vous êtes solitaires à Paris, nous ne l'avons

pas été tout à fait autant ici ces derniers jours. M. Rilliet et M. Hess ont passé deux jours ici et sont partis jeudi. M. Hess était fort occupé de Zurich, sa patrie, qui venait d'accomplir son œuvre de violence. Voyez-vous comme les journaux de France sont dans l'embarras devant cette révolution. La souveraineté populaire qui s'insurge en chantant des psaumes et qui renverse les radicaux. C'est faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère que renverser les radicaux au nom de la majorité ; et puis cette couleur religieuse gêne un peu les yeux accoutumés aux lumières du XVIII^e^ siècle, et même pour les Lamennais, il est fâcheux de voir une révolution accomplie de cette manière par de pauvres calvinistes.

Ordonnez à votre mari de m'écrire, et si vous vous apercevez qu'il n'est pas exact, faites-lui de sévères représentations.

LVIII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Florence, le vendredi, 25 octobre 1839.

Vous voyez, mon cher ami, que notre itinéraire a beaucoup changé en route. La faute en

est toujours à ces diables d'inondations. J'écrivais le 16 de Turin à Louise que nous comptions aller sur Milan. Il a bien fallu y renoncer parce que la route, au delà d'Alexandrie, était barrée tout comme la route par Verceil. Vous conviendrez que c'est assez bizarre d'être ainsi poursuivi par l'eau. Le courrier pense que tout ce tracas tient à être parti un *vendredi*. Je ne le crois réellement pas. Aujourd'hui, en entrant dans une église de Florence, il m'a été expliqué qu'il y avait dans la chapelle de la Vierge un tableau que l'on ne découvrait que dans les grandes calamités et que, récemment, à cause de la sécheresse, on l'avait découvert. Le sacristain qui me disait cela ne savait pas qu'il parlait à un malheureux mouillé depuis près d'un mois par suite de ce miracle. Les Florentins auraient bien dû ne pas demander de la pluie sans savoir si elle convenait à tout le monde. Quoi qu'il en soit, nous n'irons pas à Venise, pas à Milan, pas à tous ces lacs dont il s'agissait au commencement de notre pèlerinage. Je vois tous ces changements d'itinéraire sans regret. Venise, peut-être me laissait quelque curiosité, mais l'image de ce qu'on n'a pas vu a bien aussi son mérite. Il me restera donc dans l'esprit une Venise de fantaisie. Nous allons passer ici huit ou dix jours à voir

la galerie, le palais Pitti et le Palazzo Vecchio. Nous revenons de Gênes où nous avons passé trois jours. C'est une charmante ville. Gênes a l'air d'un jour de fête, avec un peu de tristesse pourtant. J'aime deux ou trois jardins d'une tristesse mortelle qui sont en haut de la ville et qui regardent comme en silence tout cet éclat, tout ce bruit et tout ce soleil. Il y a dans Gênes une église de l'Annonciade peinte de haut en bas, qui est d'un effet charmant et qui m'explique toutes les sottises coloriées qu'on a essayées en France dans ces dernières années. J'aime toutes ces prodigalités du luxe et des arts dans un lieu où l'on doit prêcher les doctrines sévères du Christianisme. C'est comme ce vase contenant un parfum de grand prix que la femme de l'Évangile vient briser aux pieds du Christ. J'entends bien l'un des deux systèmes : ou ces pompes du monde apportées là comme un trophée, ou bien le grand silence et la grande obscurité des églises du Nord où l'œil ne sait où s'arrêter et où l'esprit s'abîme dans la pensée du Dieu invisible. Une église gothique et sévère comme celle de Cologne irait fort mal avec les habitants de ces palais rouges, bleus, verts, où l'or et les peintures de Raphaël se réfléchissent dans le marbre poli et les glaces de Venise. Quant à nos

églises où une demi-douzaine de méchants tableaux courent le long des murs les uns après les autres, que l'on badigeonne soigneusement à Pâques ou à la Trinité, cela me semble fort peu sensé, et il faut dire comme le maréchal Lannes : Donnez-moi un lit de velours d'Utrecht ou une botte de paille.

LIX.

A M. RAULIN.

Florence, 3 novembre 1839.

Mon cher ami, ce serait assurément fort mal à moi de quitter Florence sans vous écrire. Il n'est déjà pas bien beau d'avoir été si longtemps sans vous rien dire, mais vous savez que je suis sujet à de petits accès de silence, après lesquels je rentre volontiers dans ma belle exactitude. Je ne sais rien non plus de vous depuis bientôt deux mois. Sans doute que vous avez repris votre collier de misère et que vous avez recommencé à charrier administrativement toutes les grandes affaires soumises à la sagesse du Conseil d'État. Pour nous, nous n'avons pas encore fait beaucoup de chemin, ni vu grand'chose, quoique nous soyons partis depuis près d'un mois. Nous

avons été poursuivis par les grandes eaux qui ont fermé le Simplon et qui nous ont encore tracassés du côté de Turin, après que nous avions passé le mont Cenis. Nous avons dû renoncer à la Lombardie, et nous voilà depuis près de huit jours à Florence. J'ai déjà fait tous vos compliments à Cimabue et au Giotto. Je vous avoue que Raphaël, Andrea del Sarto et Fra Bartholomeo continuent à dominer sur eux dans mon esprit. Du reste, consolez-vous si je ne suis pas de votre avis. J'ai lu dans le dernier ouvrage de M. Quinet, intitulé *De l'Allemagne et de l'Italie*, un chapitre *Florence* qui entre parfaitement dans vos idées. Je trouve beaucoup d'esprit, quoique beaucoup de déclamation, dans cet ouvrage de M. Quinet. Il faudrait dix fois plus de temps que je n'en puis mettre à voir tous ces tableaux et tous ces marbres et tous ces monuments. Peut-être que dans le loisir de la mémoire tout cela s'arrange, et qu'en se souvenant, on retrouve une impression semblable à celle qn'on aurait en regardant longtemps. Les vivants d'autrefois étaient, à coup sûr, plus vivants que nous. L'abondance, la facilité, l'ardeur, la simplicité ou le calcul profond et ignoré de celui-là même qui s'y livre, tout cela est visible dans tout ce qu'ils ont laissé. Le grand fleuve semble s'être desséché, et nos

pauvres petits artistes semblent pêcher de petits poissons dans des mares, là où l'on voguait à pleines voiles sur des eaux profondes.

LX.

AU MÊME.

Pise, jeudi, 7 novembre.

Et voilà que, quoi que j'en aie dit, je ne vous ai rien envoyé de Florence. Pise, où il n'y a rien, l'emporte de beaucoup sur Florence dans mon esprit. Je trouve cet endroit une solitude charmante où l'on vivrait bien volontiers. Le *Campo-Santo* m'a tout à fait gagné le cœur. Je ne sais rien de plus triste et de plus noble. C'est un vrai monument élevé à la mort. Il n'y a pas un détail qui ne soit d'une mélancolie profonde. Toutes les fresques effacées de Giotto sont encore là; les pans d'une robe, un profil de femme, des figures de vieillards, le vent de mer a effacé tout le reste. Ne croyez pourtant pas que le *Campo-Santo* ait l'air d'une ruine. Il est un peu usé par le temps et le soleil et le vent, mais tout entier. Dans ce grand cloître sonore, où il ne manque pas une pierre, on ne serait pas étonné de rencontrer les esprits de ceux qui dorment là, tant

il y a d'harmonie entre le monument et l'idée de la mort. Tout ce fond de la ville de Pise où se trouvaient réunis le baptistère, la tour penchée, la cathédrale, le Campo-Santo, est d'un admirable silence. Il y a cinq ou six chevaux qui paissent dans de vastes gazons qui environnent tous ces monuments. Tout a l'air du passé. Point de ruines, mais une grande tristesse, un grand silence, un grand repos.

LXI.

AU MÊME.

Rome, 17 novembre.

Mon cher ami, je suis honteux de la lenteur de ma lettre. Avec ma déplorable santé, quand j'ai fait quelque course, j'arrive tout exaspéré de fatigue et n'ayant pas la force d'écrire. Cet air et ce soleil me guérissent pourtant de ces maux de tête, qui, vous le savez, tendaient à me rendre imbécile. Je suis désolé de ne rien savoir de vous. Pourquoi vous fâchez-vous, comme vous en avez le droit? *Summum jus*. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit du moins une lettre d'injures, *poste restante* à Rome? Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez ici. Rome est faite pour vous.

C'est pour vous que Saint-Pierre a été bâti. C'est pour vous que de grandes et magnifiques ruines s'étendent à gauche de la voie Appienne jusqu'aux montagnes. C'est pour vous que le soleil à son couchant couvre d'une splendeur si triste tous ces longs murs d'Aurélien qui ferment encore la ville. C'est pour vous que les peintres du XIV^e^ et du XV^e^ siècle ont couvert les voûtes des églises de Vierges et d'Apôtres gigantesques qui prennent un air surnaturel quand le jour s'éteint. Je vous vois descendant dans les catacombes, regardant avec admiration les restes de Saint-Paul hors les Murs, grimpant sur les débris des Thermes de Caracalla, montant en haut du Colisée, cueillant les fleurs qui se balancent au vent sur ces galeries solitaires, puis descendant dans l'arène et prêtant une oreille attendrie au sermon du capucin qui y prêche chaque dimanche, allant écouter les belles voix de femmes qui chantent à l'heure des vêpres dans la Trinité-du-Mont, suivant le Pape dans les églises où il officie, saluant le Vatican, et parfois regardant passer sur la place du Peuple une fille d'Albano avec son corsage rouge et sa coiffure rouge et ses yeux noirs et ses cheveux noirs.

Raulin, au lieu de tout cela pourtant, vous

irez demain, à neuf heures et demie, dix heures, faire un petit bout de rapport sur un établissement insalubre dans l'enceinte de Paris.

Écrivez-moi à Naples. J'y serai jusqu'au 20 décembre et je vous écrirai plus souvent, à présent que je m'accoutume à la fatigue.

Mille tendres amitiés, mon cher ami. Je voudrais bien vous revoir. Tout le monde ici vous aime et vous dit bien des tendresses.

LXII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Rome, mardi, 26 novembre 1839.

On me dit, Madame, que vous avez eu la bonté de m'écrire à Florence, et j'ai bien envie d'aller à Florence chercher cette lettre qu'on ne veut pas me rendre. Notre colonie ne part pas aujourd'hui, mais demain... Vous avez, dit-on, beaucoup plus chaud au coin de votre Vésuve. Malgré cette température, je voudrais passer un siècle ou deux à Rome, pour voir tranquillement. Quinze jours ne suffiraient pas. Cette hâte de touriste fait un contraste risible avec cette tranquille tristesse de Rome. Il est toujours un peu drôle d'entendre dire : « Je suis bien pressé !

» Il faut que j'aille à quatre heures et demie voir » le Colisée qui s'incline peu à peu sous la main » du temps ; je serai à cinq heures cinq aux Ca- » tacombes. Il ne faut pas que j'oublie d'aller au » Capitole. Ah ! voilà que le Circus Maximus m'est » entièrement passé de l'esprit. »

Vous ai-je dit, à vous ou à Othenin, que j'avais vu Tivoli, *Tiburis umbra tui?* L'un des derniers papes a fait déménager la grande cascade qui menaçait de miner le rocher sur lequel est bâti le temple de la Sybille. La pauvre cascade est allée se loger en face ; on l'a enfermée dans un lit bien régulier et elle tombe d'un air bêtement régulier qui aurait fait de la peine à Horace. Il est visible que l'ordre de l'Église n'est pas l'ordre de la nature. Malgré cela, cette petite vallée est charmante quand on la regarde des ruines de la maison d'Horace et du haut du passé. Dites à votre mari qu'il a plus que personne le sentiment de l'antiquité. Les monuments qu'il m'a cités sont réellement ceux qui m'ont le plus frappé. *La villa Adriana* est ravissante. L'été, quand l'*aria cattiva* s'y promène nonchalamment sur des fleurs, que l'on entend les oiseaux qui chantent sur les voûtes défoncées de la grande bibliothèque grecque, que la couleur à demi effacée des plafonds se mêle à la couleur des fleurs,

ce doit être une image très-vive de la vieille Rome. Nous avons rencontré là pour cicerone une pauvre petite fille de huit ou neuf ans qui habite une grande masure au milieu des jardins avec une mégère qui a l'air de sa grand'mère. La pauvre fille a une charmante figure d'enfant et l'air d'une femme de ménage que prennent vite les enfants des pauvres. Elle nous conduisait à grands pas à travers les ruines, prononçant d'une voix fatiguée et indifférente ces noms de *piscine*, *naumachie*, *camp du prétoire*, tout cela comme on fait le ménage ailleurs. Elle a déjà le teint de la fièvre, mais elle marche vite et parle haut, parce qu'il faut bien gagner le demi-paul qu'on lui donne pour ses explications.

Si on vous dit que je ne me soucie de rien de ce qui est beau, on se trompe et on vous trompe. On prend la faiblesse de ma santé pour la débilité de mon esprit, mon impossibilité de marcher vite et longtemps pour une incapacité de comprendre. Ceci a pour but de répondre aux calomnies sur mon pauvre compte.

LXIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 13 février 1840.

Je suis de deux jours en avance, d'après nos conventions, mais n'ayez pas d'inquiétude, je ne finirai ma lettre que le 15, jour de l'échéance. Il fait ici très-froid ; il fait sombre tout le jour et il fait nuit de bonne heure. Si quelqu'un a envie de venir à Paris, dites-lui de n'en rien faire. Si vous me voyez rentrer un soir chez vous à l'heure du dîner, ne vous en étonnez pas trop. Avez-vous déjà su par Albert comment nous avions fait notre route par mer ? Pour éviter les deux jours perdus à Gênes, nous avons passé à Livourne de la *Marie-Antoinette* sur le *Léonidas*. On n'a pas le plus petit mal de mer sur le *Léonidas*. J'ignore si cela tient à la qualité de bâtiment de l'État. Marseille encore a trompé mon attente ; il y avait tant d'années qu'en imagination je voyais tout autre chose que cela, quand je disais : *Marseille, colonie phocéenne*. Les voyages dévastent l'imagination. A raison de vingt lieues à peu près par jour, nous avons passé comme l'éclair à travers Aix, Orange, Vienne, Valence, Lyon, etc.

J'ai vu l'arc triomphal d'Orange dans le crépuscule ; j'ai vu à Lyon les quais du Rhône et de la Saône à la chute du jour ; j'ai vu à la nuit tombante les beaux vitraux coloriés de la cathédrale de Lyon. J'ai besoin de les revoir pour en parler sciemment. Quant aux plaines charmantes de la Bourgogne, il m'a été donné de les contempler en plein jour et je pourrai faire, quand vous le souhaiterez, une description d'Avallon. Je voudrais bien faire quelque chose pendant mon séjour ici, écrire, ou, tout au moins, penser quoi que ce soit, mais je me sens de plus en plus incapable et fatigué de chaque petit détail de la vie plus que je ne puis dire. C'est un petit sort assez gentil, comme vous voyez, que de ne pas penser et d'être fatigué de la moindre action ! Quand je vois ouvrir ma porte, je prends en haine celui qui entre, soupçonnant avec raison qu'il me faudra lui répondre s'il me parle, ou faire quelque chose pour lui s'il me le demande. Il n'y a plus en moi un clou qui tienne et je suis réduit à ma plus simple expression. Il n'est pas bien à moi de commencer ma correspondance d'une manière si tragique, mais cette vie de Paris m'assomme. Pour leur politique, je la trouve débile, hargneuse, bavarde. Il n'y aura sûrement pas de changement de ministère, et

je ne crois même pas qu'on modifie le ministère. Tout le monde a l'air content de soi et un peu mécontent des autres, mais doucement et sans colère bien vive. On a été fort affairé sur la Turquie. On disait que la Russie et l'Angleterre allaient faire cause commune et faire leur petit paquet ensemble, mais ce nuage-là aussi se dissipe ; on commence à parler d'autre chose. On va élire M. Molé à l'Académie française, en remplacement de M. de Quelen. Ses adversaires, dans l'Académie, disent qu'il sera probablement élu à l'unanimité. On ne se hait presque plus. On dit qu'à la Chambre des députés toute la violence des partis est éteinte et que, dans la salle des conférences, les lions et les brebis s'entretiennent doucement et familièrement ensemble... Tout se passe très-bien à la surface. On prend ici si peu d'intérêt à la réception de M. le duc de Bordeaux à Rome que j'en ai été un peu scandalisé. Si le jeune héros débarque un jour du côté de la Vendée, on ne parlera que de lui pendant quarante-huit heures. En attendant, M. Berryer ne sera pas de l'Institut ; ce sera M. Victor Hugo, — M. Lebrun me l'a affirmé. A propos d'Académie, je crois avoir vu Saint-Point dans les environs de Mâcon. C'est drôle qu'il vienne des poëtes sur ces coteaux de Bourgogne, mais peut-être que quand ils

voient dans leurs voyages une belle nature, leur émotion s'accroît par l'étonnement. C'est pourquoi les hommes du Nord sentent et décrivent vivement le Midi, où Nisida dort sur les eaux. Comment se porte Nisida? Je m'y suis attaché.

Samedi, 15 février.

Voilà la vraie date et vous verrez mon exactitude... Vous donnez donc des dîners et vous représentez avec éclat dans votre salon de papier doré? Vous devriez bien m'inviter; il ne me faut qu'un prétexte pour retourner à Naples.

J'en reviens à mon point principal. La vie est terriblement triste. Je vous ai raconté que j'étais descendu à Rome dans les catacombes et qu'en revenant j'étais resté un peu en arrière, regardant au fond des souterrains l'ombre qui s'épanouissait à mesure que la petite lumière tremblante que portait notre guide remontait vers le jour. Ce fond des catacombes, c'est la vie que j'ai devant moi. Je suis devenu si progressivement stupide que je ne me soucie plus d'aucun genre d'études, que je ne comprends plus même la métaphysique. De temps en temps seulement je regarde flotter dans mon souvenir ces vues d'Italie qui m'ont frappé, et

puis cela aussi se décolore bientôt et s'efface, comme quand il tombe un brouillard entre le golfe de Naples et vos fenêtres. Je chante toujours la même chanson, et je conviens qu'elle est triste et monotone. Je tâcherai de mieux faire une autre fois.

M. de Broglie a vu le roi qui se montre fort satisfait du présent et sans inquiétude. L'Orient se civilise en effet. La reine d'Angleterre pense plus au prince de Cobourg qu'à l'empereur Nicolas.

LXIV.

A M. D'HAUSSONVILLE

Paris, le jeudi 27 février 1840.

Je m'imagine, mon cher ami, que durant la crise ministérielle, vous seriez bien aise de savoir, à peu près chaque jour, qu'il n'y a rien de nouveau. La crise ministérielle a donc déjà passé par deux phases; elle en est à la troisième, et Dieu sait par combien d'autres phases elle passera encore. Vous savez déjà les deux premières évolutions. — Le refus de M. de Broglie a promptement terminé le premier acte. J'espère qu'il n'aura plus de nouveaux assauts à repousser et que le cours des événements ira d'un autre côté.

Le second acte n'a pas été bien loin non plus. M. de Broglie avait consenti à ménager la réunion, dans un même cabinet, de M. Thiers, M. Guizot, M. le maréchal Soult, M. Villemain, M. Duchâtel, sans exclusion de M. Dufaure et de M. Passy. Cet essai, que le roi n'a point repoussé, a échoué par le refus de M. le duc de Dalmatie, qui ne voulait pas même admettre l'idée de M. Thiers aux affaires étrangères. Il est probable qu'indépendamment de cet obstacle dirimant, M. Villemain et M. Duchâtel auraient décliné également la proposition. — Hier 26, les affaires sont entrées dans une nouvelle période. M. Thiers, à la suite d'un long entretien avec le roi, dont il est sorti fort satisfait, poursuit la tentative d'une administration dont il serait président avec les affaires étrangères. Dans cette administration entreraient, ou pourraient entrer : MM. Cousin, Rémusat, Jaubert, de Cubières, Vivien, Pelet, l'amiral Roussin ; M. de Rémusat ayant le portefeuille de l'intérieur. On espère que sous ce conseil, M. Guizot consentirait à rester à Londres. — Si cet essai est également infructueux, vous savez trop bien la règle des permutations pour ne pas voir déjà les autres arrangements dont on parlera. M. Molé tout seul, mais nul jusqu'ici ne pense à la possibilité de cette résur-

rection. — M. Molé et M. Thiers, mais pour cela, M. Thiers y semble avoir une répugnance extrême et bien des difficultés s'élèveraient contre dans les Chambres. — Reste que le ministère tombé se retire, après s'être fait arracher deux dents qui tiennent peu, la justice et la guerre, et les avoir remplacées par deux dents d'un émail un peu plus brillant. Les sages de ce monde ne sont pas éloignés par moment de croire que ce sera le dénoûment. — Vous êtes jeunes encore, messieurs et dames, mais il faut vous accoutumer à ces dénoûments qui n'en sont pas. Ne voyez-vous pas qu'en tout, dans les histoires du monde, on raccommode l'habit de l'humanité, mais on ne lui en fait pas un neuf. Elle est habillée de pièces et de morceaux dont l'assemblage s'appelle la philosophie de l'histoire. Il n'est pas impossible non plus qu'on essaye encore, que M. Thiers essaye de ramener le maréchal, M. Duchâtel et M. Villemain à la pensée d'un conseil où il aurait les affaires étrangères et le maréchal la présidence. Ce serait revenir au deuxième moment de la crise, moins M. Guizot. M. Guizot est à Londres. On a de ses nouvelles par voie télégraphique.

Voilà nos nouvelles dans leur sécheresse et leur exactitude. Je tâcherai de vous tenir au cou-

rant, mais j'aimerais mieux vous parler d'autre chose que de politique. C'est bien cette politique qui a l'air d'un conte répété cent fois. M. *** a fait une oraison funèbre du général Bernard qui a eu un succès prodigieux. M. votre beau-père n'a aucun embarras à trouver cela beau. Je m'insurge tout seul. Une réflexion de l'illustre orateur m'a cependant profondément ému par sa force mélancolique et sa profondeur un peu paradoxale; il s'est écrié : *Un des sentiments les plus oubliés de nos jours et le plus moral peut-être, c'est le sentiment du devoir!*

M. Thiers a été jusqu'ici et dans tout ceci la lumière et la raison même. Il a agi sans détours, avec cette simplicité charmante et savante qui est sa séduction, et son danger aussi, parce qu'il est mobile. M. de Broglie a été fort touché aussi de sa manière, et s'il a refusé, pour des raisons personnelles, de s'associer à lui, il l'a aidé de bon cœur à faire réussir ce qui paraissait si raisonnable. Voilà donc cette corbeille royale où la Chambre des députés n'a rien voulu mettre, pas un diamant, pas un rubis, pas une fleur. La belle princesse n'aura d'autre plaisir que de regarder d'un peu loin cette couronne de France légère et rouillée par les intempéries des révolutions.

Raulin est là qui ne me dit pas de vous parler de lui, mais qui parle de vous habituellement avec son enthousiasme exagéré. Quand j'aurai fermé ma lettre, je lui dirai : Vous auriez bien dû me faire dire quelque chose à ces gens qui vous sont très-attachés, pourtant, Raulin...

LXV.

A MADAME LA BARONNE DE STAEL.

Paris, 7 mars 1840. Samedi.

Il me semble que les lettres de Naples deviennent rares, et je vous assure que c'est un regret et non pas une plainte; je serais désolé que vous écriviez davantage, mais enfin cette vie de Naples s'éloigne tristement. Nous menons ici des journées qui ne ressemblent à rien. Si je fais le compte de mes journées, cela fait pitié. Si je rentre en moi-même, rien ne ressemble si peu que *ce moi-même* à une salle de bal. Je me déplais et les autres ne me plaisent guères. Je ne suis pas en état de juger avec indulgence tout notre tracas politique. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une loi bien reconnue dans la conduite des affaires publiques; chacun se tient pour un principe. Nous avions autrefois décou-

vert ce beau sophisme que l'attachement aux mêmes personnes était la véritable vie des partis ; que les personnes étaient des principes incarnés, etc. En conséquence, chacun a fait de soi son propre principe à soi-même, et ainsi nous avons gagné que tout homme qui se fait une bonne place croit combattre pour la bonne cause. C'est la grande conciliation de l'égoïsme avec la morale. Nous sommes si loin de toutes les pensées saines, que ces pauvres pensées, quand on les trouve dormant dans de vieux livres, ont l'air de déclamations. Une sagesse insolente et grossière a joliment changé tout cela...

M. Guizot reste à Londres ; c'est la seule chose raisonnable qu'il eût à faire. J'ai vu une lettre du premier secrétaire de l'ambassade qui dit qu'il a été témoin de sa première conversation avec lord Palmerston, et qu'assurément il aura autorité ; qu'il paraît imposer beaucoup par la gravité et la force de son esprit. Ses pauvres petits et sa mère sont restés ici comme vous savez ; les petits très-frais, grandis et grossis ; madame Guizot paisible et bonne comme vous la connaissez. Dimanche dernier, la dernière fois que je l'ai vue, je lui ai pourtant trouvé l'air fort fatigué. Rien ne rappelait dans cette pauvre chambre les pompes de l'ambassade de Londres ;

c'était toujours le petit bonnet avec une fleur piquée d'une grande épingle ; une immortelle à la dernière mode. Je suis si loin de la politique que je viens de relire l'*Héloïse*. D'ordinaire, l'âge affaiblit l'impression de ces sortes de livres, mais c'est une grande épreuve pour celui-là de résister à cette force qui décolore tout. Les sentiments vifs, dans les esprits faibles, s'évanouissent en vaines paroles. Là, un esprit puissant les a peints avec un indestructible éclat. Ce sont les impressions vraies de l'homme commentées par un génie simple et brillant. Pour les reproches qu'on y peut faire, en comparaison de l'état moral de nos jours, c'est la blancheur et la pureté des neiges des Alpes; et puis, à travers ce récit éloquent des passions, tout en avançant on voit d'un œil distrait, mais charmé, çà et là, une échappée de vue sur les montagnes, une anse tranquille où dorment les eaux du lac, un oiseau qui passe non loin de l'église de Montreux; l'histoire des tristesses de l'âme dans le cadre admirable de la nature. Je vous prie de ne pas laisser lire cet éloge de Rousseau à Paul. Il serait capable, la première fois qu'il lira couramment, de commencer par Rousseau. Tous ses amis de Genève lui jetteraient la pierre, les meilleurs et les plus éclairés. Je vous donne là peu de nou-

velles de Paris, mais je ne me soucie point de Paris, ni vous non plus peut-être ; ni vous non plus assurément. Je suis mal à l'aise ici, comme si j'avais passé ma vie dans le Midi, comme si j'étais devenu un oiseau des Tropiques. Ce n'est pas seulemeut le soleil de Naples que je regrette, cependant. Il est probable qu'il y a un peu de moral dans ce grand froid que je ressens. Quoi qu'il en soit, je voudrais bien voir encore une fois les pompes d'un jour de Rome ou de Naples, finir dans la sérénité de ce grand ciel, par delà les ruines, la campagne désolée et les montagnes. — Ne trouvez-vous pas que les idées, d'abord nettes et précises, se confondent dans une méditation vague comme les nuages du ciel qui s'éteint? Les chagrins et l'illusion des espérances — le passé et les fantômes de l'avenir — ce qui nous touche aujourd'hui et les lois éternelles qui poussent le monde, — le détachement de soi et l'insupportable besoin de bonheur, mélange confus de souffrance et de plaisir triste mais non pas sans douceur, tout cela est semblable aux ombres de cette nuit du Midi.

Voilà bien des médisances. Pardon.

LXVI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, le jeudi 12 mars 1840.

La situation du ministère reste toujours précaire jusqu'au vote des fonds secrets. — Il me paraît que le ministère tombé, probablement avec M. Molé, se tient en embuscade pour lui donner un mauvais coup et pour lui succéder. Le camp doctrinaire est divisé contre lui-même. — Les 221, à peu d'exceptions près, d'une grande colère contre le cabinet de M. Thiers et jurant de tout jeter par les fenêtres afin de maintenir l'ordre dans le pays, il y a dans la tête de tout le monde comme un charivari, et depuis que je suis arrivé ici, je n'ai guère entendu que des sottises. On affirme, mais je ne l'ai point entendu de mes oreilles, que M. Villemain se dit prêt à rentrer avec M. Molé. Il dit que M. de Broglie l'a trahi, tandis que M. de Broglie lui a répété cent fois, dès l'année dernière, qu'il ne fallait nullement compter sur sa rentrée aux affaires. Ce sont des clameurs d'enfants, mais des jeux d'enfants autour d'un magasin à poudre. M. Duchâtel se disait certain que M. Guizot reviendrait de

Londres. M. Guizot reste à Londres tant que le ministère suivra la *via recta*. Il n'avait rien dit en partant qui permît de croire qu'il s'en irait sur le seul vu de M. Thiers au ministère. Cette résolution eût été peu conséquente, après avoir consenti à faire partie d'un cabinet où il serait entré avec M. Thiers. M. Thiers lui a écrit dès son entrée aux affaires étrangères une lettre fort affectueuse à laquelle il a répondu par une lettre amicale.—Est-ce que vous vous êtes imaginé que vous alliez devenir le gendre d'un ministre? Non, j'imagine. Quand M. de Broglie eût pu disposer de son temps, et qu'il eût eu l'esprit aux affaires, je n'aurais jamais pu désirer qu'il se jetât au milieu de ces petites factions turbulentes, exigeantes. Ceci est mon avis très-particulier et je crois être le seul qui manque assez de mesure pour parler ainsi de la Chambre des députés. Je suis convaincu qu'un mois après l'inauguration de ce cabinet dont beaucoup de gens disent qu'il eût été le salut du peuple, les inquiétudes maladives que les partis ont dans les jambes auraient recommencé de plus belle. C'est aujourd'hui surtout qu'on peut dire qu'il y a autant et plus d'avis que de personnes. On a tellement travaillé à disperser les groupes dans la Chambre des députés, que, sauf la haine, qui est changeante, il n'y a pas

de cohésion entre quatre chats. Chacun se promène en liberté dans sa gouttière, l'air capable et impertinent, et vous voulez qu'on se mette à rallier cette grande dispersion ! Il faut laisser faire cela au temps et aux événements.

LXVII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, lundi 16 mars 1840.

Le petit orage politique gronde toujours et l'incertitude du résultat est toujours à peu près la même. Jusqu'après le défilé *des fonds secrets*, il n'est pas possible de rien prédire du ministère. C'est dans ce passage que son sort se décidera; c'est là aussi qu'il sera forcé de prendre une direction déterminée et qu'il se liera pour l'avenir par ses paroles. Quelle que soit l'issue de cette affaire, M. de Broglie n'aura aucun nouveau parti à prendre avec lui-même; si le cabinet présent demeure, il n'est point ministre, et si ce cabinet, qu'il a contribué à former, est renversé, il ne sera point ministre. Sa situation politique est donc très-bonne, au moins pour quelque temps. Quant à sa disposition personnelle, je le trouve toujours trop porté à donner sa démission de

tout au monde, et à s'engager irrévocablement à ne se plus jamais mêler de rien activement. Je ne désire certes pas qu'il reprenne jamais cette redoutable activité des affaires ; il ne faut pas se faire des chagrins de chaque jour, alors qu'on n'a plus rien qui les fasse oublier chaque jour ; mais je le détourne cependant de mon mieux de rien dire d'irrévocable sur cette question des affaires publiques. On ne sait jamais soi-même l'effet de telles paroles sur l'imagination. Quand les vœux sont prononcés, les grilles légères du couvent paraissent tout à coup pesantes et serrées, l'air semble ne plus passer à travers. Il est d'ailleurs de la prudence humaine la plus élémentaire de ne s'engager sur rien que dans la mesure du besoin de chaque moment. De plus, pour peu qu'on veuille conserver d'influence utile, si peu de devoir politique qu'on veuille continuer à remplir, il est bon pour cela seul de garder toute son autorité et toute la considération mondaine. L'importance et l'attention que les hommes attachent, par exemple, à un discours politique, se composent un peu de l'idée que celui qui parle pourra agir un jour et exercer le pouvoir. Dès que le prestige de l'avenir disparaît, les paroles perdent la moitié de leur prix. C'est alors comme la lecture d'un livre dont

l'auteur est mort, comme le sermon d'un religieux qui va rentrer au couvent; tant que l'on continue à traiter avec le monde, il est nécessaire de garder quelques armes du monde. Se mettre volontairement et ostensiblement à la retraite, vendre ses éperons et son cheval, c'est s'exposer à ne plus compter pour ce qu'on vaut. L'homme est un animal si méprisable qu'il écoute à peine celui dont il est sûr qu'il ne pourra plus attendre ni bien ni mal; c'est parce que le talent mène à la puissance que le talent l'émeut. On ne sait pas non plus d'avance toutes les mille petites tristesses que vous cause le monde après qu'on lui a dit qu'on n'était plus de ce monde; il se refroidit inévitablement, quand il n'espère plus rien de vous et qu'on n'attend plus rien de lui. On doit garder les apparences avec ce monde, qui est un chef-d'œuvre de bassesse et de dureté.

Ces considérations ne sont pas sans valeur, quand il s'agit d'une imagination si prompte au découragement sur tous les points. Il faut bien toujours, tant qu'on vit, un mobile extérieur quelconque. La vie intérieure toute seule ravage et abat tout ensemble. On a besoin des distractions qu'on méprise; elles font revenir avec plus de force et de plaisir dans la solitude. En tout, mon impression est qu'il n'est pas désirable que

M. de Broglie rentre aux affaires, mais qu'aussi, tout en se tenant avec soin libre d'engagements, il ne dise jamais un mot qui soit une renonciation absolue. Il est déjà bien abattu, bien ennuyé de tout plus que jamais. J'aime mieux qu'il lui reste le tracas du monde et qu'il s'en plaigne et qu'il en souffre, que s'il venait à sentir aussi que la solitude est vide. L'ennui du monde fait espérer quelque chose de l'isolement; l'isolement face à face fait descendre encore plus avant dans les amertumes de la vie. Je vois par votre lettre que vous pensez comme moi sur ce sujet et je sais bien que vous ne verrez pas là une théorie d'ambition sous des formes réservées. Ce sont de simples règles de bon sens applicables aux mille souffrances contradictoires de l'imagination. Dans les maladies longues et désespérées, dès que le dernier remède est tenté, tout s'empire encore. Tout le temps qu'on attendait ce dernier remède, quelqu'impuissant qu'il dût être, on gardait une trompeuse mais précieuse espérance. On n'avait pas encore descendu ce dernier degré; on continuait à s'en prendre à quelque chose hors de son mal. Si l'on n'a plus à s'en prendre à rien, on perd un reste de force avec cette vague espérance qui s'est aussi évanouie.

On ne peut pas trop redouter son imagination.

Il faudrait avoir la force de la tromper chaque jour... Je voudrais que vous eussiez un pauvre petit plan, une perspective nouvelle, un essai. Vous avez, entre autres choses, trop de répugnances, je crois, pour les grands ouvrages d'imagination. Cet air vif et léger du monde idéal s'arrange bien avec les souvenirs; il n'ajoute point à leur âpreté ; il varie l'horizon monotone sur lequel ils se déroulaient. Il me vient souvent mille pensées sur cette gymnastique intellectuelle contre la souffrance; je la mesure à toutes les délicatesses de votre santé... Je ne vous rendrai jamais en bons conseils tout ce que vous avez été pour moi; mais j'y pense du moins sans cesse.

J'ai au fond de moi-même une irritabilité maladive qui s'exalte de jour en jour. Parler m'ennuie ; parler sans produire le moindre effet m'est impossible. Albert me reproche de parler plus avec les étrangers. C'est que j'ai du moins la sensation qu'ils ont la curiosité de ce que je dirai. Dès que rien ne renvoie le son de vos paroles, on perd la force de rien dire. Après avoir renoncé à la parole, je m'achemine à renoncer à la pensée. Je ne comprends plus un mot de métaphysique. Cette pauvre métaphysique m'est en horreur. Qui m'eût dit qu'un jour viendrait où ce bel

océan des abstractions, tout rayonnant de clartés vraies ou fausses, me paraîtrait une mare bourbeuse et sans fond !

LXVIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 22 mars 1840.

Je vous ai écrit à bâtons rompus durant la crise ministérielle, et notre correspondance régulière en a été interrompue. Je puis vous affirmer que pourtant j'aime cette régularité. Vous aurez le 1er du mois une belle lettre d'une plus belle écriture que la vôtre qui partira d'ici. De plus, le rhumatisme m'a trotté par la tête et m'a démoralisé, et quand je suis démoralisé, je dis beaucoup de sottises, mais j'en écris peu, par un reste de prudence... Vous voulez que je vous donne de petites nouvelles. Cela veut dire que vous ne voulez pas de grandes et maigres idées, ridées et vieilles, comme il m'en vient trop souvent. Sachez donc que M. Duchâtel a donné l'autre jour un bal. Les deux cent vingt et un y dansaient comme un seul homme. Mademoiselle Rachel y était confondue dans la foule comme une petite pensionnaire bien tranquille, n'ayant

plus rien d'Hermione ni de Monime. Il me semble pourtant que si je dansais avec elle, je ne pourrais pas m'empêcher de lui demander s'il y a longtemps qu'elle n'a reçu des nouvelles de Mycènes, du Pont, de la Cappadoce, ou comment se portent Agamemnon et son petit bonhomme d'Oreste.

Autre nouvelle ; on me dit que vous avez un joli, joli petit chien qui fait l'envie de ce pauvre petit misérable Paul. Je vous prie de le donner à Paul pourvu qu'il ne le morde qu'à l'état de santé. Voyez, Paul n'a ni de beaux cheveux blonds, ni une taille élégante ; il n'a pas du tout l'air de la nymphe des bois. Gardez vos cheveux blonds et donnez-lui le chien.

Pour ces *Lettres d'un voyageur*, je les ai lues une à une autrefois et j'y trouvais certainement du talent, mais, directement ou indirectement, c'est une tentative de créer la poésie du mal, et cela a pour devise : Le Diable n'est pas si noir que vous croyez ! Et toutes les séductions de la nature sont employées à démontrer ou à déguiser cette thèse. Les fleurs de la vallée, — les rochers des Alpes, — les chamois qui effleurent la neige de leur course légère, — les magnificences de la nuit et sa mélancolie, — le grand silence des bois, — la tristesse mystérieuse des ruines, — Venise et la

Jungfrau, tout est appelé en témoignage. Au fond, c'est l'entreprise du temps présent de rechercher si le mal ne serait point par hasard le bien, et d'essayer de parer cette figure un peu repoussante du mal de tout ce qu'il y a dans l'écrin étincelant de l'imagination. Voyons si ce bandeau n'irait pas bien sur son front ? Voyons si ces perles n'iraient pas à ses longues oreilles, ces fleurs des champs dans ses cheveux plats ? Mais il n'y a pas de femme de chambre assez habile pour déguiser la laideur secrète de cet arrogant animal. Du reste, je me souviens indistinctement de ces *Lettres d'un voyageur*, mais je crois bien ne pas me tromper sur l'esprit secret qui les inspire. Je les relirai pour vous en mieux parler.

Vous demandez des détails sur la vie intérieure que nous menons. Le fil délié de nos journées est d'un poids terrible. Hormis Albert, nous avons un laisser-aller sinistre, qui finira par nous annuler. Je vous assure qu'Albert est charmant et fait de son mieux toujours et ne se décourage pas. Je ne sais quelle étincelle est restée là de l'esprit doux et persévérant qui animait tout autrefois. Il est huit heures du soir, aujourd'hui dimanche. M. de Broglie s'est mis à écrire à madame de Staël; Albert, de son

côté, est allé vous écrire et me voilà dans ma chambre à vous le raconter. Tout à l'heure peut-être que l'excellent et exact Raulin viendra. Si vous voulez le nommer le meilleur des hommes, tenez qu'il n'aura pas volé son nom. Il dîne à cette heure même chez ses deux amis *Orsel* et *Perrin*, deux peintres qui ont du talent et qui ne sont point charlatans. Ils auront bu beaucoup d'eau et de vin, et disserté sur le réel et l'idéal, parlé peu et avec vivacité de politique devant ces madones immobiles de l'école byzantine, soupiré pour l'Italie, pour la simplicité des vieilles mœurs et le génie profond et confus du moyen âge. Tout à l'heure donc, je tracasserai un peu Raulin sur ces sujets, dans ce pauvre petit salon qui tient au billard. S'il arrive quelque doctrinaire égaré dans ses courses, on échangera quelques soupirs sur la dureté des temps, on recomptera les voix de la Chambre des députés sans beaucoup d'exactitude, et l'on conclura que tout va mal et qu'il faut prendre patience, et puis onze heures viendront et j'irai lire dans ma chambre un peu triste comment Germanicus est mort du côté d'Antioche, car je me suis mis à relire Tacite pour avoir encore pied sur la terre d'Italie. Ce Tacite a l'air du Jérémie des historiens de Rome. Tout l'empire romain est déjà tendu de noir. Ce n'est

plus cette fête héroïque racontée par Tite-Live. Depuis que j'ai entrevu l'Italie, j'ai un certain plaisir à relire et à remettre chaque chose en son lieu, suivant mon savoir. A votre place, je ne quitterais pas ces lieux-là sans avoir tressé ensemble dans mon imagination les souvenirs du passé avec cette beauté muette du présent. Lisez, pour abréger, dans les traductions. Allez vite, mais ne partez pas sans avoir vu en esprit les trirèmes de Tibère aborder dans les anses de Capri, s'il y a des anses, au milieu de ce rouge ardent dont le soir couvre les rochers, avant que le soleil ait passé de l'autre côté du Pausilippe. Je remarque que ce coucher du soleil est pour moi une manie. Je vois tout dans le coucher du soleil, comme Malebranche croyait voir tout à travers l'essence divine.

Lundi matin, 23 mars.

Raulin est venu hier soir en effet, mais pas de député doctrinaire, ni de député d'aucune sorte. M. de Bussières après Raulin et personne d'autre. M. de Bussières avec son intarissable entrain, riant de tout et disant que tout est bien sérieux. Vous êtes, au moins, au courant de cette soirée du dimanche. Tous les autres jours sont des dimanches, avec deux ou trois per-

sonnes de plus. Le thermomètre ministériel a un peu baissé ces deux jours...

L'article de M. Cousin sur Kant est clair. Les mémoires de M. de Rémusat sur ce sujet sont supérieurs à mon sens, et Kant est supérieur à tous les deux. L'an dernier, Albert et moi, nous avons lu dix fois le texte de la *Raison pure* sans y rien comprendre, mais, à la fin, nous avons vu le grand édifice sortir du brouillard, un grand édifice baroque, hardi, mais posant solidement sur terre et s'élevant dans le ciel pour quelques parties, et puis, çà et là, des corps de logis comme suspendus en l'air et habités par des lutins un peu moroses. Les mémoires de Gœthe continuent-ils à vous plaire ? Ne trouvez-vous pas que, dans ces récits intimes des étrangers, on sent que l'imagination est aussi étrangère que la langue elle-même ? Mais peu à peu on s'accoutume et notre imagination se fait allemande, quand elle est encore assez jeune.

Cette lettre est monstrueuse. Vous voyez que je réponds à vos lettres. Il y a des échanges de lettres qui ne sont pas des réponses, mais des monologues à deux parties, comme les discours écrits à la chambre des députés répondent aux discours écrits. Je ne le dis d'aucun, d'aucune de vous trois. La correspondance de votre mari est

fort estimée au département. Ne le lui dites pas. L'amour-propre vient tout à coup. C'est un monstre qu'il ne faut pas développer, et quant à vous, sachez que la beauté passe, que l'élégance de l'esprit n'est qu'une fumée colorée par un soleil d'un jour, que les idées sont des étincelles qui s'éteignent et nous laissent dans l'obscurité, et que les plus jolies lettres du monde ne sont rien si l'on n'en écrit de plus en plus. Si je me répète ? Je le crois bien !

LXIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, dimanche 22 mars 1840.

Si vous faites cet établissement pour les affligés, je ne serai pas fâché d'en faire partie, mais je pourrais bien, si vous n'y prenez garde, me pendre à la porte de l'établissement, ce qui préviendrait peu en faveur de l'institution. Voilà que les tristes jours d'hiver tirent à leur fin et que les tristes jours d'été commencent. Autour des maisons de Paris où il y a de petits jardins, on entend le piaillement des oiseaux qui annoncent le printemps. — Le jardin de madame d'Haussonville est tout plein de ces cris. Les oiseaux de la

Chambre des députés crient beaucoup plus fort encore. On prétend que le rapport de M. Berville donne un bien mauvais terrain à la discussion sur les fonds secrets, et que les gens tranquilles seront tout épouvantés de ces accents révolutionnaires. D'autres disent que ce rapport est innocent et un peu bête et qu'il ne fera obstacle à rien. On tient pour consommée l'alliance entre M. Molé et M. le maréchal Soult; M. Molé prenant les affaires étrangères et laissant la présidence et la guerre au maréchal; mais tout cela est douteux, quoi qu'on dise. D'ailleurs, deux personnes ne suffisent pas à former un ministère. M. Dufaure et M. Passy ne pensent pas à cette alliance; M. Villemain, quoique en colère, est incertain; M. Duchâtel, quoique triste, est incertain. — Le regret du passé est tempéré par la crainte de l'avenir. En attendant, M. de Rémusat est tout sérénité, tout activité, tout politesse dans son salon que je n'ai pas vu. Je désire beaucoup qu'il y reste. C'est un des hommes dont je souhaite le plus le succès. — Mardi commence la discussion. C'est un spectacle pour lequel on demande beaucoup de billets. M. de Lamartine y paraîtra porté sur un nuage et enveloppé dans un brouillard. M. Thiers le tirera par les pieds d'une manière triomphante. Je hais

ces prétentions de M. de Lamartine au fini et à l'infini, et je ne veux pas qu'on serve ainsi deux maîtres; il est vrai qu'il a deux qualités qui répondent à ces deux termes, l'infini de l'amour-propre et le fini en fait de talent... M. Duchâtel a donné l'autre jour un bal. Mademoiselle Rachel y jetait un grand éclat. C'est une révolution sociale qu'une jeune tragédienne dansant ainsi dans un salon de Paris, dansant comme une autre et venant se rasseoir auprès de sa mère la danse finie. Il paraît qu'elle n'entend pas que sa mère soit traitée comme sa suivante. L'autre jour, elle était invitée avec père et mère à je ne sais quel bal; elle écrivit que ses occupations ne lui permettaient pas de s'y rendre, mais que son père et sa mère auraient certainement cet honneur. Cela est bien et mal, fier et peu sensible, car si son pauvre père et sa pauvre mère ont été bien reçus, c'est que les maîtres de la maison étaient des gens d'esprit certainement.

Vous plaisez-vous un peu avec les rois mérovingiens? Il vient de me tomber un volume de Tacite sous la main. En le relisant, j'ai regretté de ne l'avoir pas relu entre Rome et Naples. Je revois tous ces anciens vivants marcher sur cette terre que j'ai vue. L'imagination de Tacite com-

mence déjà à tourner à l'imagination moderne. C'est une illusion de plus.

Je ne vous écris qu'une lettre du dimanche et vous savez mieux que personne ce que c'est que le dimanche. On est pressé ; la poste part de bonne heure. Avec un charme de douceur incomparable, il y a comme une petite ombre d'humeur sur les traits les plus aimables. Je ne parle pas de moi qui ai une grande égalité de caractère.

Hier soir, 21, sont arrivées vos lettres du 8. Cela est venu comme un rayon de soleil dans l'obscurité. Nous étions là, au coin de la cheminée, fort solitaires, ne disant pas grand'chose et ne nous souciant pas d'entendre grand'chose les uns des autres, j'en ai peur.

LXX.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 10 avril 1840.

Vous êtes des plus admirables, puisque vous lisez Kant tout en faisant les affaires d'un aussi grand pays que le nôtre. Le Kant français fait aussi à merveille son office de ministre de

l'instruction publique. Il fait règlement sur règlement... Je ne sache que moi qui trouve qu'on nous réglemente un peu trop... J'ai eu, depuis huit jours, l'honneur de voir plus d'un ministre du roi. J'ai d'abord dîné vendredi dernier chez M. de Rémusat. M. Duvergier était de ce dîner, toujours courageux, indépendant, désintéressé, et, par désir de conciliation, mettant un peu de vinaigre aux gonds des portes dès qu'elles crient tant soit peu. Second ministre que j'ai vu, M. Thiers. Il dînait ici lundi. Il a parlé sur l'Afrique avec une vivacité qui a charmé Albert entre autres, disant que c'était le seul instinct un peu désintéressé, un peu héroïque qui restât au pays; montrant cet Atlas comme une sorte de séminaire guerrier où se formaient aux périls, à la vigilance, au sang-froid, tous les officiers de notre armée; démontrant par tous ses souvenirs militaires qu'il n'y avait pas de meilleures troupes que celles qui avaient combattu longtemps contre la cavalerie légère. On voyait, dans ses discours, les Arabes descendre, bride abattue, toutes les collines de l'Afrique, et l'infanterie française, immobile, dissiper cet orage qui vient des montagnes, avec ses feux réguliers; puis, les souvenirs de l'armée d'Égypte, et les sabres recourbés et les turbans des Mamelucks,

et les noms d'Héliopolis et des Pyramides; et la légion romaine contre les cavaliers numides. M. d'Haubersaert n'avait pas l'air ému le moins du monde, et il persistait malgré les Numides, malgré les journées d'Héliopolis et du Thabor, à compter sur ses doigts combien nous avions de soldats en Afrique; combien nous en avions perdu depuis dix ans par la fièvre; combien dans les routes de Constantine et de Mascara; et M. Thiers ramenait contre lui, avec une sorte de furie française, toutes les armées invincibles formées en Afrique, avec leurs beaux étendards déchirés dans les batailles, sous ce brillant soleil, et tout le chœur des âmes héroïques formées par la guerre, — et M. Duvergier reprenait que cette école militaire était formée sur un bien grand pied, — et toute cette musique guerrière rapprochait de moment en moment M. de Lascours de M. Thiers, et lui faisait trouver que l'Afrique n'était pourtant pas si déraisonnable. Il avait l'air du cheval de Job un peu maigre, battant du pied au bruit du clairon. M. de Canouville écoutait tout ce tumulte en silence, et après le départ de M. le président du conseil, il me dit : C'est singulier, je ne suis pas de son avis, mais ce petit homme me rappelle pourtant la manière, et le geste, et la vivacité de paroles de l'empe-

reur les jours où il n'était pas très-raisonnable.

Après cette furieuse bataille, je suis allé me coucher, tout couvert encore de la poussière du désert, soulevée par les pieds des soldats et la course des chevaux. J'ai trouvé chez moi le premier volume de l'*Histoire de Port-Royal*, par Sainte-Beuve. Cela faisait un grand silence. Plus de chevaux, de drapeaux, de canons. La solitude du cloître et toutes ces fleurs pacifiques qui croissaient dans le petit jardin de M. de Maistre et de M. de Sacy; Pascal, Racine et Arnauld, au lieu de Desaix, de Kléber et de Napoléon! Je vous enverrai ce Port-Royal qui vaut bien la peine d'être lu. Le Jourdain, vu de Port-Royal, a l'air encore plus profond et plus mélancolique et plus poétique que quand Bonaparte y vient faire tout ce bruit d'un jour sur ses rives. Cet excellent M. Sainte-Beuve sert très-bien la messe de M. de Saint-Cyran. Il marche sur la pointe des pieds dans cette église silencieuse; il allume les flambeaux; il sonne les cloches. Il va se promener discrètement au bord de l'étang qui est là devant Port-Royal; il fait, en passant, un profond salut à la mère Angélique; il pense un peu à madame de Longueville, mais M. Nicole dit de lui qu'il est de ce grain jeté sur une assez bonne terre, mais que les oiseaux du ciel emportent

avant le temps. Demain, son imagination s'en ira, avec M. Thiers, chercher les Arabes au désert. Les échos de l'Atlas renvoyant le bruit du canon, lui plairont autant que le chant des psaumes se perdant dans les bois qui environnaient Port-Royal-des-Champs. Après cela, tout homme est un peu Sainte-Beuve. Quand les Juifs ont traversé d'Égypte en Palestine, ils ont changé cent fois d'idoles, suivant le hasard, la couleur du temps, et la bonne ou mauvaise société qu'ils rencontraient dans cette route difficile qu'ils suivaient. L'imagination est comme les Juifs, et comme Sainte-Beuve, qui n'est pas Juif.

Raulin écrit-il ? Il est joliment mondain. Il n'y a pas un bruit de clarinette quelque part qu'il n'y coure. Je l'engage à entrer au service de Naples pour entendre le bruit des mortiers sur Chiaja, l'éclat des bombes. — Les cris des Anglais vaincus, — et le concert qui aura probablement lieu quand leurs vaisseaux démâtés seront ramenés en triomphe dans la baie de Naples. — Toutes vos lettres sentent la poudre. — Je ne suis pourtant pas inquiet, mille bombes !

LXXI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 11 avril 1840.

Mon cher ami, si vous êtes admirable pour le contenu des lettres, vous avez quelque infériorité dans l'art de les cacheter. — Le 10 de ce mois, c'est-à-dire hier, il arriva à M. Desages une lettre de vous qu'il lut avec grand plaisir. — Puis, sous une autre enveloppe encore à son adresse plusieurs lettres à divers, cachetées, plus une lettre de vous, encore tout ouverte et commençant par ces mots: *Mon cher monsieur*, et finissant par ceux-ci ; *est un peu ombrageux*. Rien dans le contenu de la lettre n'avertissait trop M. Desages qu'elle n'était pas encore pour lui, sauf une phrase sur ses amis de Naples où il ne connaît pas un chat. — La lettre fut soumise à l'examen de M. de Viel-Castel qui pensa bien qu'elle lui allait, sauf les amis de Naples. On me l'envoya enfin, et je décidai que vous la destiniez à M. votre beau-père, à qui je l'ai fidèlement remise. C'est singulier qu'une lettre de famille puisse laisser dans cette incertitude. S'il y avait eu : *Je vous dois avertir que votre*

fille m'a battu encore la semaine dernière, cela eût mis sur la voie, mais rien, rien au monde.

Votre correspondance satisfait au moins la direction politique. Je ne sais pas si exactement les sentiments des autres, mais je me figure qu'ils sont analogues. Les vaisseaux anglais vont-ils tenter de faire main-basse sur les bâtiments napolitains? J'en ai quelque idée : M. de Serra Capriola doit arriver ici très-prochainement; le duc de Montebello n'attend que sa présence ici pour causer un peu avec lui, et il ira sans délai vous prendre votre place. Il me semble que vous aviez pris goût à l'ouvrage. A mon premier ministère, je vous fais ambassadeur, sans rémission. D'autres ministres le feront certainement, à défaut de moi, mais, à votre place, je serais plus flatté de mon suffrage que de tout autre. M. de Broglie a fait et lu à la commission et lit à cette heure même à la Chambre son rapport sur les fonds secrets. Il est écrit dans toute la pureté des principes, avec une grande mesure de langage. Vous en serez satisfait, mais peut-être que vous ne pensez plus à cette politique tranquille, depuis que vous entendez rouler des pièces d'artillerie sur les pavés de lave. Notre ministère va bien, aussi bien que son état de ministère le comporte. Il me semble que ses amis commencent déjà à

lui mordre un peu les jambes, ce qui est un signe de bonne santé. — Pour vous parler de moi, puisque vous l'exigez : 1° par ma santé, je n'ai pas un quart d'heure du jour où je ne sois désagréablement affecté; 2° je suis, ou plutôt mon chien, est malade. Comme il a un peu la gale, j'aurais dû l'envoyer en Sicile, où toute la poussière du soufre, soulevée par l'Angleterre, lui aurait fait grand bien. Je m'étais fait des romans sur Bob; je m'imaginais que nous ne nous quitterions jamais; il avait l'air de penser comme moi sur tous les sujets; de plus, il est très-naturel, et je hais l'affectation dans les autres. — Je me suis brouillé avec la philosophie. Je n'ai pas ouvert un livre de métaphysique depuis bien des mois, et dès qu'on m'en parle, je n'y comprends rien et je m'en vais. J'ai dit à la philosophie : — Ah çà, Scholastique, il faut nous séparer! A ne vous rien cacher, je vous trouve bavarde et déclamatoire, coupant en quatre le peu de cheveux que vous avez; assez de discours vides comme ça. A quoi Scholastique m'a répondu d'un ton sec et subtil que, puisque nous ne nous comprenions plus, elle savait où aller, et ne coucherait pas pour cela dans la rue.

Je lis *Port-Royal* par Sainte-Beuve. J'entends matines et laudes, mais je ne suis pas non plus

de ces gens de Port-Royal. J'ai quelquefois la pensée que les jésuites ont été calomniés; que ce terrible christianisme d'Arnauld n'a ni la grandeur, ni la lumière, ni le vaste horizon du vrai christianisme; que plusieurs de ces pauvres diables de jésuites ont voulu sincèrement donner un peu d'air et de jour à ces tristes cellules où l'on tentait, à Port-Royal, d'enfermer la pensée. Je voudrais faire une suite de biographies des grands jésuites, sages, à l'esprit ouvert et bienveillant. Je suis sûr qu'en cherchant bien, je trouverais de grands jésuites. Les épiciers de Paris croient que les jésuites enseignent les sept péchés capitaux. Je voudrais que le plus honnête des honnêtes gens qui croient cela ressemblât à un jésuite moyen. Nous gagnerions beaucoup en douceur, en patience, en modération dans les désirs, en pardon des injures, et même en vérité dans les discours.

Après cela, je ne tiens pas aux jésuites.

LXXII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 13 avril 1840.

J'aime beaucoup ces quatre sous qui sont dans la pauvre poche du pauvre Paul. J'ai vu le temps aussi où il avait une poche bleue et où il allait demandant : Avez-vous vu ma poche bleue? C'est une charmante qualité que d'aimer à montrer *sa poche bleue* et d'avoir besoin que les autres partagent votre sentiment sur cette poche ; mais il y a des siècles que je n'ai vu personne dans cette disposition. Sainte-Beuve a fait, dans son *Histoire de Port-Royal* un grand chapitre sur votre évêque, saint François de Sales, qui devait avoir beaucoup de cette bonne grâce communicative. Il y a un certain enfantillage d'imagination qu'il faut garder toute sa vie. Serez-vous bien fâchée si je dis que vous n'en êtes pas exempte à beaucoup près, et que vous montreriez bien volontiers votre poche bleue. Je hais la parfaite raison, sans luxe et sans fantaisie d'imagination, sans les tristesses et les joies, puériles si l'on veut, qui prennent tout à coup, tout *cet inutile* qu'on ne

peut retrancher sans qu'un jardin devienne un potager. Voltaire (je le cite dans la semaine sainte, mais c'est innocemment), Voltaire dit: *Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.* En un certain sens, c'est une parole profonde que nous commenterons quelque jour quand vous et Paul, vous m'aurez montré vos poches bleues. Pour le monde, j'ai achevé de le prendre cette année dans un mépris qui égale l'ennui qu'il m'avait toujours causé. Tous les petits défauts de chacun y deviennent des vices par une certaine contagion qui est dans toute grande réunion d'hommes, par le même principe qui fait naître le typhus dans un grand hôpital où chacun n'avait apporté qu'une petite fièvre innocente. Je pourrais prêcher sur le monde. Mettez un homme dans une jolie petite maison sur le bord de quelque vallée solitaire, avec une demi-douzaine de bons livres, il sera bienveillant, doux, secourable pour ses voisins de l'autre côté de la vallée; il regardera avec un serrement de cœur qu'il ne comprendra pas, la fumée des habitations éloignées, le jour qui baisse, la neige qui tombe ou les fleurs qui poussent. Amenez-le six semaines dans un salon de Paris, il deviendra médisant, dur, hautain, s'il est le plus fort; bas, s'il est le plus faible; il pensera jusqu'au fond de son âme

ce qu'il est de mode de penser; il lui faudra dix ans de solitude pour lui rendre, et à peine, l'indépendance et la paix de son esprit. Je ne doute pas une minute que le diable et le monde ne soient la même chose, identiquement, aussi ai-je trouvé le monde ennuyeux comme le diable.

Si vous lisez le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, vous verrez de singulières choses. Il dit que tout dépend des temps dans la destinée des hommes et que la sœur d'Angélique Arnauld serait aujourd'hui peut-être Lélia. Or, cette sœur fut de son temps l'exemple de Port-Royal; mais, comme il compare l'imagination de M. de Lamartine à celle de saint François de Sales, tout est proportionné.

LXXIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 5 mai 1840.

Vous a-t-on raconté le mariage de madame la duchesse de Nemours? On la dit parfaitement belle. Nous voilà en mesure de dire : *Ces Nemours si touchantes.* Les députés les plus récalcitrants disent qu'ils auraient accordé les 500,000 francs

de rente s'ils eussent vu cette princesse. On aurait dû distribuer un portrait avec le rapport... Madame la duchesse d'Orléans va mieux de sa rougeole. N'allez pas croire qu'elle soit effacée par cette beauté nouvelle. Nous n'en sommes pas encore à savoir comment va l'expédition d'Afrique. Tous ces pays d'outre-mer sont des chiens de pays, Naples y compris. Est-ce que vous voudrez lire *Cosima?* Ce n'est pas encore imprimé, mais c'est déjà détestable. Son talent l'avait absolument abandonnée dans cette œuvre dramatico-malencontreuse. Vous me croyez à tort injuste pour elle, mais il est sûr qu'elle tente l'œuvre du diable en ce monde. Ah mais! je trouve d'assez jolis vers de Victor Hugo dans le *Journal des Débats* d'aujourd'hui. On a déjà dit cela, mais cela peut se redire. M. de Lamartine en a déjà parlé, mais autrement. Il y a dans ce Victor Hugo des traits rudes et des couleurs ardentes qui manquent à M. de Lamartine. Victor Hugo est un Michel-Ange en terre cuite, tandis que l'autre Michel-Ange, le véritable, taille dans le marbre blanc et pur et solide de la grande imagination. Nous aurons donc à vous envoyer ce Victor Hugo et aussi M. de Tocqueville, son élégie en deux volumes sur les conséquences funestes et irrésistibles du principe démocrati-

que. Tout le mouvement de la société moderne est expliqué par ce seul principe et il me semble que c'est peu d'un seul principe en pareil cas. Hormis l'unité de Dieu, je ne crois pas à ces explications qui partent d'un seul principe. Dites-moi comment vous avez trouvé l'éloge de M. de Sacy. Il a eu ici beaucoup de succès, même parmi ceux qui l'avaient lu dans le *Journal des Débats*, où on lisait : Cet *honorable chrétien*, au lieu d'*humble chrétien; l'Académie en un corps exigu*, au lieu d'*un corps unique;* mais on lit vite de notre temps, et on n'y regarde pas de si près. Vous avez donc échappé au carnage dont les Anglais menaçaient le royaume des Deux-Siciles? On me dit que votre mari a très-bien mené cette affaire.

Raulin nous a menés voir les tableaux de Notre-Dame de Lorette avec M. le ministre de l'intérieur. Ses deux amis Orsel et Perrin sont vraiment des gens de talent. C'est un grand contraste avec toutes ces bacchanales religieuses que l'on nous barbouille à présent. — Le diable, à présent, fait tourner toutes les vierges, les Rebecca, les Judith, les Rachel, en demoiselles de l'Opéra. Eux ont résisté à cette inspiration. Cela est sévère, réfléchi, simple; un peu froid, si vous voulez, mais comme les neiges éclatantes qui dominent votre Italie. J'ai fait toutes sortes d'ex-

cursions ces derniers temps. Je suis allé voir toutes les prisons de Paris avec M. Delessert. J'ai vu là beaucoup de grands criminels qui n'ont pas bien mauvaise figure. J'en ai pris beaucoup de défiance contre toutes les figures possibles. Je fais pourtant quelques exceptions, je vous assure. J'ai vu, au dépôt de la préfecture de police, pas bien loin du salon de madame Delessert, le plus affreux assemblage qu'on pût imaginer, tous les hommes et toutes les femmes pris dans la nuit précédente. C'est la moisson de chaque jour. Parmi toute cette foule, un petit jeune homme élégant, de beaux cheveux bouclés, un joli pantalon blanc, une petite redingote noire serrée, de belles bottes vernies, un roman broché jaune à la main, et de l'autre, une grande cuillère de fer avec laquelle il mangeait, de très-bon appétit, la soupe de l'établissement. Il avait un air indéfinissable de mauvais sujet vulgaire sous toutes ces jolies formes à la mode. Je l'aurais laissé pendre sans trop y regarder.

Comment est Mathilde, avec ses yeux bleus? Et votre petit chien? Le mien est très-malade, et je suis prêt à donner, sous quelques réserves, la vie de dix personnes au choix, pour le conserver. Ce que je dis là, je le pense, malheureusement.

Bonjour, madame; vous êtes toujours bien aimable, savez-vous?

LXXIV.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 15 mai 1840.

Savez-vous que, sur votre recommandation, j'ai relu les *Lettres d'un Voyageur* de madame Sand? Je vous en ai déjà parlé d'après mes souvenirs. — Je n'aurai pas grand'chose à en dire de plus. — Je trouve les sentiments faux; la nature du rhéteur habile qui donne je ne sais quel air vivant à de prétendus sentiments et de prétendues impressions qui viennent sur couche et en serre chaude et qui ne pousseraient pas autrement. La littérature et la culture de l'esprit produisent des millions de maladies morales qui s'infiltrent dans la nature et qui ne sont pas la nature. Il m'est tombé sous la main, l'autre jour, une traduction nouvelle de l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. Cette pompe de langage homérique appliquée aux relations les plus simples, dans les conditions les plus humbles, a son ridicule assurément, mais pourquoi cette poésie

sérieuse ne serait-elle pas dans l'âme d'un aubergiste, d'une servante et d'un apothicaire, et d'un curé de village, comme dans l'âme de madame de Clèves? Quand les sentiments sont simples et primitifs, quand c'est le respect pour son père, l'affection pour sa fiancée, la tendresse pour son fils, le dévouement pour ses amis, je ne vois pas pourquoi les choses ne se passeraient pas, sauf le raffinement des nuances, avec la même émotion sérieuse, et poétique par conséquent, chez un apothicaire que chez un grand prince? C'est dans la région moyenne, dans les nuances de la société, qu'est la différence, et alors, si un aubergiste parle comme le prince de Ligne, on fait tort à la vérité; mais pour aller combattre l'ennemi à la frontière, pour secourir ses amis dans la détresse, l'élan est le même, et le langage peut s'élever très-bien sans contraste avec la condition. C'est une dernière insolence de l'aristocratie de ne vouloir pas que le fils d'un cordonnier, mourant sur un champ de bataille, parle le même langage qu'un prince de Saxe-Hausen, Hostein, etc. C'est dire comme Voltaire : *Un garçon pâtissier qui avait l'insolence d'aimer son pays.* Relisez *Hermann et Dorothée* sous ce point de vue démocratique et vous verrez. Je n'approuve pas, seulement, que cet excellent Hermann

n'aille pas aux informations sur Dorothée parce qu'il l'a rencontrée la veille et qu'il trouve tout d'abord qu'elle sera une excellente mère de famille. Son curé devrait lui représenter qu'il est bien vif et qu'il faut écrire au maire de sa commune pour avoir des renseignements. Cette prudence pourrait être homérique, comme le reste. Qu'est-ce que vous dites de ces cendres de Napoléon qu'on va rapporter à Paris? Ce qui est certain d'abord, c'est que plusieurs ministres du passé se mordent les doigts de n'avoir pas eu cette idée et de la voir escamotée par M. Thiers. L'effet sur la *majorité des Français* ne me paraît pas douteux. Ils en seront charmés. On oubliera qu'il eût mieux valu que les cendres d'un grand capitaine revinssent par la guerre que par une correspondance diplomatique. Il eût fallu que cette ombre fût réveillée par des cris de guerre et du canon pour se préparer à ce retour aux bords de la Seine; on oubliera cela pour ne penser qu'à une chose, qu'il sera désormais sous la garde des Français. Des gens qui sont assis *au banc des critiques* font toutes sortes de remarques. Ils disent qu'il sera bien difficile d'empêcher tous ces pâles cousins et frères de venir à ces grandes funérailles; — qu'il faudra, ou violer la loi qui les exile, ou donner un spectacle

choquant si on les arrache par force de ce cortége où, peut-être, ils se présenteront. Les logiciens demandent que sa tombe soit à Saint-Denis, pour consacrer cette légitimité du vœu national qui lui a donné la couronne à lui aussi. On voit déjà les codes reprenant le titre de code Napoléon, et la légion d'honneur l'aigle et l'image de Napoléon — et la réhabilitation du maréchal Ney — et l'effervescence du parti bonapartiste et toutes les conséquences possibles qu'on en peut déduire. Je ne crois pas qu'on soit obligé à la conséquence logique en politique et je n'aurai pas d'hésitation à faire reconduire le jeune Louis Bonaparte à la frontière par un escadron de lanciers, s'il se présente sur cette terre où on ne l'a pas fusillé. — Les philosophes se récrient sur ce qu'on brise le cadre d'une grande épopée, sur ce qu'on supprime par une cérémonie vulgaire ce dénoûment tragique, ce tombeau mystérieux dans les solitudes de l'Atlantique. Mais une nation n'est pas un philosophe ni un poëte tragique. Elle n'aime pas que des sentinelles étrangères gardent le tombeau de ses grands capitaines. Quoi qu'il en soit, M. le prince de Joinville ira, sur sa frégate, rechercher ces restes d'un grand empire. Mais M. le prince de Joinville a pris la rougeole et son départ sera retardé par

là. Cette rougeole n'est heureusement pas dangereuse cette année. Madame la duchesse d'Orléans est à peu près complétement rétablie après l'avoir eue. Que dites-vous de *Port-Royal* de Sainte-Beuve? Peut-être ne l'avez-vous pas encore reçu?

Vous voilà en liberté. M. de Montebello vous a dépouillés de votre prestige de royauté. Je suis sûr qu'à présent que votre mari est retombé dans l'obscurité, il m'écrira, mais je ne ferai aucun cas de ses lettres. Décidément la vaine gloire agit sur lui. — Il en était tout enflé. — Parce qu'il était généralement loué et approuvé, il négligeait ceux de ses amis qui ne sont pas du monde. Dites-lui que n'ayant rien reçu du chargé d'affaires de France, je ne me soucie pas des lettres du secrétaire de légation. Chantez-lui : *Deposuit potentes de sede.* C'est tout ce qu'il mérite.

LXXV.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 9 février 1840.

Depuis que les beaux jours sont venus, vous gardez le silence. C'est le contraire des oiseaux.

J'avais déjà appris par la voix publique que vous êtes allés à la Cava, à Salerne, à Pœstum, à Amalfi... Comment avez-vous été satisfaite de votre voyage avec mademoiselle Blanche? Elle ne doit pas être difficile à vivre en route. Elle n'a pas non plus l'admiration rebelle et avec elle on est moins exposé qu'avec un autre à être contrarié sur ce qu'on trouve beau. Je la soupçonne seulement de n'être pas assez païenne devant la nature. Quand elle regarde le monde extérieur, c'est à travers le kaléidoscope du spiritualisme; elle y cherche avec préméditation des images du monde intérieur. C'est une disposition qui empêche de voir la forme originale des objets. Je lui en veux de m'avoir dit que Pompéi l'avait médiocrement frappée et que la grandeur de Rome lui parlait plus tristement et lui allait plus au cœur. Je ne sais aucune image plus douce et plus vive de la vanité de la vie que ces rues désertes de Pompéi.

J'ai vu hier le duc d'Harcourt qui revient d'Afrique, où il était allé voir un de ses enfants. Il a profité de l'occasion pour se faire tirer des coups de fusil par les Arabes pendant une dizaine de jours. Il a suivi, en amateur, toute l'expédition à Mouzaïa, à Blidah, à Cherchell. Il raconte très-bien la manière de combattre des

Arabes, la promptitude et la sûreté de leurs manœuvres pour harceler l'armée française qui a l'air, dans le fond de ces ravins, avec son artillerie, ses mille mulets et ses lourds bagages, d'un taureau attaqué par des milliers de guêpes... Il faut que M. le duc d'Orléans ait une terrible détermination, car il était malade pendant toute l'expédition et n'en a pas moins montré une grande activité et un grand courage...

LXXVI.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 19 juillet 1840.

Il faut se défendre de son mieux contre toutes les impressions pénibles ; il en reste toujours ce qui est nécessaire et par delà. Je voudrais bien savoir où en est votre plan d'études. Ne voulez-vous pas essayer des plaisirs de la persévérance en fait de travaux intellectuels ? C'est dans les *Mille et une Nuits*, je crois, qu'un berger, en creusant la terre à quelque profondeur trouve un palais enchanté. Ce n'est pas seulement dans les *Mille et une Nuits* que les choses se passent ainsi.

Il n'y a plus rien depuis longtemps à la surface des choses dans ce singulier monde. Il est comme enveloppé dans un grand lieu commun qui abat et attriste les imaginations d'un ordre distingué. Tout est usé jusqu'à la corde; tout a passé à l'usage des esprits les plus vulgaires, et les grandes idées même qui se mêlent à cette masse commune sont méconnaissables et n'agissent plus sur l'âme. Il faut aller chercher des sources lointaines, des eaux qui ne soient pas troublées ni ternies par cette grande populace qui s'agite au bord. — On n'a pas fait cent pas dans une étude quelconque, que le bruit des lieux communs finit, que tout prend un aspect nouveau, que la pensée se sent comme renouvelée et prend de nouvelles forces. Je suis assuré que M. le curé de Saint-Roch ne dirait pas mieux ni plus sérieusement. Il me semble que c'est déjà le second discours que je prononce sur ce texte, mais je ne me le reproche pas, et je ne garantis pas que je n'y revienne encore si vous ne me le défendez.

LXXVII.

A M. RAULIN.

Broglie, le 31 juillet 1840.

M. de Broglie est allé passer quarante-huit heures à Paris, où il est encore. Ses amis lui ont demandé de venir pour causer de cet Orient, qui est tout rouge des feux de la guerre future. Ce n'est pas que je croie pour ma part à cette guerre, mais lord Palmerston est un singulier homme de nous jouer de ces farces-là. Quoi qu'il arrive, il reste toujours quelque chose d'avoir été si près de se brouiller... Alger va commencer à apparaître sous son véritable aspect. Ce sera un grand cauchemar que cet Atlas sur la poitrine durant la guerre ; on en perdrait un peu la liberté de ses mouvements.

Je suis bien aise de voir que vous êtes de mon avis sur les considérants de ces gens de Brives-la-Gaillarde. Je crois bien comme vous que Platon n'aurait pas souffert cela dans sa république, mais c'est la sévérité chimérique d'un gouvernement idéal. Tout ce monde de Platon ressemble à ces images que vous ne sauriez

dessiner et qu'une musique rêveuse fait passer devant vos yeux. La réalité se nomme messieurs tels et tels...

A la date de votre lettre, je vois que vous n'avez pas la moindre idée de guerre. Vous ne saviez pas que nous allions retourner sur les anciens champs de bataille des croisades et sur les traces du vainqueur des Pyramides. Peut-être que la Providence a résolu que l'Europe devait se ranimer par la guerre. Il faut qu'elle en sache plus long que nous là-dessus, car la guerre est un drôle de moyen de perfectionnement, quoi qu'en ait dit dans ses leçons de philosophie ce grand guerrier qu'on nomme M. Cousin. Il est vrai que le règne des avocats n'est pas beaucoup plus favorable au développement des qualités supérieures de l'âme que le règne des sergents et des adjudants sous-officiers. Bonjour, mon cher ami. Écrivez-moi un peu par ce grand vent et ces tempêtes politiques. Qui est à Paris ? Qu'est-ce qu'on craint, qu'est-ce qu'on croit, qu'est-ce qu'on médite ? Qui est triste, qui est résolu, qui est incertain, qui a tort, qui a raison, qui parle, qui se tait ?

LXXVIII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 3 août 1840.

Vous êtes bien bonne d'écrire à de pauvres gens qui habitent une petite montagne au-dessus d'une vallée silencieuse de Normandie. Ce n'est pas la mode de Paris de correspondre avec qui n'a pas de nouvelles à nous donner. Il ne serait pas bien intéressant pour le monde de Paris de savoir qu'après une journée un peu chaude, vers le coucher du soleil, les grives causent entre elles d'un arbre à l'autre; que vers sept heures il se répand une teinte d'un rouge vif dans la cime des bois; que le brouillard se lève comme un voile léger sur la vallée; que le froid gagne en haut et apporte avec lui une tristesse qui ajoute à toutes les tristesses; qu'on entend mille bruits assez doux autour de soi de tous ces milliers d'êtres qui s'arrangent pour passer encore une nuit en paix; qu'après, viennent les chauves-souris qui décrivent de grands cercles autour des acacias devant le château. Pas un mot de

Syrie ou de lord Palmerston parmi toutes ces pauvres bêtes. A peine si les hirondelles, qui volent ce matin au-dessus de la Charentonne, se rappellent la citadelle de Saint-Jean d'Acre, où peut-être elles avaient leurs nids l'année dernière. Voilà toutes nos nouvelles.

...Vous sentez-vous bien fière d'être *l'alliée perfide* du pacha d'Égypte! C'est dommage qu'il ne reste pas de livres à la bibliothèque d'Alexandrie, car je demanderais à en être bibliothécaire. — Dans ces crises politiques, n'est-ce pas toujours la première idée qui se présente de se demander s'il y aura une place vacante quelque part? C'est une partie de ce qu'on appelle le goût de la guerre. Dans cette émotion que donnent le bruit des pièces d'artillerie qui passent au galop dans les rues, les drapeaux qui s'agitent comme animés par le souffle d'une pensée, le fantôme de la gloire qu'on voit passer rapidement dans le feu et dans le tumulte de la bataille, il y a cette idée fondamentale : Il y aura bien du monde tué et je serai peut-être officier. J'espère que vous ne me reprocherez plus de mal parler de la nature humaine.

LXXIX.

A M. RAULIN.

5 août 1840.

Cette lettre vous trouvera certainement au fond de l'eau, je l'espère même, attendu l'excessive chaleur. Ce sont les derniers jours de l'été. Je n'aime pas à voir partir les longs jours. Je suis beaucoup plus maussade dans ce grand entre chien et loup que vous appelez l'hiver.

Parlez-moi de la convention de lord Palmerston. Voilà une surprise, non pas pourtant pour notre ambassadeur au moins qui savait bien qu'il se préparait quelque coup de ce genre ; mais qu'y avait-il à faire? Ce que nous faisons :

De mes quarante dents vois la ligne effroyable.

Nous portons nos dents à cinq cent mille, ce me semble. C'est un joli râtelier. Sachez bien que l'historien de la *Révolution et du Consulat* est parfaitement ferme et raisonnable dans tout ceci. On convient unanimement que le roi a pris une excellente attitude. On dit que ces

pauvres diables d'ambassadeurs allemands et slaves sont dans leurs tout petits souliers avec lui, et que même ils préfèrent ne pas aller aux Tuileries, de peur qu'il ne les secoue rudement comme il a déjà fait à l'un deux. Ces vieilles races robustes, qui ont vu beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, ont une énergie très-efficace quand elles s'en mêlent ; nous sommes criquets et nerveux en comparaison. Je tiens que les races d'hommes qui viendront après nous avec cette enveloppe nerveuse, délicate et subtile, ne seront plus bonnes qu'à disserter sur *an chimœra bombynans in vacuo*. — Je parle déjà comme Nestor. — Ce n'est pourtant pas, mon cher Raulin, que j'aie connu des hommes qui valussent mieux que nous ; sous ce rapport, je ne puis pas parler comme Nestor ; mais vous faites exception.

M. de Broglie a eu du chagrin de ne vous avoir pas vu à Paris. Il vous croyait toujours au pied de la statue de Racine, à la Ferté-Milon. J'aurais voulu savoir encore comment s'écoulaient vos journées dans ce fond de province. Mais je suis sûr que le temps y passait vite pour vous :

> Au midi de mes *journées*
> Je touchais à leur couchant.

Il y a une petite vie animale assez douce, qu'on peut mener une quinzaine de jours, et puis, quand vient de Paris quelque grand bruit de guerre, on sent redoubler la tranquillité de ces rues de province qui avoisinent les églises par exemple. Dans toute ville de province, il y a une rue des Chanoines. On voit passer un personnage grave qui, de loin, a l'air respectable ; il entre dans une petite maison où tout a l'air du repos ; par-dessus la muraille du jardin, pendent des clématites et s'élèvent des touffes d'acacias et de sorbiers rouges ; des petits rideaux blancs qui s'entr'ouvrent et qui laissent entrevoir un joli profil ou des cheveux blonds ; de l'herbe dans les rues ; les heures qui sonnent distinctement et mélancoliquement ; tout cela vous fait passer devant les yeux des images d'un repos poétique ; mais je pense bien qu'il n'y faut pas regarder de trop près de peur que cette poésie ne tourne en une prose assez vulgaire, non pas toujours, assurément, mais souvent.

Ces pauvres Syriens mènent probablement une vie plus troublée que celle-là. Si cette nouvelle de la pacification de la Syrie se confirme, c'est pour le coup que, comme dit Louis XIV, lord Palmerston sera *enfoncé*.

Je vous avertis que vous n'aurez guère le

temps d'écrire à d'Haussonville. Il a dû partir de Rome à la fin du mois dernier. Ils s'arrêteront pourtant quelques jours à Gênes. Je ne vous ai jamais assez parlé de Gênes. Vous n'avez nulle idée de ces beaux jardins d'arbres qui sont là, tout en haut, sur la colline et regardent dans un triste repos Gênes, qui descend vers la mer avec ses beaux palais et toutes ses rues encombrées de fleurs, la mer, et au loin la mer encore. De là, ils iront à Turin, mais, sauf les tableaux, il n'y a rien à regarder là quand on revient d'Italie, car, quand on entre par là, un rayon de soleil, une mouche qui passe, quelques dorures dans une église, vous prenez tout cela pour l'Italie. Ce nom d'Italie colore toutes choses. Nous sommes de grands enfants, à commencer par les esprits les plus positifs.

Ce nom de Gênes m'a rappelé les jardins de M. Palavicini, de grands jardins abandonnés sur la hauteur. Il y a là un grand palais désert, et des appartements où la lumière entre à torrents et qui sont d'une impression triste pourtant. On se figure que des gens heureux y seraient très-heureux, mais il n'est pas habité, et cela se conçoit. Les gens heureux ne courent pas les rues, et ne se trouvent pas sous le pas d'un cheval. A propos de cheval, mon chien

va mieux. Pour qui me prenez-vous de lui être moins dévoué parce qu'il a la gale?

LXXX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Broglie, le 8 août 1840.

Mon cher ami, vous avez trouvé la France chantant l'air guerrier : *Partant pour la Syrie.* En attendant, Méhémet-Ali ne s'abandonne pas lui-même et il a donné un pied de nez aux quatre puissances qui croyaient le surprendre. La conduite du gouvernement est parfaitement bonne. Il est certain que les journaux français ont le tort d'agacer l'Angleterre au lieu de faire ressortir l'énorme sottise de lord Palmerston; mais qui peut mettre un frein à la langue des journaux? Nous apprenons aujourd'hui le second acte des folies du successeur d'un héros. Ce successeur d'un héros est un méchant fou. J'espère bien qu'on va le lier et le mettre dans une citadelle. Je ne sais quels sont ces généraux Voisin et Montholon dont on rapporte qu'ils accompagnaient ce maniaque dans son expédition. Il est bien

pressé. J'aurais pensé qu'il aurait pris patience jusqu'à l'arrivée des cendres de son oncle.

LXXXI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Broglie, le 12 août 1840.

Vous avez la bonté de me dire dans vos dernières lettres que je suis probablement fâché contre vous. Il n'en est assurément rien, mais je vois bien que si je ne suis fâché, je devrais l'être. Je vais faire une petite enquête sur ce sujet et je m'irriterai dans la mesure convenable, s'il y a lieu.

Le silence de la villa Aldobrandini et le chant de ses oiseaux dans ce silence vous manqueront beaucoup dans la rue Saint-Dominique. Les vociférations politiques qu'on nomme la conversation, ne peuvent pas être comparées à l'éternel murmure de vos fontaines qui s'écoulent dans la solitude des jardins de Rome. C'est bien aimable et bien raisonnable à vous d'avoir quitté tout cela. La première fois que je retournerai à Gênes ou à Pise ou à Rome ou à Sorrente, on n'entendra plus parler de moi en France, où, à la vérité,

on n'en parle guères dès à présent. J'ai dit à M. Raulin votre admiration pour Stratonice; il en a pleuré de joie. — Je lui ai dit votre estime un peu froide pour le Giotto; il a serré les poings et les dents et est demeuré quelque temps dans un sinistre silence. Pour moi, je suis fort de votre avis; mais vous auriez trouvé là-dessus de bien jolies choses dans cette Italie de Quinet que je vous ai laissée et que vous lisez trop peu. Il a quelques emportements d'imagination, mais cela ne l'empêche pas d'avoir un sentiment profond de la partie mystérieuse des arts et de la différence des époques. Il a l'air de déclamer, mais il est très-réellement ému. Il a les défauts de quelques-uns des écrivains les plus distingués de la fin du dix-huitième siècle. Les idées fines sont cachées sous la pompe du langage. C'est comme un voile de pourpre où les broderies les plus délicates seraient aussi en soie pourpre. Il faut regarder de près pour les bien discerner; mais même ce luxe d'imagination tout animée de la confusion des souvenirs de l'histoire, toute triste comme après une longue vie, toute jeune comme si tout la frappait pour la première fois, cette imagination dans sa bizarrerie a quelque chose d'analogue à l'Italie. Comment avez-vous été satisfaits de votre compagnon de voyage

qui devait aller jusqu'en Suisse avec vous? Il m'a plu modérement pour le petit nombre de fois que je l'ai vu. Vous vous êtes donc promenés deux jours durant dans la tristesse de Civita-Vecchia? J'aurais bien voulu passer un peu de temps dans une ville de province d'Italie et voir l'intérieur des familles, et comment les hommes sont réellement modifiés par ce climat et tout ce passé qu'ils ont. Il ne me reste pas dans l'esprit une figure de connaissance vraiment italienne dans toute l'Italie. Pour vous, vous avez vu Civita-Vecchia, commentée et expliquée par un illustre écrivain qui voit tout à travers des paradoxes assez vulgaires. Qu'il y a loin de là à la candeur et à l'enthousiasme spirituel et mélancolique de mon excellent Quinet! Ne voyez-vous pas que c'est Faust, savant, triste, éloquent, comme avant cette mauvaise rencontre qu'il fit de Méphistophélès?

Je remarque que ma lettre n'est pas bien instructive. Je commence à être comme les femmes de chambre de madame de M. C'est toutes vieilles choses que je sais, que je dis.

LXXXII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, le 16 août 1840.

Vous ne sauriez me dire trop de mal de Paris. J'y rentre avec une humeur de chien. Pourquoi dit-on une humeur de chien? Les chiens ont beaucoup d'égalité de caractère, sauf Fingal, qui est un mauvais chien. Je n'entends pas grand' chose aux arrangements de mademoiselle Blanche qui part le 25 pour arriver le 15; elle va donc passer quinze jours à Nevers chez les Visitandines? C'est pure méchanceté de sa part; mais quand on ne se trouve pas bien dans ce monde, je trouve qu'on devient méchant. Je lui pardonne; mais peut-être que malgré elle nous la retrouverons à Paris. Cela dépendra de la tournure que prendra le procès de ce petit *aiglon* qu'on a pris du côté de Boulogne. N'avez-vous pas un peu de pitié de ce pauvre oiseau élevé sur les hauteurs, qui a les ailes faibles et la vue trouble, et qui a voulu prendre des airs comme il avait vu faire?

Votre dernière lettre m'est arrivée toute mouil-

lée des eaux de Versailles, des grandes eaux de Versailles. J'aime assez ces *pompes* et ces magnificences, mais tout cela n'est pas encore assez en ruines. Les grands monuments ont besoin d'être ruinés, sans quoi ils sont incomplets ; il parlent de la grandeur de l'homme sans rien dire de sa fragilité. C'est pour cela que la plus petite maison en débris autour de Pompeï en dit plus que les plus grandes cathédrales les mieux conservées, et puis, pour tout dire, je préfère le plus petit arbre au plus beau temple. Je me plais à voir les ronces, les lierres, les giroflées couvrant les murs qui s'écroulent. J'ai entendu un petit oiseau chanter triomphalement au soleil sur les plus hauts étages du Colisée ; j'en ai gardé plus de souvenir que de toutes ces masses de pierres. La nature est encore meilleure en enfant que l'homme, bien qu'elle ne vaille pas grand'chose non plus. Vous ne sauriez croire avec quelle peine je vois ce petit bourg voisin de la maison et le bien-être de ses habitants. La grâce naturelle et triste de cette vallée s'efface sous les pieds, sous les grands pieds des filateurs de coton, des fabricants de lacets, etc., etc. Les sentiments que j'entretiens à cet égard ne me feront jamais nommer d'un conseil municipal. Je suis fâché que vous vous soyez *eni-*

vrée de cette eau de Versailles. Le moindre petit ruisseau qui coule librement sous les arbres, ferait bien mieux mon affaire — et pourtant, je suis bien aise que vous ayez eu un petit moment de plaisir, au moins, — ce que j'en dis, du reste, est pour rire, ou plutôt pour pleurer. — Si René est resté insensible, je ne lui en veux pas et je crois que votre explication est bien dans le vrai. Il a été mis une digue aux impressions des enfants, pour que l'équilibre de leur intelligence ne fût pas rompu.

Il est bien vrai que la mort de M. Huyot m'a fait de la peine. J'ai pensé d'abord que ce serait un chagrin pour vous, et puis, rien que d'avoir causé deux fois avec quelqu'un est un petit lien. C'est plus quand on a trouvé de l'esprit, et aussi, cet esprit, on s'imagine toujours que c'est une défense contre la mort et que la mort y regardera à deux fois. Il n'en est rien pourtant à coup sûr.

Comment se porte le château enchanté défendu par cent grilles et deux chiens féroces? Paule a l'air qu'il faut pour être ainsi détenue dans le milieu des bois. C'est le commencement d'une histoire des *Mille et une Nuits*. Ces deux dames semblent là sous les verroux d'un magicien. On aurait dit au dix-huitième siècle qu'elles-mêmes

ont l'air de deux enchanteresses, mais nous ne parlons plus de ce ton aujourd'hui. Tout [illegible], je veux dire *presque* tout le beau monde de Plombières va être rappelé par l'affaire des aigles vivants. Si j'étais Pair et qu'on inventât de me faire revenir d'une vallée des Vosges pour la vallée d'ennuis qu'on nomme Paris, je donnerais ma démission.

LXXXIII.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 25 septembre 1840.

... Pendant que madame Lafarge s'en ira à la réclusion, nous ne tarderons pas à oublier cette tragédie au milieu des bombes, des boulets, des levées en masses, des fortifications, des millions de fusils et des centaines de canons qu'on prépare. Je ne crois pas qu'on ait mis plus d'activité aux Cent-Jours à se préparer à l'invasion. Il n'y a là de quoi rire ni pour les étrangers, ni pour les contribuables. Tous ces bruits n'arrivent sûrement pas aux sommets des Alpes, que je vois d'ici les jours où il ne pleut pas. Mais la vérité est que nous avons un petit déluge chronique

depuis environ quinze jours. L'hiver s'établit majestueusement dans la vallée du lac. Il a beaucoup meilleur air que dans cet abominable Paris où il arrive crotté jusqu'à l'échine, dans un misérable cabriolet de place. Il vient ici avec des éclairs et des tempêtes et il s'assied sur les grands tapis de neige des montagnes. Néanmoins, le froid, la pluie, les cris aigus du vent, les grandes bouffées de feuilles mortes, les eaux qui deviennent toutes noires quand la bise souffle, ne valent pas l'immuable repos et la tranquille lumière qui enveloppent Sorrente. Si j'avais les ailes de l'hirondelle, une des premières choses que j'en ferais serait d'aller voir Sorrente, après avoir pris vos commissions. Je suis bien aise que M. et madame Lebrun se soient trouvés bien ici. On a regretté que leur séjour n'y fût pas plus long, mais le tumulte des ouvriers ne laissait pas beaucoup de tranquillité au directeur de l'Imprimerie royale. Ces pauvres ouvriers ont fait beaucoup de bruit pour rien et ils ont bien fait de finir. Ils demandaient la solution d'un problème aussi peu soluble que celui de la quadrature du cercle. C'est une étrange fantaisie qui prend à tous ces gens-là d'être heureux et à leur aise. Cela ne s'est jamais vu et ne se verra probablement jamais. J'aurais bien voulu entendre ces jours-ci M. Du-

pin (Charles) sur un tel sujet. Bien qu'il soit indulgent, s'il vous souvient de ce qu'il disait récemment, il aura trouvé que c'était beaucoup trop de tuer un sergent de ville, que dis-je? deux sergents de ville!

M. Raulin va bientôt reprendre la route de France. Il retournera à Reims, par Bâle, et peut-être irai-je l'accompagner, pour deux jours, jusqu'à Fribourg et Berne. J'ai déjà vu Fribourg, mais non pas Berne. Je me suis toujours représenté Berne comme un lieu charmant. Ses grandes maisons en forme de chalets, dont on voit des gravures coloriées, me font le même effet que les tentes des patriarches. Il est probable que la vie y est moins grave et moins noble que celle d'Abraham au milieu de ses troupeaux. Les patriarches n'étaient pas moitié si jacobins que les Bernois d'aujourd'hui. Il est probable que j'aurai quelque grand désappointement en entrant dans ces demeures si riantes en apparence; et puis, les grandes lignes des beaux paysages ne vont pas avec les institutions démocratiques. Tous ces petits hommes qui trottent menu au sein de l'égalité et de la médiocrité, ne sont pas en harmonie avec le dessin du pays. Il faut des grands châteaux ou des grands couvents au pied des grandes montagnes. Encore aimé-je mieux les

grands châteaux. Pour le plaisir des yeux, je voudrais la féodalité aussi sur les bords des fleuves d'Amérique, mais il n'y a pas à y penser. Fribourg est encore, sous ce rapport, en assez bon état. La misère y est grande, avec de belles églises et de beaux couvents.

LXXXIV.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 28 septembre 1840.

Nous sortons du déluge. Tout l'univers est mouillé. Ce n'est jamais une raison pour retourner à Paris. J'aime mieux la pluie de tout autre lieu que le beau temps à Paris, une fois que je n'y suis plus. Quand j'y suis, la force d'inertie l'emporte. Je suis très-inerte, et je le deviens de jour en jour davantage. Je m'achemine à devenir une assez belle pétrification. Pour M. Raulin, il est vrai qu'il est plus en train que jamais; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, l'anime. Quoique je n'aie pas vu grand'chose dans ma vie, ni pensé à grand'chose, je commence à me convaincre qu'il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Quand la lunette est dé-

traquée, on ne voit plus rien à travers. Je tâcherai pourtant, pour le reste de mes jours, de ne pas me ranger dans la classe des ennuyés qui sont tous excessivement ennuyeux. Sans l'éprouver, je tiens qu'il y a toujours de l'intérêt dans la vie, si petit bruit qu'elle fasse et si terne qu'elle soit. C'est dans ce sens que les proverbes disent : *Il y a beaucoup à glaner, même dans le champ du pauvre.* S'ennuyer est certainement un péché, beaucoup plus grand que d'ennuyer les autres, attendu que le dernier est involontaire.

Irez-vous voir le procès de Louis Bonaparte? J'ai idée qu'il sera ennuyeux, et par sa faute, pour le coup. Racontez-m'en quelque chose. Dites-moi l'air de ce neveu d'Alexandre et l'aspect de la Chambre devant l'héritier d'un héros. Vous racontez merveilleusement bien, et je vous ferai *narrateur en chef* quand je serai roi dans quelque grande cour, mais ce ne sera pas de longtemps, à moins que dans ce conflit de l'Orient, il n'y ait quelque petit coin vacant où l'on ait besoin d'un homme tranquille, qui aime médiocrement la liberté de la presse. Je suis de votre avis sur nos armements; je les trouve un peu gigantesques. Nous faisons assez de poudre et de bombes pour faire sauter le monde entier, mais les gens raisonnables, soit dit sans vous

irriter, prétendent que c'est bien fait. Seulement, si nous avons la paix malgré nos préparatifs, nous ne saurons que faire de nos provisions; nous serons dans la situation de M. de Rambuteau, avec ses cent mille bouquets, un soir que le bal de l'Hôtel de Ville avait été renvoyé. Quoique nous ayons ici assez promptement des nouvelles par Lyon, il y a bien des jours qu'il ne nous est venu quelque chose de Mehemet-Ali. A sa place, j'emploierais mes derniers jours à faire un tapage épouvantable dans l'univers créé. J'aurais la fantaisie d'être sultan pour célébrer l'anniversaire de ma quatre-vingtième année; mais les gens sensés disent que ce ne serait pas raisonnable. Les gens sensés sont insupportables.

Voulez-vous bien dire à Louise que j'ai enfin trouvé un admirateur sincère de mon Edgar? Il n'aurait tenu qu'à vous que je disse notre Edgar, vous le savez bien. Enfin Raulin est venu qui, le premier dans Coppet, a senti l'élévation et la puissance d'imagination de Quinet, comme je le sens, comme tout esprit bien constitué le doit sentir. Il trouve qu'il a un admirable sentiment des arts; mais vous autres, qui êtes un peu secs, vous trouvez qu'on déclame dès qu'on s'anime. Si vous n'aviez pas une grande habitude

du soleil, vous diriez que les couleurs du prisme sont trop vives et de mauvais goût.

LXXXV.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 29 septembre 1840.

Puisque vous êtes à Paris, à la bonne heure, je vous écrirai à Paris, mais une fois qu'on en est sorti, je ne comprends pas qu'on ait la fantaisie d'y retourner... Je suis sûr que vous voudriez bien aller voir par le trou de la serrure juger le prince Louis Bonaparte, mais vous n'en verrez rien, et c'est bien fait. C'est une horreur que cette curiosité. Votre mari a-t-il fait ma commission auprès de vous? Vous a-t-il redemandé de relire saint Augustin? Les différences sont très-grandes d'une traduction à une autre. Ce passage où il s'entretient avec sa mère à Civita-Vecchia ne m'avait pas frappé auparavant. Il n'a fallu à M. Girardin que quelques tours un peu plus vifs que ceux des anciens traducteurs pour rendre à ce récit toute sa tristesse et toute son éloquence. Il y a beaucoup d'idées nouvelles dans les vieux livres, mais les mots déroutent. C'est un travail

de reconnaître sous un langage vieilli la vivacité des impressions. Si vous leur rendez l'élégance convenue de la langue d'aujourd'hui, elles reprennent leur beauté première. Prenez une pauvre fille de quelque village de Toscane et mettez-lui les cheveux en bandeaux et ces chapeaux que vous faites faire à Paris, et vous reverrez toute la beauté des filles de l'Étrurie. On pourrait essayer d'habiller à la dernière mode des chapitres entiers de saint Augustin. Ce serait des méditations de M. de Lamartine d'un ordre supérieur. On pourrait aussi tenter l'inverse et traduire, dans un idiome humain et naturel, comme celui du dix-huitième siècle, les singularités des Fortoul et des Fouinet. La peau du lion s'en irait probablement.

Voulez-vous me dire si vous vous êtes remise à faire quelque chose ? Vous me pardonnerez ma manie de vous suivre dans vos lectures. Je suis toujours pour les plans sans bornes et les grandes entreprises et les lectures les plus multipliées sur les mêmes sujets. Je tiens toujours qu'il faut savoir s'ennuyer pour finir par s'intéresser. Vous avez là-dessus de moi les morceaux les plus intéressants sur la nécessité de l'ennui. Vous direz que j'ai donc l'air de prêcher pour mon saint, mais il n'importe. L'effort et, finale-

ment, l'intérêt se tiennent, comme le disait Socrate de la douleur et du plaisir quand il se frottait la jambe que ses fers avaient serrée. Si vous prenez un maître d'allemand, lisez avec lui toute une série chronologique d'écrivains allemands. Je voudrais savoir, par exemple, par quelles gradations est venue l'imagination de Goëthe en Allemagne et par quelles dégradations elle s'est exaltée et affaiblie jusqu'à la littérature d'aujourd'hui, qu'on dit assez déplorable.

Adieu, madame. Je vous écris en courant, avec un petit accompagnement de fièvre que j'ai prise par la belle pluie dont nous jouissons ; ce n'est pas la peine d'en parler, mais c'est une excuse de l'ennui que je vous cause avec ces quatre sottes petites pages. M. Raulin se prépare au martyre en soutenant ici de temps en temps les institutions catholiques. J'ai fait acheter deux cordes de bois pour l'arrêter s'il va trop loin. Adieu.

LXXXVI.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet ..... 1840.

Cher ami, comme il n'y a pas eu de Chambres

depuis votre départ, il n'y a pas eu non plus de scandales. Les gens instruits disent que, bien que la majorité ait fait la petite bouche sur l'étonnant discours de M. ***, elle est satisfaite au fond de l'âme. Si j'étais majorité, je n'aimerais pas à me sentir de telles joies. M. Villemain est venu ici hier soir. Par un hasard heureux ou par un avertissement secret, l'esprit de l'opposition n'était pas dans le salon, et tout s'est passé en conversations littéraires, sur M. Daunou, sur le discours de M. Mignet, et sur les langues orientales.

Le *Siècle* prétend qu'on va faire grâce de la prison perpétuelle à Louis Bonaparte, à cause du retour de la grande ombre de son oncle. Je suis parfaitement décidé à ne m'étonner de rien et à tenir tout pour possible. On commence à ne plus parler que des préparatifs pour le 15 décembre. Je m'en rapporte au goût de M. le ministre de l'intérieur pour donner un grand caractère à cette pompe; aussi, je ne crois pas qu'on veuille habiller un certain nombre d'hommes en soldats de l'Empire. La vue de tous ces uniformes usés par la victoire et que le temps a mis en poussière donnerait à la cérémonie un air trop prononcé de mélodrame. Pour faire quelque chose de grand en ce genre, il faut une grande impression una-

nime, profonde ; mais, avec l'infinie variété de nos petits esprits, toutes nos petites inventions sont risibles. Le directeur de l'Opéra, se mettant à la tête d'un sentiment public, lui ôtera toujours de sa gravité. Si une voiture de poste s'arrêtait à la porte des Invalides pour y déposer le cercueil de l'empereur repris après une bataille à Sainte-Hélène, cela serait grand ; mais les statues de l'Éloquence, et de la Justice, et de l'Idéologie, et de la Guerre, et de la Paix, exécutées en plâtre et en osier sur des dimensions gigantesques, seront l'image parfaite de nos impressions et de nos idées. Toutes ces émotions tirées des vieux garde-meubles de l'Empire ne pourront pas supporter le grand air. Vous pouvez bien vous vanter de faire partie d'une nation de baladins, et de baladins de la plus mauvaise école, mêlant tous les genres et exagérant tout, faute d'éprouver quelque chose.

Je n'exagère pas quand je vous dis que je vous suis très-tendrement attaché, mon cher ami.

LXXXVII.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 11 octobre 1840.

Je dis comme Bonaparte : « Cette vieille Europe m'ennuie. » La voilà qui fait un bruit d'enfer sans qu'on sache pourquoi. Il n'est guère possible de croire au perfectionnement de l'espèce humaine en voyant lord Palmerston, pour une lubie, mitrailler un millier de malheureux qui ne lui ont jamais fait le moindre tort. Bien que cette affaire de Beyrouth soit la conséquence naturelle du traité du 15 juillet, on y a mis une précipitation passablement insolente. Je ne puis pas discerner à travers le bavardage des journaux ce que fera ou ce que veut faire le gouvernement français. Ce que je vois assez clairement, c'est qu'on assemble les Chambres le 28 octobre. Mon intelligence politique va jusque-là et pas plus loin. Mais je ne suis pas curieux. Je voudrais seulement qu'on pût mettre lord Palmerston au château de Ham avec ce petit nigaud impérial que la Chambre des Pairs vient d'y envoyer. Ce va être un grand agrément pour ce

hiver que le bavardage et les émotions plus ou moins factices de tout le monde sur la paix et la guerre. Est-ce que vous n'abhorrez pas le grand sérieux de tous les esprits légers qui vont déclamer et débiter des sentiments? Mon horreur pour Paris s'accroît de jour en jour, et je voudrais bien ne pas passer la barrière. M. Raulin se promène tranquillement par les villes de la Suisse pendant que l'on s'agite en France. Nous ne l'avons, Albert et moi, accompagné que jusqu'à Vevey. Je serais allé jusqu'à Fribourg et à Berne si nous n'avions pas compté sur le retour très-prochain de M. de Broglie. Visiblement, nous comptions sans notre hôte. Enfin, nous avons vu Vevey et ses environs, le château de Chillon et l'église de Montreux, tout le théâtre de la *Nouvelle Héloïse*. Je dois cette justice à mes compagnons de voyage qu'ils se souciaient très-peu de l'ombre de Julie qu'on entrevoit, de l'autre côté du lac, dans les rochers de Meillerie. Albert n'a pas encore lu l'*Héloïse* et M. Raulin est plein de préjugés contre Rousseau. Du reste, ce pauvre Rousseau n'est pas très-honoré à Vevey, malgré l'illustration qu'il a donnée à tous les noms de ce pays. Comme je voulais obliger M. Raulin à relire les descriptions du lac et tous les accidents du roman qui se rattachent à quelque localité, nous sommes

entrés chez un libraire. — Mademoiselle, avez-vous un exemplaire de la *Nouvelle Héloïse?* Elle a cherché parmi la *Cuisinière bourgeoise* et les livres de civilité et nous a dit : Oui, monsieur. C'est-à-dire non, nous n'en avons que deux volumes dépareillés, mais tout neufs. Il faut que les deux autres aient été vendus pour autre chose. — Il paraît qu'on n'y regarde pas de si près à Vevey et j'ai peur que ces deux funestes volumes n'aient été achetés pour un livre de civilité, ce qui serait d'un très-grand inconvénient, je l'avoue. Tant bien que mal nous avons pourtant assorti tous les tomes de l'ouvrage et M. Raulin a disparu à nos yeux s'enfonçant dans les montagnes qui vont vers Fribourg tout en lisant les aventures de Saint-Preux. De loin, vous auriez dit un sage rêvant sur un livre de philosophie religieuse.

Le château de Chillon est encore bien triste et bien sauvage, quoiqu'on lise sur les colonnes de la prison les noms les plus ennuyeux de Paris. J'en excepte assurément celui de M. Jouffroy très-bien gravé d'une belle écriture. Voici déjà que le souvenir de Byron a effacé celui de Rousseau. Les rêves de l'imagination ne durent pas beaucoup plus longtemps que les vivants. Une génération chasse l'autre. L'église de Montreux est toujours charmante. Les murs sont à présent

tout enveloppés des branches d'une grande vigne-vierge qui de loin, par ce temps d'automne, forment comme un grand manteau de pourpre. Nous sommes revenus ici, malgré toutes les beautés du paysage, un jour plus tôt que nous n'étions attendus, et nous avons trouvé la maison déserte, madame de Staël et Paul étant à Carra. Nous méditons à-présent sur notre retour. J'aime assez ce chemin de fer entre Étiolles et Paris qui abrégera les distances. Il vaut mieux que cet affreux bateau qui se traîne dans cette vase qu'on nomme un fleuve. Tout le monde de Genève est dans une grande anxiété et dans une grande attente de ce que la France va décider. On ne me paraît pas souhaiter le moins du monde que la paix de l'Europe soit troublée. J'ai quelqu'idée que les Chambres ne seront pas non plus très-guerrières. Il est assez agréable de se faire chanter des airs belliqueux, après dîner, dans un salon bien éclairé, quand on est sûr de n'être pas réveillé par le bruit du canon. Mais le vrai canon exalte peu l'imagination. Les propriétaires sensés se trouvent surpris d'une profonde mélancolie en pensant à ce que coûte la gloire. Ce n'est pas timidité devant le danger matériel, c'est l'horreur des chances, la crainte que le pot-au-feu qui bout doucement ne soit renversé, qu'il ne faille

se désheurer. Quand on a ces dispositions, il faut tâcher de n'avoir pas en même temps la fureur de la déclamation et ne jamais menacer de loin les murailles de Troie. C'est cela qui est ridicule. Le reste est très-pardonnable.

Oserais-je vous demander où en sont vos travaux sur Bacon, puisque vous avez recommencé à travailler? Je remarquerai seulement qu'après avoir eu la fièvre scarlatine, il n'est pas très-correct de travailler par un temps d'automne entre un feu allumé dans la cheminée et une fenêtre ouverte qui envoie des masses d'air froid, mêlé sans doute à la senteur du buis et du réséda, ce qui n'empêche pas l'air froid d'être froid. Pour moi, j'ai renoncé à parler de ce que je fais, ou plutôt de ce que je ne fais pas. Je commence à ne plus pouvoir lire sans avoir assez mal aux yeux. Je compte perdre la vue dans un an ou deux, si Dieu me prête vie. On ne peut pas appeler cela une perspective. J'ai pourtant lu quelques volumes de la correspondance de madame de Maintenon et la vie de cette excellente dame par la Beaumelle, et j'aime assez cette nature arrangée, compassée, comptant tous ses pas et gardant toutefois un certain laisser-aller gracieux dans le langage et dans les manières. Elle avait trouvé si peu d'aide et de bienveillance

dans les autres à son entrée dans la vie, qu'elle s'est promis de s'occuper uniquement et le plus honnêtement possible de madame de Maintenon. Elle a fait son chemin doucement, sans bruit, avec une infatigable douceur et une invincible persévérance. Elle a feint d'abord toutes sortes de bons sentiments qu'elle a fini par éprouver. A l'envers de ce qu'on croit d'elle communément, je suis sûr qu'elle valait mieux à soixante ans qu'à trente. Le monde, en ne voulant pas prendre intérêt à elle, l'avait forcée à se prendre exclusivement sous sa protection. Dès qu'elle a eu fait sa petite fortune royale, elle a vu que cela même n'en valait pas la peine et elle est entrée fort sincèrement dans la voie du détachement. Pour se détacher, il est nécessaire d'avoir eu sa part dans ce monde. Elle a commencé par se la faire à elle seule puisqu'on ne l'y aidait pas, et puis elle a vu qu'elle avait fait une œuvre qui trompe et, comme un bon esprit qu'elle était, elle a cherché sa part ailleurs, d'un air un peu triste et sombre comme une personne fatiguée, qui a beaucoup et inutilement travaillé.

Voilà une justification perverse de madame de Maintenon. Je vous prie très-instamment de ne me pas dénoncer à mademoiselle Blanche qui n'est pas du caractère de madame de Maintenon et

qui n'a pas non plus sa douceur. Pourquoi est-elle donc si féroce à l'occasion du procès de madame Lafarge? Je lui ai toujours vu prendre le parti de la férocité dans toutes les choses où elle ne pouvait rien. C'est théoriquement un tigre de justice. Vous pouvez bien le lui dire. Elle s'en fait une gloire. Elle se venge abstraitement de ce qu'elle ne pourrait pas faire du mal à un poulet réel.

Est-ce que la France sera comme mademoiselle Blanche? Est-ce qu'elle ne voudra pas, après tant de bruit, faire le moindre mal à un poulet, quand ce poulet a bombardé des villes dont elle est un peu la protectrice? Du reste, ne prenez pas cela pour un chant de guerre. Vous n'avez pas idée à quel point on ignore de quoi il s'agit quand on en est à cent vingt lieues. Vous me promettez donc le troisième volume de M. Jouffroy pour la semaine prochaine. Ce sera bien à lui de ne pas abandonner la métaphysique au milieu de tout ce fracas politique. Aussi bien la pauvre fille est bien délaissée. Je suis porté à croire que M. Cousin n'y pense plus. Peut-être que M. Damiron la traite mieux, mais ce sont des relations un peu froides. Adieu. Quoique je n'aie pas grand'peur des chemins de fer, il me paraît que vous devriez en laisser un peu faire l'épreuve

pendant quelque temps; laisser les étrangers aplanir la route et ne commencer à voyager par cette voie qu'après qu'il sera arrivé un accident. C'est une théorie que j'ai inventée à moi tout seul, une théorie qui ne peut sortir que des profondeurs de l'égoïsme le plus forcené, mais, vous voyez, j'en fais part à *autrui*, puisque vous adoptez ce joli mot.

LXXXVIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 2 janvier 1841.

Toujours est-il que je vous supplie très-instamment de ne pas me prendre en déplaisance pour toutes les sottises découragées que je suis capable de dire. Je tâcherai d'en dire moins à l'avenir. Les idées déraisonnables finissent par fatiguer les esprits les plus élevés et les plus indulgents, bien que ce soient ceux-là qui par bonté et par étendue s'en fatiguent les derniers...

Il faut vivre continuellement dans ce vilain monde, sous peine de n'y rien comprendre, ce qui n'est pas une grande peine. Nous venons de

pas un moment de tranquillité ni
ève doit vous être aussi lamentable
olente.

m'exécuter, hier vendredi, et aller
out de madame d'Haussonville. —
ti avec un mouvement de joie
n sentant quitte au moins pour
Ce n'est pas que rien y soit plus
le monde lui-même, mais je n'ai
faire aux inconnus, si souvent que

scute plus guère, tout le monde
orateur. Il y a autour de moi une
érences où l'on s'exerce à l'art de
ert est d'une conférence, Othenin
ce, Raulin d'une conférence. On
conférences, à la Chambre des
scute sur les fortifications, sur les
nufactures. On frotte l'ombre d'un
l'ombre d'une brosse. Ces mes-
t chez eux soucieux ou rayon-
u'il leur semble qu'ils ont eu un
chec. Non-seulement Othenin est
ce, mais il est d'une sous-confé-
e prépare à bien parler à la con-
de là, bien parler à la Chambre
faut que tout le monde s'amuse.

revint en mémoire, mais qu'elles avaient oublié. N'en concluez rien contre leur orthodoxie, mais ce fait leur avait momentanément échappé, et, d'ailleurs, elles avaient étourdiment pensé que le baptême en finissait avec le péché originel. M. Sainte-Beuve écoutait dans un sentiment de conciliation. Du reste, il a conservé, je crois, beaucoup d'impression de son séjour dans le canton de Vaud. Il a causé sérieusement et très-spirituellement sur le christianisme avec M. de Broglie et vous auriez été de l'avis de tous les deux.

Si je ris, ce n'est assurément pas par excès de gaieté. Je suis habituellement très en colère ou très-découragé. Ce sont deux états peu aimables. Voilà les jours qui croissent et l'été qui vient au petit pas, mais il viendra probablement, et avec lui Coppet.

LXXXIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 23 janvier 1841. Samedi.

Cet hiver de Genève est d'une inexprimable tristesse. Vous êtes tout environnée de malades.

Vous n'avez pas un moment de tranquillité ni de repos. Genève doit vous être aussi lamentable que la *città dolente*.

Il m'a fallu m'exécuter, hier vendredi, et aller à ce grand raout de madame d'Haussonville. — J'en suis sorti avec un mouvement de joie extrême, m'en sentant quitte au moins pour quinze jours. Ce n'est pas que rien y soit plus ennuyeux que le monde lui-même, mais je n'ai jamais pu me faire aux inconnus, si souvent que je les voie.

... Je ne discute plus guère, tout le monde étant devenu orateur. Il y a autour de moi une fièvre de conférences où l'on s'exerce à l'art de la parole. Albert est d'une conférence, Othenin d'une conférence, Raulin d'une conférence. On joue, dans ces conférences, à la Chambre des députés. On discute sur les fortifications, sur les enfants des manufactures. On frotte l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. Ces messieurs rentrent chez eux soucieux ou rayonnants, selon qu'il leur semble qu'ils ont eu un succès ou un échec. Non-seulement Othenin est d'une conférence, mais il est d'une sous-conférence où l'on se prépare à bien parler à la conférence, pour, de là, bien parler à la Chambre des députés. Il faut que tout le monde s'amuse.

Qu'ai-je vu hier au grand cercle de madame d'Haussonville la mère? D'abord M. et madame Eynard et M. Ch. Eynard. — Madame Eynard en robe de velours rouge, très-jolie pour tout vous dire. Madame Anisson, madame de Lascours, madame de Langsdorff. — Madame de Sainte-Aulaire était retenue chez elle par la migraine; Mademoiselle Paule; M. de Vandœuvre, M. Rossi; mais, tout autour, la rivière charriait les glaçons du faubourg Saint-Germain, que le soleil des révolutions n'a encore qu'à demi fondus. On parlait de quoi? Du bal de l'Hôtel de Ville, qui avait été bien brillant, et du bal du soir même à l'ambassade d'Angleterre; du discours du maréchal Soult et des éternelles fortifications de Paris : « Engloutir un milliard sous des fossés! mais c'est absurde! Une ville comme Paris livrée aux horreurs d'un siége! — Fi donc! — Mais vraiment, c'est très-dangereux. — On peut avoir l'idée de se défendre quand on est fortifié. — De mauvaises têtes pourraient avoir la pensée de refuser la porte à l'ennemi, et alors les bombes, les boulets rouges, les fusées à la congrève qui tomberaient sur tous ces petits Dunkerques qui sont dans ma jolie maison! Le maréchal Soult, qui s'y connaît, vous le dira, etc., etc. — Allons prendre une glace. »

XC.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL

Paris, 30 janvier 1841. Samedi.

Nous devons bien vous ennuyer avec nos fortifications. Nous ne sommes pas encore sur le point d'en finir. Il vous aura bien fallu vous faire une opinion là-dessus, malgré tous les termes de balistique qui s'y mêlent. Si vous avez une opinion, vous êtes assurément plus avancée que le ministère, lequel étonne beaucoup de monde par la modestie de ses incertitudes. Le maréchal Soult a un avis qui est contre le projet de loi qu'il a présenté, mais il déclare en même temps que le projet lui paraît fort bon et développe alternativement ses deux idées. M. le duc d'Orléans est des plus vifs pour l'adoption du projet tel qu'il est sorti de la commission. Le roi aussi. Les aides de camp de la maison royale sont également pleins d'ardeur. L'honorable bourgeoisie de Paris pense tout autrement.

Je ne suis guère du monde, car je ne compte pas pour la vie du monde un jour comme dimanche où, chez M. de Sacy, j'ai dîné avec deux

abbés et un jeune jésuite fort doux et fort éclairé et fort fanatique en même temps; mais, de ces deux abbés, l'un est M. de Feletz, de l'Académie française, un ancien rédacteur du *Journal des Débats*, qui se ferait scrupule de brûler le moindre philosophe de peur de se roussir un peu lui-même. Je vis au sein du catholicisme, comme vous voyez. Par compensation, j'ai lu toute la semaine ces *Mémoires de philosophie* que M. de *** a l'envie de publier prochainement; ceux-là n'ont rien d'ecclésiastique. Vous liriez ces deux volumes, si jamais il se résout à en faire deux volumes, avec grand plaisir. C'est Descartes et Kant mis à la portée *des plus faibles intelligences;* il suffit, pour comprendre, d'avoir beaucoup d'esprit et pas du tout de science. Vous avez certainement une de ces deux qualités. Bien que ces Mémoires soient intéressants et instructifs, ils me semblent déjà passés de mode, et pourtant il y a dix ans à peine qu'ils ont été écrits et sur des sujets immuables de leur nature. Dites-moi pourquoi il y a une mode même en philosophie? Il y en a bien une en musique. La mode dans les sensations les plus confuses et dans les idées les plus profondes, cela est singulier, mais, après tout, cela s'explique. La musique provoque des pensées embrouillées qu'on se fatigue enfin

le ne pouvoir démêler et on demande un autre ıir. La philosophie résout des doutes qui sortent lu grand océan que nous regardons sans cesse, mais l'un de ces doutes n'a pas plutôt disparu sous le joug de la réflexion qu'il en sort un autre, et ainsi de suite à l'infini. C'est ce passage d'une inquiétude à une autre qui fait aussi la mode en métaphysique. Je vous avertis que je sais aussi pourquoi les femmes changent la mode de leurs bonnets et la coupe de leurs robes; mais ceci est une autre paire de manches et j'y reviendrai une autre fois. Voyez-vous que les jours allongent? Êtes-vous sensible à ce plaisir de vous sentir portée vers l'été? C'est un des plaisirs les plus vifs que j'aie à présent, ce qui ne suppose pas une existence bien animée. La vie est un peu décolorée quand un de ses plus grands événements est la place qu'on occupe dans le zodiaque. Tout s'éteint successivement au dedans de soi; aujourd'hui une lumière, demain une autre, jusqu'à ce que *la nuit arrive à sa perfection*. Il n'y a plus que la lumière qui ranime un peu. Quand la fille du roi est jeune, sa joie comme sa beauté vient du dedans; quand la pauvre fille vieillit, le peu de joie qui lui reste vient du dehors.

Je n'entends parler ici d'aucun livre qui mé-

rite de vous être envoyé. Il ne paraît que des plans de Paris fortifié. Avez-vous lu les lettres faussement attribuées au roi? Je parle de celles qui datent de sa royauté. Cela s'est, dit-on, fabriqué en Angleterre par une madame Ida Saint-Elme, auteur des *Mémoires d'une contemporaine*, qu'assurément vous n'avez jamais ouverts. Cette estimable personne a été, soit simultanément, soit successivement, attachée au général Moreau, à M. de Talleyrand, etc., etc. Elle imite les écritures des grands personnages avec une certaine industrie. On assure que le dernier chef-d'œuvre lui a été acheté 50,000 fr. par MM. '**. Si, par suite du procès, ils sont condamnés à 50,000 fr. d'amende, ce sera 100,000 fr. bien employés, j'espère.

XCI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 6 février 1841. Samedi.

J'ai éprouvé un grand plaisir aussi à savoir que votre portefeuille était retrouvé. Il doit être salutaire de revenir sur tous les mauvais soupçons qu'excitait la disparition de ce portefeuille.

Je pourrais faire sur l'art de soupçonner son prochain un très-joli discours, étant un des êtres vivants les plus soupçonneux; aussi, toutes les fois que je lis cette vérité qui se trouve un peu partout : *Les grandes âmes sont inaccessibles au soupçon,* je rougis de honte, et je pense que j'ai une toute petite âme.

Cette petite âme a été très-sensible au grand succès de la loi sur les fortifications. M. de Broglie parlera, j'espère, à la Chambre des pairs. Il le doit à ses amis, comme à ses adversaires politiques, mais il entre depuis deux jours dans les voies du découragement, disant que tous les arguments sont usés, qu'il n'y a plus rien à dire, pas d'objections à réfuter; j'espère que c'est une impression passagère qu'il a là. Ce serait donner sa démission de tout si, dans sa situation et avec l'attitude qu'il a prise dans les conversations sur ce sujet, il laissait passer la question devant lui sans rien dire. Je le trouve plus triste que de coutume encore ces jours-ci. Vous n'avez pas idée des efforts qu'il a faits tout cet hiver pour rendre la vie aussi douce que possible autour de lui. C'est la sagesse et la bonté appliquées à bien faire autour de soi avec une admirable persévérance. Cela est très-beau et très-triste, dans un si grand isolement.

Je me figure que M. de Broglie vous parle de la politique du pays, ce qui fait que je vous tiens extrêmement peu au courant là-dessus. Pour le moment, le vent ne souffle pas; on n'a sur le bâtiment que ce petit mouvement qu'il fait sur lui-même quand il s'arrête. L'Orient se rendort.

XCII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 13 février 1841. Samedi.

Je voudrais vous aller voir dans votre petit salon bleu. Paul vous tire, j'espère, quelquefois, de vos tristes pensées. Le pauvre petit est l'avenir en personne. Je serais volontiers de votre sentiment et de l'avis de M. Hockdorfer sur les exercices de la mémoire. Je les tiens pour très-fatigants quand ils sont sérieux et pour très-délayants quand ils sont faits négligemment. L'enfant barbotte quelques mots, regarde en l'air, rêve à mille fantaisies, se répète encore quelques mots; il finit par ne rien savoir, ou bien il s'enfle outre mesure les artères de son misérable petit cerveau sans grand profit pour l'ensemble de l'intelligence et

au détriment probable de sa santé. En tout cas, il y a une méthode d'apprendre par cœur, et il faut l'enseigner aux enfants quand on veut à toute force qu'ils apprennent par cœur. Il faut que ce soit à très-petites doses, phrase par phrase, et en désignant à leur attention soit le tour particulier de la phrase, soit un mot singulier, enfin quelque chose qui les frappe assez pour que, le livre fermé, il y ait un petit clou dans leur tête où soit accroché le passage à retenir, mais cela est toujours fatigant pour eux. Je crois qu'il ne faut pas se laisser tromper sur la durée du travail et la longueur des leçons dans les colléges. L'enfant échappe par l'inattention complète à ce fardeau. Il répète mécaniquement sans penser. A la longue, il reste quelque chose, mais on n'exige heureusement pas d'eux l'énergie de l'attention... Les enfants débutent en tout par les questions auxquelles il n'y a pas de réponse; jusqu'à ce qu'ils se soient accoutumés au joug des traditions en tout genre, ils sont aussi curieux et aussi impertinents que les plus hardis métaphysiciens.

Je ne sais d'où vous vient votre impression sur le style de M^me^. Ce que j'ai entendu de lui ne m'avait pas frappé ainsi. En admettant votre façon de le juger, elle se peut très-bien expliquer

par le milieu littéraire dans lequel il vit. Pour chaque pays, il y a une foule de locutions, de formes de pensées, d'habitudes d'images qui vous prennent dès la première enfance et qui ont leur origine dans tout le passé de ce pays. Il est certain que la théologie, par exemple, a, en Suisse, un peu de jargon particulier, quelque chose de raide et de sentimental tout ensemble qui blesse l'oreille, on ne sait pourquoi, mais qui provient sans doute d'un état d'émotion et de lutte où la société religieuse a été tenue longtemps par la guerre et la persécution. Quand le principe de ces formes de langage a disparu, l'habitude persiste et tout cela a juste la bonne grâce d'un tic nerveux après une grande secousse. Je crois que l'on trouverait à expliquer par là beaucoup des disgrâces du style là où l'air ne s'est pas souvent renouvelé depuis les grands combats de la Réforme. Pour échapper à cela, il faut se désorienter, vivre jusqu'à l'habitude dans les grandes littératures nées sous une autre étoile, vivre avec Bossuet, avec Massillon, avec Pascal, non pas pour savoir leurs pensées, mais pour parler involontairement ce langage plus simple. Je ferais plus, si j'étais prédicateur, ce qu'à Dieu ne plaise et ce qui ne plairait pas à Dieu, j'étudierais le style des plus grands adversaires du

christianisme pour prendre un peu de cet esprit nouveau qui doit animer les vieux enseignements, non pas que je voulusse prendre, comme l'a fait M. de Maistre et son école, l'insolence, l'orgueil, la violence et l'arrogance logique de mes ennemis, de manière à défendre l'humilité chrétienne avec le dédain superbe de l'esprit philosophique, je parle de quelque chose de plus profond, caché dans ces écrivains que le docteur Chalmers appelle *les infidèles;* le sang jeune et actif, qui répand la vie dans tout; la sobriété et la force, et l'émotion contenue de la profession de foi du vicaire savoyard. Le christianisme peut parler ce langage et l'accommoder à ses pensées. D'ordinaire, les discours de la chaire, quand ils n'ont pas, comme ici, l'air à la dernière mode, qui est choquant, ont je ne sais quoi de caduc dans l'expression qui rappelle l'air d'une chambre dont les fenêtres n'ont pas été ouvertes depuis des années. Conseillez à M*** de vivre dans l'intimité de Bossuet et de J.-J. Rousseau. S'ils se battent devant lui, qu'il les laisse faire; tous les coups sont bons pour lui qui est calviniste, mais la jeunesse de ces grands esprits éveille des idées nouvelles et on peut détourner ces belles eaux sur de meilleures terres.

Tout va comme de coutume ici. Je vois que je

ne vous donne aucune nouvelle. Aussi bien n'y en a-t-il pas.

XCIII.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 18 mars 1841.

..... Je voudrais, pour mon compte, avoir simplement le chagrin d'être ruiné. Il me semble que je serais excessivement gai. Pour le moment, je suis hanté par mes fantômes. J'en ai toujours une demi-douzaine au fond de mon imagination, mais, comme sur un vaisseau bien ordonné, il n'y en a guère qu'un des principaux à la fois qui est sur le pont comme pour faire son quart. Dès que celui-là part, un autre sort de l'entre-pont et vient se mettre au pied du grand-mât. J'ai passé d'ailleurs ma vie ainsi, et je crois bien, qu'à tout prendre, je suis une des plus misérables créatures du monde, sans qu'il y paraisse beaucoup, et malgré une sorte d'égalité d'humeur assez agréable au-dehors, à ce qu'on dit. Si je faisais le compte de mes jours et de mes heures un peu exactement, le dénombrement des moments agréables ne me donnerait aucune en-

vie de rire. Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, car ce ne vous est pas un grand agrément de me savoir cet insupportable malaise. Mais on a des amis pour leur faire de la peine, n'est-il pas vrai ? Il y a pourtant une mesure, et je finis.

Je ne sais rien de l'article de M. Sainte-Beuve que ce que vous voulez bien m'en dire, et votre ingratitude est très-grande de n'avoir pas vu que je n'avais pas même coupé les feuillets pour vous envoyer plus tôt le livre. C'est peut-être un défaut que vous ne vous connaissiez pas. C'est la compensation des défauts dont vous vous accusez sans les avoir. J'ai déjà remarqué que vous vous jugiez très-mal, et les autres aussi. Seulement, la bonne part est pour les autres dans vos jugements. Cela s'appelle avoir beaucoup de *quant aux autres*, si je ne me trompe. N'en sommes-nous pas déjà tombés d'accord ? J'ai vu jeudi au soir les *petites* Sainte-Aulaire. Étiolles sera ménagé, s'il y a jamais un déluge, car il serait possible d'y trouver une demi-douzaine de personnes en qui il n'y a guère que du bien et pas un mauvais instinct. Cela est extrêmement rare partout ailleurs que dans la vallée d'Étiolles. Je voudrais savoir alors pourquoi la fièvre court là comme ailleurs. (Prenez garde à l'air du soir !)

Savez-vous que je ne reçois plus du tout de nouvelles de Suisse ? Je crois que je vais déclarer la guerre à ce pays. J'ai quelque idée que tous mes amis finiront par me prendre successivement en guignon, pour une raison, pour une autre, ou sans raison. C'est le déclin assez naturel de la vie. Une lumière s'éteint, puis une seconde, puis viennent les grandes ombres, et puis l'obscurité totale. Je vois *poindre* cette obscurité qui me menace aussi du côté de ***, et je n'en puis rien dire, sinon que c'est très-triste. J'espère que tout ce petit bavardage mélancolique ne vous arrivera qu'à Paris.

XCIV.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, mardi 16 avril 1841.

Qu'ai-je fait depuis mardi ? Mais, pas grand'chose. Je suis resté d'abord jusqu'à six heures chez mademoiselle Blanche, et je ne me souviens plus d'un mot de ce que nous avons pu dire. Probablement un peu de métaphysique autour du prochain, mais je n'en sais plus rien. Nous n'avons dit ni bien ni mal d'aucun de nos amis, cela est

certain. Mademoiselle Blanche n'en dit jamais de mal et moi jamais de bien. Je suis rentré dans ma tanière vers six heures et j'ai lu. Quoi? Je ne sais plus, non plus. Vous savez que je lis un peu comme les autres se chauffent ou se promènent, sans y penser. Puis est venue la soirée, qui ressemble à toutes les soirées, qui *passe* lentement et *qui est vite oubliée*. Pour dimanche, j'ai eu, vers deux heures, une petite visite de Louise, que j'ai obligée à entendre les plus belles pages du voyage de notre Edgar en Grèce. Elle a montré plus de goût que bien *d'autres*, et a trouvé charmante la description de la demeure d'une famille grecque se composant d'un homme, d'une femme, de deux gros lévriers et d'un enfant.

(Ici, je suis interrompu dans ma lettre par un excellent homme qui tient beaucoup plus à ce que son neveu soit recommandé à M. Guizot qu'à me laisser continuer de vous écrire. Il reste chez moi deux heures entières à me dire qu'il abuse de ma patience.)

Donc, Louise a trouvé charmante cette maison perdue dans des bois d'oliviers, non loin des ruines de Sparte. Puis elle a quitté M. Quinet pour aller entendre un sermon de M. de Bonnechose, lequel, dit-on, ne valait pas grand'chose. Le soir, M. Raulin et Mlle Blanche sont venus dîner, et

aussi Louise. On s'est moqué d'un grand rapport de M. de Lamartine sur la propriété littéraire. Vous êtes priée de le trouver mauvais. Tout l'esprit du monde n'empêche pas qu'on fasse les erreurs les plus énormes en fait de jugement, quand on est à la campagne, et à propos d'esprit et d'imagination, vous devriez écrire quelque chose, mais sans vous fatiguer. Pourquoi n'essayeriez-vous pas, après avoir lu quoi que ce soit, de le critiquer d'après vos propres impressions? Vous me montreriez ce petit travail, et je vous ferais une critique sur votre critique. J'attacherais un peu de plomb à cette gaze. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'imagination élégante et inconnue de vous dans ce que vous écrivez.

Me voici à lundi. J'étais allé, j'oublie de le dire, dimanche vers cinq heures, à votre porte, demander si mademoiselle Blanche Pomaret était chez elle, mais il me fut répondu qu'elle était au sermon. Hier lundi, écrit à madame de Staël, et à Naples, à M. de Lutteroth, puis allé au fond de la rue de Clichy, chez M. Grandpierre, pour lui parler des femmes Bachuanas, qui habitent au nord de la Cafrerie, et dont il s'agit de faire imprimer les poésies à l'imprimerie royale. Puis, rentré chez moi, outré de fatigue et d'une humeur de chien. Heureusement je n'ai rencontré personne sur qui

faire tomber cette humeur. Je me suis donc stupidement couché et endormi, quand on est venu m'annoncer mademoiselle Blanche qui venait me charger d'une affaire étrangère. Puis, rentré dans mon sommeil, dans un coin du salon. Réveillé de nouveau par une visite de M. Léon de Laborde. Dîné chez madame de Sainte-Aulaire, avec Louise et Albert. Le tout sur un grand fonds de fatigue et un petit mal de tête.

Voilà le très-fidèle journal de ma vie extérieure. Au dedans, je pense très-peu et je vis dans un grand découragement et une très-raisonnable dose de tristesse.

XCV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, samedi 22 mai 1841.

Vous n'avez pas dit si vous aviez reçu les volumes du Dictionnaire d'histoire naturelle, ni s'ils vous convenaient. C'est, je crois, très-exactement ce que vous désiriez, et Paul y trouvera bien des singes, et des ours et des serpents ; j'entends dire qu'il tient de ces trois sortes d'ani-

maux et qu'il a de commun avec eux tous de ne pas écrire lisiblement.

Tout le monde déserte Paris. M. Raulin voudrait bien vous écrire, mais il prétend qu'il craint de vous ennuyer ; je l'ai rassuré de mon mieux. C'est une affection très-précieuse que celle de M. Raulin ; elle n'est pas susceptible de variation ; il plongera sur-le-champ pour aller chercher une épingle, si l'on tient le moins du monde à cette épingle, et il ne demande pas qu'on lui en sache gré. Il n'est point soupçonneux ; s'il lui arrivait de blâmer durement ses amis, ce serait après y avoir regardé longtemps, et point par distraction ni par un mélange d'emportement fantasque et de négligence à y regarder de près... A le voir si bienveillant et si occupé des autres, je suis plus convaincu que jamais qu'un peu de vivacité morale guérit toutes ces agitations maladives qui attaquent les esprits. Il n'est ni orgueilleux, ni amateur de lui-même ; il aime la vérité, qu'il la trouve ou qu'on la lui offre ; il cherche le Beau et le Bien. Je crois bien pourtant que les figures élégantes de Raphaël lui paraissent plus conformes à la volonté de Dieu que celles qu'il pourrait à présent rencontrer à la Chapelle ou à Saint-Thomas d'Aquin. Il aime autant le Beau que le Juste, ou à peu près, et

s'il devait voyager avec le Beau en l'absence du Juste, je crois bien qu'il faudrait mettre un ange sur le siége de la voiture pour avertir à chaque relais le pauvre Raulin de ne se pas laisser aller à un seul principe.

M. Piscatory a écrit de Toulon à M. de Broglie. Il est à présent à Athènes très-probablement. Il y a quinze ans qu'il parcourait ce pays le fusil sur l'épaule, conduisant des recrues de la Morée aux chefs de l'insurrection. Il a vieilli depuis. La lumière et les montagnes vont lui rappeler tristement sa jeunesse écoulée. Il faut bien que la vie ne vaille pas grand argent puisque le temps où on espérait quelque chose est si triste pour tous sans exception : triste pour ceux qui sont seuls, triste pour ceux qui restent seuls, triste pour ceux à qui demeurent encore tous les biens de la vie. Il a laissé en France une jeune femme bien aimable et deux enfants ; il est très-honoré dans son pays ; il sera probablement un jour quelque chose comme ministre ; il n'a rien à souhaiter, et pourtant il doit y avoir bien loin de cette vie facile et heureuse à tout ce qui lui passait par la tête à vingt ans, quand il allait rêvant à l'avenir, de Napoli à Argos, entre la mer et les montagnes. Je remarque que je ne parle jamais que du passé, et cela s'appelle radoter.

XCVI.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 25 mai 1841.

Je voudrais bien vous trouver un peu en train du travail sur Chalmers. Ce serait une belle et bonne action que de le bien traduire. Je suis tout prêt à y mettre une préface extrêmement spirituelle; je dis *spirituelle* dans le sens spirituel, afin de ne pas confondre. Si votre traduction avait le degré de clarté de mon langage, ce serait un beau chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai?

Pour vous rendre compte de notre temps à Paris, je vous avouerai que je suis allé au Salon samedi, et puis encore hier samedi, avec M. Raulin et M. Rossi; lundi, avec M. de Langsdorff. Le lundi est un des jours les plus privilégiés de la semaine, et il fallait voir avec quel juste sentiment d'orgueil on se promène dans ces vastes salles, qui pouvaient d'un moment à l'autre être visitées par des princes et des princesses. A propos de princesses, j'ai eu l'autre jour occasion d'entendre le récit de l'arrivée, au

ministère de l'intérieur, de l'infortunée doña Isabelle de Bourbon. Je ne sais s'il faut l'attribuer à l'illusion que produit l'éclat des couronnes, mais elle a paru très-aimable et assez jolie à ceux qui l'ont vue ce jour-là. Elle a toute la décision d'un petit page. Elle raconte en riant qu'elle a fait une grande peur au bourgmestre de Namur en lui présentant le canon d'un pistolet qui était sur la table de M. G. Elle comptait malicieusement sur ses doigts tous les désagréments arrivés à son excellente mère depuis une quinzaine de jours, l'évasion de sa fille, l'arrivée de la reine Christine à Paris et la régence d'Espartero à Madrid. Elle disait, d'un air consterné et moqueur : « Figurez-vous que ma mère voulait faire un régent de mon pauvre père! » Enfin on l'a trouvée fort gentille. Malheureusement il y a tout à parier qu'elle sera fort malheureuse de son mariage. On l'a expédiée sur Bruxelles avec son chambellan et une camériste. Sa mère n'a pas voulu la voir, et son père n'a pas osé, par crainte de sa mère, qui est excessivement résolue.

J'oubliais le Salon et l'*Ève* de M. Raulin pour cette princesse fugitive. Je crois que doña Isabella ne se serait pas laissé séduire par ce petit serpent, qui a une déplorable tournure ; mais

l'Ève est belle, quoi qu'on en dise universellement. Le malheur est que le pauvre peintre l'a mise dans un paysage et au milieu de couleurs qui sont plus singulières qu'idéales. Il a voulu donner au monde antédiluvien une autre forme que la beauté de la nature d'aujourd'hui ; mais, dans ce qui est de formes déterminées, l'imagination ne doit pas beaucoup inventer, sous peine de ridicule. Il ne faut pas vouloir rêver beaucoup plus haut que la réalité. L'esprit n'a pas possibilité de créer d'autres fleurs sous d'autres cieux. Il est bien entendu que je ne parle que du monde matériel. C'est l'entreprise de refaire les rayons du prisme. Vous ne m'avez pas dit assez de bien du grand pastel qui représente un jeune homme qui tient une fronde. J'aime beaucoup cette fierté rêveuse et toute sauvage. On dirait qu'il s'est enivré de la senteur des bruyères et des pins. Le petit docteur qui est en face me plaît moins ; il a passé ses examens à la faculté des lettres... Ce petit sauvage qui a tué une corneille doit plaire à M. Jouffroy. On devrait rencontrer de ces figures-là dans les montagnes autour de Besançon, mais je n'y ai jamais vu, sauf M. Jouffroy, que des visages très-civilisés. Ils ont l'air de penser beaucoup plus au prix du seigle qu'au vent qui souffle sur les hauteurs et à

l'aigle qui s'en va vers les Alpes par-dessus les lacs qui réfléchissent son vol silencieux.

XCVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, vendredi 4 juin 1841.

Mon cher ami, à mon premier rayon de santé, je me lèverai certainement à l'horizon de Gurcy. Gurcy et tous ses habitants me manquent depuis longtemps; mais, pour le quart d'heure, je ne puis avancer, et il n'y a pas un souffle d'air dans la petite voile déchirée qui pousse ma petite barque en temps ordinaire. Vous pourrez rire tant que vous voudrez. Celui qui n'a pas mal à la tête, que sait-il ?

Je t'avertis que j'ai reçu une lettre de Louise, beaucoup plus bienveillante que la tienne. Elle est autrement pitoyable que toi. A propos, au Théâtre-Français, on comprend très-mal la signification de pitoyable. *Pitoyable* veut dire accessible à la pitié, et non digne de pitié. On ne dirait pas bien : M. *** a un air pitoyable à la tribune, on dit alors *piteux;* mais il est familier, à ce que dit l'Académie. Et qu'est-ce que vous

avez pensé du discours, à l'Académie, de M. Victor Hugo? Pour vous dire l'opinion de tout le monde, il n'a eu aucun succès... Je n'ai pas encore lu le discours de M. de Salvandy, je n'en parle que par ouï-dire; mais il est généralement reconnu qu'il était d'une modération pléthorique qui a touché aux larmes les conservateurs. Le pauvre Victor Hugo en a été pour son émotion. Ayant lu son discours, j'ai quelque penchant à y trouver du talent. Pour vous tous, et pour moi peut-être, les idées sont communes; mais lui ne les a vues que dans des images, et par là il échappe à la vulgarité. Tout cela s'est transformé sous le soleil et dans les ombres de l'imagination. C'est comme une vieille maison de plâtre, vieille et non ancienne, qui serait toute couverte de la triste et éclatante végétation qui pend sur les murs cyclopéens de la Messénie.

Veux-tu dire à Louise que madame la duchesse d'Orléans a paru plus belle dans son petit chapeau blanc, garni au dedans de roses pâles, que le bon sens de M. de Salvandy et que l'imagination guerrière et rêveuse de Victor Hugo? M. le duc d'Orléans entrant à l'Académie fut reçu par le secrétaire perpétuel, qui lui dit: « Il me semble, Monseigneur, que c'est la première fois que Votre Altesse Royale vient à

l'Institut. » A quoi S. A. R. répondit que ce n'était pas la première fois qu'elle avait eu le désir d'y venir. Je crois que ce ne sera pas non plus la dernière.

Adieu, mon cher ami. J'écrirai demain à ceux qui valent mieux que toi.

XCVIII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, 11 juin 1841.

C'est très-bien de répondre vite, Madame. Si j'avais pu trouver un cœur qui me répondît, j'entends par là uniquement quelqu'un qui répondît exactement à mes lettres, j'aurais déjà le nom d'*exactinet*, qu'avait autrefois Albert; mais on n'est pas plus tôt empressé avec les gens qu'ils vous négligent, et pas plus tard que demain je n'aurai pas de réponse de vous. Vous verrez si je n'ai pas raison.

Pourquoi me dites-vous que vous trouvez que, malgré toute sa grâce et son esprit, *** a quelque chose d'un peu affecté qui vous plaît de moins en moins? Je ne lui ai jamais trouvé une ombre d'affectation. On prend trop vite pour affectation

un petit effort pour laisser ses pensées dans l'ordre, une volonté un peu persévérante pour gouverner des facultés. Si l'on n'y tient la main, il y a toujours une faculté qui l'emporte, dont le développement est toujours plus facile et plus agréable ; quand on lui laisse tout envahir, l'harmonie est détruite. C'est à savoir, si l'on veut un beau jardin bien cultivé et bien aéré, avec de belles fleurs et de grandes eaux, — pour cela il y faut du soin — ou si l'on préfère un grand arbre et, au loin, sous son ombre, des broussailles et un joli petit marais ; pour cela, il n'y a qu'à laisser faire la nature, car la nature, comme on l'entend, est un des plus mauvais sujets de la terre.

Vous êtes en verve, chère Madame, et après avoir horriblement traité ce pauvre "", voilà que vous trouvez madame A. d'une intolérance révoltante à propos de cette question que vous avez débattue sur la philosophie et la religion. Je suis assez de l'avis de madame A. sur ce point, mais gardez pour un autre l'expression dont vous vous servez contre elle : *un esprit comme la ligne, tout en longueur ou, si vous voulez, en hauteur*. La forme est très-spirituelle, mais elle n'est pas applicable. Il y a peu d'esprits plus doux et plus compréhensifs que celui de madame A. Il se trouvera pourtant qu'une fois

dans ma vie je serai plus bienveillant que vous. Pour le fond même de la question, je suis contre le *Dieu des bonnes gens*. C'est un Dieu qui n'entre pas très-avant dans l'imagination. Il n'habite réellement que dans la déclamation. Il ne se révèle dans sa douceur et sa bonté qu'à ceux qui ont bu du vin de Champagne. C'est même un argument décisif contre ce *Dieu*, qu'il n'ait guère jamais suffi qu'à ceux qui ne pensent à lui que très-rarement. Ceux qui voudraient vivre en intimité avec lui, lui trouveraient d'énormes défauts : égoïste, distrait par les grandes affaires, se plaisant dans l'éclat et dans l'orage; si vous le cherchez dans l'ombre, il n'y est pas; son image disparaît de l'esprit quand ses œuvres se cachent; ne parlant que par lois générales, dures et inexorables comme des roues d'acier emportées par une volonté d'airain ; mais tous ces petits défauts s'oublient quand on le chante sur un air animé, par un soir d'été et tandis que toutes les images de la vie passent et repassent devant vous dans un beau jardin, s'il ne fait pas humide, si l'on n'a pas mal à la tête ou aux dents. Donc, madame A. a raison.

Je vous supplie de ne plus me parler sur ce ton de Walter Scott. Il est pour moi ce que Raphaël est pour M. Ingres. Pourquoi faites-vous en

vous-même cette réflexion désobligeante, que M. Ingres est encore plus près de Raphaël que moi de Walter Scott? Est-ce que l'admiration n'élève pas jusqu'à l'objet admiré? Je l'ai souvent entendu dire. Il est vrai que je n'en crois rien.

XCIX.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 23 juin 1841.

On me dit que toute la vallée d'Étiolles va se jeter aujourd'hui, de six à huit, dans les bras du clergé. Je ne me figure pas bien un dîner ecclésiastique. Le menu en a-t-il été réglé dans le concile de Trente? Ce sera tout un concile que ce dîner. M. l'archevêque de Paris n'y sera-t-il pas? M. le garde des sceaux ne viendra-t-il pas mêler ses grâces laïques à toutes ces fleurs mystiques? Je donnerais beaucoup pour assister à cette assemblée et je suis bien certain qu'en ma qualité de profane, je serais tout scandalisé et que j'aurais tort d'être si scandalisé. Enfin, je vous prie de me raconter comment se passe un dîner entre de belles dames et de grands évêques.

Est-on reçu en descendant de voiture par des enfants de chœur? N'allez pas, je vous en conjure, trouver mauvais cet enfantillage de questions. Ne vous ai-je pas déjà dit que j'aimais assez les personnes ecclésiastiques. Ils regardent le monde par un autre côté que le reste du troupeau des hommes. Ils ont de grandes vertus et de petits défauts. Ils ont de la douceur et de la patience avec les travers de chacun. Ils ne sont pas superbes, médisants, envieux, amateurs des querelles. Ils croient que l'homme n'est pas tout d'une pièce et qu'il peut changer et s'améliorer. Ils n'ont pas tous ces insolents partis pris de chacun sur chacun. Voyez cependant; je n'en suis pas très-sûr, j'aime mieux attendre vos nouvelles de demain et savoir si l'on n'a pas mangé le prochain entre brebis. Nous mangeons ici très-peu de prochain, surtout moi qui ai mal à la tête. Depuis que je ne suis pas allé à Gurcy, tous mes amis s'imaginent que ce mal de tête est un prétexte pour ne pas bouger. On ne croit pas possible dans ce monde actif qu'un homme soit malade plusieurs années de suite. Il n'en est pas moins vrai que le rhumatisme m'annulle absolument et que je suis obligé de me conformer à toutes ses fantaisies. M. de Langsdorff a dîné hier ici. Il se préparait aussi à dîner

aujourd'hui en Paradis terrestre... au siége épiscopal d'Évreux.

C.

A MADAME DU PARQUET.

[Paris, vendredi 15 juin 1841.

J'ai lu avec un extrême intérêt le récit du *convivium religiosum*. Il y a dans Érasme, si je m'en souviens bien, un dialogue entre des personnes d'église qui viennent passer un dimanche à la campagne, mais ce ne sont pas d'aussi grands dignitaires que dans votre fête de l'autre jour, et certainement il n'y a pas de belles dames. Je ne me rappelle pas non plus qu'il se trouve parmi les convives un archevêque ayant la migraine, bien moins encore une jeune femme qui cherche à faire tourner la tête d'un précepteur de rois. Ceci n'est pas du tout correct, et il paraît bien que le diable se glisse partout et sous toutes les formes. M. T. est un homme grave, qui est arrivé à faire son salut à la Cour, ce qui est difficile. Il n'est pas du tout joli, quand il regarde aux choses éternelles, de vouloir lui faire tourner la tête d'un autre côté. Il ne faut pas troubler le

repos des pauvres philosophes échappés des limbes du XVIII^e^ siècle. L'Archevêque, son secrétaire, l'Internonce et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient vous auraient dit la même chose. Nouvelle preuve que si l'on peut faire son salut partout, on peut aussi partout faire le contraire. Je vois bien que, comme vous me le dites, *tout s'est passé gaiement*. M. l'Internonce n'a pas l'air mélancolique. La paix de l'âme donne la santé. Je suis presque sûr qu'il ne se prend jamais à soupirer au souvenir de la grande tristesse des horizons romains — et je ne serais pas étonné que les notes plaintives de l'*Ave Maria* qui descendent sur Rome au coucher du soleil lui rappelassent seulement l'heure du souper. Je croirais qu'il dit, en distraction, *le souper du soleil* pour *le coucher du soleil*. Sérieusement, c'est un bon et excellent homme et personne n'est obligé à la mélancolie, laquelle produit une grande quantité de sots qui n'ont ni la bonne santé ni l'esprit de l'Internonce. Je ne puis pas vous cacher que ce n'est pas bien à un maître de maison de mettre sur la table au premier service la question de savoir pourquoi la gourmandise est un péché mortel. Il semble que les âmes délicates ont dîné quand on les agite par de pareils problèmes. Un morceau de pain sec, un

verre d'eau et cette question-là, et voilà pour suffire chrétiennement aux trois services. J'espère que le cuisinier de Monseigneur ne se livre pas exclusivement à cette polémique un peu sèche. Ce n'est pas la peine de pendre sa crémaillère pour ne mettre que cette idée dans sa marmite. Maintenant, s'il faut *trancher* la question, il est clair que la gourmandise est un péché mortel parce qu'elle arrête l'essor de l'esprit, et qu'elle concentre, d'une manière plus ou moins durable, l'activité de l'âme sur des satisfactions vulgaires qui n'ont aucun rapport avec le monde supérieur. Nulle part n'éclate davantage ce qu'il y a de fugitif dans les plaisirs de la terre. Le serviteur qui distribue par ordre de son maître les vins encore tout embrasés des feux qui brûlent Samos ou Chypre, n'a pas plutôt fait quelques pas autour de la table, que, regardant à travers le cristal transparent, il ne voit plus que le vide, ce vide qui est au fond de tout, et il dit : *Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.* François, demandez d'autres bouteilles ! Mais celles-là aussi disparaîtront à leur tour, et le cœur agité de l'homme ne saurait rien trouver qui comblât ses désirs. En vain, M. Moët, en vain, etc., etc.

Le bonheur des gourmands comme un torrent s'écoule!

N'est-ce pas à peu près ainsi que cette partie de la morale a été traitée pendant la soirée de jeudi ? J'aurais bien voulu voir comment M. de Langsdorff s'est comporté au couvent. Comme il est très-sympathique, il n'a pas besoin d'être du tout hypocrite.

Vous ne me dites pas votre avis sur l'esprit de M. T. C'est assurément un esprit distingué, mais sans flexibilité et sans beaucoup de tact. Une colonne vertébrale en cuivre recouverte d'une peau de chagrin. Je l'ai connu avec une intelligence libre et altière. Il avait l'air d'un jeune loup sortant des bois, altéré de nouveautés et de paradoxes audacieux. D'ailleurs un loup très-honnête et très-rangé. Il habitait deux jolies petites chambres très-propres, sur les hauteurs de Sainte-Geneviève. Il rêvait au Dante et à Françoise de Rimini; il traduisait Jacopo Ortis; il était libéral, romantique et je crois esprit fort, parce que toutes ces opinions étaient dans leur fleur. C'étaient comme les lilas de cette époque. Les pauvres gens qui avaient des opinions plus modestes nous paraissaient alors fort à plaindre et à mépriser; et puis, toutes ces innovations ont vieilli et depuis que nos opinions d'alors ont perdu la beauté du diable, M. T. s'est fait ermite. Sans trop le savoir, j'ai idée qu'il est

resté un peu fanatique de ses nouvelles pensées, comme nous étions fanatiques de nos doctrines incrédules et indociles. Les beaux arceaux des églises, l'éclat des cours, la simplicité savante des archevêchés, le luxe des maisons royales, les surplis blancs des prêtres, la pourpre des uniformes, ont remplacé dans son imagination la liberté sous les forêts d'Amérique, la simplicité de Washington, l'orgueilleuse pauvreté de Rousseau, les armées héroïques et déguenillées de la République; et les petites homélies de l'évêque de Maroc ont succédé aux brochures de M. Benjamin Constant. Tout cela est très-sincère et très-naturel, — et voilà comme je serai dimanche.

CI.

A M. RAULIN.

Gurcy, le dimanche 4 juillet 1841.

Savez-vous que je soupçonne que nous débitons force sottises sur les arts? Dans les époques de décadence, ce qui empêche les peintres de faire un bon tableau, empêche les critiques de faire une bonne histoire de l'art. On peut bien avoir, dans ces mauvais temps, le sen-

timent de sa misère, mais on n'a plus le sentiment du beau. J'ai idée qu'on ne comprend pas plus Raphaël qu'on ne saurait l'imiter, et probablement nous le louons de travers, et probablement nous n'entendons plus qu'à demi cette langue que parlaient des esprits plus puissants, et probablement les beaux yeux de la Fornarina étaient éblouis dans l'atelier de Raphaël de mille beautés qui échappent aujourd'hui à nos natures débiles. Chaque siècle louche d'un certain côté et le diable ne lui ferait pas tourner les yeux de l'autre. Il n'y a donc guère moyen de s'entendre. A propos, pourquoi me suis-je laissé dire par vous qu'on déchiffrait presque couramment aujourd'hui les hiéroglyphes? Il n'en est rien, monsieur, et vous avez abusé de ma confiance en vous. Je voulais aller me plaindre à vous, avant de quitter Paris, mais je ne sais plus pourquoi je n'en ai rien fait. J'ai peu de livres ici, cela me manque un peu. J'aime la vue des livres comme d'autres aiment la vue du monde, sans dessein pourtant de causer avec chacun. Je me promène à travers la plus jolie petite vallée du monde; une jolie rivière, de grands arbres, çà et là, sur les bords, de belles pentes de gazon, et au-dessus, des bois, et au milieu de cette vallée, les ruines d'un vieux château de La

Mothe. Tout cela espère que vous viendrez le visiter. De plus, j'entends le soir la musique de Mozart, et en particulier, le trio des Masques, dis-je bien? dont je suis fort le serviteur. Ah! que vous avez raison sur Mozart! C'est lui qui est une eau profonde et limpide et vive tout ensemble, tandis que le filet d'eau de Rossini fait économiquement un bruit de cascade sur des cailloux artificiellement arrangés à cet effet. Mozart, mon cher monsieur, c'est la science et l'émotion dans leur simplicité et leur force. Il est probable que pour qui traduirait Mozart en français ou en anglais, il y aurait là tous les trésors et tous les secrets de l'imagination de l'homme; mais n'oubliez pas qu'il est plus facile à la musique de murmurer ces secrets, qu'à la philosophie de les exposer en toutes lettres. Il y a certainement plus dans Mozart que dans toute la poésie du monde entier, mais notre esprit ne se contente pas de cette expression confuse, bien que brillante et profonde. Il faut que la clarté soit un besoin bien impérieux pour que les poëtes qui disent plus nettement, soient au-dessus des compositeurs, car il y a, en gros, plus de bon sens dans dix notes que dans mille vers, en prenant ce qu'il y a de mieux de part et d'autre, mais la poésie est déjà un commencement

de clarté en comparaison de la musique. Qu'est-ce donc, je le répète, que la clarté? Quelle différence y a-t-il entre savoir quelque chose et sentir profondément quelque chose? Pensez à cela, je vous prie, trois fois vingt-quatre heures.

Je vous couvre de dissertations. L'air de la campagne pousse à la dissertation; j'entends d'ici une demi-douzaine de pies qui dissertent aussi dans les arbres du jardin. Je ne serais pas étonné qu'elles fussent aussi sensées que nous et qu'elles en sussent autant que nous en savons.

Eh! quoi, mon cher Raulin, vous êtes jésuite? C'est une idée qui me revient toujours. Si vous êtes jamais envoyé à Fribourg par vos supérieurs, j'irai là avec vous. Je suppose que vous aurez une chaire d'histoire des beaux-arts. Nous ferons de l'esthétique tout en nous promenant sur les bords de la Sarine, et, qui sait? peut-être que vous serez appelé à Rome par votre général. C'est là ce que je nomme une brillante carrière, car d'être au conseil d'État pour entendre M. Macarel disserter sur la puissance spirituelle, la Providence n'a pas créé l'homme pour un tel rôle. Je louerai une petite chambre sur la place d'Espagne auprès du *de propagandâ fide;* n'est-ce pas là qu'est votre communauté?

Il fait un vent éternel sur cette place et voilà pourquoi : Le diable étant venu un jour avec le vent visiter la maison, dit au vent de l'attendre à la porte, et le vent est toujours là qui attend et le diable n'en sort jamais. Pardon, mon cher ami, j'oubliais l'habit que vous portez.

CII.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, lundi 5 juillet 1841.

Il me paraît, mon cher enfant, que la solitude te pesait un peu avant le retour de ton père. A présent, vous causez librement, sans qu'un tiers grognon soit là pour envenimer ou attrister des discussions paisibles. Tu mérites, quelquefois, pour ta patience avec moi, un prix de vertu... Nous passons les soirées avec le curé. Pourquoi M. Raulin n'est-il pas ici ? M. d'Haussonville joue au piquet avec *curé*, et Louise au billard avec moi. On lit un peu tout haut, et je ne sais pas comment j'ai pu consentir à lire tout haut, mais c'est pour la gloire de J.-J. Rousseau. Nous avons pris l'autre soir le retour de Saint-Preux à Clarens, après son voyage autour du monde ; je

crois réellement que ni M. Fouinet, ni M. Soulié, ne feraient aussi bien. J'ai découvert un Montaigne, que je lis avec un nouveau plaisir. Je tiens pour certain que le XVII^e^ siècle a détruit la vraie langue française. Il en a fait une demoiselle tout d'une venue, serrée dans un corset, parlant toujours du même ton ; tandis que la pauvre fille, au XVI^e^ siècle, était vive, simple, courant dans les prés, cueillant des fleurs, les jetant pour courir après les oiseaux. Tantôt riant, tantôt pleurant, sur tous ses petits chagrins, elle disait tout ce qui lui passait par la tête, et toutes ses paroles étaient variées et colorées comme ses pensées. Son teint et ses traits n'étaient pas plus mobiles que la mobilité de son langage, suivant la diversité de ses impressions. Mais MM. de Port-Royal, ayant eu le bonheur d'appliquer la géométrie à la langue française, nous avons eu l'élégante correction de M. de Jouy, de M. Jay et autres oiseaux d'un plumage absolument uniforme.

Voilà de belles nouvelles que je t'apprends là ! Mais je n'en sais pas d'autres, sinon que les petits perdreaux que les poules ont couvés grandissent à vue d'œil ; que les pies cherchent toujours à les enlever, et qu'on leur tire de temps en temps un petit coup de fusil, pour détourner leur ima-

gination de l'idée des perdreaux. Les cinq chiens noirs de M. d'Haussonville sont très-gentils. Ils seront bientôt de taille à poursuivre M***, si M. Raulin veut entreprendre cette chasse.

Bonjour, mon cher enfant.

As-tu vu, au Musée, un tableau de Philippe de Champaigne, qui d'ailleurs est beau, et qui représente une religieuse malade? C'est l'image de la langue française au XVII[e] siècle. Morne, grave, contenue, le teint jaune et plombé par les austérités.

Quand je dis ça, c'est que j'exagère.

CIII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, dimanche 11 juillet 1841.

Vous êtes à présent à Étiolles, et j'espère, chère amie, qu'il ne souffle pas sur vous le vent froid et violent que nous avons ici. Ce sont vraiment des jours d'hiver, un peu plus longs que d'autres. Pendant que nous courions les grands chemins, vous serez allée admirer M. Ingres avec M. Raulin. Je dis admirer, parce qu'il n'y aurait pas sûreté à faire autrement avec votre

guide. Bien que vous ayiez plus de hauteur et de franchise que personne, je crois bien que, dans ces extrémités, la prudence vous aura dicté des paroles conciliantes, si vous n'étiez pas de l'avis de M. Raulin. Du reste, je lui sais bon gré de cet enthousiasme un peu plus net que de raison. L'admiration fait trouver le bien avec autant de promptitude que la malveillance fait trouver le mal dans les choses. L'un et l'autre se trompent quelquefois, mais la moisson de l'homme bienveillant est beaucoup plus agréable à la vue que la moisson de celui qui a l'œil malin. J'espère que je vais voir arriver aujourd'hui mes papiers et mes livres par la diligence. Je m'en suis séparé, parce que nous voyageons dans des voitures où il n'y a de place que pour les personnes et rien pour les choses. Aussitôt mes malles venues, je commencerai à tailler le petit arbre théologique du docteur Chalmers. En sortant de mes mains, il sera un peu moins brillant et un peu plus symétrique que vous ne me l'avez donné. Je conviens que cette imagination éclatante, enfermée dans les bornes rigoureuses du syllogisme, n'est pas tout à fait assortie, comme traduction, à l'esprit élégant et rapide d'une femme. Vous devez avoir par moment, contre lui, ce genre d'impatience que causaient à Marie

Stuart les longues dissertations de Knox, mais il faut respecter aussi cette forme, qui fait partie de l'originalité de l'écrivain. D'ailleurs, vous et le docteur Chalmers, vous valez infiniment plus que Marie d'Écosse et le théologien du XVI^e^ siècle. Si vous menez ce travail à bonne fin, ce sera un grand service à rendre que de le publier. C'est un livre curieux, poétique et pratique tout ensemble. Ces formes étranges ne sont pas mauvaises, au contraire; elles rendent à la vérité l'air de nouveauté qu'elle perd dans ces prédications vulgaires, où on ne l'habille qu'avec de vieilles formes et de vieilles idées. Les conseils moraux, dans les livres ordinaires de piété, ont l'air de lieux communs cent fois réfutés par l'expérience. Il faut laisser à la vérité l'air de puissance et d'éternelle jeunesse qu'elle a quand on la regarde de près. Le talent, et quelquefois la singularité d'un écrivain, rendent ces traits plus distincts pour les yeux de la foule. La morale, comme on l'enseigne communément, a l'air d'une vieille femme des Incurables, faible, fatiguée, usée, radotant, n'ayant de commerce qu'avec de vieilles gens rabâchants et abattus comme elle.

CIV.

A MADAME DU PARQUET.

15 juillet 1841.

Madame de Lascours et mademoiselle Pomaret sont arrivées avant-hier à huit heures du soir. Elles ont fait lestement la route, eu égard à leur lenteur naturelle à toutes les deux. C'est une singulière idée de venir à la campagne par un hiver aussi rigoureux. Il ne neige pas encore, mais il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte. Quand je parle si légèrement du chien, c'est pour me conformer à l'usage, car je laisserais plus volontiers pleuvoir sur les trois quarts de la race humaine que sur le moindre barbet. *Bob* me prie de vous faire ses plus respectueux compliments. S'il avait lu l'article de Janin sur M. Ingres, il l'aurait, en chien de bon sens, trouvé souverainement absurde. M. Ingres doit en être souverainement révolté. M. Raulin a l'impudence de me dire qu'il approuve cet article. Je ne sais qu'un bel article sur ce tableau, c'est la fin de votre lettre. Cela est écrit et senti comme probablement le tableau a été composé. Mais ces

deux lourdes pattes déclamatoires et crottées qu'il plaît à M. Jules Janin de poser, en forme d'admiration, sur ce tableau, me font horreur, même de loin. M. Raulin aurait dû trouver que la religion y est traitée avec peu d'égards et dans un langage un peu profane. Si la pauvre Vierge de M. Ingres sait lire et si elle lit le *Journal des Débats,* elle tombera dans une grande tristesse et dans une grande confusion.

Je viens de relire quelques contes d'Hoffmann dont nous parlions l'autre jour. Le merveilleux de ces récits ne me fait plus rien du tout et ne me laisse plus ce petit malaise assez agréable de la peur du surnaturel, mais j'y découvre à présent beaucoup d'esprit. Il y a sur Gluck, dans une petite histoire qui porte le nom même de Gluck, une explication des procédés de l'imagination d'un compositeur qui a plus de sens et de vérité que beaucoup de dissertations en apparence plus raisonnables; mais tout se perd dans un nuage d'extravagances. Le pauvre Hoffmann s'était perdu l'esprit à force de l'exalter factice-ment. Il n'en sortait plus de flamme continue, mais encore de vives étincelles. C'est la rage de ce temps-ci et des dernières cinquante années de vouloir penser et sentir au delà de sa force. Le pauvre faiseur de contes a été une des premières

victimes de cette manie. Coleridge en est mort en Angleterre. Ce n'est plus la végétation lente, tranquille et puissante de la pensée dans des époques moins pressées, mais tout se monte à présent au régime des chemins de fer (je ne dis pourtant pas de mal de celui d'Étiolles). La génération actuelle lutte contre le temps, mais cet animal sournois fait ses petites affaires lentement. Il vous usera imperceptiblement tous ces esprits qui se hâtent. Je préfère beaucoup à toutes ces petites salades qui viennent sur couche en un clin d'œil un joli petit chêne qui a mis une centaine d'années à croître et qui tient sa tête du lever au coucher du soleil dans la lumière, tandis que la salade s'en va bien vite à la cuisine.

CV.

A M. RAULIN.

Broglie, vendredi 16 juillet 1841.

D'abord, mon cher ami, c'est vous qui êtes stupide de croire que votre lettre est stupide ; mais c'est un cas très-embarrassant en métaphysique, parce qu'il ne s'était pas encore rencontré un effet supérieur à sa cause. Vous avez bien raison sur le

degré d'importance qu'il faut mettre à chaque chose, et vous dites bien quand vous dites qu'il ne faudrait pas apporter à la lecture d'un rapport du conseil le degré d'attention qu'on doit à un dialogue de Platon. C'est de l'attention perdue, parce que les mailles d'un rapport au conseil sont moins serrées que le tissu d'un dialogue de Platon... Mais si vous avez besoin de regarder de près à toutes ces choses, rien ne vous en guérira. Je suis attaqué de la même manie; j'ai besoin de regarder à tous les détails. Il faut suivre sa pente, il n'y a de force que là. On userait inutilement sa vie à vouloir réformer les lois de son esprit. Il faut se résoudre à bien faire les plus petites choses, quand on s'y sent invinciblement poussé; seulement, il faut relire un peu plus souvent Platon, afin de ne pas s'abîmer sans beaucoup de fruit dans l'étude trop minutieuse des délicatesses de langage de M. ***. Mais il faut savoir que les gens d'affaires et les gens de bon sens n'ont pas cette manie qui nous tracasse. Ils opèrent *grosso modo*. *Grosso modo* est le secret du succès en ce monde. Il faut parler, comprendre, agir *grosso modo*. La grossièreté de l'intelligence est en harmonie avec les mouvements généraux du monde; j'entends le monde des hommes. De là les succès de M. Scribe; de là la profondeur, la

hauteur et la largeur d'esprit du même M. ***; de là la grâce, l'élégance et la vive imagination de M. Horace Vernet; de là le succès de M. Roger à l'Académie l'autre jour. Pendant que vous regardez avec émotion et tremblement l'aile d'un papillon, tous ces cyclopes vous ont avalé dix ailes de poulets rôtis. C'est le monde. Votre part n'est pas avec eux. Faites bien et finement ce qu'ils font vite et grossièrement, et, pour récompenser votre zèle, on dira : « Ce pauvre Raulin a l'esprit diablement subtil, » et on aura raison. Le monde va vite et ne regarde à rien de très-près. Quand ses grosses roues graissées d'huile de baleine rencontrent les roues délicates et légères taillées dans le diamant et qui tournent rapidement et sans bruit sur un axe poli, il y a secousse, mais les petites roues sont cependant de diamant et ne cassent pas. Leur mouvement est réglé sur une autre loi. Vous vous récupérerez dans l'éternité, là où l'aile d'un papillon sera tenue pour très-supérieure à un jambon de Mayence, mais ici, c'est le règne des jambons de Mayence. Vous avez beau faire, vous ne mangerez jamais aussi vite qu'un autre. Le jambon vous fera penser au sanglier, le sanglier aux forêts, les forêts aux montagnes, aux neiges éternelles, aux fleuves qui se promènent en silence sur la terre, et, pendant ce

temps, il ne reste plus que les os du jambon de Mayence, et vous restez pâle et un peu rêveur au milieu de cette bande de gaillards bien portants, bien repus, qui se moqueront de vous à la première occasion. Laissez-les manger jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Vous êtes aussi par trop exclusif. Que diable Mozart a-t-il affaire avec le diable? En quoi aussi sa musique est-elle terrestre ? Prenez garde cependant qu'à force de volatiliser toutes choses, vous vous trouviez tout ébahi dans le vide. Il y a aussi un bon sens et une mesure dans l'ordre supérieur, qui n'est pas le bon sens des hommes, mais celui de Dieu même. Si vous vous attaquez à celui-là, vous n'aurez plus la folie respectable des esprits d'élite, mais une folie véritable qui ne répond plus à rien : *inania regna.*

M. Orsel est bien bon d'avoir pensé à moi à propos du dernier tableau de M. Ingres. M. Orsel se promène aussi dans la vie sur un petit char à roues de diamants, mais il n'y a pas d'autre voiture pour aller loin dans l'avenir. Tous ces messieurs qui vont au galop dans des charrettes, d'un train à faire croire qu'ils voiturent de la marée, tous ces messieurs s'arrêtent dans la cour de M. le ministre de l'intérieur. C'est là que finit la postérité pour eux. Toutes leurs

vierges, qui sont des demoiselles des rues, mourront de consomption pendant que, çà et là, dans le silence, quelques autres figures monteront en souriant sur leurs grandes ailes dans le ciel des arts, là où il n'y a pas de ministre de l'intérieur, de directeur des arts, etc., etc.

CVI.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 20 juillet 1841.

Depuis les dix jours de notre arrivée, les pluies nous retiennent prisonniers. Je dis *les pluies*, parce que je crois qu'il en tombe plusieurs à la fois. Les lettres qui vous arrivent d'ici doivent être mouillées. Les rivières débordent, mais comme ces rivières ont six pouces de large en moyenne, le spectacle des inondations n'est pas bien affreux. Toujours est-il qu'il n'y a pas le moindre souffle de l'été en l'air, et que nous vivons dans le feu, sans penser jamais qu'il s'agit du mois de juillet. On lit donc. On lit toujours. Je relis le voyage d'Italie de Lalande et je repasse par tous les lieux que j'ai visités. Je passe mon été à Pise et à Florence et à Gênes et à

Naples. Le voyage de Lalande est d'un détail très-aride, mais je mets aisément du bleu et du rouge où il en faut. En ma qualité de maniaque, j'ai repris aussi l'*Ahasverus* de M. Quinet. Le Juif errant n'est pas si bon qu'on dit. C'est une belle fantasmagorie au fond de la nuit des premiers temps de l'histoire. On peut rire si on veut de ces dialogues de Ninive, de Persépolis et de Babylone et des sphinx qui sont aux vieilles portes de Thèbes, mais comme toutes ces fantaisies sont sorties d'une érudition assez profonde, on comprend mieux, autant qu'on peut comprendre, les hommes et l'esprit de ces premiers temps dans la folle imagination d'*Ahasverus* que dans le pédantisme rachitique de MM***, lesquels ne comprennent rien du tout à la moindre hirondelle qui voltige autour des colonnes de Palmyre. Il n'y a pas une momie qui voulût causer un quart d'heure avec M. Letronne quand même elle en aurait la facilité; elle serait bien sûre de n'être pas comprise. Il ne saurait pas entrer par l'imagination dans les croyances, les chagrins, les plaisirs d'une pauvre fille née au bord du Nil, il y a quelque mille ans.

Est-il vrai que vous soyez allée à Paris tout exprès pour entendre le discours de réception de M. Ancelot? Ce discours devait être un bel

hommage rendu par l'ignorance à la méchanceté d'un grand esprit philosophique. Je me représente d'ici les airs superbes de M. Cousin en voyant M. Ancelot s'embarquer sur la mer des abstractions.

CVII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, le 25 juillet 1841.

Il y a déjà trois jours que nous attendions madame d'Haussonville et que l'on étudiait dans la soirée tous les bruits qui traversent le grand silence de la campagne. Le moindre bruit du vent passait pour un son de chevaux de poste. Vous avez donc eu une terrible tempête qu'on ne pouvait pas confondre avec le grelot de la poste? Tous ces arbres déracinés, toutes ces cabanes renversées, toutes ces branches lancées comme des feuilles dans la prairie ont l'air tragique.... Où est donc M. Jouffroy? Il ne m'étonne pas que ce qu'il vous écrit ait de l'éclat et de la tristesse, il a pour s'élever deux ailes de même grandeur qui sont la poésie et l'abstraction. Je dis de même grandeur parce que, quelquefois, dans certains

esprits distingués, ces ailes sont de force inégale et le vol est alors peu élevé et peu élégant et l'on a l'air de faire des cabrioles dans les cieux, mais je dis de M. Jouffroy : *paribus se sustulit alis.*

Quand nous envoyez-vous notre évêque ? M. Raulin, qui a visité hier les églises d'Évreux, tremble que, dans son activité et sa propreté, Mgr. Olivier ne fasse trop badigeonner toutes les vieilles murailles et ne tienne trop compte de l'utilité dans les réparations. Je crois bien que, dans les églises, il faut sacrifier l'utilité à la beauté. Il y a bien quelque chose de cela dans les églises de Paris. Il y fait froid, il y a des courants d'air, on y est à l'étroit, mais ce n'est pas cela que j'appelle la beauté. Il faut qu'une église ressemble encore plus à Marie qu'à Marthe. Il y a des églises qui ressemblent à la cuisinière de Marthe, tant on y est à l'aise et tant on a tout sacrifié à l'agrément, comme la chapelle anglaise, par exemple.

Je ne sais pourquoi je parle tant des églises. C'est que je vois descendre toute la maison pour aller à la messe.

CVIII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 30 juillet 1841.

Que de courses pour la semaine prochaine ! N'en serez-vous pas hors des gonds ? Pourquoi un sacre et un mariage dans la semaine prochaine ? L'évêque et les fiancés n'auraient-ils pas pu s'entendre pour ne pas entasser ainsi les cérémonies les unes sur les autres ? Si M. l'évêque d'Évreux est si impatient d'être sacré, les futurs n'auraient-ils pas pu prendre patience encore une huitaine de jours ?

5 *août*. N'est-ce pas aujourd'hui le sacre de M. l'évêque d'Évreux ? Voulez-vous bien me dire si cette cérémonie est bien imposante ? On prêche quelquefois dans ces circonstances, car il me semble que *l'un des seuls* sermons de Fénelon est à l'occasion du sacre de l'archevêque de Cologne. Quand fait-il son entrée dans son diocèse, je ne dis pas l'archevêque de Cologne, car celui-là n'est pas assez soumis, pour mon goût, aux puissances ; mais l'évêque d'Évreux, qui respecte beaucoup plus l'ordre des sociétés tel qu'il a

plu à Dieu de les ordonner? Je ne haïrais pas d'être son grand vicaire ni d'administrer avec lui ; il est spirituel, bienveillant, régulier, actif, impérieux ; nous nous querellerions tout le jour sur les nuances, étant d'accord sur le fond. Quand je dis tout à fait d'accord sur le fond, c'est que je me suppose grand vicaire. Il y a ici un *petit* vicaire, ou, pour parler comme à l'Académie, il y en a ici un petit qui est extrêmement respectable et zélé. Il est grave, et pourtant très-aimé de ses paroissiens. D'ordinaire, dans les villages, on aime les ecclésiastiques qui sont bons enfants, c'est-à-dire qui ne regardent pas de très-près au bien et au mal, et qui, en fait de morale et de dogme, ne coupent pas un cheveu en quatre. C'est une race perverse et vulgaire. Celui-ci n'est rien de pareil, et je ne sais comment il s'est arrangé pour prendre de l'empire sur le cœur un peu épais des Normands de ces quartiers. Il cultive les lettres, ce qui est rare dans le clergé des villages. Il est agréable de penser que, durant les longs hivers, quand le vent siffle dans ces bois et que les loups se promènent dans la neige, et que les honnêtes mortels qui habitent ces vallées pensent au prix du cidre et au poids de leurs bœufs, il y a du moins une créature humaine qui voit passer devant ses

yeux les images d'Homère et de Virgile, et qui mêle toutes ces couleurs d'une société supérieure aux pensées bienveillantes et désintéressées du christianisme. C'est ce que je trouve de plus aimable dans les villages d'Angleterre, que je n'ai jamais vus. Une âme poétique est là, à côté de ces âmes un peu vulgaires qui sont le gros des sociétés. Le ministre rêve à Platon, à Job, à l'Italie, au désert de Syrie, au milieu de ce troupeau tout occupé des intérêts du jour. Il fait l'effet d'un lis ou d'un buisson de fleurs au milieu d'un jardin potager. Il représente le superflu dans le monde, sans lequel le reste est aride et misérable.

Je me suis jeté tous ces jours-ci dans les confessions de saint Augustin. C'est le plus charmant des livres. Je le lis pourtant dans une méchante traduction d'un méchant académicien du dix-septième siècle ; mais, sous ces herbes un peu desséchées de la traduction, on voit briller encore toute la vive lumière des pensées de saint Augustin. Je ne sais pourquoi je vois toujours chaque page de ce livre dans le cadre éclatant des paysages d'Afrique ou du midi de l'Italie. Elles sont pour moi comme ces missels du moyen âge coloriés de toutes les teintes les plus vives des fleurs, des oiseaux, du bleu de la mer,

du bleu du ciel, de l'éclat triste du couchant. Quand nous accusons ses pensées de subtilité, c'est, je crois, faute d'y regarder d'assez près. Il en sait autant et plus que nous, race insolente, qui pensons avoir inventé la clarté des pensées et l'enchaînement rigoureux des idées. Dans la sphère où plane son esprit, c'est bien voir que voir un peu confusément tous ces rayons de lumière qui se croisent, et se pénètrent, et se confondent ; cet immortel tissu qui s'éteint sous l'œil hébété de l'analyse, et qui ne nous apparaît dans sa force et dans sa vérité que quand il nous éblouit. Voilà, ce me semble, bien du bruit à propos d'un vicaire. Pardon, chère amie, de ce petit galimatias d'or et de pourpre.

CIX.

A MADAME DU PARQUET.

10 août 1841.

Tout ce que vous me rapportez de la semaine passée à Paris en fait comme une semaine de géant. Vous êtes allée entendre des sermons à Franconi et voir des évêques sauter des barrières

(je me trompe, mais vous le voyez bien) ; il est clair que les évêques ne sautent point de barrières, si ce n'est quelquefois les barrières qui séparent le temporel du spirituel ; mais ce n'est pas le cas de M. l'évêque d'Évreux. Dans *l'alliance que vous avez faite avec les torrents* de tout genre, je vois M. P. de M. Ce torrent ne coule pas dans le même sens que M. l'abbé Olivier, et il va du côté de la perdition, dans un grand abîme dont le premier degré est l'ennui. Cette ville de Versailles prend des airs singuliers. On y cultive les sciences occultes, comme le magnétisme, par exemple. La mauvaise littérature y est en honneur, comme M. P. de M., par exemple. C'est par tous ces ordres de corruption qu'ont péri les grandes cités coupables, la magie et la licence des discours. Il est fâcheux qu'il y ait un chemin de fer qui mène à Versailles ; c'est le diable qui l'a construit probablement. C'est pour déranger ses combinaisons qu'a été fait le chemin de Corbeil ; celui-là ne mène qu'à des endroits approuvés, dans des lieux où l'on n'exerce d'autre magie que celle de l'esprit et de la grâce, et où, à ma connaissance, on ignore la licence des discours. C'est Ébène qui aura fait le chemin de Versailles et Topaze le chemin de Corbeil. Savez-vous ce que c'est qu'Ébène et To-

paze ? Ce sont les deux principaux personnages d'un roman de Voltaire, *Le Noir et le Blanc*, qu'on a lu l'autre jour ici, à l'édification de tout le monde ; madame de Lascours n'a rien trouvé à y blâmer et l'a laissé écouter à sa fille. Ces dames sont parties samedi, sous la garde de M. Raulin. Nous les regrettons tous. La tranquillité bienveillante et animée de madame de Lascours est très-aimable. Elle a pris la bonne part en ce monde ; elle vit sans vanité, sans malveillance, sans envie, travaillant sans cesse sur elle-même pour mieux faire toujours et se rapprocher de plus en plus de la vérité, et cela sans plus de bruit que si elle faisait de la tapisserie ou de la dentelle. Il y avait donc peu de monde de la famille de M. *** au mariage de mademoiselle *** ? Il faut que ce soient de bien grands princes pour ne pas approuver cette alliance. Les ultras me font toujours l'effet des animaux de première création qui ont pu survivre à un nouvel arrangement du monde. Ils devaient trouver tout de travers et ne savoir où mettre leurs longues pattes informes sur cette terre retravaillée par une sagesse supérieure. Heureusement que ces bêtes, dont l'origine se perd dans la nuit des premiers âges, deviennent de plus en plus rares. L'air est trop

subtil, la lumière trop vive, les eaux trop limpides, pour leur constitution.

Je n'ai pas au même degré que vous la crainte des personnes silencieuses et réservées. J'ai toujours trouvé que l'on n'en pense pas beaucoup plus qu'on n'en dit, et, quand on ne dit rien, si l'on n'est Newton ou Descartes, j'en conclus qu'on ne pense pas beaucoup davantage, à moins d'une invincible timidité. Pour M. l'évêque d'Évreux, qui n'est pas invinciblement timide, j'aime cette vie abondante comme les arbres du Midi, qui portent des feuilles, des fleurs, des fruits avec une incessante activité. C'est peut-être la première fois qu'on a comparé un évêque à un oranger. Avez-vous remarqué ses armes? Une branche d'olivier, et *fero pacem* pour devise. J'avais lu d'abord *ferro pacem;* mais c'eût été la devise de l'Inquisition, et certainement *fero pacem* va mieux à Mgr Olivier, et lui va bien. C'est une bonne fortune pour un ecclésiastique que cette devise. Je ne sais s'il triomphera des préjugés de la bonne compagnie d'Évreux. Ce sont des êtres de première création, qui aiment mieux les grandes fougères que les arbres à fruits; mais l'évêque a quelque chose d'un soldat, et il n'a pas peur du danger.

CX.

A M. RAULIN.

Broglie, le 12 août 1841.

Je vois que vous ne perdez pas votre temps. Vous n'avez pas plutôt quitté Gluck, et Mozart, et Beethoven, que vous courez au Louvre voir Raphaël. J'avais bien raison de dire que vous êtes *sur vos yeux et vos oreilles*. Dans l'Enfer de Dante, vous verriez et vous entendriez de bien vilaines choses pour vous punir de cet attachement à vos sens. Après tout, vous avez raison, puisque vous êtes à Paris, de vous enfoncer dans cette solitude de la galerie du Louvre, du côté de l'école italienne. Quand je vais de ce côté, je me crois encore dans mes belles églises de Lucques et de Gênes ; il ne manque que des moines et du soleil ; mais vous nous rendrez les moines, et eux nous rapporteront-ils le soleil? Quoi que j'en dise, un moine me fait plaisir à voir ; il me rappelle le pont de Fribourg, ou bien les petites rues de Suze, au pied du mont Cenis, ou bien la grotte de Pausilippe. Ils se mêlent très-mal à propos dans mon esprit avec le lac d'Albano et

la mer de Sicile, et le Colisée, et les safrans, et toutes les fleurs qui couvraient encore les pentes des montagnes qui descendent dans le golfe de Pœstum, quand je les vis à la fin de l'hiver. Des fleurs, des moines, des souvenirs de l'antiquité, la Niobé, les mouches luisantes, des vagues bleues qui se déroulent doucement sur les grèves solitaires ; telle est l'association des idées dans l'esprit de l'homme. C'est un drôle de chapelet, et quand on en prend un grain, on ne sait trop celui qui viendra après.

Bonjour, mon cher ami; toute la maison ne tarit pas en regrets sur votre départ. Voici l'ordre de mes associations : 1° Je vous regrette aussi ; 2° je passe à la cause de votre départ, et je vois une communauté religieuse; 3° je pense, en conséquence, à Amalfi ; 4° je reviens à l'idée que vous devez vous y faire capucin; 5° je viens à d'Aguesseau, que sa femme avait voué au blanc ; 6° au conseil d'État, à cause du morceau que je vous ai lu l'autre jour ; 7° à rien. *Ex nihil nihil.*

CXI.

A M. RAULIN.

17 août 1841.

M. Raulin ne peut pas songer uniquement à nous écrire. Il est à la campagne. Où ? il n'en dit rien, mais ce n'est pas chez un philosophe du XVIII^e^ siècle, ni chez un curé constitutionnel, ni chez M. Isambert, ni chez M. Horace Vernet, ni chez M. Berlioz. Il s'élève quelque part vers le ciel sur les ailes un peu lentes et un peu sombres du plain-chant; il pense à Platon, à la chasse, à saint Augustin, à la pêche, et il regarde la beauté qui passe avec le ferme propos de la regarder uniquement sous le point de vue de l'art.

M. Orsel est bien indulgent de lire cet article sur Walter Scott. Priez-le pourtant de ne pas me juger là-dessus. J'ai encore beaucoup plus d'esprit qu'il n'y en a là, et ce qu'il y en a là n'est pas digne de frotter la poussière des pieds de l'ange qui tient un glaive dans le tableau du choléra. Où en est ce tableau ? Ne trouvez-vous pas l'univers stupide ? Il va au Gymnase et aux Variétés;

il donne des bals et des dîners, il lit les feuilletons et les romans de F. Soulié, pendant qu'il pourrait contempler des trésors d'imagination sage, réfléchie, colorée. Pensez-vous à tout l'esprit, par exemple, qui dort immobile dans toutes les petites villes de l'Italie, sur les murs des cloîtres, à la voûte des églises, pendant que les pauvres vivants dansent lourdement des *cachuchas?* Pourquoi m'appelez-vous *païen* et *métaphysicien?* C'est vous qui êtes païen, puisque vous tordriez le cou à un homme pour un demiton de plus ou de moins dans un opéra. C'est vous qui êtes métaphysicien, qui n'avez que des principes à la bouche et qui méconnaissez la vertu dans M. Isambert parce qu'il aime mieux le contrat social que saint Martin.

Ah! vous lisez M. Wiseman! Cet homme est encore plus heureux que sage. Il professe la théologie à Rome dans le collége anglais. Il parle bien, il est savant, jeune, bien portant. Il n'est point sceptique et médite sur l'éternité en regardant couler le Tibre; il est Anglais et il vit en Italie. Voilà bien des prospérités. Le pauvre diable de Bourdaloue, que vous lisez aussi, n'a pas mené une vie si poétique. Il y a longtemps que je n'ai assisté à ses sermons. Je lui trouvais autrefois très-peu de cette logique pour laquelle il est

vanté. Ce sont comme des eaux glacées qui coulent lentement, sans un arbre, sans une plante sur leurs rives. J'ai toujours mieux aimé Bossuet, même dans ses sermons; c'est là qu'il y a de grands arbres et toutes les montagnes du Liban, et des aigles qui planent et des sources qui jaillissent; mais, s'il eût été peintre, vous ne l'auriez point aimé, ni moi peut-être. Ce qu'il pense, ce qu'il peint, est inachevé. Il a besoin du demi-jour de la parole qui laisse à l'auditeur à donner les derniers coups de pinceau. Ce n'est pas Raphaël, cette glace immobile et limpide où tous les rayons de la beauté se fixent avec une admirable précision. La fièvre que vous donne un livre d'imagination vous met dans l'état de rêve; vous croyez voir le beau, mais comme rien n'est déterminé dans ces traits, peut-être que vous vous trompez grossièrement, comme quand vous vous imaginez en songe que vous avez trouvé un air magnifique et qu'au réveil les derniers sons que vous pouvez fixer dans votre mémoire vous paraissent ridicules; mais ces figures charmantes qui sourient dans une lumière éternelle sont là, devant vos yeux, et vous ne pouvez pas vous tromper.

Nous disputons très-peu depuis votre départ; à présent, nous discutons. Quand il fallait suivre

ce cheval qui vous emporte, c'était tout autre chose. Bonjour, mon cher ami.

CXII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, le 19 août 1841.

J'étais inquiet pour vous de votre si grande solitude, car on a beau désirer la solitude et en sentir le besoin, on reste *sociable* malgré soi, et on ne tarde pas à y retrouver toutes les pensées qu'on croyait chasser. Paul commence donc à parler comme les grandes personnes? Est-ce qu'il commence à écrire? Mais il ne faut rien presser, assurément. Avec tant de ressources et de secours de tout genre pour apprendre, s'il était en retard d'un an ou deux pour le vulgaire, ce serait plutôt un grand bien pour sa santé qu'un grand mal pour son esprit. Ce qu'il faut d'abord obtenir, c'est le grand prix de santé. Les facultés grandissent toutes seules et, dans ces premières années, rien ne dépend d'un peu plus d'orthographe ou de chronologie. La nature se fortifie sous une petite discipline paisible qui se borne à empêcher le mal. Les qualités les plus précieuses même de

l'esprit ne trouvent pas tant leur nourriture dans ces vilains petits livres élémentaires que dans les accidents et le repos animé de la vie de chaque jour. Entendre parler et penser autour de soi; deviner peu à peu, en voyant et en écoutant, ce qui est juste, délicat, élégant, simple, élevé; tout cela s'apprend de bonne heure ou jamais. Les études qui n'ont pas été pénibles au début de la vie, deviennent plus sûrement un plaisir pour les autres années; elles se confondent dans le souvenir avec tous les plaisirs innocents et les loisirs de l'imagination. Plus de gens aimeraient Virgile si on se souvenait qu'on en lisait les premières pages sans être bien pressé, ni bien grondé, pendant qu'un soleil gai brillait dans la chambre et que les abeilles bourdonnaient autour de la fenêtre et venaient se poser sur le livre où leur vie est racontée depuis deux mille ans. Pour que les esprits prennent de la force et de la vérité et de la couleur, n'est-il pas bon de les laisser un peu végéter d'abord dans ce demi-sommeil si heureux où tout se confond, les affections de la famille, le plaisir de vivre, d'apprendre, de ne rien faire? Plus tard Paul se rappellera tout ensemble votre pas dans la chambre voisine, la gravité bienveillante de M. Hockdorfer, les montagnes de la Grèce qu'il lui montre sur la carte, le petit bruit

du lac qui vient jusque dans la maison, ses lapins qui courent et l'histoire naturelle qu'on lui apprend. Tous les enseignements les plus sérieux comme tous les incidents les plus frivoles, comme les sentiments les plus vifs, se mêleront inséparablement dans la mémoire qu'il gardera de ces jours si doux. C'est de ce fonds-là que tout sortira, imagination, moralité, direction des goûts. Des études pressées, le sentiment de la fatigue et de l'ennui détruiraient toute cette forte et aimable chaîne de souvenirs. Voilà bien des discours en faveur de la paresse, mais pourtant de cette paresse morale qui laisse croître tranquillement les arbres au bord des belles eaux, sans les secouer pour faire monter la séve. Je ferais volontiers passer aux enfants des examens d'ignorance dans les premières années. Si j'étais inspecteur des études, je tranquilliserais bien les maîtres, n'est-il pas vrai? — Mon petit, êtes-vous content? — Oui. — Êtes-vous souvent sage? — Oui. — Aimez-vous votre tante? — Oui. — Aimez-vous à lire ou à entendre lire des choses amusantes? — Oui. — Avez-vous un gros chien? — Oui. — Des lapins? — Oui. — La Grèce est-elle un beau pays? — Charmant. — En quelle année les Doriens se sont-ils établis dans le Péloponèse? — Je ne le sais pas. — En quelle année Fran-

çois Ier est-il né? — Je ne sais pas. — Quelle est la racine carrée de ..... ? — Ah! je ne sais pas. — Très-bien, mon petit; continuez encore quelque temps et le plus longtemps possible. Voilà un enfant qui un jour aimera très-sincèrement l'étude, sans vanité, sans pédantisme, et il aura le prix de discours français à la première occasion.

CXIII.

A MADAME DU PARQUET.

23 août 1841.

Je ne tarderai certainement pas beaucoup après mon arrivée à aller inspecter la grande ville d'Étiolles, dont vous décrivez si vivement et si bien les entre-chien-et-loup qui descendent sur la Seine. Je vois qu'il vous serait aussi facile d'écrire un livre charmant que de lire ce livre stupide de *la Chartreuse*. Je dis *stupide* de confiance, car je ne l'ai jamais ouvert, mais l'auteur et quelques-uns de ses autres livres ne me sont pas inconnus. C'est précisément le style et les façons que vous dites, un mauvais sujet au courant de tous les procédés d'imagination, ayant

des recettes pour faire des pages plus encore que des idées. Ma conduite n'est pas à comparer à celle des personnes qui lisent d'aussi vilains livres. La pire de mes lectures est madame Riccoboni et ni plus ni moins que les lettres de *milady Catesby*. Il y a des années sans nombre et quelque chose comme trente ans et plus que j'en ai lu les six premières lignes, ni plus ni moins. Je les savais par cœur et c'était tout ce que je savais du roman. Aujourd'hui que je l'ai achevé, je trouve ce talent très-distingué, simple, élégant, avec de la finesse et de la pénétration. Dans les meilleures pages, cela ressemble à mademoiselle de Launay, avec moins de force et plus d'agrément. Les romans de madame de Riccoboni sont comme des cousines (je devrais dire des cousins) éloignées de madame de La Fayette, moins bien élevées, ayant moins vu le grand monde; mais, comme dans madame de La Fayette, il n'y a pas un brin d'herbe, pas un arbre; toutes les scènes se passent visiblement dans un salon très-peu meublé. Aux anciens écrivains il ne fallait qu'une table et six chaises pour les frais de premier établissement de leurs héros. A présent, c'est une effroyable dépense de fleurs, d'arbres, d'armes, de parfums, de chevaux, de chiens; des cadres de forêts où la bota-

nique savante est toujours prête à servir les rêveries d'un chacun; des montagnes, des parcs admirables, des meubles bien plus beaux que tout Gurcy et tout Étiolles. Même en y comprenant ce que vous nommez le château, un romancier ne pourrait pas trouver à placer un seul de ces bahuts qui ornent les appartements de ce château. Ce n'est pas que je blâme tout dans ce besoin de peindre le dehors, mais il ne faut pas que toutes ces peintures environnent une momie sèche, froide, immobile, ou bien qu'on fait danser lourdement au moyen d'une ficelle. Relisez donc *Milady Catesby*, vous y trouverez quelque chose qui est à la littérature d'aujourd'hui ce que le réséda est à l'ambre.

J'apprends de M. Raulin que M. d'Haussonville a passé quelques jours à Paris, mais M. le vicomte n'a encore jugé à propos d'écrire à personne. Il était pourtant bien portant, puisque M. Raulin l'a vu jouer à la paume avec un très-grand succès. Il emportait de plus à Gurcy un millier de cailles pour le plaisir de les tuer au vol. Cela n'empêche pas que ce soit un homme parfaitement doux, que nous regrettons tous ici depuis son départ. Il est animé, spirituel, résolu et d'une bonté charmante. Quand les gens robustes s'y mettent, ils sont très-distingués. Ce

que je dis est sans préjudice des personnes d'esprit sujettes aux migraines et aux maux de tête. Ces personnes devraient se soigner mieux, mais pour cela il faudrait n'être pas extrêmement obstinée. Ceci soit dit sans application.

CXIV.

A M. RAULIN.

Vendredi 24 septembre 1841.

Mon cher Raulin, ne vous irritez pas si je ne vous écris pas, attendu que je n'écris à personne. J'ai, comme les marmottes, mes époques d'engourdissement. C'est par bêtise que je n'écris rien. Vous me dites : *Quand j'aurai pris mon assiette, je vous écrirai mieux.* Vous écrivez déjà parfaitement sans assiette, et, pour moi, toutes les assiettes du monde ne me tireraient pas de mon stupide sommeil. Ce n'est pas une vie de province que vous menez, puisque vous lisez Virgile et que vous jouez Mozart. Ce qu'on nomme vivre en province, c'est ne se soucier ni de Virgile, ni de Mozart, c'est vivre de commérages, comme on fait à Paris les trois quarts du temps. C'est à Paris qu'est la province. Messieurs

les socialistes font donc du tapage à Paris? Je n'ai jamais vu plus de persévérance à mériter les galères. Reste à savoir s'ils obtiendront ce qu'ils méritent.

M. de Lascours s'en retourne à Lyon pour achever son inspection et de là probablement à la Chambre des pairs pour juger ce jeune enragé qui ne trouve rien de plus beau que de viser avec deux balles un jeune officier très-brave et très-spirituel, par l'excellente raison qu'il est fils d'un roi.

Puisque vous lisez, le soir, lisez *Alonzo;* ce sont quatre des plus grands volumes in-8° que je connaisse. Vous êtes un oncle terrible pourtant de lire ainsi le soir. Si jamais un oncle m'avait proposé de me faire une lecture, je me serais senti un vif désir de l'envoyer lire dans un monde meilleur, là où on peut plus facilement supporter deux heures de suite la monotonie de la voix humaine. Du reste, vous faites bien de lire à vos jeunes parents. Les temps sont durs; il faut les dresser à la patience, à braver les périls, les intempéries, le mal de mer, la voix du lecteur et celle de l'exacteur. Comment supportez-vous, dans Reims, les visites de l'exacteur? Êtes-vous déjà *recensés?* Pour sensés, vous l'êtes, mais recensés, je n'en sais rien.

Ah! Raulin, quelle peine j'ai éprouvée de ne pas pouvoir vous faire lire quelques passages du président de Brosses, dans son *Voyage en Italie!* Ils vous auraient causé un chagrin extrême. Il vous traite les peintres qui ont précédé la Renaissance avec goût et avec vigueur, je vous en réponds. Il ne tiendrait qu'à vous de vous convaincre par cette lecture qu'Orcagna, que Cimabue, etc., etc., étaient des barbares. Cet homme a des expressions d'un mépris un peu aveugle qui vous perceraient le cœur. J'ai senti, en ne pouvant pas vous causer cet amer chagrin, combien l'absence était un grand mal ; mais je vous montrerai tout cela à mon retour.

Bonjour. Voilà une lettre bien courte, et je n'ai pas, comme vous, l'excuse de *chercher mon assiette*. Je vous suis très-attaché, Monsieur, quoique je vous entende louer.

CXV.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 28 septembre 1841.

Le plus sûr serait de vous chercher une querelle d'Allemand, mon cher ami, car il me sem-

ble que j'ai de grands torts avec vous et qu'il y a près d'un mois que j'aurais dû vous écrire, mais je suis bon enfant et je vous pardonne tous les torts que je puis avoir à me reprocher à votre égard. Voilà qui est réglé. Vous avez donc dîné l'autre jour à la Grange? Vous allez devenir extrêmement suspect aux conservateurs. Le conservateur est un animal triste et défiant. Vous n'en avez pas moins bien fait d'aller dîner à la Grange, car l'ombre de M. de Lafayette vaut bien à elle toute seule presque toutes les réalités des temps actuels, mais enfin, aux élections prochaines, vous serez interrogé sur ce que vous avez mangé à ce dîner.

Quand part M***? nous autres gens de lettres (car je m'arrête à ce titre de *gent de lettres*), nous en avons conçu les plus flatteuses espérances. Nous en avons conclu qu'avec du bon sens, de la simplicité et de la clarté dans le style et dans les idées, on pouvait se flatter d'arriver à tout. En relisant... je me suis dit sans vanité : *Tu seras roi.* Je désire toutefois n'être pas roi constitutionnel, s'il est possible, puisque le jury acquitte le *National* quand il insulte un roi constitutionnel. M. Piscatory vient d'un pays où les rois sont beaucoup plus honorés. Il dit que ces pauvres diables de descendants de Miltiade ne de-

mandent qu'à adorer leur roi, et que même ils l'aiment et l'honorent tel qu'il est. Il nous est arrivé ici samedi dernier. Il n'avait fait qu'un bond des montagnes du Pinde aux monts du Jura. Il parle avec admiration de l'activité, de l'intelligence et du bon sens des Grecs. Il est évident qu'à ces latitudes-là, les hommes sont beaucoup plus raisonnables que sous la latitude de Paris. Je vous conseille de marier Mathilde dans quelque bonne famille d'*Hydra* ou de *Tinos*. Si j'étais fille, j'irais par la vapeur me marier à quelque beau Palicare; je laverais le linge de mes enfants dans le Vasileio Potamos et je ferais sécher ma lessive sur les dernières pentes du Taygète. C'est un sort plus glorieux que d'être la femme d'un sous-préfet ou même d'un préfet, ou même de plusieurs ministres de notre pays.

Voulez-vous dire à madame d'Haussonville que je ne lui ai pas écrit tous ces derniers jours parce que j'étais stupide. C'est mon mal et j'en mourrai quelque jour. Je ne me serais pas permis de vous écrire non plus si je n'avais senti tout à l'heure quelque retour de lucidité, mais c'était une lueur bien fugitive. Si je lisais quelque chose, je me dégourdirais, mais on ne m'écrit pas non plus. M. Raulin devient aussi un peu susceptible. Si on ne lui répond pas immé-

diatement, il attend paisiblement qu'on lui donne signe de vie. Il est là dans Reims, un Platon d'une main, et dans l'autre un verre de vin de Champagne; il boit une petite gorgée et lit une petite phrase; puis il rêve là-dessus; il s'élève dans le monde idéal jusqu'à ce que la tête lui tourne un peu; il voit passer devant lui les nombres de Pythagore, les vierges de Cimabue et celles de M. Ingres. Il pense à l'unité de l'église catholique, aux solitaires de la Thébaïde, à la musique de Gluck et au sourire des jeunes demoiselles de sa localité, le tout au sein d'une parfaite sagesse. Il se sent sage et il craint de devenir orgueilleux. Voilà sa vie en province, s'il ne vous la raconte. Du reste, je ne fais que la deviner, car il n'est pas très-communicatif cette année et il a pris beaucoup de quant à soi. Pour M. Piscatory, le voyage de Grèce ne l'a pas changé. Il a été ici très-spirituel et très-bon enfant. Il s'est rencontré avec M. Vinet. On aurait cru que c'était le feu et l'eau, et je crois que madame de Staël redoutait un peu l'explosion de ces substances hétérogènes surtout par un dimanche, mais tout a été supérieurement. Il est vrai que M. de Broglie a emmené le dimanche M. Piscatory chez M. Eynard par une pluie battante, mais au retour il est allé entendre M. Vi-

net, et lui a trouvé une voix charmante et tout à fait l'air d'un homme d'esprit, malgré quelques obscurités; huit jours encore et peut-être qu'il serait parti d'ici un peu méthodiste. Il n'en paraissait pourtant rien encore. Il continuait à fumer beaucoup et à avoir dans sa démarche ce quelque chose d'un peu brusque et altier que vous lui savez. Il a rempli sa mission de Grèce à merveille et a été reçu partout, depuis Athènes jusqu'au fond de l'Arcadie, jusqu'aux Thermopyles, jusqu'aux Cyclades, avec un grand empressement. Il raconte très-bien tout son voyage et tout l'effort des Grecs pour faire le mieux possible en tout.

Avez-vous su la mort de M. de Châteauvieux que madame d'Haussonville connaissait bien? C'était un très-aimable et très-excellent homme. Il avait bien réellement fait ce *Manuscrit de Sainte-Hélène* qu'on a d'abord attribué à l'empereur, et qu'on avait ensuite attribué à M. Bertrand de Novion. Madame de Châteauvieux avait depuis quinze ans le brouillon dans son tiroir. Il n'avait jamais eu la fantaisie de s'en vanter à personne, quoique ce livre eût fait beaucoup de bruit. Il prenait plaisir à l'entendre juger. Il avait vu M. Molé et M. Monnier croire tout à fait qu'il était l'ouvrage de Napoléon, et il ne s'était pas

senti le petit mouvement d'amour-propre qui laisse deviner ce qu'on est bien aise que les autres sachent. C'est bien lui qui vivait par curiosité, d'une curiosité bienveillante. Il aimait tous les genres d'études depuis l'agriculture jusqu'à l'histoire et la politique. Il ne demandait rien que le plaisir de regarder et de juger. C'est un des derniers témoins de la vie de Coppet sous l'empire, avec M. de Sismondi et M. Schlegel. Il semble voir s'éteindre dans la nuit les dernières lumières d'une grande ville.

Bonjour, monsieur. Vous savez que votre existence me plaît. C'est le plus tendre compliment que je sache faire, ainsi, tenez-vous-en pour très-flatté.

J'écrirai demain *sans faute*, je veux dire sans remise, à madame d'Haussonville.

CXVI.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 8 octobre 1841.

J'ai lu le premier chapitre de la vie d'un artiste. Tout cela est charmant et brillant et spirituel, et je le dis si sincèrement que j'y ajoute

quelques critiques : 1° M. P. a l'air décidément trop artiste et se sent aussi trop artiste. Le jeu du talent, son action, est beaucoup plus cachée et plus sourde, à ce que je crois. Elle se révèle dans mille circonstances étrangères à l'application directe du talent; mais, pour M. P., je le reconnaîtrais pour artiste à une portée de fusil, et il sait qu'il est tel, avec trop d'intensité. Un esprit poétique, quelle que soit la manière dont il se révèle au public, avec un violon, un ciseau, des pinceaux, un esprit poétique, oublie son art les trois quarts du temps; il regarde l'oiseau qui vole, la fumée qui s'élève des toits des villages, il écoute le vent qui souffle; mille tableaux passent et repassent au fond de lui-même et avec un éclat qui le décourage plutôt de la pratique de son art. M. P. a fait inscrire sur son passe-port : *artiste*, et si vous ne m'assuriez pas qu'il a du talent, je n'en croirais rien. N'allez pas prendre cette critique pour quelque chose de bien grave; il suffit d'effacer quelques traits un peu trop prononcés. — 2° Les descriptions de la nature sont toujours un peu trop vives de couleur. Vous ne pourriez pas regarder ce monde-là sans lunettes vertes, tant il est éblouissant. Ce monde est d'une splendeur trop matérielle. Fiez-vous à votre imagination pour chercher derrière ces ri-

deaux d'une pourpre enflammée qui sont comme le premier voile du spectacle de la nature, chercher des couleurs moins vives, mais plus belles encore, afin de ne pas vous fatiguer les yeux. Je prends un exemple dans le soleil. Si vous le regardez à son couchant, vous verrez au premier plan comme le rouge d'une fournaise ; c'est déjà d'une grande magnificence, mais un peu plus vers le zénith, et au second plan, vous verrez une tenture de couleurs bien plus douces et d'une harmonie charmante. On dirait qu'il règne au fond de cet horizon comme un grand silence, et que des esprits bienveillants s'y entretiennent à voix basse des destinées du monde. C'est toujours, ce me semble, sur ce second plan qu'il faut arrêter ses regards, et c'est là que l'on découvre sans cesse de charmants tableaux. L'œil du vulgaire n'y atteint pas. Pour tout autre, ce que je vous dis là serait confus, mais vous comprenez certainement ce que je veux dire dans sa généralité. Si vous concluez de ces deux pauvres observations que je ne trouve pas ces vingt pages charmantes, vous êtes indigne de tout conseil, et vous n'avez plus, vous enveloppant dans votre amour-propre, qu'à chercher les succès de MM. de Lamartine, Victor Hugo et cœteri et cœteri.

Il paraît que M. Raulin compose, car il ne vient plus rien du côté de Reims. Je n'entends pas bien quel sera votre ordre de travail, si ce petit poëme doit être l'œuvre de deux personnes; il s'élèvera donc dans les airs sur deux ailes de dimensions inégales, ou bien si l'un veut marcher et l'autre voler, établirez-vous la liaison au moyen d'une corde, comme un homme et son cerf-volant? Quoi qu'il en soit, je veux absolument voir la suite, et s'il n'y a pas de suite, vous êtes inexcusable. Votre Italie est charmante. Elle m'a donné envie de déserter le Jura, mais je n'ai pas la force nécessaire pour faire des sottises. J'envie bien l'ardeur et l'activité de M. Piscatory. Il avait pour le moins visité l'Élide et, laissant le Tenare, passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare, et il n'avait pas l'air plus fatigué que s'il revenait de se promener aux Tuileries. Il a été jusqu'à Constantinople, et j'ai la joie de vous annoncer que, puisque vous n'avez vu que l'Italie, *même en été*, vous n'avez rien vu du tout. Ah! ah!

Je vous assure que si vous aviez mon intelligence, vous ne remueriez pas le monde, comme vous prétendez. Je suis si loin de remuer le monde, que je ne puis pas même remuer mes jambes. Je fais à peine le tour du Signal. Savez-vous en-

core ce que c'est que le Signal ? Je regarde de là le bateau à vapeur qui fend de sa carène rouge le bleu du lac. (Voilà du premier plan dans le spectacle de la nature). Je regarde aussi le Jura, que je m'attriste de ne plus trouver ni si beau, ni si sombre. Le fond du lac ne me semble plus la mer sans bornes, et je ne prends plus pour le tumulte des vagues la petite colère du lac contre les cailloux roulés de ses rives. Voilà ce qu'on gagne à voir du pays. A mesure qu'on a vu, il faut de plus grandes images pour vous rendre l'idée de l'infini ; et pourtant, devant cet infini, toutes les faibles images sont égales ; toutes les forêts des Alpes n'en approchent guère plus que le fraisier que Bernardin de Saint-Pierre contemplait sur sa fenêtre et qui lui parlait du grand secret du monde. Il vaut autant rester auprès de sa fenêtre et de son fraisier...

Je reviens à mes critiques et je rabâche ainsi qu'il suit : Quand on peint un personnage, il faut que l'âme rayonne sur le corps. Il faut que les impressions, les pensées dudit personnage me fassent soupçonner sa forme extérieure. Quoi qu'on en dise, je ne crois pas que Galatée ait débuté par un corps en ce monde.

Prenez garde à votre collaborateur. Il profitera du premier moment où vous ne serez pas

là, pour faire chanter un air de plain-chant à votre artiste. Vous entendrez tout à coup tous les échos des Alpes vous redire la grand'messe en musique. Mais, sauf ce penchant trop vif qui l'entraîne dans le plain-chant, il a sur les arts des idées fines et profondes ; il peut transformer ses impressions et ses sentiments en idées, et nous sommes convenus souvent que c'est la véritable source du talent.

Vous parlez supérieurement bien de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Le livre de M. de Lamartine n'est qu'une feuille de route emphatique, à côté de ces beaux dessins. Toutes ces lignes sont tracées au burin, sur le marbre du Pentélique ; l'autre travaille en papier doré, et derrière un papier bleu pour faire les ciels. Mais il me semble que ma lettre excède toutes les limites. Adieu, et mille tendres respects.

CXVII.

A M. RAULIN.

12 octobre 1841.

Mon cher ami, que vous a donc fait le pauvre président de Brosses pour vous emporter contre

lui avec tant de violence? Vous dites qu'au XVIII^e^ siècle on ne pouvait ouvrir la bouche que pour dire une impertinence. Cette parole est bien décisive. Comment vous portez-vous? Je ne vous avais pas encore ouï parler si durement de Montesquieu; mais, après tout, la liberté de penser étant inviolable et sacrée, libre à vous de traiter légèrement Montesquieu. Vos amis peuvent s'affliger de cette vivacité un peu fébrile et voilà tout. Si vous lisez à votre famille assemblée le dialogue d'Eucrate et de Sylla, vous verrez que ce n'est pas si méprisable que vous le faites. Pour mort, le XVIII^e^ siècle n'est pas mort du tout. Il fera le tour du monde avant de mourir. Tous les esprits sages vous le diront comme moi, qu'ils s'en affligent ou s'en réjouissent. Ce que vous nommez le XVIII^e^ siècle, c'est la liberté de l'esprit. Je crois bien que le diable y trouve assez son compte, mais je n'y peux rien, et, pour dire plus, vous n'y pouvez rien. Je consens seulement de grand cœur à vous livrer cet enfant du XVIII^e^ siècle que l'on appelle M. Ledru-Rollin. Il a dit, en présence de la cour de cassation plusieurs pauvretés emphatiques, mais son éloquence est comme la lance d'Achille; elle proclame de mauvais principes, mais elle en inspire l'ennui.

Je suis loin de vous blâmer si vous lisez Sophocle dans vos soirées d'hiver, et j'accorde que c'est une nourriture plus saine que M. de Balzac de toute la différence qu'il y a entre le miel de l'Hymette et un verre de mauvaise eau-de-vie de grains, de toute la différence qu'il y a entre les flots bleus de la Méditerrannée sous le soleil de Grèce et le tapis d'un billard d'estaminet sous l'éclairage du gaz. Es-tu content, Coucy? Pour Boileau, il reste de tout point supérieur au même Balzac, mais en regard de Sophocle, c'est un barbare grossier, un naturel rude et bourgeois, que le chant de Racine, avec toute sa douceur, n'a jamais pu attirer dans les régions supérieures.

Adieu. Malgré votre admiration pour Boileau, je vous aime pour votre esprit. C'est toute la différence d'un homme à un autre, soit dit pour vous fâcher.

CXVIII.

A M. RAULIN.

4 novembre 1841.

Quand reviens-je à Paris? Soyez assez bon pour me le dire. Je ne comprends rien à Paris; on n'y

fait et on n'y dit et on n'y écrit que des sottises inintelligibles. Pendant ce temps, j'ai fait comme vous, mon cher ami. Je me suis mis à lire l'*Enfer* dans la traduction de M. Fiorentino. J'ai de jour en jour plus de remarques à faire sur l'admiration sans limites qu'inspire le Dante. Je ne parle, bien entendu, que du fond et de la partie de la forme qu'on devine sans savoir délicatement l'italien (je ne veux pas dire non plus que je sache grossièrement l'italien, notez bien cela!). Je n'ose pas dire que, les trois quarts du temps, cela m'a l'air de caricatures énergiques et bizarres. Je ne peux mettre aucun nom dans ce fouillis de pensées, de sentiments, de personnages, et pourtant, j'avoue que c'est probablement ma faute, car les monuments de Florence contemporains du Dante ont un caractère de force et de grandeur simple, que le Dante devait avoir au moins comme un autre, vu que de son temps même il ne passait pas pour un sot. Quant à l'engouement de notre temps pour lui, il ne pèse pas une once dans mon humble jugement. On a tant besoin de s'émouvoir et l'imagination est si complaisante, que si Bob faisait demain un discours à la tribune, il y aurait des gens qui, voyant son grand air de chien de Terre-Neuve, lui trouveraient un rare talent et une profonde instruction politique. Quand

le bon sens quitte un pays, les imaginations sont capables de tout. Nous l'avons dit cent fois. Je suis pour le moment en purgatoire et je conviens qu'il y règne un air plus doux et qu'on commence à entrevoir comme une lumière poétique qui vient d'en haut. Il y a, çà et là, des vers charmants. Peut-être que je reviendrai à une admiration entière sur les hauteurs du paradis.

... Je suis toujours prêt à partir avec vous pour aller fonder une colonie à Sorrente. Je vous assure que l'homme n'est pas sorti des mains de Dieu pour être député et faire des saluts aux bureaux de tabacs et des commissions à ses électeurs.

Lisez les sermonnaires, ils parlent comme moi. Je me répète un peu, mais eux aussi.

CXIX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 13 novembre 1841.

Je me hâte de vous dire que votre article sur les trois puissances italiques me paraît excellent. Vous écrivez comme César a écrit ses commentaires, sans ornements inutiles, avec précision,

fermeté et simplicité. Vos phrases vont au but comme des balles de fusil, sans détours. Quand vous corrigerez les épreuves, j'aurai bien à vous soumettre une demi-douzaine de scrupules un peu pédants. J'espère bien être alors auprès de vous, car la *Revue des deux Mondes* ne paraît que le 1er du mois, et je paraîtrai, moi, avant le 1er du mois. Tout ce que vous dites est très-suffisamment mesuré, et il n'y a là, ce me semble, aucune violation des secrets d'État. Si on n'en avait pas dit davantage à la tribune l'an dernier, on aurait probablement gardé les convenances et au delà. Je trouve seulement que les conclusions ne ressortent pas assez nettement pour les trois diverses puissances en rapport avec nous. Non pas que je dise qu'il faille tirer des conclusions, mais il est bon de les faire naître avec une certaine clarté dans l'esprit des lecteurs. Vous êtes bien heureux d'écrire simplement et élégamment, dans un temps où l'on voit que la France est une contrée sauvage et que la gale est une maladie contagieuse. Vous n'avez rien de cette gale du style qui le rend rouge et enflé et dont il a été dit : *Projicit ampullas.*

Parlez donc un peu plus du progrès de votre future élection. L'électeur commence-t-il à s'apprivoiser? C'est, n'est-il pas vrai, un animal fier,

sauvage et gourmand? On voit bien à l'insolence de mon langage que je n'aspire à rien du tout; mais il me semble voir un pauvre candidat qui jette du grain sur le pas de sa porte et qui dit: *Petits, petits, petits!* Alors les *petits, petits, petits,* s'avancent avec inquiétude, faisant un pas et en reculant deux, et pourtant ils avancent, l'air timide et arrogant tout ensemble. Ils allongent le cou vers la graine; arrive un manant qui dit: Ah! Messieurs, vous allez chez les aristocrates? et toute la volée va se cacher; et puis ils reviennent un à un et le candidat recommence de sa voix la plus douce: *Petits, petits!* Fi! la vilaine race que les candidats et les électeurs! Avez-vous préparé vos harangues aux petits? C'est là qu'il faut peser chaque mot, mais pas au poids du sanctuaire; c'est là qu'il faut, avec un grand air de brusque franchise, gratter chaque chat à l'endroit de la tête qui lui convient le mieux; c'est là que l'élévation des formes doit égaler la platitude des pensées. Sauf le style, nous avons lu cet été à Broglie un livre d'un grand écrivain vivant qui ferait bien votre affaire et qui serait un bon modèle. Après tout, mon cher ami, et malgré le vilain métier que vous faites, je voudrais bien être sûr du succès de votre campagne. Vous ne dites pas assez ce qu'il en faut penser;

il est possible que vous n'en sachiez rien. J'espère vous voir bientôt. Je crois toujours que nous partirons le 22. Je ne sais rien de plus mélancolique que cet hiver qui commence au milieu des montagnes. J'aurais une envie folle d'avoir un peu chaud et de voir un peu le jour. Je ne sais pas pourquoi j'entre dans les ténèbres de l'hiver avec des pressentiments plus sinistres que de coutume.

Adieu, mon cher ami. Je vous redis encore que votre article est excellent et je le répète parce qu'il n'y a rien qu'on juge moins que son propre ouvrage et ce n'est pas par amour-propre rentré qu'un habile écrivain dit de ce qu'il fait que c'est mauvais. On ne peut pas plus se juger qu'on ne peut se prendre dans ses bras et se tenir en l'air. Croyez-moi donc.

CXX.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 18 novembre 1841.

Si votre solitude de *** est bruyante, celle-ci n'y ressemble pas, en effet, chère amie. On

n'entend que la petite plainte éternelle du vent et du lac. Je n'ai, du haut du grenier que j'habite, que la vue d'un ciel tout gris au-dessus d'un grand cercle de montagnes toutes blanches. Elles ont l'air à présent de grands fantômes qui se regardent dans les eaux troublées du lac. Je n'aime plus cette grande tristesse de la mauvaise saison. Il faut être jeune et tout plein d'entrain pour sentir cette joie singulière que me causait autrefois un soleil tout pâle sur des plaines de neige; alors, quand on voit les feuilles qui tombent et le froid qui vient, on songe avec un vif plaisir aux longues soirées d'hiver. Mais la vie m'a dégoûté des longues soirées d'hiver, et avec ce triste accompagnement de discussions politiques et de toutes les relations sèches, et de toutes les révérences du monde.

Je n'ai pas encore écrit grand'chose de ma notice. Quand cela sera un peu plus présentable, je vous la montrerai pour que vous m'en disiez votre avis. Je hais les lieux communs et je n'ai rien de nouveau à dire, ce n'est pas le moyen d'être très-fécond. Il m'a fallu lire bien des manuscrits pour en tirer quelques fragments que j'insèrerai dans cette notice. Ce sont des morceaux inédits où il y a beaucoup de talent et d'esprit, beaucoup plus que dans les livres im-

primés, parce que le regard du public donne toujours quelque chose de guindé.

CXXI.

A M. RAULIN.

21 novembre 1841.

Mon cher ami, vous avez donc encore une fois renoncé au tabac pour jamais. C'était pourtant bien le moins que de mettre un peu de tabac dans votre eau. Vous tendez à une vie simple et frugale. Les Européens, qu'on dit le premier peuple du monde et à qui l'on promet l'empire du globe, sont loin de ce régime sévère. Il leur faut du tabac, du bruit, des spectacles, des rubans, des tableaux, de la musique, et ils ont en conséquence une artillerie formidable et une intrépidité merveilleuse. Les sobres habitants des côtes de Syrie s'enfuient devant une troupe d'Anglais souvent ivres qui vous démolissent en un clin d'œil Tyr, Sidon, Ptolémaïs, et qui vous envoient un évêque à Jérusalem pour administrer les deux versants du Taurus et du Liban. Après tout, cependant, il est possible que, devant Dieu, ce ne soit pas une grande gloire de démolir les villes et de faire

voler sur les mers une centaine de gros vaisseaux, et de perfectionner tous les jours les fusées à la Congrève, et d'avoir des théâtres où l'on joue bien ou mal les beaux rêves de Shakespeare et de Racine. Peut-être qu'un honnête Turc, qui ne boit que de l'eau, qui, les yeux fermés, dans d'infinies contemplations, voit de loin, avec indifférence, passer sur le miroir de la Méditerranée les flottes orgueilleuses et tout ce faste sévère et puissant de l'Europe, peut-être que c'est cet honnête Turc qui remplit sa mission ici-bas. Il ne s'agite point; il ne trotte pas tout le jour pour obtenir la grande gloire de commander un régiment; il n'écrit pas de brochures; il ne s'adonne pas à la logique; il se tient loin de la poussière de la guerre et des feux follets de nos idées. C'est possible; mais la différence des deux civilisations, c'est la différence entre l'eau et le vin, entre les narcotiques et les excitants. Rebecca buvait de l'eau sous le ciel de la Mésopotamie; cette fille est simple, noble; son geste est grave, son sourire doux et tranquille, son âme profonde et limpide comme la source au bord de laquelle elle s'arrête. Une belle dame anglaise boit du vin; elle est élégante, frétillante, causante; elle jette à droite et à gauche sur les pauvres gens qui l'admirent un regard tout éclatant d'une

flamme superficielle; elle se moque; elle s'inquiète; elle court aux sermons, à l'Opéra, aux séances de l'Académie; tous les romans laissent dans son esprit mobile autant de traces que ses propres sentiments; elle meurt à la peine pour avoir des succès dans le monde. Vous avez les résultats d'une coupe d'eau claire ou d'un verre de vin de Madère; et voilà que je vous donne raison. Mieux vaut être Rebecca que cette pauvre élégante qui deviendra poitrinaire. Mieux vaut regarder avec le Turc les étoiles se lever en silence sur ces peuples silencieux, que de courir l'hiver de maison en maison, à la lueur du gaz. Donc, buvez de l'eau.

CXXII.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche 28 novembre 1841.

Je corrigerai votre épreuve de mon mieux, quoi qu'il soit bien tard, mais j'espère être arrivé encore à temps. Je vais prier M. Rossi de m'indiquer les passages qu'il croit qu'il faut rectifier.

Je m'en rapporte à madame d'Haussonville

pour avoir écrit avec esprit sur madame Necker. Aussi j'espère qu'elle ne m'a pas volé mes pauvres idées que je lui ai montrées à Broglie. Ces pauvres filles seraient bien gauches avec un châle de cachemire et une robe élégante et des perles dans les cheveux. Elles vont en sabots par les montagnes et elles préfèrent garder les vaches. Elles n'ont pas l'oreille bien musicale, seulement avec leur mélancolie à elles (car la démocratie a aussi ses tristesses), elles écoutent le ranz des vaches et ne savent ce que c'est que Rossini, Piccini, Gluck et Mozart, et cet Haydn dont Raulin seul peut prononcer le nom à force d'enthousiasme.

Nous avons assisté de Coppet à tout ce mouvement insurrectionnel de Genève qui, toutes formes sauvées ou à peu près, a mis à bas la Constitution du pays. C'est une fantaisie qui, je l'avoue, ne fait pas honneur à la démocratie. Il n'y avait pas un grief raisonnable quelconque contre le gouvernement qui va s'en aller. C'est la pure démangeaison de faire une révolution. Quand cette petite aristocratie aura été renvoyée et plantera ses choux, elle pourra dire, comme M. de Malesherbes après sa condamnation : « Encore, si cela avait le sens commun !!! »

CXXIII.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, jeudi 1842.

Je ne pourrai point aller chez vous ce matin comme vous l'aviez permis, chère amie. J'ai sur les bras deux ou trois petites affaires dont je ne puis me débarrasser. — J'espère que vous vous serez un peu amusée à cet Institut et que M. Ballanche vous aura transportée dans les plus belles régions; son esprit habite entre le vide et le chaos, avec des échappées de vue sur l'infini. M. de Barante appartient plus à ce monde et aux mondes possibles. Il aura remis l'Académie en train d'esprit français et de langage français.

J'ai quelque crainte que vous n'ayez rien à lire par ces temps où l'on ne peut guère se promener. Vous ne pouvez cependant trop relire l'éloge de M. de Tracy par M. Mignet, mais ce n'est pas assez dans les longs jours d'été. Vous avez laissé le livre de M. Sainte-Beuve. C'est pourtant la fin qui tempère la vivacité des commencements. J'espère me remettre bientôt au docteur Chalmers, si je puis jamais en finir

avec ma notice, qui me pèse comme une montagne sur les épaules.

Je crains bien que madame de Staël ne trouve la *perfide Albion* très-belle. Il y a quelque chose d'anglais dans la nature génevoise ; seulement ces Génevois ne possèdent ni les Indes, ni Gibraltar, ni les îles Ioniennes. Ils se sont seulement donné l'autre jour une petite constitution qui ne fera ni bien ni mal au tempérament détraqué de la pauvre République. Je hais la politique sous toutes ses formes. Je suis ennuyé de ministères, d'élections, de Chambres, de paix, de guerre ; je donnerais toutes ces sottises pour deux orangers en pleine terre sur le bord de la Méditerranée. M. Raulin me demande de vous dire beaucoup de souvenirs respectueux de sa part. Il possède, non pas deux orangers, mais un petit pot de réséda qui forme l'ensemble de ses propriétés territoriales. Il est content, parce qu'il est un sage. Il passe six heures de la journée dans les eaux de la Seine, et puis il se promène autour de ses propriétés, c'est-à-dire autour du petit pot de réséda. La modération est le trésor du sage.

J'écris dans l'horreur de tout ce petit déménagement pour un petit voyage. Je suis bien fatigué d'aller et de venir. J'étais né pour l'im-

mobilité la plus absolue. Je suis comme une marmotte qui serait tracassée par deux petites ailes toujours en mouvement.

CXXIV.

A M. RAULIN.

Broglie, 26 juin 1842.

Écrivez-moi un peu. Vous n'avez nulle idée de l'absence de nouvelles dans laquelle nous vivons. Albert est bien occupé, M. d'Haussonville est comme Achille combattant le Simoïs. Dans cette situation, on n'écrit pas de lettres à ses amis de province. Achille écrivait rarement à *Larissa*, durant toute la grande guerre de Grèce. Si vous m'abandonnez, je n'en saurai pas plus que les lapins du parc ; encore les lapins ne se soucient pas de vous et prennent plus lestement leur parti.

Pour le quart d'heure, j'ai été obligé de mettre un frein à ma fureur de composition. Je lis, je lis, je lis ; d'abord un abbé Couture, qui a laissé de longs mémoires sur la vie privée des Romains dans l'histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis toujours le Dante, puis un volume des écrits de M. Jouffroy laissés après

lui et que M. Damiron vient de publier. L'un des grands morceaux est un récit intéressant où M. Jouffroy exprime avec vivacité et détail la lutte des traditions religieuses qu'il avait reçues de sa famille dans les vallées du Jura, contre le génie de l'examen qui le surprit à l'École normale. Tout cela est fort élevé et fort vivant et fort sage et d'un éclat de langage que relève encore cette mort récente.

Je n'ose pas dire que je lis les quatre volumes des lettres de Diderot à mademoiselle Voland. Ce n'est pas le beau côté de la société du XVIII^e^ siècle. On y voit les soirées du baron d'Holbach à sa maison de campagne comme si on y avait passé huit jours. Le cynisme y tient une grande place. Je n'avais pas gardé le souvenir que tous les emportements lyriques de Diderot fussent si peu naturels. C'est une affectation de sans-gêne et une exagération de bons mouvements assez ridicules. J'ai repris un peu à madame Riccoboni, mais passé un certain naturel élégant et une certaine finesse d'observation, la dame est un peu ennuyeuse avec ses grandes aventures impossibles; les personnages sont vrais et les événements faux. L'impression est désagréable.

Voilà de pauvres lectures, excepté M. Jouffroy;

mais j'ai eu la fièvre et j'ai encore la tête un peu endolorie.

Vous me demandez pourquoi on ne lit pas toujours Virgile ou Platon. Parce que, si l'on ne lisait autre chose, on ne comprendrait pas si bien ni Virgile ni Platon. Avouez que je vous ai rendu un grand service en vous faisant lire M. Joubert. Vous ne lisez rien qu'on ne vous l'entonne, si ce n'est Tertullien qui vous passe mieux, à ce qu'il semble. Ne dites rien contre l'affectation du style; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est enfermée. Rien n'est plus naturel que l'homme qui ne voit de nuances à rien. Il n'a point d'efforts à faire, l'heureux homme; il va droit son chemin parmi les hautes herbes des lieux communs; il ne va pas dans les bois où personne n'a pénétré; il ne lui faut, pour se frayer une route, ni le fer, ni le feu.

Bonjour, mon cher ami; vous êtes bien gentil de n'être pas trop conservateur.

CXXV.

A M. RAULIN.

Broglie, 4 juillet 1842.

Nous sommes, mon cher ami, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la situation la plus délicate ; car, enfin, nos lettres s'étant croisées, qui doit répondre à l'autre ? C'est un problème insoluble que je tranche hardiment, faute de pouvoir le résoudre dans les règles. Vous enfantez un député, et dans ce grand travail vous ne pouvez pas écrire autant qu'un autre. Voilà une semaine qui sera laborieuse ; que de serrements de mains, que de douceurs on va se dire dans ces huit jours ! C'est la fraternité chrétienne dans toute sa douceur ; mais le diable n'y perdra rien. On se mange tout bas les uns les autres comme dans le Dante, que dis-je ? comme dans Alighieri. Comment passez-vous votre temps dans votre jolie petite province ? J'ai toujours eu le désir de voir votre maison, votre joli jardin, les grands arbres qui la couvrent ; car votre maison n'est-elle pas comme l'hôtel d'Anchise, à Troie :

Arboribus clausa recessit.

Reprenez-vous là toutes vos grandes lectures qui ne parlent que de l'éternité? Tertullien, saint Martin, saint Jean Chrysostome? Ce sont certainement des gens plus sérieux que Voltaire. Tertullien n'a jamais dit :

> Si vous voulez que j'aime encore,
> Rendez-moi l'âge des amours!

Il ne faut pourtant pas s'y fier. Je suis persuadé que saint Augustin avait fait de bien jolis vers latins aux demoiselles de Milan, quand il y enseignait la rhétorique, et saint Jérôme, avant de se blottir dans les sables de la Thébaïde, était bien capable d'avoir aussi donné dans cette littérature profane. C'est même ce qui donne plus d'autorité à la gravité de ses pensées. Un homme d'un grand esprit, fort à la mode dans Rome, qui a joui de tout ce grand et terrible luxe de cette terrible ville, et qui, tout à coup, se sent pris d'un grand dégoût de tout ce qui n'est pas l'invisible, cela aussi est un argument. Les grands saints ont été de grands mauvais sujets pour la majorité, et c'est ce qui les rend démonstratifs. Supposez que Voltaire ait jeté, vers cinquante ans, la philosophie aux orties, et qu'il ait enseigné, dans l'éclat de son esprit, le catéchisme aux petits enfants de Ferney; cela mon-

trerait bien qu'on voit le bout de toutes les voies du monde.

Que me dites-vous de M. Henri de Castellane? Il ne sait donc que faire de son aristocratie? Et, en effet, dans le temps présent, c'est une machine difficile à manœuvrer. Quand on a le malheur d'être un grand seigneur, il faut, pour plaire, n'être ni froid, ni familier, ni réservé, ni communicatif, ni confiant, ni timide.

Point froid et point jaloux.

Il vaudrait mieux, pour en finir avec ces embarras, mettre sur la porte de sa maison : *Mirabeau, marchand de draps*, encore les gens graves trouveraient que c'est bien fort et que c'est une manière de se moquer du monde.

Ah! vous me parlez encore de musique, scélérat! Oui, oui, scélérat que vous êtes! C'est grâce à vous et à vos absurdes doctrines que vous allez prêchant partout que j'entends tout le long du jour madame d'Haussonville jouer des airs qui me mettent les nerfs dans un terrible état. Votre belle musique avec son admirable harmonie me met au supplice. Je n'aime que la mélodie, moi; je le dis franchement, et je n'entends que des sons qui semblent l'accompagnement naturel d'un

évanouissement : mon chien est du même avis. Dès qu'il entend vos grands maîtres, il pousse lentement des hurlements plaintifs ; mais si vous lui jouez du Rossini, son regard s'anime, et il remue la queue. Il la remue aussi pour Mozart; mais, pour Bach et Hændel, ce sont des pédants. J'aimerais autant une littérature qui ne serait à la portée que d'une demi-douzaine de vieux savants qui entendraient finesse à des tours tout bonnement ennuyeux.

Voilà qui est grossier, j'espère, et voilà qui va me déshonorer à vos yeux. Je vous entends d'ici vous dire tout bas à vous-même : *O Raulin, quel goût, quelle âme, quelle sensibilité délicate le ciel t'a donnée! Je vous remercie, ô dieux, de n'être pas comme ce Béotien!*

A présent que vous allez me tenir pour le dernier des êtres, je ne sais trop s'il ne vaut pas mieux en finir. Je voulais pourtant vous dire que j'ai fini ma notice. Ce m'était un poids insupportable. Je ne suis bon qu'à mener un train de raisonnements, que je recouvre de bleu, de rouge, de vert, comme un manuscrit peint du moyen âge, sauf la délicatesse, bien entendu ; car un pauvre animal qui ne goûte pas la musique de Hændel et de Bach ne peut pas avoir le verbe bien haut.

Avez-vous jamais pensé que, dans tous les grands airs populaires qui ont traversé les siècles comme un écho prolongé, la mélodie est parfaitement saisissable du premier coup? Est-ce que vous croyez qu'Épaminondas aurait voulu jouer sur sa flûte un air de Bach? Est-ce que vous croyez que les filles de Lacédémone ne seraient pas mortes de tristesse s'il avait fallu conduire leurs chœurs de danse sur les notes de Hændel? Tout cela est bon à jouer dans la forêt hercynienne.

Ululantem et sæva sub nocte rudentum.

La musique n'élève pas l'âme dans des régions supérieures sur de grandes ailes mélancoliques de toiles d'araignées. Ses ailes sont fortes, rapides, et l'éclat du soleil se joue sur leurs notes brillantes :

L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Adieu, monsieur. J'aime Raphaël, j'aime Mozart. Je ne crois pas qu'une fille soit perdue pour avoir écouté un air de Rossini, ni qu'il en puisse résulter pour elle, de cette simple audition, une famille qui n'aurait pas de père. J'aime Voltaire,

Rousseau, Bossuet, Racine, Sophocle, Homère, Edgar Quinet ; j'aime Rome, et plus la Rome des empereurs que la Rome ecclésiastique ; je déteste Bach, Hændel, M. de Maistre et vous ; et si vous dites un mot, j'y joindrai deux de vos amis que je soupçonne d'aimer Bach et Hændel.

Allez au diable et portez-vous bien.

CXXVI.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 27 août 1842.

En fait de grands voyages, je ne compte faire cet automne que celui de Gurcy. Les Alpes sont bien loin pour moi, et je ne puis penser sans horreur à cette longue route par les plaines de Bourgogne. Les gens sensés qui m'ont vu quelquefois partir pour la Suisse, après avoir dit que je n'irais pas, en concluent qu'à cette fois encore il en sera de même. Nous verrons bien si cette arrogante théorie des probabilités aura tort ou raison. Albert est parti pour la Normandie ; il va passer là une dizaine de jours au milieu des chevaux, à poursuivre des renards et des chevreuils. C'est ce que je compte faire la première

fois que j'aurai vingt ans. En attendant, je vois ici partir tout le monde ; il n'y a plus à Paris que quelques chats, et encore ont-ils, pour la plupart, leur place retenue à la malle-poste.

Il n'y a pas plus de livres à Paris que de personnes à Paris, et j'en suis réduit à lire des conseils de Cobbett aux jeunes gens. Je ne compte pas en profiter pour moi-même ; il y a pourtant beaucoup de talent dans ce démagogue. J'y ai trouvé des peintures de la vie des petits fermiers en Angleterre, qui semblent avoir quelque chose des plus belles pages des *Confessions* de Rousseau. Avec une haie en fleurs, un toit de chaume, quelques tiges de lis dans un petit jardin, il fait un petit tableau charmant. Il est parvenu à rendre poétiques les soins les plus sévères de l'économie et tout le gouvernement d'un ménage pauvre. J'ai peine à croire que le peintre fût un fort méchant homme, comme le prétendent les gens du beau monde en Angleterre. Savez-vous que ce Cobbett a fait autrefois un livre contre l'église anglicane, afin de prouver que l'établissement du protestantisme ne valait rien ; il a cherché à montrer qu'il avait seulement gâté le catholicisme. La société des livres religieux en France s'est avisée l'autre jour de l'existence de ce pamphlet, et elle l'a fait imprimer avec Fénelon, Massillon et

Bossuet, de manière que cet audacieux radical, avec son vieil uniforme de sergent dans un régiment d'infanterie et son air altier et provocateur, se trouve au milieu de ces figures paisibles, en surplis blanc, de Massillon et de l'abbé Poule. Si ces hommes excellents avaient eu une demi-heure de conversation avec ce terrible homme, ils auraient tous quitté la boutique du libraire en faisant le signe de la croix. Pour l'autre livre des *Conseils aux jeunes gens*, ce serait un charmant ouvrage à mettre entre les mains des gens des classes pauvres, après en avoir ôté quelques traits trop rudes que le cynisme radical aime à employer.

CXXVII.

A M. A. DE BROGLIE.

Paris, 31 août 1842.

Mon cher Albert, tu a pris un mauvais moment pour partir, car tu n'as pas joui du grand succès qu'a eu le rapport de ton père. On me dit que même les journaux de la gauche se sont résignés à en louer du moins la forme, tout en trouvant les idées abominables et attentatoires à la sou-

veraineté et à la majesté nationales; enfin, les admirateurs de M. Molé pensent que M. Molé lui-même n'aurait pas mieux fait. La discussion qui a suivi le rapport n'a pas été fort brillante, ainsi que tu l'as pu voir. Ce que M. de Brézé paraît avoir dit de plus neuf et de plus pratique est ce qui touche à l'organisation de la régence chez les Sicambres. Je ne savais pas que les Dreux remontassent si haut, mais ses petites anecdotes du jour ont été froidement accueillies par la Chambre. Sur les quatorze voix de minorité il faut rabattre deux boules noires mises par distraction dans l'urne du vote par deux membres un peu étourdis, mais incapables de commettre une telle noirceur volontairement. Quand je dis *commettre* une *noirceur*, c'est pour me préparer une place à l'Académie française à ce qu'il paraît.

M. Raulin, sous deux ou trois jours, s'envolera vers les plaines de Champagne. Il ne reste à ceux qu'on abandonne à Paris que les yeux pour pleurer, mais cela suffit à un homme raisonnable. M. Raulin s'est beaucoup évaporé dans ces derniers temps. Il va dans le grand monde. Il dînait l'autre jour encore chez madame d'Agout; il y a causé de religion, de musique et d'architecture avec deux Valaques, un Russe et un Po-

lonais. Il prêche toujours le travail et ne finit jamais son article sur M. Thierry. Il prétend que ses amis peintres viennent de finir récemment la corolle d'un lis que la sainte Vierge tient à la main, dans la petite chapelle Sixtine de Notre-Dame de Lorette. La main sera pour l'année prochaine.

On n'est pas si seul ici que je le dis. Malgré la dureté des temps, M. de Rambuteau est venu passer chez nous une partie de la soirée. M. Rossi était si cruellement fatigué de toutes les thèses qu'il préside, que je crois, en vérité, qu'il s'est endormi dans le salon.

M. le Prevost est donc tout ranimé et M. le sous-préfet tout de feu? Il ne faut pourtant pas trop les échauffer, de peur qu'ils ne viennent à se rompre. Les électeurs aussi, à ce qu'on dit, doivent être chauffés au bain-marie. Si vous mettez de la faïence sur un feu un peu vif, elle se fêle. Je tiens cette remarque du cuisinier. Au reste, j'ai trop peu de goût pour le tapage électoral pour m'y entendre le moins du monde. Je lis, pour le quart d'heure le *de Inventione* de Cicéron. J'ai été séduit d'abord par ce bel exemplaire en maroquin rouge. Malheureusement ce volume a été annoté par un homme de peu d'esprit qui est mort depuis une centaine d'années

au moins à en juger par la couleur de l'encre. Cela n'empêche pas que je perds mon temps à chercher bêtement pourquoi il a souligné ceci ou cela. On est curieux de tout le monde. Je n'ai jamais passé devant un chenil sans avoir envie de savoir ce qu'on y pensait et comment on y vivait. Cette curiosité fait perdre beaucoup de temps. Avec un peu d'aristocratie on dédaigne ces misères ; on marche sur les pieds de son prochain sans savoir même qu'il a des pieds ; et, s'il n'est sur l'*Almanach royal*, on tient qu'il n'y a rien à en tirer : *Humanum paucis vivit genus.*

Vous savez, mon cher Albert, mes sentiments pour vous, n'est-il pas vrai?

CXXVIII.

A M. RAULIN.

Paris, 16 septembre 1842.

Encre bleue! me suis-je dit en voyant la couleur de votre adresse, c'est une lettre de M. Raulin ! et je vous assure que tout ce qui vient de vous en encre noire ou en encre bleue, est sûr d'être bien accueilli par moi. Vous me demandez tout d'abord où je suis ; mais je suis à Paris donc ! Où

voulez-vous que je sois avec un grand mal de tête habituel? Quand on n'est pas aimable ni en train d'esprit, c'est à Paris qu'il faut rester; on y trouve des semblables; mais vous, qui vous êtes préparé par une centaine de bains froids une sérénité et une activité nouvelles, vous faites les beaux jours d'un département. Albert se dispose à visiter l'empire et le marquisat de Brandebourg. Il achète une calèche, et prépare son épée d'uniforme et sa cocarde. Où est le temps où vous vous miriez dans les flots de la Baltique dans cet uniforme d'attaché? Alors vous ne lisiez ni Platon, ni Tertullien; vous ne regrettiez point les jours d'autrefois. Tous les dieux d'Épicure vous dictaient les strophes rapides de *Haldan*. Consolez-vous de ces souvenirs en pensant que saint Augustin avait probablement écrit quelque poëme comme *Haldan*, quand il allait visiter les marchandes de modes de Milan. Il n'en a pas moins parlé à ceux d'Hippone avec éloquence et autorité. J'ai lu avec grand plaisir dans la *Revue des Deux-Mondes* votre article sur M. Thierry. Cela est écrit avec une force et une vivacité très-grandes. On voit que vous faites des efforts pour arriver à une certaine sobriété d'images et d'expressions brillantes, mais l'impétuosité du naturel éclate sous le cilice; ainsi dans les sables qui

bordent la mer Rouge saint Jérôme luttait contre tous ces fantômes brillants qui lui rappelaient ces journées passées à Rome dans une dangereuse oisiveté.

Il me semble qu'il fait un petit soleil à mûrir joliment vos raisins; je ne vois plus ce que vous pouvez faire au milieu des bacchanales; vous n'aimez que l'eau pure et limpide en fait de boisson comme en fait de peinture, de musique et de littérature :

> Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
> Que ne corrompt jamais l'amertume des mers.

Est-ce clair ?

Je suis bien fâché de ne vous avoir pas dit adieu au jour de votre départ, mon cher ami, mais votre école byzantine m'avait mis la tête à l'envers. Ces mains, ces pieds, ces visages pointus m'étaient entrés comme un fer aigu dans le cerveau; j'avais un petit délire dans lequel je voyais des araignées rouges et bleues qui prenaient des airs majestueux; vous n'avez jamais rien vu de si noble ni de si laid; supposé que la laideur puisse aller avec la noblesse.

Je n'ai pas le sens commun aujourd'hui. Écrivez-moi des choses raisonnables comme je me

souviens de vous en avoir entendu dire il y a bien longtemps, bien longtemps, et cela me fera sortir de l'engourdissement du mal de tête.

Vous dites, à propos de madame Sand : *Je ne croyais pas qu'on pût avoir la moindre beauté extérieure, sans que le fond fût bon.*

Eh mais ? Les figures byzantines? Tous ces saints sont laids comme le péché.

Je ne suis qu'un barbare et je n'aime que Raphaël.

CXXIX.

A M. D'HAUSSONVILLE.

Paris, 17 septembre 1842.

Je ne savais où vous écrire tous ces jours-ci, mon cher ami ; enfin, j'ai vu une adresse au roi annonçant que le Conseil général avant de se séparer, etc., d'où j'ai conclu que vous étiez à présent à Gurcy. Ne vous êtes-vous pas déjà mis en campagne pour chasser avec M. Rossi les jolies petites perdrix de l'an dernier? Vous êtes bien heureux d'être à la campagne et à Gurcy. Si j'y étais, je ne m'en irais point qu'on ne me chassât, mais la difficulté est dans ces vingt redoutables lieues.

Qui peut se flatter de faire impunément vingt lieues avec une tête en aussi mauvais état que la mienne?

Qu'allez-vous faire à présent que vous avez trois mois de complète liberté? Laissez un peu reposer vos électeurs que vous avez assez embrassés pour une première année. Avez-vous réfléchi depuis notre dernière conversation sur le plan que vous formiez pour vous exercer à bien discuter? Ne pourriez-vous pas mettre à profit vos amis et vos parents? Faites-vous une loi de les contredire et de leur montrer qu'ils sont dans le faux : « *Mon père, je vous demande la permission de vous prouver le contraire.* » Voilà qui serait rendre utiles et agréables les liens de famille. En s'exerçant ainsi contre les siens pendant l'hiver, on arriverait à la Chambre avec de grands avantages. Parlez dès à présent sur le diapason qui convient à la Chambre. Accoutumez-vous à une synonymie riche. Redites la même chose sous toutes les variétés de tours dont elle est susceptible. Vous aurez peut-être l'air un peu pesant aux yeux des esprits superficiels, mais il n'importe guère quand il s'agit d'atteindre un but, d'arriver à un tel résultat, de semer pour obtenir une si riche moisson. Prenez l'habitude de dire avec force dans le courant de la con-

versation : *J'ai la parole, et nul n'oserait me l'enlever!* Sachez braver tout le mécontentement qu'on peut vous exprimer ; ne voyez-vous pas que quand vous aurez appris à dominer votre famille, vous pourrez mieux dire des choses désagréables à la Chambre ? Mais qui sait mettre à profit les charmes du foyer domestique?

Vous n'aimez plus la philosophie dans votre maison. Il me revient que madame la vicomtesse d'Haussonville parle de la métaphysique de M. de R. avec une hauteur surprenante. Rien ne donne plus d'orgueil que de grands yeux et beaucoup d'esprit. On devient tranchante, arrogante, dédaigneuse. On se dit : M. Galuppi a de l'esprit, mais pas une si jolie figure que la mienne. La duchesse de Sutherland est belle, mais elle n'a pas mon esprit, etc., etc.

Bonjour encore. Je suis bien fâché de n'être pas auprès de vous.

CXXX.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 2 octobre 1812.

Je ne croyais pas vous écrire de si loin, chère

amie, et je suis encore tout étonné de me trouver ici quand je comptais passer à Paris le mois d'octobre tout au moins. J'ai cédé, non pas à de bonnes raisons, mais à la crainte de paraître bien maussade en résistant à tant d'instances bienveillantes pour un voyage de six semaines. Nous avons passé une soirée à Gurcy où le curé jouait paisiblement une partie de whist avec les maîtres de la maison. Cette vie n'est pas très-tumultueuse. En arrivant ici, j'ai trouvé un ministre protestant qui ne jouait point au whist, mais qui n'a rien non plus de la frivolité du monde. Voilà donc un voyage fort sérieux. Ajoutez que nous avons descendu le Jura de nuit et qu'on ne voyait qu'un grand abîme tout noir qui était le lac, et une grande muraille qui était les Alpes. Ce matin encore tout ce pays a un grand air d'hiver; le lac est d'un bleu froid, et les montagnes d'un blanc fort peu animé. Heureusement tous les habitants de l'endroit sont très-bien portants. Je voudrais bien savoir qu'on est bien aussi dans la vallée d'Étiolles, d'Étiolles féconde en furies, comme on le voit dans Homère, à ce que je crois.

Je suis odieusement fatigué de cette route et pourtant fâché de n'avoir pas été malade par les chemins, puisque je l'avais prédit. J'ai lu en voiture et la vie de Spinosa et la vie de madame de

Sévigné et l'*Indiana* de madame Sand; mais, lisant et dormant tour à tour et quelquefois en même temps, je confondais tout. Je rêvais que madame de Sévigné avait épousé un petit juif d'Amsterdam, qu'elle avait fait un traité de philosophie qui avait pour titre *Indiana*, lequel était d'un effroyable panthéisme. Je n'ai pas l'intelligence beaucoup plus claire durant la veille, mais je parle avec assurance, et il n'y paraît pas.

Vous savez qu'Albert est parti pour Berlin où il porte des dépêches; il reviendra probablement de ces côtés dans cinq semaines. M. Raulin a promis de venir ici vers le 15, s'il a fini des affaires privées qui le retiennent à Reims. J'espère qu'il ne se laissera pas retenir par son évêque qui l'adore et qu'il adore. Ils doivent joliment traiter notre siècle à eux deux, mais probablement M. Raulin est le moins tolérant.

J'aurais bien voulu aller vous dire adieu à Étiolles avant de faire cette ascension par-dessus les montagnes, mais j'espérais jusqu'au dernier jour ne pas passer ces montagnes.

CXXXI.

A M. RAULIN.

Coppet, 2 octobre 1842.

Ne me demandez pas, mon cher ami, comment me voilà par-dessus les montagnes. Je n'ai pas voulu être par trop maussade, et il m'a fallu renoncer à tout le plaisir que je me promettais d'un mois de solitude à lire du matin au soir et du soir au matin dans un petit coin. Je suis né pour lire et non pas pour écrire, marcher et parler. Vous dites que *lire* c'est être inutile au monde. Qui vous dit le contraire ? Mais ne voyez-vous pas bien qu'écrire, c'est être nuisible au monde. Si saint Augustin n'avait pas tant écrit sur la grâce, il n'y aurait pas eu de jansénistes persécutés. Je pourrais trouver bien d'autres exemples contre la marche et contre la parole, mais je n'ai pas l'intelligence bien ouverte, ayant roulé de soixante-dix à quatre-vingts heures par les plus vilains chemins de la terre. J'espère à présent que vous n'allez pas changer d'avis sur vos projets de voyage, ni renoncer à venir après m'avoir refusé de rester. Vous seriez très-pro-

chainement pendu aux grandes acclamations de tout ce qui est ici, si vous vous avisiez, sous aucun prétexte, je ne dis pas de renoncer à venir, mais même de retarder votre voyage. On vous mènerait à la potence avec un ministre protestant pour vous faire enrager. Ah ! ah ! Où est M. l'évêque de Reims, où est M. le curé de Saint-Roch, où est l'abbé de Ravignan? Point d'évêques ni d'archevêques, monsieur, point d'abbés; pourquoi avez-vous promis et n'avez-vous pas tenu parole? On vous jouera un air de Rossini, et l'on vous pendra devant un tableau de M. Delacroix. C'est plus que vous ne mériteriez.

Mais j'espère de meilleures choses de vous. Venez voir la République de Genève qui n'est pas, pour le moment, la République de Platon, ni même la fameuse République une et indivisible. Elle est toute débile cette pauvre République, et c'est le cas ou jamais d'y venir visiter ses amis. En descendant le Jura hier, vers dix heures du soir, au lieu des petits bonds joyeux que font les eaux du lac, je n'ai vu tout du long de la descente de Saint-Cergues que les ombres noires des sapins qui se tenaient roides et immobiles dans la nuit noire. Tout cet aspect un peu froid m'a jeté dans une grande mélancolie, et je vous supplie de venir me parler de Platon et du

cap Sunium. Ces Alpes gelées n'ont rien du cap Sunium, et le musée Rat ne rappelle qu'imparfaitement ces belles métopes rongées par le feu du soleil qui brille sur Salamine, sur Sparte, sur Délos, sur les murailles blanchies de Mycène, sur Argos, et le plaisir un peu pédant que je prends à écrire ces noms, personne ne l'aura dans la postérité à redire les noms de Dijon, Nogent-le-Rotrou, Romorantin, Quimper-Corentin, Avranches, Vaugirard, Nanterre. Voilà ce que c'est que d'être un grand pays !

Je me sens profondément stupide, si stupide que je m'arrête, de peur de vous ennuyer à Reims où vous n'avez pas voulu que j'allasse.

Bonjour, mon cher ami... Je ne suis plus le vôtre si vous ne venez bien vite.

CXXXII.

A M. POIRSON.

Coppet, 11 octobre 1842.

Mon cher ami, j'ai fait comme le grenadier de la chanson, qui disait : *Je pars insensiblement.* Je suis parti insensiblement. J'ai d'abord été à vingt lieues de Paris à Gurcy, près de Nangis, avec le

dessein de ne pas aller plus loin; et puis je suis tout étonné de me trouver ici au milieu des montagnes et par une bise très-froide. J'aurais bien voulu vous aller dire adieu avant mon départ, et j'avais envie de revenir de ma première étape, pour ne pas m'en aller ainsi sans dire bonjour ni bonsoir. Cette Suisse me paraît de plus en plus pâle depuis que j'ai vu Naples noyée dans le rouge et le bleu ardent de ses couchers de soleil. J'ai certainement quelque chose de l'instinct qui attirait les gens du Nord vers les contrées du Midi, mais ce ne serait pas pour rançonner les peuples, ni mettre mon pied sur le cou des empereurs; je ne me sens pas plus de force qu'un poulet, et je suis très-incapable de ces manières brutales. J'admire combien ce pays-ci, malgré les agitations politiques qui le travaillent, change peu de physionomie : les arbres, les maisons, les personnes, les meubles, tout reste à la même place; seulement les arbres grandissent, mais peu, et les personnes vieillissent un peu aussi, mais tout cela d'un petit mouvement insensible. Paris a l'air d'avoir le diable au corps, comparé à cette immobilité extérieure; et Dieu sait pourtant que ce ne sont pas les idées nouvelles qui dévorent Paris pour l'instant. J'ai lu sur ma route un article de la *Revue des Deux-Mondes* sur le

Dante, il est signé de M. Labitte. Est-ce M. Labitte que j'ai vu chez vous l'autre soir? Je le croirais volontiers, car l'article est fort spirituel, et M. Labitte que j'ai vu chez vous paraît avoir beaucoup d'esprit. L'esprit des autres me fait plaisir, et je ne suis pas naturellement envieux, à ce que je crois; mais l'esprit des autres me décourage de moi-même en me montrant que j'ai fini mon temps et que je ne pense plus du tout; je me dis avec quelque amertume : « Tu serais parfaitement incapable d'écrire ainsi, et toutes ces idées ne te seraient pas venues. »

Je me console un peu en lisant toujours et sans cesse, aussitôt que j'ai une minute disponible. Je lis toujours, et n'ai d'idées à moi que par accident, comme des mouches qui passent devant mon livre.

Lûmes toujours et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet était ainsi, mais il avait pourtant une renommée littéraire que je n'ai pas.

Tenez pour sûr que, si je reviens au monde, je me ferai officier de marine, si je puis. Il vaut mieux être de quart, par une belle nuit des tropiques, sur un vaisseau de cent canons, que de lire au coin du feu les voyages d'autrui. A pro-

pos de voyage, je voudrais bien savoir des nouvelles de votre séjour à Montmorency ; vous avez vécu là au bord des lacs et regardant des troupes de cygnes qui voguent dans ces solitudes. Ces solitudes sont un peu trop peuplées le dimanche, et je n'aime pas beaucoup toute l'aimable foule qu'on y rencontre ce jour-là.

Si j'en juge par les journaux, Paris est d'un calme profond. Si cette grande tranquillité pouvait durer dix ans, ce serait un bien inappréciable. On serait bien forcé de penser à autre chose qu'à l'affaire de chaque jour; les esprits se retremperaient un peu, une fois guéris de l'agitation fébrile dont nous jouissons depuis bien des années. Quand on peut causer d'une émeute, ou d'un changement de ministère, on va ainsi de maison en maison cherchant des nouvelles et répétant toujours la même chose; une misérable petite curiosité suffit alors à la vie. Montesquieu n'aurait pas pu écrire l'*Esprit des lois* dans ce petit tapage; Montaigne serait allé bavarder de salon en salon, et Racine aurait cherché à être membre de la Chambre des députés. Ne trouvez-vous pas que M. de Lamartine devient de plus en plus aimable? Il a fait l'autre jour un petit morceau sur l'industrie qu'on n'aurait pas attendu de l'auteur des *Méditations*. Cet homme a un gé-

nie très-souple et aime autant voir courir un wagon en ligne droite sur un triste chemin de fer que de suivre des yeux une troupe d'oiseaux sauvages qui s'en vont chercher l'été sous un autre ciel. Je compte, pour la fois prochaine, sur un morceau lyrique sur le tourne-broche. C'est une drôle de chose que cet esprit poétique au service de toutes les petites passions et de toutes les petites ambitions que donne la politique! La poésie devient une servante; aussi ses mains commencent à devenir rudes, son teint se hâle au fourneau de la cuisine. Mais l'opposition la trouve assez gentille comme cela; *ne sit ancillæ tibi amor pudori.*

CXXXIII.

A MADAME DU PARQUET.

23 novembre 1842.

Je ne peux rien écrire et je doute que je sois capable de corriger cet hiver les épreuves de ma notice. Je l'ai montrée aux parties intéressées qui ne m'en ont pas dit le quart du bien que j'attendais. Je trouvais mon travail si mauvais que j'espérais toujours qu'il serait excessivement loué

par les autres, afin de balancer la sévérité de mon jugement. Mademoiselle de Pomaret m'a pourtant dit que c'était très-bon et même très-beau, mais je la soupçonne de bienveillance exagérée sur ce point. Je rapporterai cela à Paris, pour que vous m'en disiez votre avis, avant de livrer cela aux dédains d'une demi-douzaine de malveillants. Je n'ai fait aucune course depuis que je suis ici. En arrivant, je m'imaginais que j'irais à Berne pour une visite à un de mes amis; que je passerais quelques jours à Lausanne pour y voir le docteur Vinet et quelques ministres protestants qui ont bien de l'esprit, quoi qu'en puisse penser une orthodoxie sévère; je croyais que je verrais bien du monde à Genève; que je me promènerais sur le lac malgré le vent et l'orage; que je lirais; que j'écrirais des merveilles. Je suis resté tout uniment dans mon trou sans donner signe de vie aux autres ni presqu'à moi-même. C'est une image de ce qu'on se promet au commencement de la vie, et tout cela finit en *queue de rat*. Je me ferai faire un cachet qui portera pour emblème une petite queue de rat, comme symbole de mon existence. Je voudrais avoir une devise qui ne fût pas trop longue. Il y a bien un grand morceau de Massillon sur la vanité des espérances humaines, mais

il a quatre pages et c'est long pour un cachet.

Ni vous ni madame votre mère ne vous troublez beaucoup des incidents matériels. C'est le côté le plus aimable de la philosophie pratique que de n'être point essoufflé des accidents où les affections ne sont point engagées, et, pour cela, il faut beaucoup de qualités rares qui ne courent pas le monde. Cela signifie-t-il que vous êtes des personnes très-rares? Oui, sans doute. J'ajoute que, plus je vis, plus je m'aperçois que les personnes rares ne sont pas communes. N'est-ce pas une grande découverte que j'ai faite là? Oui certainement, car en entrant dans la vie on s'imagine tout le contraire.

CXXXIV

A M. RAULIN.

Coppet, 27 novembre 1842.

Mon cher ami, j'ai été attristé d'être si longtemps sans nouvelles de vous; puisque vous rangiez votre petite demeure, à la bonne heure, et je conçois qu'on s'absorbe un peu dans cette occupation. Que faire en un gîte, à moins qu'on ne le range le plus proprement possible? C'est une

nouvelle ère pour l'imagination qu'un nouvel appartement, n'est-il pas vrai? Tandis qu'on va, qu'on vient par la ville, tandis que vous entendez pérorer Messieurs du Conseil, vous vous voyez aussi dans votre retraite, avec tout le cortége mobile de vos pensées, qui passent et repassent devant vos gravures du Poussin, dans l'ombre et dans la lumière de votre chambre. Il est bien naturel de s'attacher un peu et beaucoup à ces murailles stupides et muettes, qui semblent pourtant vous dire quelque chose à chaque heure où vous les revoyez. Le mal est que le premier imbécile qui habitera après vous verra sourire tout cela d'un air aussi amical. Les tortues sont plus heureuses et celles qui ont un peu d'imagination ne souffrent pas en pensant qu'une tortue subalterne habitera sous cette jolie voûte d'écaille. Elles ne disent pas *linquenda domus*. Il ne faut penser que le moins possible à cette extrémité des choses, ou bien y penser toujours. En attendant, je souhaite que le plus aimable soleil passe et repasse sans cesse sur votre nid, sans ternir toutefois l'éclat des tableaux qui le décorent. Où avez-vous placé votre madone byzantine? Elle a l'air un peu absorbée dans de sombres pensées et j'ai toujours mieux aimé les cheveux blonds et la jeunesse éternelle des vierges de Raphaël.

Laissez du moins la splendeur de la beauté aux images du monde invisible, car, si vous le peuplez aussi de figures sombres, où voulez-vous que l'esprit se réfugie contre les tristesses du monde présent. Vous avez donc aussi arrangé votre bibliothèque? Voit-on à présent vos livres? Vous avez tort de les empiler dans des armoires. Il faut, tandis qu'on cause avec des gens qui ennuient, pouvoir laisser errer ses regards sur les rayons de sa bibliothèque. On voit le dos d'un Homère, et derrière, les cimes de l'Ida et la tristesse des plaines de Troie... Tous ces fantômes un peu confus qui sortent des livres qu'on regarde de loin forment des groupes singuliers; tous ces esprits semblent n'être qu'un esprit, brillant comme Athènes un jour d'été, sombre comme Ossian et les mers du Nord, Pascal, Voltaire, l'éternité, le monde, la précision des mathématiques et le pas léger de l'imagination d'Horace sur les neiges du Soracte...

Ce que vous me dites de la profonde mélancolie où M. Thierry est tombé à votre première remarque critique me fait grand'peur. Cet homme est, je crois, d'un naturel chagrin. Il le faut louer et louer sans restriction. Il ne vous a pas prié de dire du mal de lui. Il vous a demandé d'en dire du bien. S'il vous eût consulté avant de publier,

à la bonne heure; vous lui deviez la vérité, mais, dès que l'ouvrage est imprimé, vous ne lui devez plus que les égards les plus attentifs. Cependant, si votre siége est fait, je suis pour que vous n'y changiez rien. Il faut savoir en finir. C'est une science d'une importance capitale au bonheur de la vie. Il ne faut vouloir faire tout parfaitement bien que quand on est éternel. Les êtres passagers doivent apprendre à aller un peu plus vite en besogne.

Où est le mal d'avoir mis Bossuet et Luther sur les bas-reliefs de la statue de Guttemberg? Est-ce que vous imaginez que l'imprimerie n'a été faite que pour copier le cathéchisme de Montpellier? Non pas, s'il vous plaît. C'est pour dire hardiment toutes les contradictions de l'esprit humain.

Vous ne me dites plus rien de M. Orsel. Je vois souvent passer comme dans les nuages les charmantes figures de sa chapelle. S'il n'avait l'esprit robuste, je craindrais que vos idées de beauté sévère ne vinssent un jour à agir trop sur lui. Vous poussez cette idée de beauté sévère jusqu'à la laideur, mais le pinceau de M. Orsel ne suivra jamais les lignes de cette théorie. Je vous souhaite une femme comme on en voit dans les tableaux du moyen âge de la peinture; j'en prendrai, moi,

une dans les tableaux de M. Orsel et vous verrez quelle est celle qui se comportera le mieux dans le monde, qui aura l'esprit le plus élevé, qui se portera le mieux. Votre femme aura de longs bras sortant du col, une physionomie d'airain, quelque chose de noble et d'immobile dont on ne sait si c'est bêtise ou sublimité. Gardez-la pour vous.

J'en reviens toujours là, tout ce qu'il y a de mauvais en vous tient à votre théorie du beau.

Adieu, mon cher ami. Ayez un peu de bons livres dans votre bibliothèque et n'épousez pas la fille d'Orcagna.

CXXXV.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 3 décembre 1842.

Pourquoi madame *** vous dit-elle de vous défier de l'inspiration en écrivant? Je remarque que les écrivains qui n'ont pas d'inspiration sont généralement assez ennuyeux; je ne suis même pas le premier qui ait fait cette réflexion profonde. Je crois bien, toutefois, qu'il y a deux sortes d'inspiration, dont l'une est excellente et l'autre mau-

vaise : il y a une petite fièvre éphémère qui vient d'un entrain passager, qui vient du dehors, qui irrité la peau comme ferait un coup de soleil; celle-là est fausse, et ce n'est pas le fond même de l'âme qu'elle anime. C'est une petite maladie qui met au contraire hors de soi. Le lendemain, on ne saurait plus retrouver l'impression qu'elle a causé. L'éclat d'une fête, la vue d'une scène violente, la lecture d'un roman met dans cet état. On se croit alors traversé de pensées nouvelles et ce n'est pourtant que l'écho des impressions des autres. La vraie inspiration est quand le vrai soi-même se réveille tout à coup du demi-sommeil où il languit d'ordinaire. On est étonné alors de ce qu'on voit en soi, étonné comme quand des glaces qui se rencontrent sous un certain angle vous montrent tout à coup votre profil. C'est ce qui passe dans cette chambre obscure qu'il faut dessiner quand le soleil y a pénétré. Pour les gens qui n'ont point de talent, une nuit éternelle plane sur le courant de leurs impressions personnelles; elles passent rapidement et confusément. L'inspiration est le temps où le soleil se lève sur ces rivages inconnus.

Ah! on sait pourtant ce que c'est que l'inspiration sans en avoir jamais, comme vous voyez, et pour vous en citer des exemples à présent,

avez-vous jamais lu des notes sur Rome et sur l'Italie qui ne sont encore que lithographiées? Si j'en avais jamais possédé un exemplaire, vous verriez quelle est la magie de ce daguerréotype intérieur où les couleurs du monde réel se transforment comme dans la grotte d'azur de Caprée. Mais cet ouvrage m'a été durement refusé et Dieu sait pourquoi.

Adieu; dites bien des amitiés à votre mari qui n'écrit jamais que quand il a quelque chose à dire.

CXXXVI.

A M. RAULIN.

Le 4 décembre 1842.

... Dans un mois au plus tard, je reprendrai mon chemin à travers la neige. C'est une triste vie que de changer si souvent de place; n'être ni à demeure tout à fait, ni tout à fait en voyage, vous tient dans un mauvais état d'esprit. On ne s'attache plus à aucun lieu; on voit venir l'hiver sur tous ces champs et on s'en consolerait un peu si l'on devait y voir revenir le printemps, mais point. Je comprends à présent que le Juif-Errant ne soit pas des plus gais. J'ai cru longtemps

qu'après tout il avait eu la bonne part en ce monde. On en revient donc toujours aux lieux communs. C'est la fosse commune de toutes les intelligences et de toutes les impressions.

Encore un numéro de la *Revue des Deux-Mondes* et point d'article sur M. Thierry ! J'y vois un article sur Gœthe qui n'est pas intéressant ni touchant, mais qui est curieux. Lisez sa correspondance qui est dans cet article. Il est clair que nous ne comprendrons jamais rien à cette sentimentalité allemande. Je crois vraiment que les hommes des diverses nations n'ont pas les mêmes âmes. Les lois de leur sensibilité, de leur imagination, de leur intelligence sont tout autres. Lisez cela et vous m'en direz votre avis. Peut-être vous ne lisez pas du tout. Vous avez tort. La lecture donne encore moins d'ennui que la conversation. Peut-être vous ne causez plus. C'est pourtant moins ennuyeux que ses propres pensées. Je l'éprouve du moins en moi-même. J'ai vu mille et mille fois passer et repasser dans mon cerveau ces vieilles pensées. Leurs pauvres vêtements sont en loques; ils ont déteint; le vent, la pluie et la boue des rues les ont usés. Il serait grand temps de plier bagage. Quand on est jeune, les perspectives changent d'heure en heure. On court sur un chemin de fer et l'on voit passer des haies

en fleurs, des églises, des palais, des jardins. Plus tard, on marche lentement dans un brouillard humide, ayant froid, n'ayant goût à rien et sachant bien qu'il n'y a d'imprévu que des malheurs ou des choses désagréables. Vous ne direz pas, mon cher ami, que je dise aujourd'hui des choses décourageantes. N'ai-je pas l'air d'illuminer la vie en verres de couleurs ? Si vous ne dansez pas à mes discours, c'est que vous êtes vraiment bien mélancolique ; et, puisque j'y pense, qu'est-ce que cette danse des morts d'Holbein que vient de publier M. Fortoul ? Je n'admire pas beaucoup les imaginations et les allégories au XVI^e^ siècle dans le Nord. C'est une tristesse vulgaire et une ironie grossière, qui auraient fait horreur au Dante et à Pétrarque. Les fantômes qui sortent de la terre pesante de l'Allemagne sont comme ces vieilles carcasses de chevaux que le temps n'a pas encore blanchies. De l'autre côté des Alpes, au contraire, toute tristesse devient poétique, et tout ce qu'il y a de terrible dans la destinée humaine prend des formes si nobles, que cette beauté rend l'espérance parce qu'elle rappelle le génie radieux et puissant qui a tout créé. Si un Allemand eût écrit au temps d'Holbein l'*Enfer* de Dante, vous n'en pourriez supporter le spectacle. Vous voyez le même contraste

dans les fêtes. Regardez la danse de village de Rubens et les moissonneurs de Léopold Robert. Voilà donc encore une théorie, mais fort commune. J'en conclus pourtant qu'il vaut mieux vivre dans la maison de Raphaël que dans celle de Rubens. Je suis sûr que chez Rubens il y avait une chambre hantée par des revenants qui n'inspiraient que l'effroi et point le sentiment poétique, la peur chassant la poésie. Chez Raphaël, vous n'eussiez entendu, à toute heure de nuit ou de jour, que peut-être le pas léger et nonchalant de la Fornarina et pas un gnôme ne se fût avisé d'errer autour de la palette de ce jeune élégant d'Urbino. Je vois beaucoup de conclusions à tirer de ces dispositions des deux nations, mais vous le verrez encore mieux que moi, et, comme je suis pressé, je m'aperçois que je tourne à déraisonner.

Adieu, mon cher ami; quoique je dise que je n'aime pas à changer de place, n'en tirez pas la conséquence que je n'ai point un grand désir de vous revoir. Je vous tiens pour unique dans votre genre, et je ne vous dirai pas de quel genre, pour ne vous pas trop flatter aujourd'hui.

CXXXVII.

A M. RAULIN.

Coppet, 11 décembre 1842.

Vous êtes bon de vous donner la peine d'envoyer Holbein en Suisse. Ce ne sera pas une lecture bien gaie. Elle sera couleur du temps. Je ne me souvenais plus de l'aspect sinistre de la campagne en hiver. Au premier plan, des arbres immobiles et dépouillés qui ont l'air d'attendre une grande catastrophe, et tout autour, au fond de l'horizon, des montagnes noires comme de l'encre à leur base ou d'un blanc lugubre sur tous leurs sommets. Il faut être fort et bien portant et bien content pour prendre plaisir à ce spectacle. Je conçois qu'alors le contraste réjouisse le cœur. Je donnerais tout au monde pour une fenêtre d'où l'on pût voir, cinq minutes par jour, l'aspect de l'été. Vous allez prendre des airs de saint Cyprien et de saint Jean Chrysostome et me dire : « *Il faut avoir l'été en soi.* » Je crois comme vous que ce serait beaucoup plus agréable. Une petite serre chaude intérieure où s'épanouissent, comme dans les serres du Jardin des Plantes, toutes les fleurs éclatantes des tropiques,

aux rayons d'une imagination tranquille et colorée ; mais c'est le grain de sel sur la queue de l'oiseau des tropiques. Le moindre petit vent froid qui vient du monde réel flétrit toutes ces moissons factices sur leurs couches. J'aime assez votre marchand de Reims à qui l'on dit qu'il est trop bête et qui répond qu'il a encore trop d'esprit. Cet homme doit avoir du génie dans son genre, puisqu'il prend si simplement et si fortement son parti. J'aimerais à être au moins l'héritier de cet homme, ne pouvant être lui-même. Je crois bien qu'il ne perd pas son temps à lire Shakespeare. Il ne peindrait pas comme le Tasse les jardins d'Armide, mais il les pourrait acheter s'ils étaient en vente, tandis que le pauvre Tasse n'avait pas la possibilité d'aller passer un hiver à Naples pour se réchauffer un peu. Ce que j'en dis est pourtant exagéré, et je crois qu'à tout prendre, il vaut mieux dans la vie être Newton, Shakespeare et Descartes que non pas M. ***. Sauf les petites occasions où l'on meurt de faim, où l'on souffre faute de pouvoir aller, soi ou les siens, se guérir au Mont-d'Or, aux Pyrénées, sauf le cas où l'on est en prison pour dettes, le monde appartient à ceux qui le comprennent.... Les uns ont de magnifiques collections de tableaux, tandis que M. Raulin a des yeux qui

saisissent dans les fonds noirs des paysages du Poussin une lumière que moi-même, malgré mon dénûment des biens de ce monde, j'avoue n'y avoir jamais vue. Le prosaïque roi de Naples règne sur Cumes, sur Misène, sur Sorrente, sur Pœstum, sur Pompeï, sur Ischia, et, tandis qu'il pense à y faire construire des citadelles telles quelles, Léopold Robert ou tout autre pauvre diable de peintre sent, mieux que ne fait leur maître, l'ardente sérénité dans laquelle dorment ces bois, ces monts, ces rivières et tous les arbres et toutes les fleurs de ces déserts. Voilà donc un petit morceau philosophique qui pourra nourrir ceux qui n'ont pas de pain et qui peuvent se croire de l'intelligence et de l'imagination devant ce qui est beau. On peut vivre douze heures de ces pensées, surtout quand on a bien déjeuné le matin, car c'est une précaution qu'il faut presque toujours prendre avec la philosophie; et puis, j'ai beau me moquer de ma petite exaltation, elle n'est pas si sotte qu'il y paraît...

Ah ! que je méprise les gens qui se croient sensés avant tout ! J'aime infiniment mieux un beau canard sauvage qui bat des ailes au bord d'un étang, et s'envole bien haut en perçant le vent qui souffle devant lui. Celui-là du moins est en harmonie avec le monde tel que Dieu l'a

fait, et non pas avec le monde créé par Fouché, Cambacérès, etc., etc. Vous en reviendrez, comme moi, à aimer surtout les chiens, les ânes, les poules, les moineaux.

Pour vous, mon cher ami, vous savez si je vous mets au rang des bêtes ! Vous en avez aussi tous les nobles instincts, le plaisir désintéressé du beau, le sentiment de la nature, et cela dans un degré supérieur, parce que l'homme, quand il s'y met, est fort au-dessus des bêtes.

Vous avez raison; les îles Marquises vont nous renouveler l'imagination. Il y a longtemps que nous n'avions fait de phrases sur l'Océan. Toute notre petite éloquence de coquilles de noix flotte sur la Méditerranée; nous la confierons aux flots orageux de la mer Pacifique ; que l'Angleterre n'aille pas s'aviser de trouver cela mauvais, car, de par Dieu ! nous lui donnerions sur les oreilles, avec une bordée d'articles de journaux et toute la mitraille de la tribune.

CXXXVIII.

AU MÊME.

Coppet, 18 décembre 1842.

Sans doute, j'ai lu le discours de M. P... Je

l'ai lu tout entier, et après trois jours et trois nuits de marches, je suis arrivé au bout. J'ai vu des plaines sans fin, qui s'allongeaient devant moi; c'est un vaste jardin où l'on ne trouve que des plantes utiles; les légumes y dominent. J'aime mieux ce potager que la rhétorique ténébreuse et étique d'un autre grand seigneur son collègue. La lecture du discours de M. Mignet m'a tout ranimé. Voilà M. Patin et M. de Barante qui vont venir à leur tour. Le discours de M. Patin, à ce que j'imagine, ressemblera à quelque jolie petite maison d'un consulaire modeste comme on en retrouve à Pompéi; un goût délicat, de justes proportions, des ornements sobrement distribués et un coin de mer bleue et de ciel bleu au fond. Quoi! ce cyclope de Victor Hugo a tiré une tragédie de son absurde livre sur le Rhin? Il devrait bien laisser ces bords du Rhin à Gœthe et à Schiller, et ne pas charbonner ses extravagances sur la porte des vieux châteaux abandonnés. Lorsqu'un peu du mauvais esprit français se mêle à la rêverie romanesque de l'Allemagne, cela fait des abominations. C'est comme si l'âme d'un commis voyageur animait le fantôme de quelque jeune religieuse du moyen âge. Croyez-vous réellement que M. de Lamartine pense à faire un traité de

philosophie ? Je ne me figure pas bien toutes ces vapeurs brillantes se condensant en neige métaphysique, mais, après tout, cela se voit sur le sommet des montagnes. Et vous, mon cher ami, que faites-vous le soir dans cette jolie chambre, que vous dites que vous ne quittez plus ? C'est avoir fait un grand pas dans la sagesse, que de ne pas avoir besoin de société le soir... Vous ne me dites plus rien de vos lectures. Je veux savoir exactement ce que vous lisez. Dis-moi qui tu lis, et je te dirai qui tu es. Moi, par exemple, je ne lis guère que Bossuet. J'ai repris l'histoire universelle : je vais des tentes d'Abraham et de Jacob aux palais de Charlemagne, dans Paderborn ou Aix-la-Chapelle. Il est assez agréable aussi de voir passer sous ses yeux tout le monde créé depuis six mille ans : Rachel, Rébecca, Sémiramis, Lucrèce, Zénobie, Irène, Joseph, Daniel, Lycurgue, Épaminondas, Scipion, et cela à travers les sables de l'Arabie, les montagnes de Syrie, les palmiers, les oliviers, les chênes. Je trouve toujours ce Bossuet supérieur à M. ***. Il n'est pas si superbe à beaucoup près ; il est vrai qu'il n'était pas à moitié si gentilhomme non plus.

Adieu. Dans une quinzaine de jours, je commencerai à agiter mes ailes pour franchir le fort

l'Écluse, et m'abattre sur Paris. Si vous ne me recevez pas bien, vous aurez tort, car vous ne comptez pas pour peu dans ce qui m'empêche de prendre Paris en horreur.

CXXXIX.

AU MÊME.

Coppet, 25 décembre 1842.

Je vous souhaite, mon cher ami, pour l'an prochain, un correspondant aussi exact que moi. N'étant pas très-bien portant depuis deux ou trois mois, et entretenant une petite fièvre qui revient capricieusement, je ne réponds pas de mon exactitude pour l'année qui vient; je tâcherai pourtant de ne pas faire défaut...

J'ai lu avec plaisir dans la *Revue des Deux-Mondes* (car c'est toute la littérature du temps, si vous y faites attention), un tableau de l'Afrique de saint Augustin, par Saint-Marc Girardin. J'ai pris à Genève un gros volume in-4°, relié en parchemin, qui fut autrefois un feuillet de plain-chant, et j'y vais lire probablement le *De ordine* et le *De vitâ beatâ*, dudit saint Augustin. On était encore très-vivant en ce temps-là. Les dieux

singuliers de la mythologie étaient encore en présence des dogmes descendus des monts de Syrie. Quand un Romain regardait la lune trembler sur le lac de Génésareth, pendant qu'un pêcheur faisait glisser sa barque sur les eaux endormies, il pensait à Diane et au Dieu nouveau qui s'était montré sur ces rivages. Les grandes écoles de la Grèce avaient aussi leur écho dans son esprit, et, tandis que nous ne savons que croire, lui ne savait à quoi refuser sa croyance. J'aime saint Augustin quoiqu'il ait produit Jansénius. Pourquoi tant de sectaires sans imagination se sont-ils attachés à cette grande imagination, comme une nuée de moineaux d'un plumage terne, sur un bel arbre en fleurs? J'entends bien qu'il prenne fantaisie d'être sous-diacre dans l'église d'Hippone; j'aurais aimé à entendre parler saint Augustin de sa mère, de son séjour à Milan; à le voir se promener dans la cour de sa maison, au bruit d'une petite fontaine qui rafraîchit l'air embrasé de l'Afrique. C'est tout autre chose que servir la messe de l'abbé Genoude, ou même celle de l'abbé Grégoire. Mon ami, M. Edgar Quinet, n'a pas si bien fait que de coutume dans un petit factum intitulé *Teutomanie*. C'est contre la rage qu'ont MM. les Allemands de nous considérer comme

des singes et des maîtres à danser. Il avait beau jeu, mais il a voulu plaisanter et ce n'est pas sa destination. Que ne connaît-il le meilleur de ses amis ! Il lui donnerait de bons conseils.

Je suis bien fâché de n'être pas à Paris le jour de l'an. Je vous donnerais un saint Augustin, les deux volumes, attachés par un ruban rose, comme ce petit Homère de Weist, que Charlotte ou Albert donnait à Werther le jour de Noël. Vous êtes digne de lire saint Augustin, car, après tout, mon cher ami, il n'y a pas beaucoup de gens qui valent mieux que vous. Plus je vous connais, plus je dis : *Et videt quia erat bonum*, moralement et intellectuellement.

On dit que les députés commencent à s'abattre sur toutes les chambres garnies de la capitale :

> Ils vont trottant des bords de la Charente,
> De ceux du Lot, des coteaux champenois
> Et de Provence, et des monts francs-comtois,
> En botte, en guêtre et surtout en guenille.

Heureusement qu'il fait chaud dans la salle des conférences.

Dites-moi pourquoi je me moque de la misère de ces représentants ? C'est, je crois, que de notre temps, les guenilles couvrent beaucoup

d'insolence jointe à un désir d'avoir un bon manteau, *per fas* et surtout *per nefas*, car le *nefas* a un air de bravade qui plaît à l'orgueil.

Comment trouvez-vous votre appartement à l'user? Les premiers moments sont toujours agréables ; et, pour vous le demander en passant, qu'est-ce que la nouveauté, et pourquoi produit-elle cet effet sur nous? Est-ce tout simplement parce que nous sentant ailleurs que là où nous étions, nous espérons qu'il en sortira quelque remède à notre ennui naturel? Croyons-nous que sous ce jour, avec de nouveaux rideaux, dans le lointain de ces jardins qui vont devenir verts, nous verrons passer la vérité qui nous tranquillisera pour toujours? Il me semble que je vous ai déjà fait ces questions, et il faut que vous ne les ayiez pas jugées dignes de réponse, puisque je ne me souviens pas de vos réponses.

Comment avez-vous trouvez Albert depuis son retour? Le pauvre garçon a des affaires et des études par-dessus la tête, mais il porte légèrement ce fardeau sur sa tête. Il n'a vu la Tamise qu'à travers une vapeur rougeâtre. Le monstre dormait dans son manteau de fumée au bord de son fleuve, et un pauvre petit Français, accoutumé à voir clair à midi, ne distinguait rien du tout. Je vous ai demandé l'autre jour, pourquoi

ces gens-là ont les clefs des portes de l'aurore?

Bonjour! Bonjour. Avez-vous froid? Je crois bien mourir en route. Ne vous en embarrassez seulement pas. Vous verrez que cela sera bien vite oublié.

CXL.

AU MÊME.

Gurcy, mercredi, 12 juillet 1843.

Me voici au milieu des bois, mon cher ami, et j'aimerais bien à vous rencontrer au coin d'un bois; mais vous n'êtes pas homme à me causer cette surprise, vous n'aimez pas l'inattendu. J'ai réfuté tous vos arguments, mais j'y reviendrai dans chacune de mes lettres et je trouverai peut-être le *mollia fundi tempora*, c'est-à-dire quelques moments où vous vous ennuierez bien fort à Paris, où M. Dumont vous aura moins plu que de coutume, un jour où le feuillage qui abrite votre petit appartement vous paraîtra moins vert, une heure où la jeune possédée en robe rouge qui brille dans votre tableau d'*Orcagna* ou de tout autre vous sourira moins doucement. Alors vous prendrez votre parti et vous verrez

comme vous serez bien reçu ici. Vous pourrez pêcher sept fois le jour dans une petite rivière qui est toute remplie de beaux poissons. Vous pourrez courir à pleines voiles sur un étang qui a partout trois pieds d'eau. Songez donc que vous n'êtes qu'à sept heures de Paris. D'un coup d'aile vous revenez au conseil d'État. Savez-vous ce que je fais dans mes moments de loisir? Je lis Buffon. Qui m'aurait dit que je relirais ce pédant éloquent? Enfin, il me parle de chien et cela m'attendrit. L'histoire naturelle dans sa raideur scientifique est aussi triste aujourd'hui que ces poissons décolorés qu'on garde dans l'esprit de vin. Je n'aime que Pluche, Valmont de Bomare et ceux qui n'ont pas besoin de disséquer les pauvres bêtes pour en parler. C'est une terrible chose que l'esprit des classifications rigoureuses. Ce n'est pas plus la nature que l'Almanach des 25,000 adresses n'est la société.

13 juillet.

... Veuillez, mon cher ami, me rendre un peu compte de vos études. Vous vous enfoncez de plus en plus dans le passé et il viendra un moment où vous ne pourrez plus supporter la figure des vivants, sous prétexte qu'ils ne valent pas les anciens. C'est bien vous qui dites avec René :

Et les morts d'autrefois ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui. Je vous dirai, pour abonder dans votre sens, que Buffon prétend que les animaux sauvages eux-mêmes ont dégénéré et que les tigres d'à présent ne valent pas les tigres d'un autre âge; ainsi, cette peste de la civilisation est comme l'amour dans les opéras de Quinault : *Au haut des airs, elle atteint l'oiseau rapide.* Elle mine peu à peu les avocats, les singes, les conseillers d'État. Le service extraordinaire même a un peu de fièvre, comme à Paris. Il a la migraine; il écrit mal parce qu'il s'est fait à l'index une énorme coupure à l'aide d'un rasoir qui n'a jamais pu couper que cet index, enfin, je ne suis pas des plus forts, et c'est sans doute la faute de la civilisation qui *progresse* sans pouvoir rien *sauvegarder*. A propos, ne vous moquez pourtant pas trop des gens d'aujourd'hui. Je viens de relire des articles littéraires de M. de Fontanes, lesquels ne valent pas le diable. Il y a en particulier une critique de *la littérature* de madame de Staël, qui est à la fois parfaitement insolente et dépourvue d'esprit. Cela est déclamatoire, étroit, lourd. C'est pourtant un grand ami de l'antiquité que ce M. de Fontanes. Pour le quart d'heure je suis au plus haut des cieux avec le Dante. J'ai remarqué que *Piccarda* est dans le

Paradis après avoir quitté le voile et mené la vie du monde. Elle dit, à la vérité, qu'elle aurait eu une meilleure place si elle était restée toute sa vie mortelle au couvent ; mais toujours est-elle en Paradis, et ce n'est pas vous qui l'en retirerez avec vos principes inhumains.

Bonjour, mon cher ami, vous êtes bien aimable sous cet amas de préjugés qui vous couvre. Il y a des étincelles sous cette cendre, et j'espère qu'à force de souffler nous ranimerons la flamme.

CXLI.

AU MÊME.

Gurcy, 3 septembre 1843.

Je vous croyais quitte de toutes les joies de ce monde et j'étais convaincu que vous aviez marié tous les vôtres. Il paraît qu'il n'en est pas ainsi et les notaires sont là qui retardent tout et laissent brûler en pure perte les flambeaux d'hyménée.

Que vous avez raison d'aimer *Les Fiancés* de Manzoni ! On n'a pas rendu justice à ce livre en France. Je n'ai jamais compris pourquoi on trou-

vait que les personnages de ce roman ne sont pas vivants. Lucie n'est-elle pas vivante? Sa mère n'est-elle pas très-vivante avec toutes ses pauvres petites préoccupations de ménage? Et le curé Abbondio, et sa servante, et le procureur, et le capucin? Je vois d'ici la maison du curé et les petits jardins derrière les maisons et le lac et le château du petit brigand féodal. Les conversations sont charmantes. C'est souvent Walter Scott, mais dans ces beaux paysages du Midi, avec des hommes que les coutumes n'ont pas modifiés des pieds à la tête parce qu'au midi la nature est plus vive et résiste mieux au travail de la civilisation. Lucie est bien plus une bonne et honnête fille selon le cœur de Dieu que toutes les petites figures pâles et blondes des héroïnes de Walter Scott. Ce n'est pas pour dire du mal de Walter Scott à qui j'élèverai une chapelle un de ces jours, mais pour rendre justice au Midi. J'aime mieux enfin des amandiers en fleurs qu'une haie d'ifs et de houx, si bien taillés que soient ces ifs et ces houx. Cependant que je parle si légèrement de l'Angleterre, voilà que sa petite Reine aux yeux bleus et aux cheveux blonds, avec son petit mari aux cheveux blonds et aux yeux bleus, vient visiter notre drôle de pays. C'est la visite de la reine de Saba à Salomon. Sa-

lomon va faire feu des quatre pieds. Tout l'appareil de guerre que l'on préparait il y a trois ans contre l'Angleterre va servir de parure dans le nouveau camp du Drap d'or. Les canons qu'a fait fondre M. Thiers vont tonner dans des fêtes toutes pacifiques. Qui vous aurait dit que la poudre qu'on fabriquait en hâte et en colère il y a trois ans, servirait à des feux d'artifice en l'honneur de la reine d'Angleterre? mais on ne peut pas toujours menacer et il faut bien aussi se réconcilier. Les journaux ne pourraient-ils pas recommencer leur tapage sur le droit de visite? C'est une idée comme une autre, car qu'est-ce que cette femme vient faire ici, si ce n'est exercer le droit de visite?

Inspectura domos venturaque desuper urbi,

comme il est dit du cheval de Troie...

Vous ai-je dit que j'avais lu avec plaisir un roman de Fielding que j'ai trouvé ici? C'est *Amélia*. L'avez-vous lu? Cela a dû être assez commun dans son temps, mais il commence à y avoir si longtemps que l'air de nouveauté lui est revenu. C'est la vie d'une pauvre famille dont le mari est officier en demi-solde, et la femme fort jolie et fort honnête. On y voit toutes les formes de

la misère et de la méchanceté humaines du XVIII^e^ siècle de l'Angleterre. C'est un tableau de l'Albane en comparaison des œuvres de M. Eugène Sue. J'ai remis le nez dans la Théodicée de Leibnitz. C'est un trésor d'idées de détail bien fines et qui vont loin ; il y a beaucoup à dire sur l'ensemble. Quoi qu'il en soit, il y a là dedans plus d'esprit que dans *Candide*, qui prétend le réfuter. Je suis sorti du Paradis du Dante ; je le relirai bientôt pour ramasser toutes les fleurs dont il a semé les parvis du ciel, mais les personnages ne sont point aimables.

Décrivez-moi donc ce cloître de moines que vous alliez visiter en finissant votre lettre. M. de Périgord a eu bien tort de le dévaster pour y bâtir un édifice moderne. Je ne sais rien de charmant et qui fasse plus rêver que ces longues galeries dans une cour intérieure. Le soleil y marque plus vivement qu'ailleurs la fuite de la journée par le jeu des ombres. J'ai vu de ces grands cloîtres avec un petit jet d'eau au milieu de la cour et des buissons de roses qui s'épanouissaient dans une grande solitude tout à l'entour ; la place Louis XV avec son faste paraîtrait petite et grotesque à côté. Pourquoi les architectes ne nous rendent-ils pas les cloîtres? Il est vrai que l'homme n'aura bientôt plus pour

se faire une demeure que l'espace qu'on donne à une paire de ciseaux dans un nécessaire. Je crois vraiment qu'il n'est pas bon que les hommes soient si près les uns des autres. Il leur faut autour d'eux des espaces inutiles, comme il faut du loisir à l'esprit. Les villes de province sont, sous ce rapport, supérieures à Paris, par exemple. Ce ne sont pas des fourmilières comme Paris. Il y a des jardins, des cours plus grandes qu'il ne faut, plus de chambres qu'on n'en habite. Il y a des chambres dont le souvenir du passé semble sortir et venir au-devant de vous quand on les ouvre. Comment voulez-vous que le sentiment du passé reste sur les six pieds de terre qui sont à peu près accordés à l'homme à Paris? Et puis, quand j'ai bien dit tout cela, je dois pourtant convenir que l'imagination ne brille pas dans les provinces de couleurs beaucoup plus vives qu'à Paris. L'engourdissement de l'habitude fait là son travail comme ailleurs. Rien ne vaut rien : voilà ce que je pense quelquefois du fond des choses humaines.

Vous écrivez bien, mais vous écrivez peu, monsieur.

CXLII.

AU MÊME.

Gurcy, 6 septembre 1843.

Mon cher ami, faites le compte de vos œuvres et vous verrez que c'est vous qui êtes lent à répondre et cela est d'autant plus étonnant qu'il ne paraît pas à vos lettres que vous soyez ni triste, ni fatigué, ni abattu. Vos lettres sont lestes et pimpantes, et de temps en temps ont un petit air effronté, malgré de beaux endroits sur la philosophie de Platon. Vous tenez donc beaucoup à ce que les âmes soient rondes et à ce qu'elles tournent en cercle durant l'éternité. Pour le coup, l'*Élysée antique, malgré Chateaubriand, paraît plus poétique.* J'en ai mal à la tête que d'y penser. Il est certainement arrivé à Platon de dire beaucoup de sottises, et sous cette gaze d'or et de soie dont il entoure toutes ses imaginations, il me semble voir s'agiter bien des formes qui n'ont ni queue ni tête. Vous me direz que c'est en effet la forme par excellence, le cercle parfait qui n'a ni queue ni tête, et je n'en disconviens pas. Le plus prudent est de ne

pas trop chercher le sens de beaucoup d'idées de l'antiquité; nous ne voyons tout cela que dans le crépuscule, de loin. Il faut attendre le jour, mais quand viendra le jour? je n'en sais absolument rien.

Albert prétend que vous êtes à Paris et vous affirmez que vous êtes à Reims. Qui donc de vous deux a raison, mon cher ami? Je crois que c'est Albert. Il voit plus de monde et il doit être mieux informé que vous. Je suis bien aise que vous ayez terminé vos affaires *de matrimonio*. Je vois que ce ne sera pas le *matrimonio segreto* et que vous allez donner des fêtes comme à Eu. Il paraît donc que cette jeune reine d'Angleterre est charmante. Trouvez-vous respectueux de parler avec un si grand détail des dents, du col, des cheveux et du teint de cette reine des mers? Après tout, je crois bien qu'elle n'en est pas fâchée et on a beau régner depuis les environs de Lahore jusqu'au Canada, on n'est peut-être pas fâchée d'être trouvée jolie par les journaux de France. C'est un agrément que n'aura pas eu la Reine de Saba dont vous parlez, car Salomon n'était pas homme à donner des journaux à ses peuples. Il n'y avait probablement alors dans ces montagnes ni *Globe*, ni *Presse*, ni *National*, ni peut-être même de *Journal des Débats*. Avez-vous

vu une analyse du *Roman de la Rose* par M. Ampère dans la *Revue des Deux-Mondes?* Notez que je parle incessamment de la *Revue des Deux-Mondes.* Donc cette analyse du *Roman de la Rose* n'est pas très-vive, mais il y a des choses curieuses. On voit passer mille idées dans ces ombres du moyen âge, comme on voit tomber des étoiles dans la nuit. Les derniers venus n'ont-ils pas tort d'être si insolents? Peut-être que ces gens-là nous valaient bien. Voilà qui vous fait plaisir, j'espère? Vous ne m'accuserez pas, pour l'instant, de caresser vos idées à rebrousse-poil. Attendez pourtant, car je suis convaincu que dans une discussion réglée, M. Cousin battrait Abeilard et qu'un régiment d'artillerie mettrait en fuite toute la chevalerie du moyen âge. Je viens de relire une petite notice de M. Cousin sur Kant dans sa vieillesse. Cela est curieux quoiqu'un peu puéril. Vous y verrez comment le philosophe de Kœnigsberg attachait ses jarretières pour ne point gêner la circulation du sang; vous y verrez qu'il déjeunait tout seul, comme vous, et qu'un de ses amis étant venu lui demander à déjeuner, le pauvre Kant, qui n'avait pas été à pareille fête depuis cinquante ans, le pria de se mettre derrière lui pour manger, vu qu'il n'était accoutumé à voir personne

à l'heure qu'il était de la matinée. J'avoue que ces détails n'aident pas à comprendre la *Critique de la raison pure*, mais je ne peux pas me guérir de ma passion biographique. Si je savais où l'on voit combien de grains de sel César mettait dans son œuf, je partirais sur l'heure pour aller chercher ce précieux document ; je vous avertis que j'ai mauvaise idée des grands esprits qui n'aiment pas les petits détails — ce sont des pédants. Ils s'imaginent toujours qu'ils gagneront la bataille d'Arbelles ou d'Austerlitz, ou qu'ils feront *Œdipe roi*, ou le *Novum organum*, en faisant fi des détails. Ils mériteraient bien qu'on ne les fît dîner qu'en grand et qu'on leur fît grâce du détail. Pour moi, je regarderais une heure de suite l'aile d'une mouche ; aussi ai-je la meilleure idée de moi-même. Sachez que je chasse fort bien le lapin, mais j'avoue que je fais les choses en grand. Je tire dans l'espace infini et mon plomb obéit à la double et sublime loi de la projection et de l'attraction, et les lapins se moquent de moi. J'en ai vu un l'autre jour de si près, que je suis bien aise de l'avoir manqué ; il s'est élancé dans son terrier comme un lapin qui sent tout le prix de la vie et des plaisirs de la famille. Je vous ai peut-être raconté déjà cette existence de chasseur, mais c'est que j'ai tous les

jours des aventures qui se ressemblent. Elles n'en sont pas moins différentes quant au temps et cela vous doit suffire, puisque vous êtes philosophe. Ne dites à personne que je ne tire pas très-bien. Il y a un tas de gens qui s'enhardissent à vous contredire quand ils savent qu'on ne tue pas à coup sûr un lièvre à vingt pas; ainsi, que ces lapins manqués soient entre vous et moi.

Est-ce que vraiment M. d'Haussonville ne vous a point encore écrit? Il vous aime pourtant, mais il est beaucoup plus sensible à ce que vous avez d'aimable dans l'esprit et dans le caractère, qu'au plaisir d'écrire une lettre. Il a ses électeurs; à ceux-là il faut bien leur écrire; c'est que chacun d'eux a une si belle voix qu'on ne peut rien leur refuser. Où sont vos deux Espagnoles avec leur belle voix et leurs cheveux noirs et leurs grands yeux noirs et leurs grandes dents blanches? Voilà, mauvais sujet, les électeurs qu'il vous faut à vous. Ne seriez-vous pas revenu si volontiers à Paris, parce qu'elles ne sont pas à Reims? J'ai repris la vie de lord Byron. Vous direz tout ce que vous voudrez, j'aime à relire les mêmes livres. Vous me direz de relire saint Thomas d'Aquin; à quoi je réponds que j'aime mieux les mouvements de

l'homme dans sa méchante et orageuse liberté que cette momie toute enveloppée de bandelettes logiques, attachées de travers encore ; et puis, je cherche vainement le bleu du ciel dans la *Somme* de saint Thomas. Il fait tenir son univers sur des raisonnements qui n'ont pas l'air d'être d'aplomb, et l'on a une peur de tous les diables que cet univers tout gris ne vous tombe sur le dos avec une pluie de distinctions qui ont la forme triste de chauves-souris. Dans la vie de Byron, j'entends le galop des chevaux, je vois les maisons de Venise qui se mirent dans l'eau, l'Albanie et ses forêts sauvages, toutes les jeunes Anglaises d'alors, qui sont vieilles aujourd'hui. Voilà une leçon que je ne tirerais pas de saint Thomas d'Aquin, ni même de saint Thomas de Cantorbéry. Voyez comme le temps passe rapidement, et si c'est la peine d'avoir une jolie figure. Byron est d'hier et la face de la terre s'est renouvelée. Miss Chaworth est une vieille femme. Ada a trente ans. Ce n'est plus la peine de parler des cheveux blonds de madame Guiccioli. *Sic transit gloria ;* mais je ne vois pas cette fuite du monde dans les ténèbres théologiques de saint Thomas, de saint Bernard, de saint Dominique. L'enseignement ecclésiastique a un inconvénient. Un bon prêtre vous prend affec-

tueusement par les deux mains, le dos tourné au monde, et il vous dit : Mon cher enfant, ne regardez pas derrière vous; c'est un spectacle très-séduisant, mais très-dangereux; à première vue, c'est plus beau que tout, et l'on croirait que c'est Dieu même qui a fait ces merveilles apparentes (ne vous retournez donc pas, mon enfant, quand je vous parle); c'est l'œuvre du diable, mais d'un coloris si trompeur ! (Voilà encore que vous vous retournez !)

En voilà assez du sermon. Vous savez le reste. Comment voulez-vous qu'on ne se retourne pas en effet? Prenez donc votre parti; regardez les séductions du monde et sa malice; regardez les forêts où flotte un vent tiède. Quand l'hiver viendra et que vous verrez les pauvres feuilles emportées par l'ouragan, vous saurez mieux que tout cela est d'un jour. J'entends bien que vous me dites d'ici : « Mais si je vais dans ces jardins d'Armide, j'y resterai ; » et je conviens que c'est là la difficulté. Mais si vous voulez me faire toujours tenir le nez contre la muraille de l'église sans regarder d'où viennent tous les bruits que j'entends du dehors, je n'écouterai point les prières et je serai horriblement distrait. Laissez-moi donc me promener un peu. Je rentrerai de bonne heure, je vous le promets.

La morale de tout cela, c'est qu'on n'a goût à ce qui dure que quand on a éprouvé le peu de valeur de ce qui passe. J'ai vu à Cologne, sur un autel, des colliers, des bracelets, des couronnes que de grandes princesses étaient venues déposer là dans leurs soucis. Qu'est-ce à dire, sinon qu'elles avaient vu toutes les splendeurs du monde et qu'elles ne valaient pas la sombre sérénité du temple? Encore faut-il avoir porté ces rubis, ces émeraudes, pour savoir qu'il arrive un moment où les yeux n'y prennent plus de plaisir.

Si vous ne lisez pas la vie de lord Byron, vous ne saurez pas bien que de beaux chevaux, un grand génie poétique, l'art de tuer au pistolet une mouche à vingt pas, les grands yeux de la Fornarina, les forêts qui pendent sur la vallée de Lacédémone, toutes les recherches de la civilisation et tous les plaisirs de la vie sauvage, laissent un grand ennui au fond de l'âme. Faites venir alors saint Thomas d'Aquin. Mais je trouve l'air bien pesant à cet ange de l'école. J'aime mieux saint François de Sales qui me parlera encore un peu des lis de la vallée et des oiseaux voyageurs.

Avez-vous jamais rien lu de plus ennuyeux que cette lettre? Je pourrais être jaloux aussi de M. de Ravignan comme M. de Montalembert dé-

clare que M. Cousin doit l'être de tous les curés de toutes les paroisses de Paris, lesquels ont eu, suivant lui, beaucoup plus de succès dans la dernière saison que pas un philosophe.

Adieu, monsieur le secrétaire général. N'êtes-vous pas un peu superbe de ce grand titre? Mais cette gloire aussi passera, car

César n'a point d'asile où sa cendre repose,

et un secrétaire général lui-même, même par intérim, voit le bout des choses humaines.

CXLIII.

A M. A. DE BROGLIE.

Gurcy, vendredi, 8 septembre 1843.

Nil novi.. Nous vivons sur l'air *idem*, *eadem*, *idem ;* mais j'aime cette monotonie, excepté la lecture du soir, qui me fait un grand sentiment de froid, sans réaction, ce qui n'est pas très-bon pour la santé. Ton père est très-bien aussi ; je crois qu'il s'est remis à ses essais philosophiques. Il écoute avec plaisir les idées fondamentales poussant chacune l'une contre l'autre le cri de

contradiction. C'est le contraire de l'harmonie dans laquelle se sont bercés tant de philosophes; mais il paraît bien qu'on dort sur les contradictions comme sur les harmonies, *sinere mundum ire et contradicere de domino priore.* Parmi les grands esprits, il est un de ceux qui auront fait battre ensemble le plus d'idées qui n'y pensaient pas.

Est-ce qu'on a causé à Eu du principe des contradictions? Ce ne serait pas, pour d'aussi grands princes, le moyen de s'entendre. Nous lisons attentivement le récit de ces grandes fêtes. Les descriptions plus ou moins poétiques du *Journal des Débats* sont trop dans le style de *René* et des *Martyrs*. Il faut parler plus simplement d'un goûter ou d'un déjeuner. Il y a pourtant dans Milton un déjeuner d'Adam et Ève décrit avec cette vivacité de couleurs et ce luxe de comparaisons; mais c'était une des premières fois qu'on déjeunait dans ce monde. C'était le déjeuner dans le sens vraiment étymologique; il y a six mille ans, suivant le calcul le plus modéré d'Ussérius, qu'on boit et qu'on mange tous les jours. La reine d'Angleterre s'en va, et nous allons rester tout seuls. Il faudra tâcher de se distraire les uns les autres. Nous sommes encore trente-trois millions; mais je gage que personne

ne va plus parler lyriquement du déjeuner de personne.

Quoi qu'il en soit, cette petite reine a l'air aimable. Les rédacteurs du *Journal des Débats* l'ont dévisagée avec leur admiration de détail ; on en parle comme on parlerait d'une bayadère. Il n'en paraît pas moins qu'elle est fort jolie. Pourquoi donc a-t-elle dit à M. Guizot : *Je suis bien aise de vous voir?* Si M. Guizot était réellement bon Français, n'était-il pas naturel que la reine d'Angleterre lui dît : *Monsieur, votre visage me déplaît, et allez à tous les diables?* Voilà comme on s'exprime avec un bon citoyen. Tout Français que je suis, c'est ce que j'aurais envie de dire à M. Ledru-Rollin. Ainsi, M. Guizot est un traître, et M. Ledru-Rollin un citoyen de premier ordre, ou, pour parler comme lui, probablement, du premier numéro.

J'entrevois encore dans le *Galignani* que M. le ministre des affaires étrangères a porté le châle de la reine d'Angleterre dans une promenade. S'il avait le moindre sentiment de dignité, n'eût-il pas dit : *Portez-le vous-même. Est-ce que je suis votre sujet? Je ne suis le sujet de personne, entendez-vous?*

Des chevaliers français, tel est le caractère.

Que diable!

CXLIV.

A M. RAULIN.

Vendredi, 2 décembre 1843.

Mon cher ami, vous êtes un homme parfait. Je crois même que vous en êtes à ce point de perfection qu'on nomme l'inamissibilité des saints, mais *non nostrum est* de disserter sur de pareilles matières.

Je relis toujours M. de Lamartine; je vis en Orient, et, comme j'ai un peu de fièvre, je prends cela pour l'effet du soleil du Liban. Quoi que j'aie pu dire, cet homme décrit bien parfois, mais il a toutes les imaginations, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'imagination à lui. Il pense vert, ou rose, ou bleu, de dessein prémédité. On pourrait mettre en marge de ses peintures : Voyez le Dante, M. de Chateaubriand, M. de Lamennais, le Tasse, Pierre Leroux, lord Byron, Homère et la Bible. Voilà M. Pierre Leroux en bonne société, j'espère. Ce n'est pas que tous ces grands esprits aient passé dans le sang de M. de Lamartine. A ce titre, il serait dans son droit, et cette transmission est parfaitement légitime ; mais autre chose est avoir du sang du Dante par

transmission, autre chose est savoir qu'il y a eu un poëte de ce nom et imiter ses poses en écrivant. Racine était cousin de Sophocle ; mais ni M. de Jouy ni M. Étienne ne sont cousins de Voltaire.

Je suis terriblement de votre avis sur le pédantisme. Il est certain que c'est l'habit qui fait le moine beaucoup plus qu'il n'est vrai que le moine fait l'habit. Certainement on connaît M. M*** dans tous les arrondissements de France, mais de vous et de moi, pardon ! peut-être qu'il n'y a pas cent personnes qui sachent notre existence. Après cela, dissertez sur la gloire ! On disait l'autre jour ici que le public, à la longue, était parfaitement juste. Il paraît qu'à la longue veut dire *à la consommation des siècles*.

Que cette lettre du comte est aimable ! et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ! Jamais vous n'écrirez de ce ton, ni moi. Aussi, il faut vous passer de gloire ; prenez-en votre parti.

CXLV.

A M. A. DE BROGLIE.

Broglie, mercredi. 6 décembre 1843.

Mon cher ami, je reçois ce matin ta lettre de Bayonne... Te voilà donc au milieu de cette marmite encore bouillante? C'est une singulière chose toujours que de voir de ses yeux ce qui a occupé l'imagination. Tu ne dois trop savoir où donner de la tête dans un pays où tout t'est si nouveau, le ciel, la terre et tous ses habitants... J'ai tort de t'écrire dans les premiers moments de ton séjour au milieu de tant de nouveautés. Je ne sais rien de rien. Je devrais attendre que ton éblouissement fût passé. Ici, les dernières feuilles sont tombées; on abat les derniers arbres de la grande allée qui est devant les fenêtres. Le soir tombe vite; on se sent transi; on a des idées d'un gris foncé pour le moins. On a tout le long du jour le malaise qui prend dans l'entre-chien-et-loup. Voilà le fond de la vie, tandis que vous avez couru triomphalement par toutes les Espagnes, qu'on vous a tiré du canon, qu'on vous a envoyé des escortes, que vous voyez peut-être le soleil, que vous allez haranguer une

jeune reine. Enfin, l'hiver est triste à la campagne, et j'ai peur qu'il ne soit pas beaucoup plus gai à la ville. Comment t'acclimates-tu? Depuis combien de jours n'as-tu fait aucun usage de la logique et de l'aimable figure qu'on nomme la réduction à l'absurde? Il me semble que j'ai fait là une grande découverte, et je crois bien que le raisonnement est une des supériorités qui fait le plus d'ennemis. J'ai trouvé cela depuis que j'ai perdu la vigueur de l'esprit, à ce que je crois. Je te prie, en tout cas, de ne pas croire que cette logique soit le seul souvenir que je garde du secrétaire de l'ambassade de France à Madrid ; mais j'ai toujours mieux aimé dire des choses désagréables que d'autres; c'est le moyen de n'avoir que des amis à toute épreuve.

As-tu lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article de M. Cousin sur Vanini? Il est tout plein du sentiment que le feu brûle et que ce n'est pas toujours un métier très-sûr que celui de philosophe. Je crois pourtant qu'on ne brûlera encore personne ni cette année, ni l'année prochaine.

Bonjour, mon enfant. Si je ne t'en dis rien, tu ne m'en manques pas moins à toute heure du jour.

CXLVI.

A M. RAULIN.

Broglie, mardi, 12 décembre 1843.

Mon cher ami, voilà bientôt la fin de mon séjour ici. On ne sait jamais ce qu'on veut. Je serais bien aise d'être à Paris, et j'aimerais fort aussi à n'y être pas. Pourquoi je désire d'être à Paris, vous y avez une assez grande part pour vous en douter, et puis, avec cette stupide disposition à l'hypocondrie, je n'aime pas non plus à être au milieu des grands bois avec des communications si difficiles; mais, d'un autre côté, à Paris, les gens dont on ne se soucie presque pas vous boivent, comme les cousins, le meilleur de votre sang. On a à faire, à Paris, une foule de choses qui seraient faites si on n'y était pas, c'est-à-dire une foule de choses que personne ne vous demanderait de loin. On a fait une satire sur les embarras matériels de Paris, il reste à en faire une, en beaux vers, sur les embarras sociaux. Ces beaux vers, je ne les ferai pas; peut-être que vous non plus vous n'y réussiriez pas du premier coup; ce ne sera pas davantage M. de Lamartine ni M. Barbier; peut-être

bien que M. de Musset ferait mieux, mais enfin j'enrage de revenir à Paris, et j'ai envie d'y revenir. Telle est la contradiction et la malice de cœur d'un pauvre diable habitant la Normandie. Cherchez dans saint Jean Chrysostome s'il n'y a pas quelque chose qui s'applique à ce fait particulier.

Je vois avec plaisir que vous avez pris du mauvais côté les discours du comte ***. Si le jeune écrivain entre en paradis, ce ne sera pas par la porte où passent les âmes humbles et pacifiques. Ce ne sera pas non plus par la porte aux esprits droits et simples. Avec ses airs délibérés, il pourra bien se faire qu'on lui fasse croquer le marmot dehors avec beaucoup de philosophes orgueilleux dont il n'a pas le talent.

Je suis bien aise que vous soyez content de la Vierge qui vient de si loin. La pauvre femme a déjà vu pleurer bien des gens probablement; elle a vu passer les troupes d'Ibrahim; elle a vu de pauvres jeunes grecques, plus belles qu'elle, emmenées à Constantinople en esclavage; elle a entendu le canon de Navarin; elle a dormi pendant des siècles au fond de quelque église autour de laquelle on vivait, on se mariait, on mourait sous le bâton des Turcs. A-t-elle fait quelque

miracle pour la triste postérité de Philopœmen? J'aime à le croire aussi. Piscatory fait humainement des miracles. Il se conduit merveilleusement et son influence est excellente. C'eût été dommage qu'il restât à enrager dans la Chambre des députés. C'est Dieu qui faisait faire à ses électeurs cette grande sottise de ne pas le renommer... Si les électeurs de Piscatory eussent été des gens sensés et reconnaissants, Piscatory ne serait pas là à si bien faire. N'allez pas en tirer des conséquences extrêmes, ni faire vous-même, mon cher ami, des sottises en pensant que cela aidera peut-être quelqu'un à faire de grandes choses. Vous avez l'esprit si rigoureux que l'on a peur de ce que l'on vous dit... Il serait mieux de ne rien faire absolument.

Adieu, mon cher ami, écrivez-moi avant que je parte. Une lettre qui arrive le matin quand le givre couvre tout ce qui est devant mes fenêtres, fait fondre cette gelée et dissipe les brouillards. Je parle de vos lettres et non de toutes les lettres, car j'ai toujours eu horreur de l'heure de la poste, qui vient souvent, à bride abattue, vous apporter de mauvaises nouvelles ou des désagréments. Quand j'ai reconnu votre écriture, je suis comme si je croyais rencontrer des voleurs sur le grand chemin et que je reconnusse un

ami qui aurait un bon château dans le voisinage, où l'on soupe auprès du feu et où l'on cause tard de toutes choses.

Bonjour encore. Je salue les Muses et tous vos saints, et en particulier la petite Byzantine.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE

DU PREMIER VOLUME

PRÉFACE, INTRODUCTION, PAR M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE.
NOTICES, PAR MM. DE SACY ET CUVILLIER-FLEURY.

MÉLANGES

De l'autorité des Écritures. — A propos de la bible de Vence. 1
Des principes du droit pénal. — A propos du cours de droit pénal de M. Rossi. 15
De la nouvelle école poétique. — A propos de *La Poésie Française au XVI^e^ siècle*, par C.-A. Sainte-Beuve 34
Philosophie transcendante de Kant. 67
Œuvres complètes de Reid, publiées par Th. Jouffroy. 78

LETTRES

I. A M. Célestin Doudan, 19 septembre 1827. 127
II. Au même, 19 juillet 1828. 130
III. A mademoiselle Paule de Sainte-A., 6 août 1829. 141
IV. A la même, 1829. 145

V. A la même, 1829. 148
VI. A la même, 1829. 149
VII. A la même, 11 octobre 1829. 151
VIII. A M. Guizot, 5 janvier 1830 154
IX. Au même, 1830. 155
X. A mademoiselle Paule de Sainte-A., juillet 1830 156
XI. A M. Poirson, 11 juin 1832. 158
XII. A M. Saint-Marc Girardin, 20 août 1832. 160
XIII. A M. Albert de Broglie, 9 août 1833. . 163
XIV. A madame la baronne Auguste de Staël, 5 septembre 1833 164
XV. A la même, 28 novembre 1834. . . . 165
XVI. A la même, 3 février 1835. 168
XVII. A M. d'Haussonville, 1835. 173
XVIII. A madame la baronne Auguste de Staël, 1er juin 1835. 175
XIX. A M. A. de Broglie, septembre 1835. . 180
XX. A M. Raulin, 24 novembre 1835. . . . 181
XXI. Au même, 11 décembre 1835. 183
XXII. Au même, 19 décembre 1835. 185
XXIII. Au même, 3 mai 1836. 187
XXIV. A M. A. de Broglie, 18 mai 1836. . . 189
XXV. Au même, 28 mai 1836. 190
XXVI. Au même, 31 mai 1836. 192
XXVII. Au même, 11 juillet 1836. 194
XXVIII. Au même, 1er août 1836. 195
XXIX. Au même, 13 août 1836. 196
XXX. A M. d'Haussonville, 14 août 1836. . . 198
XXXI. Au même, 16 novembre 1836. 201
XXXII. Au même, 20 décembre, 1836. 204
XXXIII. A M. A. de Broglie, 22 mai 1837. . . 209
XXXIV. A M. Raulin, 25 mai 1837. 209
XXXV. Au même, 12 juillet 1837. 211
XXXVI. Au même, 7 septembre 1837. 213
XXXVII. Au même, 13 novembre 1837. 215
XXXVIII. A M. A. de Broglie, 16 novembre 1837. 218

XXXIX. Au même, 4 décembre 1837. 220
XL. A M. Raulin, 19 mai 1838. 222
XLI. A M. Guizot, 21 mai 1838. 224
XLII. A M. Raulin, 12 juin 1838. 226
XLIII. Au même, 24 juin 1838. 228
XLIV. A M. A. de Broglie, 28 juin 1838. . . 232
XLV. Au même, 4 août 1838. 234
XLVI. Au même, 20 août 1838. 238
XLVII. A M. Guizot, 20 octobre 1838. . . . 240
XLVIII. A M. Raulin, 2 mars 1839. 242
XLIX. A madame la baronne Auguste de Staël, 19 mars 1839. 244
L. A la même 5 mai 1839. 246
LI. A madame d'Haussonville, 30 mai 1839. 249
LII. A M. Raulin, 10 juin 1839. 251
LIII. Au même, 29 juillet 1839. 254
LIV. A M. Poirson, 6 août 1839. 258
LV. A M. Raulin, 27 août 1839 261
LVI. A madame d'Haussonville, 4 sept. 1839. 264
LVII. A la même, 15 septembre 1839. . . . 266
LVIII. A M. d'Haussonville, 25 octobre 1839. . 267
LIX. A M. Raulin, 3 novembre 1839. . . . 270
LX. Au même, 7 novembre 1839. 272
LXI. Au même, 17 novembre 1839. . . . 273
LXII. A madame d'Haussonville, 26 nov. 1839. 275
LXIII. A la même, 13 février 1840. 278
LXIV. A M. d'Haussonville, 27 février 1840. . 282
LXV. A madame la baronne Auguste de Staël, 7 mars 1840. 286
LXVI. A M. d'Haussonville, 12 mars 1840. . . 290
LXVII. A madame la baronne Auguste de Staël, 16 mars 1840. 292
LXVIII. A madame d'Haussonville, 22 mars 1840. 297
LXIX. A madame la baronne Auguste de Staël, 22 mars 1840. 303
LXX. A madame d'Haussonville, 10 avril 1840. 306
LXXI. A M. d'Haussonville, 11 avril 1840. . . 311

LXXII. A madame la baronne Auguste de Staël, 13 avril 1840. 315
LXXIII. A madame d'Haussonville, 5 mai 1840. . 317
LXXIV. A la même, 15 mai 1840. 321
LXXV. A la même, 9 février 1840. 325
LXXVI. A madame Du Parquet, 19 juillet 1840. 327
LXXVII. A M. Raulin, 31 juillet 1840. 329
LXXVIII. A madame Du Parquet, 3 août 1840. . 331
LXXIX. A M. Raulin, 5 août 1840. 333
LXXX. A M. d'Haussonville, 8 août 1840. . . 337
LXXXI. A madame d'Haussonville, 12 août 1840. 338
LXXXII. A madame Du Parquet, 16 août 1840. 341
LXXXIII. A la même, 25 septembre 1840. . . . 344
LXXXIV. A M. d'Haussonville, 28 septembre 1840. 347
LXXXV. A madame d'Haussonville, 29 sept. 1840. 350
LXXXVI. A M. d'Haussonville, 29 septembre 1840. 352
LXXXVII. A madame Du Parquet, 11 octobre 1840. 355
LXXXVIII. A madame la baronne Auguste de Staël, 2 janvier 1841.. 362
LXXXIX. A la même, 23 janvier 1841. 364
XC. A la même, 30 janvier 1841. 367
XCI. A la même, 6 février 1841. 370
XCII. A la même, 13 février 1841. 372
XCIII. A madame Du Parquet, 18 mars 1841. 376
XCIV. A la même, 16 avril 1841. 378
XCV. A madame la baronne Auguste de Staël, 22 mai 1841. 381
XCVI. A madame Du Parquet, 25 mai 1841. . 384
XCVII. A M. A. de Broglie, 4 juin 1841. . . . 387
XCVIII. A madame d'Haussonville, 11 juin 1841. 389
XCIX. A madame Du Parquet, 23 juin 1841. . 392
C. A la même, 25 juin 1841. 394
CI. A M. Raulin, 4 juillet 1841 398
CII. A M. A. de Broglie, 5 juillet 1841. . . 402
CIII. A madame Du Parquet, 11 juillet 1841. 404
CIV. A la même, 15 juillet 1841 407
CV. A M. Raulin, 16 juillet 1841. 409